



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



156.a.14.





LE
CABINET
DES FÉES.

CE VOLUME CONTIENT

Les MILLE ET UN JOUR, Contes Persans, traduits en
Français par M. PÉRIE DE LA CROIX, Doyen des Secré-
taires-Interprètes du Roi, Lecteur & Professeur au Collège
Royal.

TOME SECOND.

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME QUINZIÈME.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

THE
JOURNAL
OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 11
PART 1
1881
LONDON
PUBLISHED BY THE INSTITUTE
21, BEDFORD SQUARE, W.C.



AVERTISSEMENT

D U

TRADUCTEUR.

COMME Dervis Moclès s'est sans doute proposé de rendre son Ouvrage aussi utile qu'agréable aux Musulmans , il a rempli la plupart de ses Contes de faux Miracles de Mahomet , ainsi qu'on le peut voir dans quelques-uns de ce Volume ; mais je n'ai pas voulu traduire les autres , de peur d'ennuyer le Lecteur. Il y a des Contes encore qui sont si licencieux , que la bienfiance ne m'a pas permis d'en donner la traduction. Si les Mœurs des Orientaux peuvent les souffrir , la pureté des nôtres ne sauroit s'en accommoder.

J'ai donc été obligé de faire quelque dérangement dans l'Original , pour suivre toujours la même liaison des Contes. On passe tout d'un coup du 203^e Jour au 960^e. Mais ce passage se fait de ma-

nière qu'il ne sera senti que de ceux qui
s'amuseront à compter les Jours. Pour
les autres Lecteurs, ils ne s'en apperce-
vront pas, & ils liront le Livre entier
sans faire réflexion que les Mille & un
Jour n'y font pas tous employés.



LES



LES
MILLE ET UN JOUR,
CONTES PERSANS.

CIV. JOUR.

A PEINE eûmes-nous commencé à ramer & à nous écarter du bord, que nous vîmes paroître le nègre à qui la barque appartenoit ; il fit des hurlemens affreux, quand il vit qu'elle n'étoit plus au piquet, & il nous menaça ; mais tous ses cris furent inutiles, aussi-bien que ses menaces. Nous étions déjà en pleine mer, & nous avions perdu de vue l'isle, avant que la nuit survînt. Nous rendîmes grâces au ciel de notre délivrance ; nous en ressentions autant de joie, que si nous eussions été dans un port assuré. Quoique nous fussions sur la mer sans provisions, & que le frêle vaisseau qui nous portoit, fût à tous momens en danger d'être submergé, nous n'étions occupés que du

Tome XV.

A

2 LES MILLE ET UN JOUR,

bonheur de nous voir échappés des mains des nègres ; il nous paroïssoit moins horrible de périr sous les eaux , que d'être dévorés par un serpent.

Après avoir vogué toute la nuit à l'aventure , nous apperçûmes à la pointe du jour une petite isle ; nous y allâmes descendre ; plusieurs arbres chargés de fort beaux fruits qui pendoient jusqu'à terre , frappèrent d'abord notre vue ; ce qui nous réjouit d'autant plus , que nous commençons à nous sentir beaucoup d'appétit ; nous en cueillâmes , nous en mangeâmes , & nous les trouvâmes excellens. Une joie parfaite succéda bientôt à la terreur que les nègres nous avoient inspirée ; & riant des choses mêmes qui nous avoient le plus épouvantés , nous nous mîmes à plaisanter sur les bonnes fortunes que nous avions dédaignées. Lorsque nous eûmes pris un peu de rafraîchissement , nous attachâmes notre bateau à un piquet , & nous nous avançâmes dans l'isle. Je n'ai jamais vu de séjour plus agréable ; il y croît du sandal & du bois d'aloès ; on y voit des sources d'eau douce & toutes sortes de fruits , aussi-bien que les plus belles fleurs.

Ce qui nous surprenoit davantage , c'est que cette isle , quoique si commode & si agréable pour la vie , nous paroïssoit déserte : D'où vient , dis-je à Saed , que cette isle n'est point habitée ? nous ne sommes pas les premiers qui y soient

venus ; d'autres avant nous en ont fait sans doute la découverte ; pourquoi est - elle abandonnée ? Mon prince , me répondit mon confident , puisque personne n'y demeure , c'est une marque certaine qu'on n'y sauroit demeurer ; elle a quelque désagrément qui la rend inhabitable. Hélas ! quand le malheureux Saed parloit ainsi , il ne croyoit pas si bien dire la vérité.

Nous passâmes la journée à nous réjouir & à nous promener ; & quand la nuit fut venue , nous nous étendîmes sur l'herbe qui étoit émaillée de mille fleurs qui se faisoient agréablement sentir ; nous nous endormîmes délicieusement ; mais à mon réveil , je fus fort étonné de me voir seul. J'appellai Saed à plusieurs reprises ; comme il ne répondoit point à ma voix , je me levai pour l'aller chercher ; & après avoir parcouru une partie de l'isle , je revins au même endroit où j'avois passé la nuit , m'imaginant qu'il y seroit peut-être ; je l'attendis - là vainement tout le jour entier , & même la nuit suivante ; alors désespérant de le revoir , je fis retentir l'air de plaintes & de gémissemens : Ah ! mon cher Saed , m'écriois - je à tout moment , qu'es - tu devenu ? pendant que je te possédois , tu m'aidois à porter le fardeau de ma mauvaise fortune ; tu soulageois mes peines en les partageant ; par quel malheur , ou par quel enchantement m'as - tu été enlevé ? quelle puis-

fance plus barbare que les nègres nous a séparés ? il m'auroit été plus doux de mourir avec toi , que de vivre ici tout seul.

Je ne pouvois me consoler de la perte de mon confident ; & ce qui troubloit ma raison , c'est que je ne comprenois pas ce qui pouvoit lui être arrivé ; j'entrai dans un vif désespoir , & résolu de périr aussi dans cette isle , je vais , disois-je , la parcourir toute entière ; j'y trouverai Saed ou la mort. Je marchai vers un bois que j'aperçus ; & quand j'y fus arrivé , je découvris au milieu un château fort bien bâti & entouré de larges & profonds fossés pleins d'eau , dont le pont-levis étoit abaissé ; j'entrai dans une grande cour pavée de marbre blanc , & m'avançai vers la porte d'un beau corps de logis ; elle étoit faite de bois d'Alloès , plusieurs figures d'oiseaux y étoient représentées en relief , & un gros cadenas d'acier fabriqué en forme de lion , la tenoit fermée. La clef étoit au cadenas ; je la pris pour la tourner , le cadenas se rompit comme une glace , & la porte s'ouvrit plutôt d'elle même , que de l'effort que je fis pour l'ouvrir ; ce qui me causa une extrême surprise. Je trouvai un escalier de marbre noir ; je montai , & j'entrai d'abord dans une grande salle ornée d'une tapisserie de soie & d'or , avec des sofas de brocard ; de-là je passai dans une chambre où il y avoit un riche ameublement ;

mais ce n'est pas ce que je regardai avec le plus d'attention. Une jeune dame parfaitement belle , qui s'offrit à mes yeux , attira tous mes regards ; elle étoit couchée sur un grand sofa , la tête appuyée sur un coussin , revêtue de riches habits , & il y avoit auprès d'elle une petite table de marbre jaspé. Comme elle avoit les yeux fermés , & que j'avois lieu de douter que ce fût une personne vivante , je m'approchai d'elle doucement , & je m'aperçus qu'elle respiroit.

C V. J O U R.

JE demeurai quelques momens à la considérer ; elle me parut charmante , & j'en serois devenu amoureux , si je n'eusse pas été aussi occupé que je l'étois de Bedy al Jemal. J'avois un désir extrême de savoir pourquoi je trouvois dans une isle déserte une jeune dame seule dans un château où je ne voyois personne ; je souhaitois passionnément qu'elle s'éveillât ; mais elle dormoit d'un si profond sommeil , que je n'osai troubler son repos ; je sortis du château dans la résolution d'y revenir quelques heures après.

Je me promenai dans l'isle , & j'aperçus avec épouvante un grand nombre d'animaux gros comme des tigres , & faits à peu près comme des

fourmis ; je les aurois pris pour des bêtes féroces & cruelles , s'ils n'eussent pas fui à mon aspect. Je vis encore d'autres animaux sauvages qui semblèrent me respecter , bien qu'ils eussent un air de férocité qui faisoit peur. Après avoir mangé de quelques fruits , dont la beauté charmoit ma vue , & m'être promené assez long-tems , je retournai au château , où la dame étoit encore endormie ; je ne pus résister davantage à l'envie que j'avois de lui parler ; je fis du bruit dans la chambre , & j'affectai de tousser pour dissiper son sommeil. Comme elle ne se réveillait point encore , je m'approchai d'elle , & lui touchai le bras d'une manière à devoir produire l'effet que je souhaitois. J'exerçai toutefois en vain le sentiment du tact. Cela ne me parut pas naturel ; il y a ici de l'enchantement , dis-je alors en moi-même , quelque talisman tient cette dame endormie , & si la chose est ainsi , il n'est pas possible de la retirer de cet assoupissement. Je désespérois d'en venir à bout , lorsque j'aperçus sur la table de marbre dont j'ai parlé , quelques caractères gravés ; je jugeai que cette gravure pouvoit être constellée ; je me mis en devoir d'ôter la table ; mais à peine l'eus-je touchée , que la dame fit un grand soupir , & se réveilla.

Si j'avois été surpris de trouver dans ce château une si belle personne , elle ne fut pas moins



C.P. Marillier inv.

1785

R. Delvaux sculp.

étonnée de me voir. Ah ! jeune homme , me dit-elle , comment avez-vous pu vous introduire ici ? Qu'avez-vous fait pour surmonter tous les obstacles qui devoient vous empêcher d'entrer dans ce château , & qui sont au-dessus de la puissance humaine ? Je ne saurois croire que vous soyez un homme. Vous êtes sans doute le prophète Elie ? Non , madame , lui dis-je , je ne suis qu'un simple homme , & je puis vous assurer que je suis venu ici sans peine ; je n'ai trouvé aucune difficulté à vaincre. La porte de ce château s'est ouverte , dès que j'ai touché la clef. Je suis monté dans cet appartement , sans qu'aucun pouvoir s'y soit opposé. Je ne vous ai pas facilement réveillée ; c'est ce qui m'a coûté le plus.

Je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites , reprit la dame ; je suis si persuadée qu'il est impossible aux hommes de faire ce que vous avez fait , que je ne crois point , quoi que vous puissiez dire , que vous ne soyez qu'un homme. Madame , lui dis-je , je suis peut-être quelque chose de plus qu'un homme ordinaire. Un souverain est l'auteur de ma naissance , mais je ne suis qu'un homme , enfin ; j'ai bien plutôt sujet de penser que vous êtes d'une espèce supérieure à la mienne. Non , repartit-elle , je suis , comme vous , de la race d'Adam ; mais apprenez-moi , poursuivit-elle ,

pourquoi vous avez quitté la cour de votre père ,
& comment vous êtes venu dans cette île ?

Alors je satisfis sa curiosité ; je lui avouai ingénument que j'étois devenu amoureux de Bedy al-Jemal', fille du roi Chahbal , en voyant son portrait que je lui montrai , car je l'avois si bien caché avec ma bague , que les nègres ne s'en étoient point aperçus. La dame prit le portrait , le regarda fort attentivement , & me dit : j'ai ouï parler du roi Chahbal , il règne dans une île voisine de Serendib. Si sa fille est aussi belle que son portrait , elle mérite bien que vous l'aimiez avec tant d'ardeur. Mais il faut se défier des portraits qu'on fait des princesses ; on les peint d'ordinaire en beau. Achevez , ajouta-t-elle , votre histoire , après cela je vous conterai la mienne. Je lui fis un long détail de toutes mes aventures , & ensuite je la priai de m'apprendre les siennes. Elle en commença le récit dans ces termes.

Je suis la fille unique du roi de Serendib (a).
Un jour que j'étois avec mes femmes dans un château que mon père a près de la ville de Seren-

(a) C'est l'île de Ceylan. Les Orientaux l'appellent Serendib. C'est sur une montagne de cette île que plusieurs auteurs Orientaux prétendent qu'Adam & Eve se rencontrèrent lorsqu'ils eurent fait le tour du monde. Cependant d'autres auteurs Mahométans prétendent que cette rencontre se fit sur le Mont Arafate , auprès de la Mecque.

dib , il me prit fantaisie de me baigner dans un bassin de marbre blanc qui étoit dans le jardin. Je me fis déshabiller , & j'entrai dans le bassin avec mon esclave favorite. A peine fûmes-nous dans l'eau , qu'il s'éleva un assez grand vent. Un tourbillon de poussière parut en l'air au dessus de nous ; & du milieu de ce tourbillon , sortit tout-à-coup un gros oiseau qui fondit sur moi , me prit avec ses serres , m'enleva & m'apporta dans ce château, où changeant aussi-tôt de figure, il se montra sous la forme d'un jeune génie. Princesse , me dit-il , je suis un des plus considérables génies du monde. Comme je passois aujourd'hui par l'isle de Serendib , je vous ai vue au bain , vous m'avez charmé. Voilà une belle princesse , ai-je dit , ce seroit dommage qu'elle fit le bonheur d'un enfant d'Adam ; elle mérite bien l'attachement d'un génie ; il faut que je l'enlève , & que je la transporte dans une isle déserte. Ainsi , princesse , oubliez le roi votre père , & ne songez qu'à répondre à mon amour. Rien ne vous manquera dans ce château ; j'aurai soin de vous y fournir toutes les choses dont vous aurez besoin.



C V I. J O U R.

PENDANT que le génie me tenoit ce discours , je ne fis que pleurer & lamenter. Infortunée Malika, disois-je, est-ce là ce sort qui t'étoit réservé ? Le roi mon père ne m'a-t-il donc élevée avec tant de soin , que pour avoir la douleur de me perdre si désagréablement ? Hélas ! il ne fait point ce que je suis devenue , & je crains que ma perte ne lui soit funeste. Non , non , me dit le génie , votre père ne succombera point à son affliction ; & pour vous , ma princesse , j'espère que vous vous rendrez aux marques de tendresse que je prétends vous donner. Ne vous flattez point , lui dis-je , de cette fausse espérance , j'aurai toute ma vie une aversion mortelle pour mon ravisseur. Vous changerez de sentiment , reprit-il , vous vous accoutumerez à ma vue & à mon entretien : le tems produira cet effet. Il ne fera point ce miracle , interrompis-je avec aigreur , il augmentera plutôt la haine que je me sens pour vous.

Le génie , au-lieu de paroître offensé des ces paroles , en sourit ; & , persuadé qu'effectivement je m'accoutumerois peu à peu à l'écouter , il n'épargna rien pour me plaire. Il alla , je ne sais où , chercher de magnifiques habits qu'il m'apporta ;

il mit toute son attention à m'inspirer du goût pour lui ; mais s'apercevant que , bien loin de faire quelque progrès dans mon cœur , il me devenoit de jour en jour plus odieux ; il perdit enfin patience , & résolut de se venger de mes mépris. Il versa sur moi les pavots d'un sommeil magique. Il m'étendit sur le sofa dans l'attitude où vous m'avez trouvée , & mit auprès de moi cette table de marbre , sur laquelle il y a des caractères talismaniques qu'il avoit tracés pour me tenir dans un profond sommeil jusqu'à la fin des siècles. Il fit encore deux talismans : l'un pour rendre ce château invisible , & l'autre pour empêcher qu'on n'en ouvrît la porte. Ensuite il me laissa dans cet appartement , & s'éloigna de ce château. Il y revient de tems en tems , il me réveille , & me demande si je veux enfin devenir sensible à sa passion ; & comme je persiste toujours à le maltraiter , il me replonge dans l'assoupissement qu'il a inventé pour mon supplice.

Cependant , seigneur , poursuivit la fille du roi de Serendib , vous m'avez réveillée , vous avez ouvert la porte de ce château qui n'a point été invisible pour vous ; n'ai-je pas raison de douter que vous soyez un homme ? Je vous dirai même qu'il est surprenant que vous soyez encore en vie ; car j'ai ouï dire au génie que les bêtes féroces mangent tous ceux qui veulent s'arrêter

dans cette île, & que c'est pour cela qu'elle est déserte.

Tandis que la princesse Malika parloit de cette sorte, nous entendîmes un grand bruit dans le château. Elle se tut pour mieux écouter, & bientôt des cris effroyables frappèrent nos oreilles. Juste ciel, dit alors la princesse, nous sommes perdus; c'est le génie, je le reconnois à sa voix. Vous allez périr, rien ne peut vous sauver de sa fureur. Ah! malheureux prince, quelle fatalité vous a conduit dans ce château? Si vous avez évité la cruauté des nègres, hélas! vous ne sauriez échapper à la barbarie de mon ravisseur.

Je croyois donc ma mort certaine, & je ne pouvois en effet me promettre un traitement plus doux. Le génie entra d'un air furieux; il avoit à la main une masse d'acier, & il avoit le corps d'une grandeur démesurée. Il frémit à ma vue; mais au-lieu de me décharger sur la tête un coup de masse, ou de prendre un ton menaçant, il s'approcha de moi en tremblant, se jeta à mes pieds, & me parla dans ces termes: O prince, fils de roi, vous n'avez qu'à m'ordonner tout ce qu'il vous plaira, je suis disposé à vous obéir. Ce discours me surprit; je ne pouvois comprendre pourquoi ce génie étoit si rampant devant moi, & me parloit en esclave. Mais je cessai de m'étonner, lorsque continuant de m'adresser la parole;

il me dit : L'anneau que vous avez au doigt est le cacher (a) de Salomon. Quiconque le possède , ne sauroit périr par accident. Il peut traverser sur un simple esquif les mers les plus orageuses , sans craindre que les flots l'engloutissent. Les bêtes les plus féroces ne peuvent lui nuire , & il a un pouvoir souverain sur les génies. Les talismans , tous les charmes cèdent à ce merveilleux cacher.

C'est donc , dis-je au génie , par la vertu de cet anneau que je n'ai pas fait naufrage ? Oui , seigneur , me répondit-il , c'est lui qui vous a sauvé des bêtes qui sont dans cette île. Apprenez-moi , lui dis-je , si vous le savez , ce qu'est devenu le compagnon que j'avois en arrivant ? Je fais le présent & le passé , repartit le génie , & je vous dirai que votre camarade a été mangé par des fourmis , qui le dévorèrent la nuit à vos côtés. Ces sortes de fourmis sont en grand nombre , & tendent cette île inhabitable.

Ils n'empêchent pas pourtant que les peuples voisins , & sur-tout les habitans des Maldives , n'y viennent tous les ans couper du sandal. Mais ce n'est pas sans peine qu'ils en emportent , & voici de quelle manière ils s'y prennent. Ils se rendent

(a) Tel est l'aveuglement déplorable des Mahométans ; ils attribuent mille vertus au cachet de Salomon. C'est ce que je ne pardonne point à Dervis Moclès , qui paroît lui-même donner dans cette superstition.

ici pendant l'été; ils ont dans leurs vaisseaux des chevaux fort vîtes qu'ils débarquent, & sur lesquels ils montent; ils courent à toutes brides partout où ils apperçoivent du fandal; & dès qu'ils voient venir à eux des fourmis, ils leur jettent de gros morceaux de viande dont ils se sont chargés pour cet effet. Pendant que les fourmis sont occupées à manger ces morceaux de chair, les hommes marquent les arbres qu'ils veulent couper, après quoi ils s'en retournent. L'hiver ils reviennent, & coupent les arbres sans craindre les fourmis, qui durant cette saison ne se montrent pas.

Je ne pus apprendre l'étrange destinée de Saed, sans ressentir une nouvelle douleur. Ensuite je demandai au génie où étoit le royaume du roi Châhbal, & si la princesse Bedy al Jemal sa fille vivoit encore. Seigneur, me répondit-il, il y a dans ces mers une île où règne un roi nommé Chahbal, mais il n'a point de fille. La princesse Bedy al Jemal dont vous parlez, étoit effectivement fille d'un roi, appelé Chahbal qui vivoit du tems de Salomon. Hé quoi, repris-je, Bedy al Jemal n'est donc plus au monde? Non, sans doute, reprit-il, c'étoit une maîtresse de ce grand prophète.

C V I I. J O U R.

JE fus bien mortifié d'apprendre que j'aimois un objet dont le sort étoit terminé depuis long-tems. O insensé que je suis ! m'écriai-je, pourquoi n'ai-je pas demandé au sultan mon père, de qui étoit le portrait que j'ai trouvé dans son trésor ! il m'auroit appris ce que je viens d'entendre. Que je me serois épargné de peines & de craintes mortelles ! J'aurois combattu mon amour dans sa naissance ; il n'auroit peut-être pas pris tant d'empire sur moi, je ne serois point sorti du Caire ; Saed vivroit encore ; faut-il que sa mort soit le fruit de mes sentimens chimériques ? Tout ce qui me console, belle princesse, continuai-je en me tournant vers Malika, c'est de pouvoir vous être utile ; grâces à mon anneau, je suis en état de vous rendre au roi votre père.

En même-tems j'adressai la parole au génie : puisque je suis assez heureux, lui dis-je, pour être possesseur du cachet de Salomon, puisque j'ai droit de commander aux génies, obéis-moi : je t'ordonne de me transporter tout-à-l'heure, avec la princesse Malika, dans le royaume de Serendib, aux portes de la ville capitale. Je vais vous obéir, seigneur, me répondit le génie,

quelque chagrin que me puisse causer la perte de la princesse. Tu es bienheureux , repris-je , que je me contente d'exiger de toi que tu nous portes tous deux dans l'isle de Serendib ; tu mériterois , pour avoir enlevé Malika , que j'employasse , pour te punir , tout le pouvoir que me donne le cachet du prophète sur les génies rebelles.

Le génie ne répliqua rien à ces paroles ; il se disposa sur le champ à faire ce que je lui avois ordonné ; il nous prit entre ses bras , la princesse & moi , & nous transporta dans le moment aux portes de la ville de Serendib. Est - ce là , me dit alors le génie , tout ce que vous souhaitez que je fasse ? N'avez-vous rien de plus à m'ordonner ? Je lui répondis que non , & aussi-tôt il disparut.

Nous allâmes loger au premier caravensérail en entrant dans la ville , & là nous mîmes en délibération si nous écrivions à la cour , ou si j'irois moi-même trouver le roi pour l'avertir de l'arrivée de la princesse. Ce dernier sentiment prévalut ; je me rendis au palais , qui me parut d'une structure assez singulière. Il étoit bâti sur seize cens colonnes de marbre , & l'on y montoit par un escalier de trois cens marches d'une très-belle pierre. Je passai au travers d'une garde qui étoit dans la première salle ; il vint à moi un officier , qui jugeant à mon air que j'étois étranger

étranger, me demanda si j'avois quelque affaire à la cour, ou si la curiosité seule m'y amenoit? Je lui répondis que je souhairois d'entretenir le roi d'une chose importante. L'officier me mena au grand visir, qui me présenta au roi son maître.

Jeune homme, me dit ce monarque, de quel pays êtes-vous, & que venez-vous faire à Serendib? Sire, lui répondis-je, l'Égypte m'a vu naître; il y a trois ans que je suis éloigné de mon père, & que j'éprouve toute sorte de malheurs. A peine eus-je achevé ces paroles, que le roi, qui étoit un bon vieillard, se prit à pleurer. Hélas, me dit-il, je ne suis pas plus heureux que vous. Il y aura bientôt ce tems-là que j'ai perdu ma fille unique d'une manière qui augmente encore la douleur que j'ai de ne la plus voir. Seigneur, lui dis-je, je ne viens dans ce palais que pour vous apprendre des nouvelles de cette princesse. Hé! quelles nouvelles, s'écria-t-il, m'en pouvez-vous dire? Vous venez donc m'annoncer sa mort? Vous avez sans doute été témoin de sa fin déplorable? Non, non, lui repartis-je, elle vit encore, & vous la verrez dès aujourd'hui. Hé! où l'avez-vous rencontrée, reprit le roi? dans quel lieu étoit-elle cachée?

Alors je lui racontai toutes mes aventures; je m'étendis particulièrement sur celle du château &

du génie, qu'il écouta avec d'autant plus d'attention, qu'il y prénoit plus d'intérêt. D'abord que j'en eus achevé le récit, il m'embrassa prince, me dit-il, car je lui avois découvert ma naissance en lui contant mon histoire, que ne vous dois-je point? J'aime tendrement ma fille, je n'espérois plus la revoir, vous me la faites retrouver; comment puis-je m'acquitter envers vous? Allons ensemble, poursuivit-il, allons au caravansérail où vous l'avez laissée; je brûle d'impatience d'embrasser ma chère Malika. En achevant ces paroles, il donna ordre à son visir de faire préparer une litière; ce qui fut promptement exécuté. Le roi me fit ensuite entrer avec lui dans la litière, & tous deux suivis de quelques officiers à cheval, nous nous rendîmes au caravansérail où Malika m'attendoit impatiemment. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer la joie mutuelle que le roi de Serendib & la princesse sa fille ressentirent en se revoyant. Après leurs premiers transports, ce monarque voulut que Malika lui fit elle-même un détail de son enlèvement & de sa délivrance; ce qu'elle ne manqua pas de faire; de façon qu'il fut fort satisfait. Il eut lieu de penser qu'elle avoit heureusement sauvé sa vertu de l'insolence du ravisseur, & qu'elle n'avoit pas poussé trop loin la reconnaissance envers son libérateur. Aussi parut-il

charmé de ma retenue & de ma générosité.

Nous retournâmes tous au palais, où le roi me donna un magnifique appartement. Il ordonna des prières publiques pour rendre grâces au ciel du retour de la princesse. Ensuite les habitans le célébrèrent par une infinité de réjouissances. Il y eut un festin superbe à la cour, toute la noblesse de l'isle y fut invitée; on y fit une chère excellente, & l'on y prodigua l'areka (a).

C V I I I. J O U R.

LE roi de Serendib me faisoit mille caresses; il me menoit à la chasse avec lui; j'étois de toutes ses parties de plaisir. Insensiblement il prit tant d'amitié pour moi, qu'il me dit un jour: ô mon fils, il est tems de vous découvrir un dessein que j'ai formé. Vous m'avez rendu ma fille, vous avez consolé un père affligé, je veux m'acquitter envers vous. Soyez mon gendre & l'héritier de ma couronne.

Je remerciai le roi de ses bontés; & le priai

(a) C'est un arbre qui croît dans l'isle de Ceylan & ailleurs. Son fruit est un peu aigre, & pourtant fort agréable. On le prend avec de la chaux, & enveloppé d'une feuille de bétel. Les habitans qui vivent d'ordinaire assez long-tems, en attribuent la cause à l'usage de ce fruit.

de ne me savoir pas mauvais gré si je refusois l'honneur qu'il me vouloit faire. Je lui dis les raisons qui m'avoient obligé de m'éloigner du Caire ; je lui confessai que je ne pouvois me détacher de l'image de Bedy al Jemal , ni cesser de nourrir une passion inutile : voudriez-vous , ajoutai-je , donner votre fille à un homme dont elle ne peut posséder le cœur ? Ah ! seigneur , la princesse Malika mérite un sort plus heureux. Hé comment donc , reprit le roi , puis-je reconnoître le service que vous m'avez rendu ? Sire , lui repartis je , j'en suis assez payé. L'accueil que votre majesté m'a fait , le plaisir seul d'avoir délivré la princesse de Serendib des mains du génie qui l'avoit enlevée , est une assez grande récompense pour moi. Tout ce que j'attends de votre reconnoissance , c'est un vaisseau qui me conduise à Basra.

Le roi fit ce que je souhaitois ; il ordonna qu'on remplît un vaisseau de provisions , & qu'on le tint prêt à partir quand je le jugerois à propos. Cependant il m'arrêta encore quelque tems à sa cour , & il me disoit tous les jours qu'il étoit fâché que je ne voulusse pas demeurer à Serendib. Enfin , le jour de mon départ arriva ; je pris congé du roi & de la princesse , qui me firent mille amitiés , & je m'embarquai. Nous essuyâmes sur la route plusieurs tempêtes capables de

nous faire faire naufrage ; mais la vertu de mon anneau nous empêcha d'être submergés. Ainsi , après une longue navigation , j'arrivai heureusement à Basra , d'où je me rendis au Grand-Caire avec une caravane de marchands d'Egypte.

Je trouvai beaucoup de changement à la cour ; mon père ne vivoit plus , & mon frère étoit sur le trône. Le nouveau sultan me reçut d'abord en homme qui paroissoit sensible aux nœuds qui nous lioient l'un à l'autre ; il m'assura qu'il étoit bien-aïse de me revoir ; il me dit que peu de jours après mon départ , mon père étant dans son trésor , avoit ouvert par hasard le petit coffre qui renfermoit le cachet de Salomon & le portrait de Bedy al Jemal , & que ne les y voyant point , il m'avoit soupçonné de les avoir pris. J'avouai tout à mon frère , & lui remis l'anneau entre les mains.

Il parut touché de mon malheur , & admira la bizarrerie de mon sort ; il me plaignit , & je sentoïis que ses plaintes soutenoient mes peines. Toute la sensibilité qu'il me marquoit , n'étoit toutefois que perfidie ; dès le jour même de mon arrivée , il me fit enfermer dans une tour , où il envoya la nuit un officier qui avoit ordre de m'ôter la vie. Mais cet officier eut pitié de moi , & me dit : Prince , le sultan votre frère m'a chargé de vous assassiner ; il craint que l'envie de régner ne

vous prenne , & ne vous porte à exciter des troubles dans l'état ; sa cruelle prudence croit devoir vous immoler à sa sûreté. Heureusement pour vous , c'est à moi qu'il s'est adressé ; il s'imagine que j'exécuterai son ordre barbare , & il s'attend à me revoir couvert de votre sang. Ah ! que plutôt ma main verse tout le mien ! Sauvez - vous ; prince ; la porte de votre prison vous est ouverte ; profitez de l'obscurité de la nuit ; sortez du Caire , fuyez , & ne vous arrêtez point que vous ne soyez en sûreté.

Après avoir rendu toutes les grâces que je devois à cet officier généreux , je pris la fuite , & m'abandonnant à la providence , je me hâtai de sortir des états de mon frère ; j'eus le bonheur d'arriver dans les vôtres , seigneur , & de trouver dans votre cour un asyle assuré.

*Suite de l'Histoire de Bedreddin Lolo
& de son Visir.*

LE prince Séyf el Mulouk ayant achevé le récit de ses aventures , dit au roi de Damas : Voilà , seigneur , ce que votre majesté a souhaité de savoir ; jugez présentement si je jouis d'un parfait bonheur ; je suis plus que jamais occupé de Bedy al Jemal ; j'ai beau me représenter à tons momens , que c'est une extravagance à moi d'en être

amoureux comme d'une dame qui seroit en vie, il m'est impossible de triompher de son image, elle règne toujours dans mon cœur.

Bedreddin ne pouvoit comprendre un amour si singulier; il demanda à son favori, s'il avoit encore le portrait de Bedy al Jemal: Oui, seigneur, lui répondit Séyf el Mulouk, & je le porte toujours avec moi. En parlant ainsi, il le tira de sa poche, & le montra au roi. Ce monarque en admira les traits. La fille du roi Chahbal étoit, dit-il, une charmante princesse; j'approuve fort l'amour que Salomon avoit pour elle; mais votre passion me paroît bien extravagante, Sire, dit alors le visir triste, votre majesté peut juger par l'histoire du prince Séyf el Mulouk, que tous les hommes ont leurs chagrins, & qu'ils ne sont point nés pour être parfaitement heureux sur la terre. Je ne puis croire ce que vous me dites, répondit le roi; j'ai meilleure opinion de la nature humaine, & je suis persuadé qu'il y a des personnes dont le repos n'est troublé par aucun chagrin.



CIX. JOUR.

LE roi de Damas voulant faire voir à son vizir qu'il y avoit des hommes forts contents de leur sort ; dit à son favori , allez vous promener dans la ville , passez devant les boutiques des artisans , & amenez-moi tout-à-l'heure celui qui vous paroîtra le plus gai. Séyf el Mulouk obéit , & revint trouver Bedreddin quelques heures après. Hé bien , lui dit ce monarque , avez-vous fait ce que je vous ai ordonné ? Oui , sire , répondit le favori ; j'ai passé devant plusieurs boutiques ; j'ai vu toutes sortes d'artisans qui chantoient en travaillant , & qui m'ont semblé fort satisfaits de leur destinée ; j'ai remarqué entr'autres un jeune rissérand nommé Malek , qui rioit à gorge déployée avec ses voisins ; je me suis arrêté pour lui parler. Ami , lui ai-je dit ; vous me paroissez bien gai ! c'est mon humeur , m'a-t-il répondu ; je n'engendre point de mélancolie. J'ai demandé aux voisins s'il étoit vrai qu'il fût d'un caractère si agréable ; ils m'ont tous assuré qu'il ne faisoit que rire du matin jusqu'au soir ; alors je lui ai dit de me suivre , & je l'ai amené au palais ; il est dans votre appartement ; voulez-vous que je l'introduise dans votre cabinet ? Faites-le entrer , dit le roi ; il faut que je lui parle ici.

Aussi-tôt Séyf el Mulouk fortit du cabinet de Bedreddin, & y rentra dans le moment, suivi d'un jeune homme de très-bonne mine, qu'il présenta au roi. Le tisserand se prosterna devant le monarque qui lui dit : levez-vous, Malek, & m'avouez franchement si vous êtes aussi content que vous semblez l'être ; on dit que vous ne faites que rire & chanter tous les jours en exerçant votre métier ; vous passez pour le plus heureux de mes sujets, & l'on a lieu de penser que vous l'êtes en effet ; apprenez-moi si l'on juge mal de vous, & si vous êtes satisfait de votre condition ; c'est une chose qu'il m'importe de savoir, & j'exige de vous sur-tout que vous parliez sans déguisement :

Grand roi, répondit le tisserand après s'être relevé, puissent les jours de votre majesté durer autant que le monde, & être tissus de mille plaisirs qui ne soient mêlés d'aucune disgrâce ; dispensez votre esclave de satisfaire vos desirs curieux. S'il est défendu de mentir devant les rois, il faut avouer aussi qu'il y a des vérités qu'on n'ose révéler ; je puis vous dire seulement qu'on a de moi une fausse opinion. Malgré mes ris & mes chants, je suis peut-être le plus malheureux des hommes ; contentez-vous de cet aveu, & ne m'obligez point à vous faire un détail de mes infortunes. Hé pourquoi, reprit Bedreddin, craignez vous de me raconter vos aventures ? est-ce qu'elles ne vous

font point d'honneur ? Elles en feroient au plus grand prince , repartit le tisserand ; mais j'ai résolu de les tenir secrètes. Malek , dit le roi , vous irritez ma curiosité , & je vous ordonne de la conten-
ter. Le tisserand n'osa répliquer à ces paroles , & commença de cette sorte l'histoire de sa vie.

HISTOIRE

De Malek & de la Princesse Schirine.

JE suis fils unique d'un riche marchand de Surate ; peu de tems après sa mort , je dissipai la meilleure partie des grands biens qu'il m'avoit laissés ; j'achevois d'en consumer le reste avec mes amis , lorsqu'un étranger qui passoit par Surate pour aller , disoit-il , à l'isle de Serendib , se trouva par hafard un jour à ma table. La conversation roula sur les voyages ; les uns vantoient leur utilité , leurs agrémens ; & les autres en représentoient les périls. Quelques personnes de la compagnie qui avoient voyagé , nous firent des relations de leurs voyages ; les choses curieuses qu'ils disoient avoir vues , m'excitoient en secret à voyager , & les dangers qu'ils disoient avoir courus , m'empêchoient d'en prendre la résolution.

Après que je les eus tous écoutés , je leur dis :

On ne peut entendre parler du plaisir qu'on prend à parcourir le monde, sans se sentir un extrême désir de voyager ; mais les périls où s'expose un voyageur , m'ôtent le goût des pays étrangers. Si l'on pouvoit , ajoutai-je en souriant , aller d'un bout de la terre à l'autre , sans faire de mauvaises rencontres en chemin , je sortirois dès demain de Surate. A ces paroles , qui firent rire toute la compagnie , l'étranger me dit : seigneur Malek , si vous avez envie de voyager , & que le seul danger de rencontrer des voleurs , vous empêche de vous y déterminer , je vous enseignerai , quand vous voudrez , une manière d'aller impunément de royaume en royaume. Je crus qu'il plaisantoit ; mais après le repas , il me prit en particulier , & me dit que le lendemain matin il se rendroit chez moi , & me feroit voir quelque chose d'assez singulier.

Il n'y manqua pas ; il revint me trouver , & me dit : je veux vous tenir parole ; mais vous ne verrez que dans quelques jours l'effet de ma promesse , car ce que j'ai à vous montrer est un ouvrage qui ne sauroit être fait aujourd'hui ; envoyez chercher un menuisier par un de vos esclaves , & qu'ils reviennent tous deux chargés de planches ; cela fut exécuté sur le champ.



CIX. JOUR.

QUAND le menuisier & l'esclave furent arrivés, l'étranger dit au premier de faire un coffre long de six pieds & large de quatre; l'ouvrier mit aussi-tôt la main à l'œuvre. L'étranger de son côté ne demeura pas oisif; il fit plusieurs pièces de la machine, comme des vis & des ressorts; ils travaillèrent l'un & l'autre toute la journée, après quoi le menuisier fut renvoyé. L'étranger passa le jour suivant à placer les ressorts & à perfectionner l'ouvrage.

Enfin, le troisième jour le coffre se trouvant achevé, on le couvrit d'un tapis de Perse, & on le porta dans la campagne où je me rendis avec l'étranger, qui me dit: renvoyez vos esclaves, & demeurons ici seuls; je ne suis pas bien aise d'avoir d'autres personnes que vous pour témoin de ce que je vais faire. J'ordonnai à mes esclaves de retourner au logis, & je restai seul avec l'étranger. J'étois fort en peine de savoir ce qu'il feroit de cette machine, lorsqu'il entra dedans; en même-tems le coffre s'éleva de terre, & fendit les airs avec une vitesse incroyable; dans un moment il fut fort loin de moi, & un moment après il revint descendre à mes pieds.

Je ne puis exprimer à quel point je fus surpris de ce prodige. Vous voyez, me dit l'étranger en sortant de la machine, une voiture assez douce, & vous devez être persuadé qu'en voyageant de cette manière, on ne craint pas d'être volé sur la route : voilà ce moyen que je voulois vous donner pour faire des voyages sûrement ; je vous fais présent de ce coffre ; vous vous en servirez, s'il vous prend envie quelque jour de parcourir les pays étrangers : ne vous imaginez pas, poursuivit-il, qu'il y ait de l'enchantement dans ce que vous venez de voir ; ce n'est point par des paroles cabalistiques, ni par la vertu d'un talisman que ce coffre s'élève en l'air ; son mouvement est produit par l'art ingénieux qui enseigne les forces mouvantes ; je suis consommé dans les mécaniques, & je fais faire encore d'autres machines aussi surprenantes que celle-ci.

Je remerciai l'étranger d'un présent si rare, & je lui donnai par reconnoissance une bourse pleine de sequins. Apprenez-moi, lui dis-je ensuite, comment il faut faire pour mettre ce coffre en mouvement ? C'est une chose que vous saurez bientôt, me répondit-il. A ses paroles, il me fit entrer dans la machine avec lui ; puis il toucha un ressort, & aussi-tôt nous fûmes élevés en l'air ; alors me montrant de quelle manière il falloit s'y prendre pour se conduire sûrement ; en

tournant cette vis, me disoit, vous irez à droite; & en tournant celle-là, vous irez à gauche; en touchant ce ressort, vous monterez; en touchant celui-là, vous descendrez. J'en voulus faire l'essai moi-même; je tournai les vis & touchai les ressorts; effectivement, le coffre obéissant à ma main, alloir comme il me plaisoit, & j'en précipitois à mon gré ou ralentissois le mouvement. Après avoir fait plusieurs caracoles dans les airs, nous prîmes notre vol vers ma maison; & allâmes descendre dans mon jardin; ce que nous fîmes aisément, parce que nous avions ôté le tapis qui couvroit la machine à laquelle il y avoit plusieurs trous, tant pour y avoir de l'air, que pour regarder.

Nous fûmes au logis avant mes esclaves, qui ne pouvoient assez s'étonner de nous voir de retour; je fis enfermer le coffre dans mon appartement, où je le gardai avec plus de soin qu'un trésor, & l'étranger s'en alla aussi content de moi que je l'étois de lui. Je continuai à me divertir avec mes amis jusqu'à ce que j'eusse achevé de manger mon patrimoine; je commençai même à emprunter, de sorte qu'insensiblement je me trouvai chargé de dettes. D'abord qu'on fut dans Saturne que j'étois ruiné, je perdus mon crédit; personne ne voulut plus me prêter, & mes créanciers, fort impatients de n'avoir leur

argent , me sommèrent de le leur rendre. Me voyant sans ressource , & par conséquent prêt à essuyer des chagrins & des affronts , j'eus recours à mon coffre ; je le traînai une nuit de mon appartement dans ma cour ; je m'y enfermai avec quelques provisions & le peu d'argent qui me restoit. Je touchai le ressort qui faisoit monter la machine ; puis tournant une des vis , je m'éloignai de Surate & de mes créanciers , sans craindre qu'ils missent des asas (a) à mes trousses.

Je fis aller le coffre pendant la nuit le plus vite qu'il me fut possible , & je croyois surpasser la vitesse des vents. A la pointe du jour , je regardai par un trou pour observer les lieux où j'étois. Je n'aperçus que des montagnes , que des précipices , qu'une campagne aride , qu'un affreux désert. Par-tout où je portai ma vue , je ne découvris aucune apparence d'habitation , je continuai de parcourir les airs toute la journée & la nuit suivante. Le lendemain je me trouvai au-dessus d'un bois fort épais , auprès duquel il y avoit une assez belle ville située dans une plaine d'une très-grande étendue.

Je m'arrêtai pour considérer la ville , aussi-bien qu'un palais magnifique qui s'offrit à mes yeux à l'extrémité de la plaine ; je souhaitois passion-

(a) Archers.

nément de savoir où j'étois , & je songeois déjà de quelle manière je pourrois satisfaire ma curiosité , lorsque je vis dans la campagne un paysan qui labouroit la terre. Je descendis dans le bois , j'y laissai mon coffre , & m'avançai vers le laboureur , à qui je demandai comment s'appelloit cette ville. Jeune homme , me répondit-il , on voit bien que vous êtes étranger , puisque vous ne savez pas que cette ville se nomme Gazna , L'équitable & vaillant roi Bahaman y fait son séjour. Et qui demeure , lui dis-je , dans ce palais que nous voyons au bout de la plaine ? Le roi de Gazna , repartit-il , l'a fait bâtir pour y tenir enfermée la princesse Schirine sa fille qui est menacée par son horoscope d'être trompée par un homme. Bahaman , pour rendre cette prédiction vaine , a fait élever ce palais qui est de marbre , & que de profonds fossés d'eau entourent. La porte en est d'acier de la Chine , & outre que le roi en a la clef , il y a une nombreuse garde qui veille jour & nuit pour en défendre l'entrée à tous les hommes. Le roi va voir une fois la semaine la princesse sa fille ; ensuite il s'en retourne à Gazna. Schirine n'a pour toute compagnie , dans ce palais , qu'une gouvernante & quelques filles esclaves.

C X I. J O U R.

JE remerciai le paysan de m'avoir instruit de toutes ces choses , & je tournai mes pas vers la ville. Comme j'étois prêt d'y arriver , j'entendis un grand bruit , & bientôt je vis paroître plusieurs cavaliers magnifiquement vêtus , & tous montés sur de fort beaux chevaux qui étoient richement caparaçonnés. J'aperçus au milieu de cette superbe cavalcade , un grand homme qui avoit sur la tête une couronne d'or , & dont les habits étoient parsemés de diamans ; je jugeai que c'étoit le roi de Gazna qui alloit voir la princesse sa fille , & j'appris en effet dans la ville que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture.

Après avoir fait le tour de la ville , & satisfaire un peu ma curiosité , je me ressouvins de mon coffre , & quoique je l'eusse laissé dans un endroit qui devoit me rassurer , je devins inquiet. Je sortis de Gazna , & je n'eus point l'esprit en repos que je ne fusse arrivé où il étoit. Alors je repris ma tranquillité , je mangeai avec beaucoup d'appétit ce qui me restoit de provisions ; & comme la nuit vint aussi-tôt , je résolus de la passer dans ce bois. J'avois lieu d'espérer qu'un profond sommeil ne tarderoit pas à se rendre maître

de mes sens ; car mes dettes , aussi-bien que la mauvaise situation où je me trouvois , me cau-
soient peu d'inquiétude : cependant je ne pus
m'endormir ; ce que le paysan m'avoit conté de
la princesse Schirine se présentoit sans cesse à ma
pensée. Est-il possible , disois-je , que Bahaman
soit effrayé d'une prédiction frivole ? Etoit-il né-
cessaire de faire bâtir un palais pour enfermer sa
fille ? n'auroit-elle pas été assez en sûreté dans le
sien ? d'un autre côté , si les astrologues percent
en effet l'obscur avenir , s'ils lisent dans les as-
tres (a) les événemens futurs , il est inutile de
vouloir éluder leurs prédictions , il faut nécessai-
rement qu'elles s'accomplissent. Toutes les pré-
cautions que peut prendre la prudence humaine ,
ne sauroient détourner de dessus nos têtes un mal-
heur tracé dans les étoiles. Puisque la princesse
de Gazna doit avoir de la foiblesse pour un hom-
me , c'est en vain qu'on prétend l'en garantir.

A force de m'occuper de Schirine , que je me
peignois plus belle que toutes les dames que j'a-
vois vues , quoique j'en eusse vu à Surate & à
Goa un assez grand nombre qui pouvoient passer
pour de très-belles femmes , & qui n'avoient pas
peu contribué à me ruiner , il me prit envie de
changer la fortune. Il faut , dis-je en moi-même ,
que je me transporte sur le toit du palais de la

(a) Abus des Perses au sujet de l'Horoscope.

princesse, & que je tâchais de m'introduire dans son appartement; j'aurai peut-être le bonheur de lui plaire. Peut-être suis-je le mortel dont les astrologues ont vu l'heureuse audace écrire dans le ciel.

J'étois jeune; par conséquent étourdi; je ne manquois pas de courage. Je formai cette téméraire résolution, & je l'exécutai sur le champ: je m'élevai en l'air, & conduisis mon coffre du côté du palais; l'obscurité de la nuit étoit telle que je la pouvois désirer. Je passai sans être aperçu par-dessus la tête des soldats, qui, dispersés autour des fossés, faisoient une garde exacte. Je descendis sur le toit auprès d'un endroit où je vis de la lumière; je sortis de mon coffre, & me glissai par une fenêtre ouverte pour recevoir la fraîcheur de la nuit, dans un appartement orné de riches meubles, où, sur un sofa de brocard, reposoit la princesse Schirine, qui me parut d'une beauté éblouissante; je la trouvai au-dessus de l'avantageuse idée que je m'en étois formée. Je m'approchai d'elle pour la contempler; mais je ne pus, sans transport, envisager tant de charmes; je me mis à genoux devant elle, & lui baisai une de ses belles mains. Elle se réveilla dans le moment, & appercevant un homme dans une attitude à l'altarmer, elle fit un cri qui attira bientôt auprès d'elle sa gouver-

nante qui dormoit dans une chambre prochaine, Mahpeïker (a), lui dit la princesse, venez à mon secours. Voici un homme : comment a-t-il pu s'introduire dans mon appartement ? ou plutôt, n'êtes-vous pas complice de son crime ? Qui, moi ? repartit la gouvernante ; ah ! ce soupçon m'outrage ; je ne suis pas moins étonnée que vous de voir ce jeune téméraire ; d'ailleurs, quand j'aurois voulu favoriser son audace, comment aurois-je pu tromper la garde vigilante qui est autour de ce château ? Vous savez de plus qu'il y a vingt portes d'acier à ouvrir avant que d'arriver ici ; que le sceau royal est sur chaque serrure, & que le roi votre père en a les clefs ; je ne comprends pas de quelle manière ce jeune homme a pu surmonter toutes ces difficultés.

Pendant que la gouvernante parloit de la sorte, je révois à ce que je leur disois, & il me vint dans l'esprit de leur persuader que j'étois le prophète Mahomet. Belle princesse, dis-je à Schazine, ne soyez pas surprise, non plus que Mahpeïker, si vous me voyez paroître ici. Je ne suis point un de ces amans qui prodiguent l'or, & emploient toutes sortes d'artifices pour parvenir au comble de leurs vœux ; je n'ai point de desir dont votre vertu doive s'allarmer ; loin de moi

(a) Forme de Lune.

vous-pensée criminelle. Je suis le prophète Mahomet; je n'ai pu sans pitié vous voir condamnée à passer vos beaux-jours dans une prison; & je viens vous donner ma foi, pour vous mettre à couvert de la prédiction dont Bahamân votre père est épouvanté. Ayez désormais, comme lui, l'esprit en repos sur votre destinée, qu'il ne sauroit être que pleine de gloire & de bonheur, puisque vous serez l'épouse de Mahomet. D'abord que la nouvelle de votre mariage se sera répandue dans le monde, tous les rois craindront le beau-père du grand prophète, & toutes les princesses envieront votre sort.

CXII. JOUR.

SCHIRINE & sa gouvernante se regardèrent à ce discours, comme pour se consulter sur ce qu'elles en devoient penser; j'avois lieu de craindre, je l'avoue, qu'il ne trouvât peu de créance dans leurs esprits: mais les femmes donnent volontiers dans le merveilleux. Mahpeiker & sa maîtresse ajoutèrent foi à ma fable. Elles me crurent Mahomet, & j'abusai de leur crédulité. Après avoir passé la meilleure partie de la nuit avec la princesse de Gazna, je sortis de son appartement avant le jour, non sans lui promet-

tre de revenir le lendemain. Je regagnai au plus vite ma machine, je me mis dedans, & m'élevai fort haut pour n'être point aperçu des soldats. J'allai descendre dans le bois; j'y laissai le coffre, & prit le chemin de la ville où j'achetai des provisions pour huit jours, des habits magnifiques, un beau turban de toile des Indes à raies d'or, avec une riche ceinture; je n'oubliai pas les essences & les meilleurs parfums. J'employai tout mon argent à ces emplettes, sans m'embarrasser de l'avenir; il me sembloit que je ne devois plus manquer de rien après une si agréable aventure.

Je demurai toute la journée dans le bois, où je m'occupai à me parer & à me parfumer. Dès que la nuit fut venue, j'entraî dans le coffre, & me rendis sur le toit du palais de Schirine. Je m'introduisis dans son appartement comme la nuit précédente. Cette princesse me témoigna qu'elle m'attendoit avec beaucoup d'impatience : O grand prophète, me dit-elle, je commençois à m'inquiéter, & je craignois que vous n'eussiez déjà oublié votre épouse ? Ah ! ma chère princesse, lui répondis-je, pouviez-vous écouter cette crainte; puisque vous avez reçu ma foi, ne devez-vous pas être persuadée que je vous aimerai toujours ? Mais apprenez-moi, reprit-elle, pourquoi vous avez l'air si jeune ? Je m'imaginois

que le prophète Mahomet étoit un vénérable vieillard. Vous ne vous trompiez pas, lui repartis-je, c'est l'idée qu'on doit avoir de moi, & si je paroissais devant vous tel que j'apparois quelquefois aux fidèles, à qui je veux bien faire cet honneur, vous me verriez une longue barbe blanche avec une tête des plus chauves; mais il m'a semblé que vous aimeriez mieux une figure moins surannée: c'est pourquoi j'ai emprunté la forme d'un jeune homme. La gouvernante se mêlant alors à notre entretien, me dit que j'avois fort bien fait, & que quand on vouloit faire le personnage d'un mari, on ne pouvoit être trop agréable.

Je sortis encore du château sur la fin de la nuit, de peur qu'on ne découvrit que j'étois un faux prophète; j'y retournai le lendemain, & je me conduisis toujours si adroitement, que Schirine & Mahpeïker ne soupçonnèrent pas seulement qu'il pût y avoir là-dedans de la tromperie. Il est vrai que la princesse prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela ne contribua pas peu à lui faire croire tout ce que je lui disois; car quand on est prévenu en faveur de quelqu'un, on ne soupçonne point sa sincérité.

Au bout de quelques jours, le roi de Gazna, suivi de ses officiers, se rendit au palais de la princesse sa fille; & trouvant les portes bien fermées, & son cachet sur les serrures, il dit à ses

visirs qui l'accompagnoient : tout va le mieux du monde. Pendant que les portes de ce palais seroient dans cet état, je crains peu le malheur dont ma fille est menacée. Il monta seul à l'appartement de Schirine, qui ne put s'empêcher de se troubler à sa vue. Il s'en apperçut, & en voulut savoir la cause. Sa curiosité augmenta le trouble de la princesse, qui se voyant enfin obligée de la satisfaire, lui conta tout ce qui s'étoit passé.

Votre majesté, sire, peut s'imaginer quelle fut la surprise du roi Bahaman, lorsqu'il apprit qu'il étoit, sans le savoir, beau-père de Mahomet. Ah quelle absurdité, s'écria-t-il ! Ah ma fille, que vous êtes crédule ! O ciel ! je vois bien présentement qu'il est inutile de vouloir éviter les malheurs que tu nous réserves ; l'horoscope de Schirine est rempli, un traître l'a séduit ! En disant cela, il sortit avec beaucoup d'agitation de l'appartement de la princesse, & & visita le palais du haut jusqu'en bas. Mais il eut beau chercher par-tout, il ne découvrit aucune trace du suborneur ; son étonnement en redoubla. Par où, disoit-il, l'audacieux a-t-il pu entrer dans ce château ? C'est ce que je ne puis concevoir.

Alors il appela ses visirs & ses confidens : ils accoururent à sa voix, & le voyant fort ému, ils

en furent effrayés. Qu'y a-t-il, sire ? lui dit son premier ministre ; vous paroissez inquiet , agité ? Quel malheur nous annonce le trouble qui paroît dans vos yeux ? Le roi leur conta tout ce qu'il avoit appris , & leur demanda ce qu'ils pensoient de cette aventure. Le grand visir parla le premier ; il dit que ce prétendu mariage pouvoit être vrai , bien qu'il eût tout l'air d'une fable ; qu'il y avoit dans le monde de puissantes maisons qui ne faisoient nulle difficulté d'attribuer leur origine à de pareils événemens , & que pour lui , il regardoit comme une chose très-possible , le commerce que la princesse disoit avoir avec Mahomer.

Les autres visirs , par complaisance peut-être pour celui qui venoit de parler , furent tous de son sentiment ; mais un courtisan s'élevant contre cette opinion , la combattit dans ces termes : Je suis surpris de voir des gens sensés donner créance à un rapport si peu digne de foi. Des personnes sages peuvent-elles penser que notre grand prophète soit capable de venir chercher des femmes sur la terre , lui qui dans le séjour céleste est environné des plus belles houris (a). Cela

(a) Les Houris , comme on l'a dit dans les volumes précédens , sont les filles du paradis de Mahomet. Par un miracle de l'Alcoran elles n'ont jamais que quinze ans , & sont toujours neuves quoiqu'elles fassent le bonheur des bienheureux Musulmans.

choque le sens commun , & si le roi veut m'en croire , au lieu de se prêter à un conte ridicule , il approfondira cette affaire ; je suis persuadé qu'il découvrira bientôt le fourbe , qui sous un nom sacré , a eu l'audace de séduire la princesse.

Quoique Bahaman fût naturellement assez crédule , qu'il fût son premier ministre pour un homme de grand jugement , & qu'il vît même que tous ses visirs croyoient Schirine effectivement mariée avec Mahomet , il ne laissa pas d'être pour la négative. Il résolut de s'éclaircir de la vérité ; mais voulant faire les choses prudemment , & tâcher de parler lui-même sans témoins au prétendu prophète , il renvoya ses visirs & ses courtisans à Gazna. Retirez-vous , leur dit-il , je veux demeurer seul cette nuit dans ce château avec ma fille. Allez , & revenez demain me joindre ici. Ils obéirent tous à l'ordre du roi. Ils regagnèrent la ville , & Bahaman se mit à faire de nouvelles questions à la princesse en attendant la nuit ; il lui demanda si j'avois mangé avec elle. Non , Seigneur , lui dit sa fille ; je lui ai vainement présenté des viandes & des liqueurs , il n'en a pas voulu , & je ne lui ai vu prendre aucune nourriture depuis qu'il vient ici. Racontez-moi encore cette aventure , répliqua-t-il , & ne m'en celez aucune particularité. Schi-

ne lui en fit un nouveau détail, & le roi, attentif à son récit, en pésoit toutes les circonstances.

CXIII. JOUR.

CEPENDANT la nuit arriva. Bahaman s'assit sur un sofa, & fit allumer des bougies qu'on mit devant lui sur une table de marbre. Il tira son sabre pour s'en servir s'il étoit nécessaire, & laver dans mon sang l'affront fait à son honneur. Il m'attendoit à tous momens; & dans l'attente où il étoit de me voir paroître tout-à-coup, je ne crois pas qu'il fût sans agitation.

Cette nuit-là par hasard, l'air étoit fort enflammé. Un long éclair frappa les yeux du roi, & le fit tressaillir; il s'approcha de la fenêtre par où Schirine lui avoit dit que je devois entrer, & appercevant l'air tout en feu, son imagination se troubla, quoiqu'il ne vît rien qui ne fût fort naturel. Il ne regarda point ces météores comme des effets de quelques exhalaisons qui s'enflammoient dans l'air, il aima mieux croire que ces feux ardens annonçoient à la terre la descente de Mahomet, & que le ciel n'étoit si lumineux que parce qu'il ouvrait ses portes pour laisser sortir le prophète.

Dans la disposition où étoit l'esprit du roi, je pouvois me présenter impunément devant ce prince. Aussi, loin de se montrer furieux lorsque je parus à la fenêtre, il fut saisi de respect & de crainte; il laissa tomber son sabre, & se prosternant à mes pieds, il les baïsa & me dit : O grand prophète ! qui suis-je, & qu'ai-je fait pour mériter l'honneur d'être votre beau-père ? Je jugeai par ces paroles de ce qui s'étoit passé entre le roi & la princesse, & je connus que le bon Bahaman n'étoit pas plus difficile à tromper que sa fille. Je fus ravi d'apprendre que je n'avois pas affaire à un de ces esprits forts qui auroient fait subir au prophète un examen embarrassant; & profitant de sa foiblesse : O roi ! lui dis-je, en le relevant, vous êtes de tous les princes musulmans le plus attaché à ma secte, & par conséquent celui qui me doit être le plus agréable. Il étoit écrit sur la table fatale, que votre fille seroit séduite par un homme, ce que vos astrologues ont fort bien découvert par les lumières de l'astrologie; mais j'ai prié le très-haut de vous épargner ce déplaisir mortel, & d'ôter ce malheur de la prédestination des humains. Ce qu'il a bien voulu faire pour l'amour de moi, à condition que Schirine deviendrait une de mes femmes. A quoi j'ai consenti, pour vous recom-

penfer des bonnes aétions que vous faites tous les
journs, & de la bonté de li; ne m'ayez point de mal
à dire. Le roi Balamon étoit pour lors en son royaume de
trouper. C'estoit le prince de la cour de la ville de
chamé de faire la liance avec le grand prophète;
il se jeta une fois de trois à trois pieds pour me
témoigner le ressentiment qu'il avoit de mes bon-
tés. Je le traitai en mon duep j'en le traitai d'air & l'as-
sura de ma protection. Il ne pouvoit à l'heure de
terres assez fort de son gré pour m'en témoigner.
Après cela, quand y avoit qu'il étoit de la bienfaisance
de me la lier avec sa fille, s'il se peult dans une
autre chambre. En un an d'absence il n'y eut
rien de l'absence. Le roi Balamon pendant quelques
heures; il m'apporta quelques plaies que je lui fis. C'est
entendu, il étoit mon fils au point de la vie. C'est
je ne sçavois que de jours me me surprenant & que
n'apprenant mon coffre l'ingratitude n'est pour quel
je sçavois sur la fin de la vie, & regagnai le bois.
Le lendemain matin les vases & les couronnes
se rendirent au palais de la princesse. Il y eut
dèrent au roi s'il étoit éclairci de ce qu'il y avoit
faisoit en lui; leur doulleur de la vie d'aujourd'hui
n'est pas la vie de la vie de la vie. Il y a
lui ai parlé. Il est le point de la vie. Il est
plus véritable. Il est le point de la vie. Il est
sans se couronner avec celui qui s'étoit révolté
contre la possibilité de se marier; & lui de pro-

chèrent son incrédulité : mais ils le trouvèrent ferme dans son opinion ; il la soutint avec opiniâtreté, quelque chose que le roi pût dire ; pour lui persuader que Mahomet avoit épousé Schirine. Peu d'en fallut que Bahaman ne se mit en colère contre cet incrédule, qui devint du sable du conseil. On n'avoit l'un ni l'autre et on pouvoit.

Un nouvel incident qui survint le même jour, acheta d'affermir les Mîrs dans leur opinion. Comme ils s'en retournoient à la ville avec leur maître, un otage les surprit dans la plainte. Leurs yeux furent frappés de mille éclairs ; & le tonnerre se fit entendre d'une manière si terrible, qu'il sembloit que ce jour-là fût le dernier du monde. Il arriva par hasard que le cheval du courtisan incrédule prit l'épouvante ; il se cabra, & jeta par terre son maître qui se cassa une jambe ; cet accident fut regardé comme un effet de la colère céleste. O misérable ! s'écria le roi en voyant tomber le courtisan, voilà le fruit de ton opiniâtreté ! Tu n'as pas voulu me croire, & le prophète t'en punit.

On porta le blessé chez lui, & Bahaman ne fut pas plutôt rendu dans son palais, qu'il fit publier à Gazna qu'il vouloit que tous les habitants célébrassent par des festins le mariage de Schirine avec Mahomet. J'allai ce jour-là me promener dans la ville, j'appris cette nouvelle aussi bien

que l'aventure du courtisan tombé de cheval. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point ce peuple étoit crédule & superstitieux. On fit des réjouissances publiques , & l'on entendoit par-tout crier : Vive Bahaman , le beau-père du prophète.

D'abord que la nuit fut venue , je regagnai le bois , & je fus bientôt chez la princesse. Belle Schirine , lui dis-je en entrant dans son appartement , vous ne savez pas ce qui s'est passé aujourd'hui dans la plaine. Un courtisan qui doutoit que vous eussiez Mahomet pour époux , a expié ce doute ; j'ai suscité un orage qui a effrayé son cheval ; le courtisan est tombé , & s'est cassé une jambe ; je n'ai pas jugé à propos de pousser la vengeance plus loin ; mais je jure par mon tombeau qui est à Médine , que si quelqu'un s'avise de douter encore de votre bonheur , il lui en coûtera la vie. Après avoir passé quelques heures avec la princesse , je me retirai.

Le jour suivant , le roi assembla ses visirs & les courtisans : allons tous ensemble , leur dit-il , demander pardon à Mahomet pour le malheureux qui a refusé de me croire , & qui a reçu le châtiment de son incrédulité. En même tems ils montèrent à cheval , & se rendirent au palais de la princesse. Le roi lui-même ouvrit les portes qu'il avoit fermées & scellées de son sceau le jour précédent. Il monta , suivi de ses visirs , à l'apparte-

48 LES MILLE ET UN JOUR,

ment de sa fille. Schirine, lui dit-il, nous venons vous prier d'intercéder auprès du prophète pour un homme qui s'est attiré sa colère. Je fais bien ce que c'est, seigneur, lui répondit la princesse, Mahomet m'en a parlé. Alors elle leur répéta ce que je lui avois dit la nuit, & leur apprit que j'avois juré d'exterminer tous ceux qui douteroient de son mariage avec le prophète.

C X I V. J O U R.

LORSQUE le bon roi Bahaman entendit ce discours, il se tourna vers ses visirs & ses courtisans, & leur dit quand nous n'aurions point ajouté foi jusqu'ici à tout ce que nous avons vu, pourrions-nous présentement n'être pas persuadés que Mahomet est mon gendre? Vous voyez qu'il a dit lui-même à ma fille qu'il a suscité cet orage pour se venger d'un incrédule. Tous les ministres & les autres demeurèrent convaincus qu'elle étoit femme du prophète. Ils se prosternèrent devant elle, & la supplièrent très-humblement de me fléchir en faveur du courtisan blessé, ce qu'elle leur promit.

Pendant ce tems-là je mangeai tout ce que j'avois de provisions, & comme il ne me restoit plus d'argent, le prophète Mahomet commençoit

à ne savoir plus où donner de la tête ; je m'avisai d'un expédient. Ma princesse, dis-je une nuit à Schirine, nous avons oublié d'observer une formalité dans notre mariage. Vous ne m'avez point donné de dot, & cette omission me fait de la peine. Hé bien, cher époux, me répondit-elle, j'en parlerai demain à mon père, qui m'enverra sans doute ici toutes ses richesses. Non, non, repris-je, il n'est pas besoin de lui en parler, je me soucie peu de trésors, les richesses me sont inutiles. Il suffira que vous me donniez quelques-uns de vos bijoux, c'est la seule dot que je vous demande. Schirine me voulut charger de toutes ses pierreries pour rendre la dot plus honnête ; mais je me contentai de prendre deux gros diamans que je vendis le jour suivant à un Joaillier de Gazna. Je me mis par ce moyen en état de continuer à faire le personnage de Mahomet.

Il y avoit déjà près d'un mois qu'en passant pour le prophète, je menois une vie fort agréable, lorsqu'il arriva dans la ville de Gazna un ambassadeur qui venoit de la part d'un roi voisin ; demander Schirine en mariage. Il eut bientôt audience, & dès qu'il eut exposé le sujet de son ambassade, Bahaman lui dit : je suis fâché de ne pouvoir accorder ma fille au roi votre maître, je l'ai donnée en mariage au prophète Mahomet. L'ambassadeur jugea par cette réponse que le roi

50 LES MILLE ET UN JOUR,
de Gazna étoit devenu fou. Il prit congé de ce prince, & retourna vers son maître, qui crut d'abord, comme lui, qu'il avoit perdu l'esprit ; ensuite imputant à mépris ce refus, il en fut piqué ; il leva des troupes, forma une grosse armée, & entra dans le royaume de Gazna.

Ce roi nommé Cacem étoit plus fort que Bahaman, qui d'ailleurs se prépara si lentement à recevoir son ennemi, qu'il ne put l'empêcher de faire de grands progrès. Cacem battit quelques troupes qui voulurent s'opposer à son passage, s'avança en diligence vers la ville de Gazna, & trouva l'armée de Bahaman retranchée dans la plaine devant le château de la princesse Schirine. Le dessein de cet amant irrité étoit de l'attaquer dans ses retranchemens ; mais comme ses troupes avoient besoin de repos, & qu'il n'arriva que soir le soir dans la plaine, il remit l'attaque au lendemain matin.

Cependant le roi de Gazna, instruit du nombre & de la valeur des soldats de Cacem, commença de trembler ; il assembla son conseil, où le courtisan qui s'étoit blessé en tombant de cheval, parla dans ces termes : Je suis étonné que le roi paroisse avoir quelque inquiétude en cette occasion. Quelles allarmes, je ne dis pas Cacem, mais tous les princes du monde ensemble, peuvent-ils causer au beau-père de Mahomet ? Votre

majesté , sire , n'a qu'à s'adresser à son gendre. Implorez le secours du grand prophète , il confondra bientôt vos ennemis ; il le doit , puisqu'il est cause que Cacem est venu troubler le repos de vos sujets.

Quoique ce discours ne fût tenu que par dérision , il ne laissa pas d'inspirer de la confiance à Bahaman. Vous avez raison , dit-il au courtisan , c'est au prophète que je dois m'adresser ; je vais le prier de repousser mon superbe ennemi , & j'ose espérer qu'il ne rejettera pas ma prière. A ces mots , il alla trouver Schirine : ma fille , lui dit-il , demain dès que le jour paroîtra , Cacem doit nous attaquer , je crains qu'il ne force nos retranchemens ; je viens ici prier Mahomet de nous secourir. Employez tout le crédit que vous avez sur lui , pour l'engager à prendre notre défense. Unissons nous ensemble pour nous le rendre favorable. Seigneur , répondit la princesse , il ne sera pas fort difficile d'intéresser le prophète dans notre parti ; il dissipera bientôt les troupes ennemies , & tous les rois du monde apprendront , aux dépens de Cacem , à vous respecter. Cependant , reprit le roi , la nuit s'avance , & le prophète ne paroît point. Nous aurait-il abandonnés ! Non , mon pere , non , repartit Schirine , ne croyez pas qu'il puisse nous manquer au besoin. Il voit du ciel où il est , l'armée qui nous assiège , &

peut-être est-il prêt à y mettre le désordre & l'effroi.

C'étoit en effet ce que Mahomet avoit envie de faire. J'avois, pendant la journée, observé de loin les troupes de Cacem, j'en avois remarqué la disposition, & j'avois pris garde surtout au quartier du roi. Je ramassai de gros & de petits cailloux, j'en remplis mon coffre, & au milieu de la nuit, je m'élevai en l'air. Je m'avançai vers les tentes de Cacem, je démêlai sans peine celle où reposoit ce roi. C'étoit un pavillon fort haut, bien doré, fait en forme de dôme, & que soutenoient douze colonnes de bois peint, enfoncées dans la terre. Les intervalles des colonnes étoient fermées de branches de diverses sortes d'arbres entrelacées. Vers le chapiteau, il y avoit deux fenêtres, l'une à l'orient, & l'autre au midi.

Tous les soldats qui étoient autour de la tente dormoient, ce qui me donna lieu de descendre jusqu'à une des fenêtres sans être aperçu. Je vis le roi couché sur un sofa, la tête appuyée sur un carreau de satin. Je sortis à moitié de mon coffre, & jetant un gros caillou à Cacem, je le frappai au front, & le blessai dangereusement. Il fit un cri qui réveilla bientôt ses gardes & ses officiers. On accourt à ce prince, on le trouve couvert de sang, & presque sans con-

noissance. On crie, l'alarme se met au quartier, chacun demande ce que c'est. Le bruit court qu'on a blessé le roi, on ne fait de quelle main ce coup est parti. Pendant qu'on en cherche l'auteur, je m'élève jusqu'aux nues, & laisse tomber une grêle de pierres sur la tente royale & aux environs. Quelques soldats en sont blessés, & s'écrient qu'il pleut des pierres. Cette nouvelle se répand, & pour la confirmer, je jete par-tout des cailloux. Alors la terreur s'empara de l'armée; l'officier, comme le soldat; crut que le prophète étoit irrité contre Cacem, & qu'il ne déclaroit que trop sa colère par ce prodige. Enfin, les ennemis de Bahaman prirent l'épouvante & la fuite; ils se sauvèrent même avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leurs équipages & leurs tentes, en criant : nous sommes perdus, Mahomet va nous exterminer tous.

C X V. J O U R.

LE roi de Gazna fut assez surpris à la pointe du jour, lorsqu'au lieu de se voir attaqué, il s'aperçut que l'ennemi se retiroit. Aussitôt il le poursuivit avec ses meilleurs soldats. Il fit un grand carnage des fuyards, & atteignit Cacem,

que sa blessure empêchoit d'aller fort vite. Pourquoi, lui dit-il, es-tu venu dans mes états contre tout droit & raison ? Quel sujet t'ai-je donné de me faire la guerre ? Bahaman, lui répondit le roi vaincu, je m'imaginois que tu m'avois refusé ta fille par mépris, & j'ai voulu me venger. Je ne pouvois croire que le prophète Mahomet fût ton gendre ; mais je n'en doute point présentement, puisque c'est lui qui m'a blessé, & qui a dissipé mon armée.

Bahaman cessa de poursuivre les ennemis, & revint à Gazna avec Cacem, qui mourut de sa blessure le jour même. On partagea le butin, qui fut si considérable, que les soldats s'en retournèrent chez eux chargés de richesses. On fit des prières dans toutes les mosquées pour remercier le ciel d'avoir confondu les ennemis de l'état ; & lorsque la nuit fut arrivée, le roi se rendit ensuite au palais de la princesse : ma fille, lui dit-il, je viens rendre au prophète les grâces que je lui dois. Vous avez appris par le courrier que je vous ai envoyé, tout ce que Mahomet a fait pour nous : j'en suis si pénétré, que je meurs d'impatience d'embrasser ses genoux.

Il eut bientôt la satisfaction qu'il souhaitoit ; j'entrai par la fenêtre ordinaire dans l'appartement de Schirine, où je m'attendois bien qu'il feroit. Il se jeta d'abord à mes pieds, & baïsa

la terre , en disant : ô grand prophète ! il n'y a point de termes qui puissent vous exprimer tout ce que je ressens. Lisez vous-même dans mon cœur toute ma reconnoissance. Je relevai Bahaman , & le baifai au front. Prince , lui dis-je , avez-vous pu penser que je vous refuserois mon secours dans l'embarras où vous étiez pour l'amour de moi ? j'ai puni l'orgueilleux Cacem , qui avoit dessein de se rendre maître de vos états , & d'enlever Schirine pour la mettre parmi les esclaves de son sérail. Ne craignez plus désormais qu'aucun potentat du monde ose vous faire la guerre. Si quelqu'un avoit la hardiesse de venir vous attaquer , je ferois tomber sur ses troupes une pluie de feu qui les reduiroit en cendres.

Après avoir de nouveau assuré le roi de Gazna que je prenois son royaume sous ma protection , je lui contai comment l'armée ennemie avoit été épouvantée en voyant pleuvoir des pierres dans son camp. Bahaman , de son côté , me répéta ce que Cacem lui avoit dit , & ensuite il se retira , pour nous laisser en liberté , Schirine & moi. Cette princesse , qui n'étoit pas moins sensible que le roi son père , à l'important service que j'avois rendu à l'état , m'en témoigna aussi beaucoup de reconnoissance , & me fit mille caresses. Je pensai pour le coup m'oublier ; le jour alloit paroître

tre lorsque je regagnai mon coffre ; mais je passois si bien alors pour Mahomet dans l'esprit de tout le monde , que les soldats m'auroient vu en l'air , qu'ils n'auroient pas été désabusés : peu s'en falloit que je ne crusse moi-même être le prophète , après avoir mis une armée en déroute.

Deux jours après qu'on eut enterré Cacem , à qui , quoique ennemi , l'on ne laissa pas de faire de superbes funérailles , le roi de Gazna ordonna qu'on fit des réjouissances dans la ville , tant pour la défaite des troupes ennemies , que pour célébrer solennellement le mariage de la princesse Schirine avec Mahomet. Je m'imaginai que je devois signaler , par quelque prodige , une fête qui se faisoit à mon honneur. Pour cet effet j'achetai dans Gazna de la poix blanche , avec de la graine de coton & un petit fusil à faire du feu ; je passai la journée dans le bois à préparer un feu d'artifice , je trempai la graine de coton dans la poix , & la nuit pendant que le peuple se réjouissoit dans les rues , je me transportai au-dessus de la ville ; je m'élevai le plus haut qu'il me fut possible , afin qu'à la lueur de mon feu d'artifice , on ne pût pas bien distinguer ma machine ; alors j'allumai du feu , & j'enflammai la poix qui fit avec la graine un fort bel artifice ; ensuite je me sauvai dans mon bois. Le jour

ayant paru peu de tems après , j'allai dans la ville pour avoir le plaisir d'entendre ce qu'on y diroit de moi. Je ne fus pas trompé dans mon attente : le peuple tint mille discours extravagans sur le tour que je lui avois joué ; les uns disoient que c'étoit Mahomet , qui , pour témoigner que leur fête lui étoit agréable , avoit fait paroître des feux célestes ; & les autres affuroient avoir vu au milieu de ces nouveaux météores , le prophète avec une barbe blanche & un air vénérable que leur imagination lui prêtoit.

Tous ces discours me divertissoient infiniment. Mais hélas ! tandis que je prenois ce plaisir , mon coffre , mon cher coffre , l'instrument de mes prodiges , brûloit dans le bois : apparemment une étincelle dont je ne m'étois point aperçu , prit à la machine pendant mon absence , & la consuma. Je la trouvai réduite en cendres à mon retour. Un père qui , en rentrant dans sa maison , apperçoit son fils unique percé de mille coups mortels & noyé dans son sang , ne fau-
 roit être saisi d'une plus vive douleur que celle dont je me sentis agité. Le bois retentit de mes cris & de mes regrets ; je m'arrachai les cheveux & déchirai mes habits. Je ne sais comment j'épargnai ma vie dans mon désespoir.

Cependant le mal étoit sans remède ; il falloit que je prisse une résolution , & il ne m'en restoit

18 LES MILLE ET UN JOUR,

qu'une à prendre ; c'étoit d'aller chercher fortune ailleurs. Ainsi, le prophète Mahomet laissant Bahaman & Schirine fort en peine de lui, s'éloigna de la ville de Gazna. Je rencontrai trois jours après une grosse caravane de marchands du Caire qui s'en retournoient dans leur patrie ; je me mêlai parmi eux, & me rendis au grand Caire, où je me fis tisserand pour subsister. J'y ai demeuré quelques années ; ensuite je suis venu à Damas, où j'exerce le même métier. Je paroissais fort content de ma condition, mais ce sont des fausses apparences. Je ne puis oublier le bonheur dont j'ai autrefois joui. Schirine vient s'offrir sans cesse à mon esprit ; je voudrois pour mon repos la bannir de ma mémoire, j'y fais même tous mes efforts, & cet emploi qui n'est pas moins inutile que pénible, me rend très-malheureux.

Voilà, sire, ajouta Malek, ce que votre majesté m'a ordonné de lui dire. Je fais bien que vous n'approuverez point la tromperie que j'ai faite au roi de Gazna & à la princesse Schirine ; je me suis même apperçu plus d'une fois que mon récit vous a révolté, & que votre vertu a frémi de ma sacrilège audace. Mais songez, de grâce, que vous avez exigé de moi que je fusse sincère, & daignez pardonner l'aveu de mes aventures à la nécessité de vous obéir.

SUITE DE L'HISTOIRE

Du Roi Bedreddin & de son Visir.

LE roi de Damas renvoya le tisserand après avoir entendu son histoire. Ensuite il dit au visir & au favori : les aventures que cet homme vient de nous raconter ne sont pas moins surprenantes que les vôtres. Mais quoiqu'il ne se trouve pas plus heureux que vous , ne vous imaginez point que je me rende encore , & que je puisse conclure de-là que personne au monde ne jouit d'une félicité parfaite. Je veux interroger mes généraux , mes courtisans & tous les officiers de ma maison. Allez , visir , ajouta-t-il , faites-les-moi venir ici l'un après l'autre.

Atalmulc obéit ; il amena d'abord les généraux. Le roi commanda de dire hardiment si quelque chagrin secret empoisonnoit la douceur de leur vie , en les assurant que cet aveu ne tireroit point à conséquence. Aussi-tôt ils dirent tous qu'ils avoient leurs déplaisirs ; qu'ils n'avoient point l'esprit tranquille. L'un confessoit qu'il avoit trop d'ambition , l'autre trop d'avarice ; un autre avouoit qu'il étoit jaloux de la gloire que ses égaux avoient acquise , & se plaignoit de ce que le peuple ne rendoit pas

justice à son habileté dans l'art de la guerre. Enfin, les généraux ayant découvert le fond de leur ame, & Bedreddin voyant qu'aucun n'étoit heureux, dit à son visir, que le jour suivant il vouloit entendre parler tous ses courtisans.

En effet, ils furent interrogés tour-à-tour. On n'en trouva pas un seul qui fût content : je vois, disoit celui-ci, diminuer mon crédit tous les jours ; on traverse mes desseins, disoit celui-là, & je ne puis parvenir à ce que je souhaite. Il faut, disoit un autre, que je ménage mes ennemis, & que je m'étudie à leur plaire. Un autre disoit qu'il avoit dépensé tout son bien, & même épuisé toutes ses ressources.

Le roi de Damas ne trouvant point parmi ses courtisans, non plus qu'entre ses généraux, l'homme qu'il cherchoit, crut qu'il pourroit être parmi les officiers de sa maison. Il eut la patience de leur parler à tous en particulier, & & ils lui firent la même réponse que les courtisans & les généraux ; c'est-à-dire, qu'ils n'étoient point exempts de chagrin. L'un se plaignoit de sa femme, l'autre de ses enfans ; ceux qui n'étoient pas riches, disoient que leur misère faisoit leur infortune, & ceux qui possédoient des richesses, manquoient de santé ou avoient quelque autre sujet d'affliction. Bedreddin, malgré tout cela, ne pouvoit perdre l'espérance de ren-

contrer quelqu'homme content. Pourvu que j'en trouve un , disoit-il au visir , je n'en demande pas davantage ; car vous soutenez qu'il n'y en a point. Oui , sire , répondit Atalmulc , je le soutiens , & votre majesté fait une recherche inutile. Je n'en suis pas encore persuadé , reprit le roi , & il me vient dans l'esprit un moyen de savoir bientôt ce que je dois penser là-dessus. En même-tems il ordonna de faire publier dans la ville que tous ceux qui étoient satisfaits de leur destin , & dont le repos n'étoit troublé par aucun déplaisir , eussent à paroître dans trois jours devant son trône. Ce tems expiré , personne ne parut à la cour ; il sembloit que tous les habitans fussent de concert avec le visir Atalmulc.

C X V I. J O U R.

LORSQUE le roi de Damas vit qu'aucun homme ne se présentoit , il en fut fort étonné ; cela n'est pas concevable , s'écria-t-il ! est-il possible que dans Damas , dans une ville si grande & si peuplée , il ne se trouve pas un homme heureux ? Sire , lui dit Atalmulc , si vous interrogiez tous les peuples de la terre , ils vous diroient qu'ils sont malheureux. Voilà , repartit le roi , ce que je ne puis m'imaginer : quelque surprise que me

cause l'épreuve que j'ai faite, je voudrais que mon royaume fût en paix ; j'irois volontiers parcourir le monde, pour voir qui de nous deux est dans l'erreur.

Il arriva dans ce tems-là, par hasard, que les ennemis de Bedreddin lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui proposer la paix à des conditions assez avantageuses. Le roi assembla son conseil là-dessus, & l'on jugea plus à-propos d'accepter les propositions que de les rejeter. Ainsi la paix fut conclue entre le roi de Damas & ses ennemis, & bientôt on la publia. Peu de tems après ce monarque dit à son visir : à présent que je ne suis plus en guerre, il faut que je voyage ; j'y suis résolu, & je ne reviendrai point à Damas que je n'aie rencontré un homme content. Sire, lui répondit Atalmulc, pourquoi votre majesté veut-elle s'exposer aux périls & à la fatigue des voyages ? ne doit-elle pas être pleinement convaincue qu'elle ne sauroit trouver ce qu'elle cherche. Jugez de tous les cœurs par le vôtre, vous n'avez plus d'ennemis à craindre, vos fidèles sujets vous aiment, votre cour est sans cesse occupée du soin de vous plaire. Si vous n'êtes pas heureux, quel homme au monde le peut être ? Il est vrai, reprit Bedreddin, que malgré la paix que je viens de faire avec mes ennemis, je sens que je ne jouis point d'un parfait bonheur. Je

vous avoueraï même que l'envie de savoir si effectivement il n'est point d'hommes fortunés sur la terre, me cause une inquiétude qui peut seule troubler le repos de ma vie. Ah ! seigneur, dit le visir, pourquoi voulez-vous satisfaire ce désir qui vous presse ? soyez sûr que vous ne rencontrerez personne qui soit parfaitement satisfait de sa destinée.

Le visir Atalmulc auroit fort souhaité que son maître eût quitté cette résolution ; mais le roi ne changea point de sentiment ; & après avoir laissé la conduite de l'état à ses autres visirs, il partit avec Atalmulc, Séyf el Mulouk & quelques esclaves. Ils prirent le chemin de Bagdad, où étant arrivés heureusement, ils allèrent loger dans un caravansérail, où ils dirent qu'ils étoient trois marchands joailliers du grand Caire, qui voyageoient de cour en cour. Ils s'étoient chargés de toutes sortes de pierreries, pour mieux paroître ce qu'ils vouloient qu'on les crût. Bedred-din, sans être connu, eut le plaisir de voir le commandeur des croyans & tout ce qu'il y avoit à Bagdad de plus digne de sa curiosité. Un jour il aperçut dans la rue un calender qui parloit d'un ton de voix fort élevé à une des personnes qui l'environnoient. Il s'en approcha, & entendit qu'il leur disoit : ô mes chers frères, que vous êtes insensés, de vous donner tant de peine pour

amasser des richesses. Quand l'ange de la mort viendra vous enlever, vous aurez beau les lui offrir pour qu'il vous laisse vivre, l'impitoyable ne vous écoutera point. D'ailleurs, avouez que la possession de vos biens vous cause de l'inquiétude. Vous craignez sans cesse qu'ils ne deviennent la proie des voleurs. Le soin que vous prenez de les conserver vous empêche de mener une vie heureuse. Regardez-moi avec envie. Dépouillé de biens, privé de toutes vos commodités, je goûte au milieu de ma misère un parfait bonheur.

A ce discours, le roi de Damas tira son visir à part, & lui dit : vous avez entendu, comme moi, les paroles de ce calender. Me voilà dispensé de faire de longs voyages ; j'ai trouvé ce que je cherchois ; cet homme est heureux. Sire, lui répondit Atalmulc, il faut tâcher d'entretenir ce calender en particulier, & l'engager, si nous pouvons, à nous découvrir son cœur : peut-être ne pense-t-il pas ce qu'il dit. Je le veux bien, reprit Bedreddin ; mais du moins, le croirez-vous, si dans l'entretien secret que nous aurons avec lui, il nous assure qu'il est content ? Oui, seigneur, repartit Atalmulc, je le croirai, & j'avouerai alors que j'aurai été dans l'erreur.

Ils résolurent donc de ne pas perdre de vue le calender, qui cessa de parler, lorsqu'il eut

reçu.

reçu quelques pièces d'argent de ses auditeurs, & se retira dans un fauxbourg où il demeuroid. Ils le suivirent, & après l'avoir abordé en chemin, ils lui demandèrent s'il vouloit se réjouir avec eux: Le calender jugeant à leur air que c'étoient de riches étrangers, leur fit connoître qu'ils ne pouvoient rien lui proposer de plus agréable. Il les mena dans une petite maison où il logeoit avec deux autres calenders qui y étoient alors. Ceux-ci ne furent pas plutôt instruits du dessein qu'avoient les étrangers, qu'ils en témoignèrent beaucoup de joie. Atalmulc tira de sa bourse quelques sequins d'or, & les mettant entre les mains d'un des calenders: allez, lui dit-il, acheter tout ce qui nous est nécessaire pour passer agréablement la journée.

C X V I I. J O U R.

LE calender, qui avoit reçu les sequins, sortit pour aller dans la ville, & revint, deux heures après, chargé de viandes, de fruits, & d'un gros bonc plein d'un excellent vin. Aussi-tôt ils s'affirent tous autour d'une table, & commencèrent à manger. Ensuite ils bûrent; & à mesure qu'ils s'échauffoient, la conversation devenoit plus enjouée. Les calenders sur-tout se mi-

rent de si belle humeur , que Bedreddin ne doutant point que ce fussent des hommes très-heureux , se tourna vers son visir , & lui dit : Nous pouvons , je crois , nous en tenir à ce que nous voyons. Reconnoissez votre erreur. Non , non , répondit le visir , il n'est pas tems encore. Les apparences sont souvent fort trompeuses.

Mais seigneur , dit alors un calender au roi de Damas & à son visir , que voulez vous dire par ces paroles ? O calenders , répondit Bedreddin en tirant une bourse , & la présentant à celui qu'il avoit entendu parler dans la rue , recevez ces sequins d'or ; je vous en fais présent , à condition que vous me découvrirez le fond de votre ame. Vous voyez trois joailliers associés. Un de mes confrères soutient qu'il n'y a point d'homme content dans le monde. Je crois le contraire , & je vous ai ouï dire tantôt que vous jouissiez d'une parfaite félicité. Apprenez-nous , de grâce , ce que nous en devons penser. Il m'importe beaucoup d'en être éclairci , & vous me ferez un extrême plaisir de me parler là-dessus à cœur ouvert.

Le calender prit la bourse , remercia Bedreddin , & lui dit : Seigneur , puisque vous le souhaitez , je vais vous découvrir mes véritables sentimens : je ne suis point heureux , non plus que mes compagnons ; si vous m'avez tantôt entendu vanter mon bonheur au peuple , ne vous imaginez

point pour cela que je sois satisfait de ma condition. Si j'ai parlé contre les richesses, je vous assure que je n'avois pas d'autre dessein que d'exciter la charité de ceux qui m'écoutoient. Les calenders mènent une vie trop misérable, pour pouvoir trouver dans leur état cette félicité à laquelle tous les hommes aspirent inutilement; je suis persuadé, comme votre associé, que personne n'est content. Rien ne peut contenter le cœur humain. A peine a-t-il obtenu l'accomplissement d'un désir qu'il avoit formé, qu'il sent naître un autre désir qui trouble son repos.

Le visir du roi de Damas fut bien aise d'entendre ainsi parler le calender, & il espéroit que Bedreddin se rendroit à son sentiment, & s'en retourneroit bientôt dans ses états. Effectivement ce prince commençoit à se laisser persuader qu'il pouvoit être lui-même dans l'erreur, lorsqu'après avoir pris congé des calenders, il dit à Séyf el Mulouk & au visir : allons passer le reste de la journée chez un marchand de fyquaa (a). Ils y allèrent, & ils y trouvèrent un assez grand nombre de personnes qui avoient coutume de s'y assembler tous les jours. Ils s'assirent tous trois à une table, où deux hommes, qui paroissoient gens de considération, s'entretenoient par hasard

(a) On a dit que le fyquaa est une boisson composée d'orge, d'eau & de tamarin de passe.

des chagrins inséparables de la vie humaine. Non ; disoit l'un , nous ne devons point espérer , pendant que nous serons sur la terre , que Dieu nous permette de vivre heureux ; s'il souffroit que nos jours fussent toujours tranquilles & pleins de charmes , nous ne serions pas si sensibles aux plaisirs qu'il promet aux fidèles après leur mort. Je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment , disoit l'autre ; je sais bien que la plupart des hommes sont malheureux ; mais je doute qu'ils le soient tous. J'en connois un entr'autres qui mène une vie délicieuse , & dont tous les momens s'écoulent dans la joie. Hé ! qui est donc cet heureux mortel , s'écria le visir Atalmulc , en se mêlant à la conversation ? Dans quel endroit du monde peut-il être ? Dans la ville d'Astracan , repartit celui qui venoit de parler , c'est le roi même d'Astracan ; s'il manque quelque chose au bonheur de ce prince , je conviens que personne ne peut jouir d'une félicité parfaite ; mais je suis bien assuré qu'aucun chagrin ne corrompt la douceur de ses jours charmans. En un mot , c'est un homme content. Aussi est-il surnommé par excellence , le roi sans chagrin.

Cet entretien fit son effet sur l'esprit de Bedred-din. Il faut , dit-il à son visir , lorsqu'ils furent sortis de chez le marchand de Fyquaa , que nous prenions dès demain la route d'Astracan ; je veux

voir le roi sans chagrin. Je n'en ai pas moins d'envie que votre majesté, dit Atalmulc , & je suis prêt à partir.

Les voilà donc résolus à se mettre en chemin dès le lendemain ; mais comme ils apprirent , en arrivant à leur caravansérail , qu'une caravane de marchands Circassiens qui étoient à Bagdad , devoit , dans peu de jours , retourner dans son pays , ils différèrent leur départ pour se joindre à elle , & voyager plus sûrement. Ils partirent enfin avec ces marchands , & arrivèrent heureusement en Circassie. Ils se rendirent à Astracan , où régnoit alors le roi Hormoz , surnommé le roi sans chagrin. Ils allèrent descendre au premier caravansérail , & passèrent encore pour des marchands joailliers. Ils s'aperçurent que le peuple étoit dans la joie , & qu'on faisoit dans la ville de grandes réjouissances. Ils demandèrent à l'hôte ce qu'il y avoit de nouveau dans Astracan , & pourquoi tout le monde s'y réjouissoit ? Il faut , leur répondit l'hôte , que vous ne soyez jamais venus dans cette ville depuis que le prince Hormoz y règne , puisque vous me faites cette question. Ce n'est point pour une victoire remportée sur nos ennemis , que ces réjouissances se font , ni pour célébrer quelqu'autre heureux événement. Tous les jours le peuple fait quelque fête nouvelle , & cela , pour se conformer seulement à

l'humeur du roi , qui est le prince du monde du meilleur caractère , qui rit , qui se divertit sans cesse , & à qui l'on a donné , à cause de cela , le rare surnom de roi sans chagrin.

C X V I I I . J O U R .

APRÈS que le roi de Damas eut entendu le discours de l'hôte , il dit à son visir : malgré le beau portrait que l'hôte vient de nous faire du roi d'Astracan , je suis sûr que vous n'êtes pas persuadé que ce prince soit bien surnommé. Non sans doute , répondit Atalmulc ; je ne veux point être la dupe des apparences , après l'aventure du calender de Bagdad. Vous n'avez pas tort , repartit Bedreddin , de vous défier de la réputation que le roi Hormoz s'est acquise , & je doute , comme vous , qu'un homme chargé du poids d'un état , soit sans chagrin. Nous saurons bientôt , poursuivit-il , à quoi nous en tenir ; car j'ai résolu de m'introduire dans sa cour , de gagner s'il se peut son amitié , & de l'engager à me découvrir le fond de son ame.

J'approuve votre dessein , sire , dit le visir ; mais que votre majesté me promette que si le roi d'Astracan vous confie ses secrets , & vous apprend qu'il a des ennuis , elle cessera de chercher

des hommes heureux. Oui , dit Bedreddin ; & de plus , je vous promets que je reprendrai le chemin de Damas. Cela étant , reprit le ministre , hâtons-nous d'avoir accès auprès du roi Hormoz ; voyons de près ce prince ; examinons avec soin toutes ses actions : que rien ne nous échappe.

Ils n'eurent pas plutôt formé le dessein d'aller à la cour d'Astracan , qu'ils l'exécutèrent. Ils se rendirent au palais du roi. Ils traversèrent une vaste cour qui étoit remplie de gens de guerre , & ils entrèrent dans la première salle , qu'ils trouvèrent pleine de chanteurs & de joueurs d'instrumens. De-là ils passèrent dans une autre salle où il y avoit plusieurs esclaves de l'un & de l'autre sexe , qui étoient revêtus d'habits galans , & qui formoient diverses sortes de danses , toutes bien concertées , inventées avec beaucoup de goût , & exécutées à ravir.

Après que Bedreddin , son visir & son favori eurent admiré quelque tems l'adresse & l'agilité des danseurs , ils eurent envie de voir ce qui se passoit dans une troisième salle , dont la porte leur paroissoit embarrassée d'une foule de personnes attentives à regarder quelques spectacles. Ils s'avancèrent , se mêlèrent parmi les autres ; & fendant peu-à-peu la presse , comme s'ils eussent été poussés malgré eux , ils pénétrèrent jusque dans la

chambre. Ils apperçurent vingt à trente personnes assises autour d'une longue table couverte de toutes sortes de mets : c'étoit un festin que le roi faisoit aux plus grands seigneurs de sa cour ; & l'on distinguoit aisément ce monarque. Il étoit à la place d'honneur , & il avoit sur la tête une couronne d'argent , enrichie de topazes & de rubis. Il pouvoit être dans sa trentième année. Il étoit beau , bien fait , & il avoit toujours l'air riant. Il excitoit , par ses paroles & par son exemple , ses courtisans à boire. Il leur faisoit de bons contes , il rioit avec eux ; il étoit l'ame du festin.

Ce prince , après le repas , se leva de table , entra dans la chambre où l'on dançoit , suivi de tous ses courtisans , & passa le reste de la journée à prendre tout le plaisir que peuvent donner la danse & la musique. La nuit étant venue , il renvoya ses courtisans , & s'enferma dans l'appartement de ses femmes. Tous les danseurs & joueurs d'instrumens disparurent , & le roi de Damas , son visir & Séyf el Mulouk sortirent du palais avec les personnes de la ville que la curiosité y avoit attirées.

Il faut avouer , dit Bedreddin , lorsqu'il fut de retour au caravansérail , que le roi d'Astracan paroît heureux. Je n'ai rien remarqué en lui qui me fasse soupçonner que la joie qui l'animoit fût

fausse. Nous avons enfin rencontré un homme content ; & , ce qu'il y a de plus extraordinaire , c'est un souverain. Pour moi , dit Séyf el Mulouk , je suis du sentiment de votre majesté ; je ne puis penser que le roi Hormoz ait des ennemis qui troublent en secret son repos. Si j'en juge mal , il faut qu'il sache bien se contraindre. Vous savez , dit alors Atalmulc , que c'est un art qu'on n'ignore point à la cour , & le roi mon maître veut bien que je suspende mon jugement. Qui nous assurera que ce prince n'est point en ce moment la proie de quelque chagrin mortel ? peut-être paie-t-il bien cher les plaisirs que nous lui avons vu prendre ?

C X I X. J O U R.

LE jour suivant le roi de Damas , Atalmulc & Séyf el Mulouk retournèrent au palais , chargés chacun d'une boîte remplie de pierres précieuses. Ils demandèrent à parler au roi , & lui firent dire qu'ils étoient trois joailliers associés qui alloient de cour en cour vendre des pierrieres. Hormoz ordonna qu'on les lui amenât tous trois. Ils ouvrirent leurs boîtes , & lui montrèrent leurs plus beaux diamans. Il ne manqua pas de les admirer ; il se récria sur-tout lorsqu'il vit une

pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon (a).
 O la belle pierre ! dit-il , je n'en ai jamais vu de
 pareille. Il semble que la nature ait pris plaisir
 à rassembler en elle toutes les plus vives couleurs.
 Quel heureux climat a pu produire une si belle
 chose ? Atalmulc qui avoit été joaillier , prit la
 parole , & répondit : sire , on en trouve de cette
 espèce dans l'isle de Serendib : c'est-là que nous
 l'avons achetée ; & véritablement de toutes les
 pierres précieuses qu'on voit dans ce pays , celle-
 ci est la plus estimée.

Comme le roi d'Astracan sembloit ne pouvoir
 se laisser de regarder cette pierre , Bedreddin lui
 dit : sire , nous sommes ravis d'avoir quelque
 chose qui plaise à votre majesté. Nous vous sup-
 plions très-humblement de nous permettre de
 vous présenter cette pierre. Agréez ce petit pré-
 sent que nous prenons la liberté de vous offrir ;
 ne nous faites point l'affront de le rejeter. Hor-
 moz le reçut avec plaisir , & dit aux joailliers
 qu'il vouloit les arrêter quelque tems dans sa
 cour , & les loger dans son palais. Ils y allèrent
 demeurer dès le même jour. On leur donna des

(a) Cette sorte de pierre est ce qu'on appelle dans l'isle de Ceylan ,
yeux de chat. Quelques voyageurs disent qu'il s'en trouve de cette
 grosseur. C'est une pierre ronde. A mesure qu'on la remue , & qu'on
 la regarde dans différens points de vue , on voit briller diverses for-
 tes de couleurs. C'est ce qui la fait nommer *yeux de chat*.

appartemens magnifiques , & ils furent servis par les officiers du roi. Ce monarque regardant ces étrangers comme des gens qui parcouroient toute l'Asie , résolut de leur faire tous les bons traitemens & les honneurs possibles , pour les engager à dire dans les cours des merveilles de la sienne. Il leur faisoit tous les jours de nouveaux présens : tantôt il leur donnoit le divertissement de la chasse , & tantôt il les régaloit de quelque spectacle curieux. Une autrefois il ordonnoit une fête superbe où se trouvoit toute la noblesse de Circassie ; & dans toutes les choses qu'il faisoit , il renchérissoit sur sa magnificence ordinaire , pour éblouir ces prétendus marchands.

Le roi Bedreddin , moins occupé de tous ces plaisirs que du soin d'observer le roi d'Astracan , ne perdoit pas une action de ce prince , qui n'étoit pas examiné avec moins d'attention d'Atalmulc & de Séyf el Mulouk. Ces trois faux joailliers s'appliquoient entièrement à démêler quelque contrainte dans ce que faisoit Hormoz ; mais ils avoient beau être ses espions , ils ne découvroient rien dans ses démarches qui leur fût suspect. Atalmulc , dit un jour le roi de Damas à son visir , si nous nous en fions à nos conjectures , le prince que nous observons est heureux. Il est vrai , répondit le ministre , qu'on a lieu de penser qu'il est content. Il n'est cependant pas sûr qu'il

le soit. Nous ne le voyons pas la nuit. Tandis qu'on le croit dans un doux repos, quelque affreux chagrin, peut-être, écarte de lui le sommeil. Hé comment donc, reprit Bedreddin, pourrons-nous savoir ce qui se passe dans son cœur? Il faut, repartit le visir, que vous lui fassiez une confidence. Apprenez-lui votre nom, & pourquoi vous êtes venu en Circassie. Votre franchise excitera la sienne, & il vous révélera peut-être un secret qu'il cache à tout le monde.

Séyf el Mulouk approuva la pensée d'Atalmulc, & Bedreddin prit la résolution de parler au roi Hormoz d'une manière à tirer de lui l'éclaircissement qu'il souhaitoit. En effet, les trois joailliers allèrent un jour trouver le roi d'Astracan, & lui demander un entretien secret. Ce qui leur fut accordé. Bedreddin prit la parole, & dit à Hormoz : Sire, nous venons prier votre majesté de nous permettre de sortir de sa cour. Le tems que nous nous proposons de demeurer dans cette ville est passé. Souffrez, de grâce, que nous vous remercions de vos bontés, & que nous nous retirions. Je ne veux pas, répondit le roi d'Astracan, vous retenir dans ma cour malgré vous; je vous avouerai pourtant qu'un départ si prompt me fait de la peine; je comptois que vous ne partiriez pas si-tôt; mais je vois bien que ma cour n'a point assez de charmes pour vous arrêter. Ah! seigneur,

répliqua Bedreddin , j'atteste le ciel que votre cour nous paroît pleine de délices , & plus agréable que celle du commandeur des Croyans même. D'ailleurs , l'accueil que vous nous avez fait , les bontés que vous avez pour nous , suffiroient pour nous en rendre le séjour charmant ; mais nous avons de fortes raisons pour nous en retourner dans notre patrie ; car enfin , seigneur , tel que vous nous voyez , nous ne sommes point des joailliers. Je suis souverain comme vous ; je règne sur les peuples de Damas , & ces deux hommes que vous croyez mes associés , sont , l'un mon grand visir , & l'autre mon favori.

Le roi d'Astracan parut étonné de cette confiance , & il le fut encore bien davantage , lorsque Bedreddin lui conta pourquoi il étoit parti de Damas. Hormoz fit un éclat de rire à la fin de son récit : Hé quoi , seigneur , lui dit-il , votre visir sourient qu'il n'y a point d'homme content sur la terre ! Oui , répondit le roi de Damas , & c'est ce que je ne puis me persuader. Véritablement je n'ai pu trouver dans mon royaume une seule personne qui jouît d'un parfait bonheur. J'ai même inutilement cherché ailleurs des gens heureux. J'ai vu à Bagdad des hommes qui paroissent très-satisfaits de leur destinée , & qui pourtant ne l'étoient point. Fatigué d'une recherche vaine , j'allois reprendre le chemin de Damas ,

quand j'ai appris que dans la ville d'Astracan re-
gnoit un roi surnommé le roi sans chagrin , à
cause de sa bonne humeur. J'ai voulu vous voir
par curiosité , & j'ai remarqué qu'en effet la joie
accompagnait par-tout vos pas. Je vous conjure ,
seigneur , de m'apprendre si les apparences sont
fausses. Goûtez-vous une pure félicité ? Aucun
chagrin ne trouble-t-il votre repos ?

Hormoz ne put s'empêcher de rire encore à
cette question. Est-il possible , seigneur , dit-il au
roi de Damas , que vous ayez effectivement aban-
donné vos états , & que vous couriez le monde
pour chercher un homme parfaitement content ?
Rien n'est plus véritable , repartit Bedreddin , &
je vous prie de me découvrir votre cœur. Ajoutez ,
de grâce , ce témoignage de bonté à tous ceux que
j'ai déjà reçus de vous. Puisque vous me deman-
dez cela fort sérieusement , répliqua le roi d'A-
stracan , & comme s'il vous importoit beaucoup
de le savoir , je vous dirai que votre visir a raison.
Je suis de son sentiment. Je ne crois pas qu'il y
ait un homme heureux. Pour moi je suis fort
éloigné de l'être , ou , pour mieux dire , quoique
surnommé le roi sans chagrin , je suis peut-être le
plus malheureux prince du monde. La joie qui
paraît sur mon visage , est une fausse joie : c'est
l'effet d'une contrainte pénible , mais nécessaire ;
& je me trouve d'autant plus misérable , que je

me vois dans la nécessité de cacher à mes sujets le chagrin qui me dévore.

Le roi de Damas témoigna au roi d'Astracan combien il étoit surpris de l'entendre ainsi parler, & faisant paroître en même-tems une vive curiosité de savoir la cause de ses déplaisirs, il fit si bien qu'Hormoz promit de la lui découvrir.

Cependant la joie règnoit dans la ville d'Astracan, & les courtisans ingénieux à trouver des moyens de perpétuer les réjouissances à la cour, inventoient chaque jour des divertissemens, tous plus singuliers les uns que les autres. Ils faisoient leur unique occupation de divertir leur souverain, & chacun sembloit se disputer la gloire de passer pour celui qui sauroit le mieux y réussir. Hormoz, pour faire voir qu'il étoit satisfait du zèle de ses courtisans, se montrait toujours fort sensible aux fêtes qu'ils lui donnoient. Mais quoiqu'il dissimulât aussi-bien qu'auparavant, Bedreddin, Atal-mulc & Séyf el Mulouk, depuis l'aveu qu'il leur avoit fait, crurent remarquer sur son visage qu'il se gênoit. Ils attendoient tous trois impatiemment qu'il voulût tenir sa promesse : ce qu'il fit bientôt de la manière suivante.

Une nuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, il les envoya chercher par un eunuque qui les introduisit dans l'appartement des femmes. Le roi sans chagrin se trouva dans la première

chambre, & leur dit : enfin, je vais dégager ma parole ; vous allez juger si j'ai eu tort de vous dire que je suis le prince du monde le plus infortuné. A ces mots, il prit le roi de Damas par la main, lui fit traverser deux chambres, & le conduisit jusqu'à la porte d'une troisième, dans laquelle il lui dit de regarder. Bedreddin jeta les yeux dans la chambre, & aperçut sur un sofa une jeune dame dont la beauté le surprit ; son teint surpasseoit la neige en blancheur, & ses yeux ressembloient à deux soleils ; elle avoit l'air riant, & paroissoit attentive aux discours d'une vieille esclave qui lui parloit.

• Considérez cette princesse qui est assise sur un sofa, poursuivit Hormoz ; avez-vous jamais rien vu de si beau ? La nature ne semble-t-elle pas avoir pris plaisir à former un objet si charmant ? Avouez, seigneur, que dans votre sérail vous n'avez point de femme d'une beauté si parfaite ? Et vous, ajouta-t-il en s'adressant au visir & au favori du roi de Damas, envisagez-la bien, & convenez que jamais dame si belle ne s'est offerte à vos yeux. Bedreddin, après l'avoir examinée avec beaucoup d'attention, avoua qu'elle étoit incomparable. Atalmulc, en la regardant, crut voir Zélica ; & le prince Séyf el Mulouk ne la trouva pas au-dessous de Bedy al Jemal.

C'est, reprit le roi d'Astracan, cette aimable
princesse

princesse qui cause mes peines ; c'est elle qui fait mon malheur. Est-ce qu'elle ne vous aimeroit pas, seigneur, dit le roi de Damas ? son indifférence.... Non, non, interrompit Hormoz., 'ce n'est point de cela que je me plains. Si je l'adore, j'en suis aimé. Hé comment donc, répliqua Bedreddin, peut-elle vous rendre malheureux ? Vous l'allez voir, repartit le roi circassien ; demeurez à la porte tous trois, & observez bien ce qui va se passer.

En achevant ces paroles, il s'avança dans la chambre, & marcha vers la princesse. A mesure qu'il s'en approchoit, ô prodige inoui ! elle changeoit de visage ; ses joues mêlées de blanc & d'incarnat, se couvrirent insensiblement d'une pâleur mortelle ; ses lèvres devinrent livides, son air riant disparut, & ses beaux yeux se fermèrent. Enfin, lorsqu'il fut auprès d'elle, il s'affit sur le sofa, & jetant sur elle des regards pleins d'amour & de douleur : ma princesse, lui dit-il, ouvrez les yeux, de grâce, & voyez votre déplorable époux. L'état où vous êtes me perce le cœur. La princesse ne lui répondit rien ; elle ne lui donna même aucun signe qui pût lui faire connoître qu'elle l'avoit entendu : elle sembloit avoir perdu la vie.

Hormoz ne put soutenir plus long-tems ce triste spectacle. Il se leva de dessus le sofa, & à

chaque pas qu'il faisoit pour venir rejoindre Bedreddin, à mesure qu'il s'éloignoit de la reine sa femme ; cette princesse se ranimoit ; ses beaux yeux dissipant les ombres qui les enveloppoient ; redevinrent plus vifs & plus brillans qu'auparavant ; son teint reprit son éclat ; en un mot, on vit renaître tous ses charmes : ce qui causa aux spectateurs l'étonnement qu'on peut s'imaginer.

C X X. J O U R.

LE roi de Damas, son visir & son favori, avoient toujours les yeux attachés sur la reine d'Astracan. Ils ne pouvoient revenir de leur surprise. Hé bien, leur dit Hormouz, pensez-vous présentement que je sois cet homme heureux que vous cherchez ?

Non, répondit Bedreddin ; nous sommes plutôt persuadés que vous êtes un prince très-malheureux ; le prodige étonnant dont nous venons d'être témoins, ne nous le fait que trop connaître. Mais, seigneur, ajouta-t-il, pourquoi s'évanouit-elle à votre approche, & par quel charme reprend-elle subitement ses esprits, dès que vous vous éloignez d'elle ? Puis-je vous prier de satisfaire encore ma curiosité ?

Je ne suis pas surpris de votre question, ré-

pondit le roi d'Astracan ; je m'y attendois bien,

Vous avez sujet, sans doute, d'être étonné de ce que vous avez vu ; mais pour vous apprendre ce que vous souhaitez de savoir, il faut vous raconter une histoire assez longue. La nuit est déjà fort avancée : allez vous reposer, & demain je contenterai vos desirs curieux.

Le même eunuque qui avoit amené Bedredin, Atalmyk & Séyf el Mulouk dans l'appartement des femmes, les ramena dans les leurs.

Ils ne purent dormir tous trois. Occupés de ce qu'ils venoient de voir, ils en cherchoient la cause en eux-mêmes, & ils ne faisoient que fatiguer leur esprit, sans pouvoir être satisfaits de leurs conjectures. Enfin, le jour suivant ils furent introduits dans le cabinet d'Hormoz, qui leur conta ainsi son histoire.

HISTOIRE

Du roi Hormoz, surnommé le roi sans chagrin.

IL y a cinq ans que j'eus envie de voyager. J'en demandai la permission au feu roi d'Astracan mon père, qui se rendit aux instances que je lui fis de me l'accorder. Il composa ma suite d'un très-grand nombre de personnes, tant pour ma sûreté, que pour me faire paroître chez les étran-

gers d'une manière plus digne de mon rang. Il ouvrit son trésor, & en fit tirer des sommes immenses pour mon voyage, avec une prodigieuse quantité de pierreries. Il faut, disoit-il, qu'un prince laisse dans tous les lieux par où il passe, des marques de magnificence & de générosité. Il ne doit point agir comme un particulier. Je veux qu'il répande l'or à pleines mains. Les peuples, éblouis de ses largesses, lui prêtent souvent des vertus que le ciel lui a refusées.

Je partis donc d'Astracan avec un pompeux cortège. Nous passâmes le Volga, la rivière de Jaïc; & côtoyant la mer Caspienne, nous arrivâmes à Jenbikunt. Delà nous allâmes à Jund, puis à Caracou, & nous nous rendîmes ensuite à Otrar. Je ne manquai pas de suivre les maximes de mon père. Toutes les villes où je m'arrêtai ressentirent les effets de ma libéralité. Les présens furent prodigués. En un mot, je payai bien les honneurs que j'y reçus, & les moindres soins qu'on y prit pour me plaire. Il est certain que mes profusions me firent regarder comme un prince accompli.

Parmi les seigneurs Circassiens qui m'accompagnoient, il y en avoit un qui me servoit de gouverneur, & que j'aimois particulièrement. Il se nommoit Husséyn. C'étoit un homme d'un mérite singulier; mais ce qui me plaisoit peut-

être le plus en lui, c'étoit sa complaisance pour mes sentimens. Au-lieu de s'ériger en censeur fâcheux & importun, il se montrait dévoué à toutes mes volentés. Il s'étudioit même à prévenir mes desirs. Il gagna si bien ma confiance, que je n'eus point de secret pour lui.

Husféyn, lui dis-je un jour à Otrar, je suis las de voyager en prince. Les honneurs qu'on me fait commencent à me fatiguer. Je n'ai pas le plaisir que les hommes ordinaires goûtent dans les voyages. Il m'échappe mille choses, parce que mon incommode grandeur ne me permet pas toujours de satisfaire ma curiosité. Je souhaiterois qu'on me crût un simple particulier. Je voudrois entrer dans les plus obscures conditions, entendre parler le peuple & le voir agir. Outre que cela me divertira, peut-être en pourrai-je profiter.

CXXI. JOUR.

LE complaisant Husféyn ne manqua pas d'applaudir à l'envie que je lui rémoignois rien, me dit-il, n'est si louable que le désir qui vous presse; & vous pouvez le contenter quand il vous plaira. Allons, mon prince, vous n'avez qu'à laisser ici toute votre suite, & nous pren-

dehors de chemin de la ville de Carizme comme deux voyageurs.

Je fus charmé de la complaisance de mon gouverneur. Je le chargeai de tout préparer pour notre départ ; ce qui fut bientôt fait, car nous n'avions besoin que de deux chevaux. Nous prîmes de l'or & des pierres, & nous partîmes d'Otrar, où je laissai toute ma suite, avec ordre de m'y attendre. Nous passâmes le Jakartes, & nous avançant dans le Zagathay, nous nous rendîmes heureusement à la grande ville de Carizme, où régnoit, & règne encore aujourd'hui, Clitch-Arselan (a).

Nous allâmes loger dans un caravansérail, & l'on nous prit aisément pour des particuliers qui voyageoient. Le lendemain de notre arrivée nous voulûmes voir la ville, que nous trouvâmes assez conforme à l'idée de magnificence que nous en avions. Nous nous arrêtâmes sur-tout à regarder un palais, qui nous parut d'une structure fort singulière ; ce n'étoit point un corps de logis joint à d'autres bâtimens qui lui servissent d'ailes, c'étoit seulement un grand parloir entouré de hautes murailles, dans lequel on avoit bâti, de distance en distance, des tours très-hautes & très-étroites.

Il nous prit envie d'entrer dans ce temple.

(a) Clitch, signifie fort, & arselan, lancé.

Nous nous approchâmes des tours, d'où il nous semble qu'il sortoit des voix. Nous ne nous trompions point. Il y avoit dedans des hommes, qu'on ne voyoit pas, qui parloient d'un ton de voix fort élevé, qui chantoient ou faisoient des éclats de rire. Nous jugeâmes que nous étions dans un endroit où l'on tenoit des fous renfermés, & bientôt nous entendîmes des choses qui nous confirmèrent dans notre opinion. Un de ces infensés récitoit des vers Arabes avec beaucoup de véhémence. Il faisoit l'éloge de sa maîtresse, & il ne se contentoit pas de la mettre au-dessus des Houris.

La nymphe que j'adore, disoit-il, est la rutilante du parterre de la nature. On peut appeller sa bouche une coupe pleine de vin cordial : ris-elle, on avoit vu la nocte puyrée d'une perle royale ; & si elle parle, ses paroles sont des perles enfilées dans le collier des grâces. Ses tresses blondes sont des maisons du soleil, & ses doigts ont servi de pinceau au fameux Mary, pour faire le merveilleux cabinet de la Chine.

Il se servit d'autres expressions encore plus outrées, qui ne nous firent que trop connoître qu'il avoit le cerveau troublé. Husséyn, dis-je à mon gouverneur, que pensez-vous de cet homme-là ? Je pense, me répondit-il, que la poésie lui a gâté l'esprit.

Après nous être assez long-tems divertis de ses vers extravagans , qu'il ne se laissoit point de répéter , nous le laissâmes s'égayer dans les louanges de sa maîtresse ; & , nous approchant d'une tour voisine , nos oreilles furent tout-à-coup frappées de la voix d'un autre fou qui se mit à chanter ces paroles : *O ! toi , dont la beauté prête au soleil la lumière qu'il répand dans les palais comme dans les cabanes , apprends , charmante princesse , que je fais un accueil gracieux au rayon dont tu daignes éclairer ma triste cellule. Hélas ! je suis un bâtiment ruiné , & tu en es l'architecte. Je suis un fleuve qui roule sans cesse ses eaux vers la mer de tes perfections. Tu es une fontaine de vie , & j'en suis le droit chemin.*

Un autre fou , qui étoit dans la même tour , excité sans doute par l'exemple de celui-ci , se mit à chanter sur un autre ton. Il se plaignoit des rigueurs qu'un objet plein de charmes avoit pour lui , & il conjuroit la mort de venir terminer ses peines. Seigneur , me dit alors Hufsey , prenez-vous garde que l'amour entre dans les discours & les chansons de ces fous. Ils paroissent tous amoureux.



C X X I I. J O U R.

PENDANT que mon gouverneur me faisoit faire cette réflexion, un Carizmien qui se trouva par hasard auprès de nous, se mêlant à notre conversation, nous dit : il n'est pas surprenant que ces insensés parlent d'amour ; c'est de-là que vient leur mal ; leur folie part de la même cause. Il faut, ajouta-t-il, que vous soyez étrangers, & que vous ne soyez jamais venus à Carizme, si vous ignorez qu'ils ont perdu l'esprit pour avoir vu la fille de notre Sultan.

Comme le Carizmien s'aperçut que son discours nous causoit un extrême étonnement, il nous dit : je vous apprends, je l'avoue, une chose difficile à croire, cependant rien n'est plus véritable ; vous n'avez qu'à le demander dans la ville ; tout le monde vous assurera que la beauté de la princesse de Carizme a produit cet étrange effet sur ces malheureux.

Cette princesse, poursuivit-il, joue quelquefois au maille public ; elle est alors sans voile ; & on la peut voir ; mais malheur à ceux qui s'arrêtent à la regarder, ils prennent dans ses yeux un amour qui leur devient funeste. Les uns tombent en langueur, & meurent de désespoir.

de ne pouvoir posséder ce qu'ils aiment ; & les autres en perdent la raison. On met ces derniers dans ces tours que le Sultan a fait bâtir exprès pour eux. Ce prince, qui d'ailleurs a mille vertus, au lieu d'empêcher sa fille de se montrer au peuple, semble se faire un jeu barbare des malheurs dont elle est la cause, & s'applaudir d'avoir donné le jour à une créature si dangereuse.

Dans le tems que le Carizmien nous parloit de cette manière, nous vîmes paroître une foule de personnes de la ville avec plusieurs gardes du Sultan, qui conduisoient deux jeunes hommes, & s'avançoient vers les tours. Voilà, sans doute, m'écriai-je, de nouveaux foux qu'on amène ici. Oui, dit le Carizmien, la princesse Rézia-Beghum joue apparemment au mail aujourd'hui.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que je le quittai assez brusquement. Husséyn me suivit, & prenant garde que je marchois avec précipitation, il me demanda pourquoi j'allois si vite. Je vais, lui dis-je, voir jouer au mail la princesse de Carizme ; je veux juger par moi-même de sa beauté ; je doute fort qu'elle soit aussi redoutable qu'on le dit.

Mon gouverneur frémît à ce discours, & se combattit pour la première fois mes volontés. Ah ! seigneur, me dit-il avec toutes les manières

ques d'une extrême douleur, gardez-vous bien de céder à cette envie. Quel démon vous l'a inspiré ? Après ce que nous venons de voir de nos propres yeux, après ce que nous a dit le Casimien, pouvez-vous souhaiter la fatale vue de Rézia ? Je vous conjure par le grand prophète (a), sans lequel le ciel & la terre n'auroient point été créés, de ne vous point exposer à soutenir ses regards. Craignez le sort de ces malheureux dont on vient de nous raconter l'histoire.

Je ne pus m'empêcher de rire de la frayeur que Husséyn faisoit éclater. En vérité, lui dis-je, vous n'êtes pas raisonnable ! Pouvez-vous écouter une crainte si ridicule ? Vous imaginez-vous que la vue d'une belle personne soit capable de me faire perdre l'esprit ? Vous n'ignorez pas qu'il y a dans le sérail du roi mon père des femmes d'une beauté parfaite, & qu'aucune jamais n'a pu me toucher. Je suis peut-être le prince de mon âge le moins susceptible d'une amoureuse impression. Vous savez qu'à la cour j'ai cette réputation-là ; ce que les uns regardent comme un défaut, & les autres comme une vertu. Ne croyez donc pas que je puisse passer tout-à-coup de l'une à l'autre extrémité. Soyez sans inquiétude sur la curiosité qui m'entraîne, & fiez-vous à la parole que je vous donne, que je vais voir impunément

(a) Allah.

Rézia-Beghum, quelque bruit que fassent ses charmes.

Mon gouverneur ne répliqua point; mais quoique je lui répondisse de moi, je m'aperçus bien que je ne pouvois le rassurer. Cependant je ne songeois qu'à satisfaire mes désirs curieux; & comme je ne savois pas l'endroit où jouoit la princesse, je m'adressai à la première personne que je rencontrai dans la ville: c'étoit un iman (a). De grâce, lui dis-je, enseignez-moi le chemin du mail.

Jeune homme, me répondit-il, si vous avez envie de jouer au mail, remettez la partie à demain: la princesse prend aujourd'hui ce divertissement: au lieu de vous approcher du mail, je vous conseille de vous en éloigner. Oh! seigneur, repartis-je à l'iman, mon dessein n'est pas de jouer, mais seulement de voir la princesse. Ah! misérable, s'écria-t-il, êtes-vous las de vivre ou d'avoir l'usage de la raison? Ne vous a-t-on pas dit quels effets produit sur les hommes la vue de Rézia? Si vous le savez, vous êtes bien téméraire de ne pas craindre une beauté si dangereuse.

(a) Grand Prêtre.

CXIII. JOUR.

IL me tint d'autres discours encore , & fit tous ses efforts pour me détourner de ma résolution ; mais enfin , voyant que je persistois à lui demander le chemin du mail , il me l'enseigna d'un air brusque : allez donc , me dit-il avec colère , courez à votre perte , puisque vous ne voulez pas suivre mes conseils.

Un moment après que j'eus quitté l'iman ; j'entendis un héraut qui crioit dans les rues à haute voix : *de la part du sultan , j'avertis le peuple que la princesse Rézia joue au mail. Si quelqu'un a l'imprudence de la regarder , je déclare qu'il ne pourra imputer qu'à lui-même le mal qui lui en arrivera.*

A mesure que j'approchois du mail , je remarquais plus d'agitation parmi le peuple. J'entendois des pères qui appelloient leurs fils , & les cherchoient avec empressement pour les empêcher d'aller voir Rézia. Je riois en moi-même de ces précautions , & plus encore de la frayeur qu'elles caufoient à Husséyn. Quand nous fûmes aux environs du mail , nous ne vîmes plus que des vieillards , encore se tenoient-ils éloignés de

la princesse. Ils appréhendoient, malgré la glace de leur âge, de s'en laisser charmer, & d'aller achever leurs destinées dans les tours. Le mail n'étoit point bordé de spectateurs. Tous les hommes envoient les regards du plus bel objet de la nature.

Pour moi, je m'avançai hardiment ; & , sourd à la voix de quelques bons vieillards qui me croient par pitié de me retirer, je me présentai devant la fille du Sultan ; mais j'arrivai trop tard ; elle venoit de quitter le jeu ; elle avoit déjà remis son voile, & je ne pus voir que sa taille qui me parut majestueuse. Elle monta dans une litière avec deux de ses favorites, & s'en retourna au palais, environnée d'une nombreuse garde.

Alors m'adressant à mon gouverneur : que je suis malheureux, lui dis-je, d'un air chagrin & si j'étois arrivé un moment plutôt j'aurois vu Rénia. Seigneur, répondit Huseyn avec un transport de joie qu'il ne put retenir, grâces au ciel, vous ne la verrez pas. Malgré les assurances que vous me donniez de l'ouïr tranquillement sa mort, je suis ravi, je vous l'avoue, que vous n'ayez pas fait la dangereuse épreuve. Vous n'avez pas, lui dis-je, grand sujet de vous en réjoindre, car cette épreuve n'est que différée. La première

fois que la princesse jouera au mail, je vous promets de la bien regarder, fût-elle encore plus dangereuse que vous ne vous l'imaginez.

Je passai le reste du jour dans cette disposition. Le lendemain on publia dans la ville que Rézia ne joueroit plus au mail devant le peuple, & ne paroîtroit plus sans voile aux yeux des hommes : que le sultan son père avoit pris cette résolution sur les très-humbles remontrances de ses vassaux.

Cette publication m'affligea autant qu'elle fut agréable à mon gouverneur, qui ne put encore contenir sa joie. Ah ! mon prince, me dit-il, c'est à-présent que je vous vois hors de danger ! La princesse ne sortira plus désormais du sérail, & sa beauté ne sauroit plus nuire au genre humain. Je ne puis assez bénir le ciel..... Vous vous trompez, Huseyn, interrompis-je avec précipitation, si vous croyez que je renonce à l'espérance de contenter ma curiosité. Quoiqu'il soit fort difficile présentement de voir Rézia, il n'est pas impossible d'en trouver les moyens.



CXXIV. JOUR.

EN effet, il me vint dans l'esprit plusieurs expédients, & je m'arrêtai à celui-ci. Je me chargeai d'or & de pierreries : j'allai trouver le jardinier du sultan ; & , lui mettant entre les mains une bourse pleine de sequins : tenez, mon père, lui dis-je, il y a là-dedans cinq cens sequins d'or ; je vous prie de les recevoir en attendant des présents plus considérables.

Le jardinier étoit un bon vieillard qui avoit pour femme une personne à-peu-près de son âge. Il prit la bourse en souriant, & me répondit : jeune homme, le présent est honnête ; mais comme vous ne me le faites pas sans doute pour rien, dites-moi quel service vous souhaitez que je vous rende ? J'ai une prière à vous faire, lui répliquai-je, c'est de me laisser entrer dans les jardins du sérail, & de me donner les moyens de voir une fois seulement la princesse Rézia ; puisqu'elle ne doit plus se montrer dans la ville.

A ces mots le jardinier me rendit brusquement ma bourse : allez, jeune audacieux, me dit-il, vous ne songez pas aux conséquences de la chose que vous me proposez. Outre qu'en regardant

gardant la princesse, vous courrez risque de devenir fou ; savez - vous bien que vous exposez votre vie & la mienne ? Si je vous fais prendre des habits de femmes , & que je vous permette d'être sous ce déguisement dans les jardins, dans le tems que Rézia-Beghum s'y promènera, n'ai-je pas tout lieu de craindre qu'on ne vous découvre ? Les eunuques qui veillent à la sûreté des femmes, ont une pénétration étonnante ; rien ne leur échappe , & l'on excite aisément leur défiance. Considérez donc le péril où vous voulez vous jeter , & m'entraîner avec vous.

Ce discours ne me rebuta point. O mon père, repris-je en lui donnant la bourse, ne me refusez pas votre secours ; je suis un étranger qui n'a ici ni parens ni amis ; j'ai une extrême envie de voir la princesse ; je ne puis attendre que de vous seul cette satisfaction : si vous ne me la procurez , j'en mourrai de douleur. La jardinière ne put m'entendre sans compassion ; & se joignant à moi , nous commençâmes à presser vivement son mari de se rendre à mes instances. Comme il rêvoit pendant ce tems-là sans nous répondre , je crus qu'il balançoit. Je lui présentai plusieurs diamans pour achever de le déterminer , ce qui le retira de sa rêverie. Mon fils , me dit-il , il n'étoit pas nécessaire de me donner ces pierres pour me mettre dans vos intérêts. D'abord

98 LES MILLE ET UN JOUR ,
que je vous ai vu , je me suis senti de l'inclina-
tion pour vous. J'ai résolu de vous servir , & je
viens d'imaginer un moyen de contenter votre
envie , sans nous exposer l'un & l'autre.

J'embrassai le vieillard sur la flatteuse assu-
rance qu'il me donnoit ; & impatient de savoir
quel étoit ce moyen qu'il avoit trouvé , je le priai
de ne me le pas laisser plus long-tems ignorer. Il
faut , me dit-il , que vous quittiez vos habits pour
en prendre de plus simples. Je vous ferai passer
pour un garçon jardinier ; mais comme vos blonds
cheveux pourroient blesser la vue des eunuques ,
& leur donner des soupçons , nous vous couvri-
rons la tête d'une vessie qu'on barbouillera , de
manière que vous paroîtrez avoir la teigne , ce
qui fera le meilleur effet du monde ; car plus
vous serez désagréable , moins vous serez sus-
pect. Peut-être , ajouta-t-il , vous sentez-vous de
la répugnance pour un pareil déguisement ; mais
je n'en ai point d'autre à vous proposer , & vous
ne devez pas faire difficulté de vous en servir ,
si vous n'avez dessein , comme vous le dites , que
de voir la fille du sultan. Si vous vouliez lui
plaire , il faudroit , je l'avoue , emprunter une
forme plus capable de prévenir favorablement.



C X X V. J O U R.

J'APPROUVAI l'invention : je me laissai travestir en garçon jardinier : on mit mes cheveux sous une vessie, & l'on m'accommoda de sorte que les dames les plus vives pouvoient impunément me regarder. Dans le tems que le vieillard & sa femme mettoient la dernière main à mon ajustement, mon gouverneur, ennuyé de m'attendre à quelques pas de là, & impatient de savoir ce que je faisois chez le jardinier, y entra. Il jeta les yeux sur moi, & me reconnoissant, quoique je fusse bien déguisé, il parut étonné de l'étrange état où il me voyoit.

Je ne pus m'empêcher de rire de sa surprise, & mes ris excitèrent les siens. La simplicité de mes habits, & ma calotte qui me donnoit un air de teigneux, tout cela nous fournit une belle occasion de nous réjouir. Le vieux jardinier seul tenoit son sérieux : il me témoigna même quelque inquiétude, & me demanda si j'étois bien assuré de la discrétion d'Husséyn. Je lui en répondis ; & pour achever de mettre son esprit en repos, je lui dis que c'étoit mon frère.

C'est assez, me dit alors le vieillard, je suis satisfait. Il s'agit présentement de vous introduire.

dans les jardins. Que votre frère s'en retourne chez lui : il pourra venir ici de tems en tems , je lui dirai de vos nouvelles. Là-dessus Huseyn se retira , & un moment après le jardinier me mena dans les jardins avec lui. Il me donna une bêche , m'apprit à m'en servir , & me marqua ce qu'il falloit que je fisse. Pendant que je travaillois , quelques eunuques passèrent auprès de moi : ils me considérèrent , & me prenant pour un teigneux : bon , dirent-ils , voilà les garçons jardiniers qu'il nous faut ; ensuite ils poursuivirent leur chemin , & me laissèrent fort satisfait de ne leur avoir donné aucun soupçon.

Sur la fin de la journée , mon vieux maître s'imaginant bien que je devois être fatigué , me fit quitter mon travail pour me conduire au bord d'un bassin de marbre , où il y avoit de fort belle eau. J'y trouvai une peau qu'il avoit tendue sur le gazon , & couverte de plusieurs plats de ris & de viandes. On voyoit auprès un grand broc plein de vin , avec un tambour (a). Nous nous assîmes tous deux sur la peau. Nous mangeâmes avec appétit , puis nous eûmes recours à la cruche. Nous l'avions déjà presque vidée , lorsque le vieillard se sentant de belle humeur , prit le tambour & en joua.

(a) C'est une espèce de luth qui a un long manche & six cordes de laiton.

J'avois trop bien appris à conduire le tazana (a) pour être charmé de la manière dont il jouoit; mais quoiqu'il prît en jouant plus de plaisir qu'il ne m'en donnoit, je ne laissai pas de lui dire qu'il s'en acquittoit fort bien. Il se montra sensible à cette louange; & me mettant le tambour entre mes mains : tiens, mon fils, me dit-il, joue un peu à ton tour; voyons comme tu t'en tireras. Je ne m'en fis pas prier deux fois. Je jouai un des plus beaux airs d'Abdelmoumen (b) pour le satisfaire, & même je l'accompagnai de ma voix. Il ne manqua pas de me rendre les louanges qu'il avoit reçues de moi; mais je n'en fus pas si touché, quoique je crusse les mieux mériter que lui.

C X X V I. J O U R.

JE m'imaginois n'avoir pour témoin & pour admirateur que le vieux jardinier. Je me trompois. Le grand visir, qui par hasard se promenoit alors dans les jardins, attiré par ma voix & par l'harmonie de mon instrument, s'étoit sans bruit

(a) Tazana est une languette d'écaille de tortue, longue & large comme le doigt, avec laquelle on touche les cordes du tambour.

(b) Abdelmoumen est le plus célèbre musicien Persan de l'antiquité, qui a composé une infinité d'ouvrages. C'étoit le Lulli de son temps.

approché de nous. Il m'écoutoit. Dès qu'il vit que je ne chantois plus, il nous aborda. Je me levai pour m'en aller par respect : arrête, me dit-il ; pourquoi veux-tu me fuir ? O mon seigneur, lui répondis-je, je ne suis pas digne de paroître devant de grands princes tels que vous. Demeure, jeune homme, reprit-il, & me dis qui tu es.

Comme je ne répondois pas sur le champ, parce que je ne savois pas trop bien ce que je devois répondre, le jardinier prit la parole : monseigneur, dit-il, c'est mon garçon, il entend fort bien le jardinage ; je suis ravi d'avoir fait une si bonne acquisition. Le visir me dit de chanter encore. Je chantai & jouai du tambour de manière qu'il en parut charmé. Non, s'écria-t-il, tous les musiciens du sultan ensemble ne valent pas ce jeune homme. Mais, ajouta-t-il, en s'approchant de moi, & me regardant de plus près, qu'a-t-il donc à la tête, il semble qu'il soit teigneux ? Hélas, oui, monseigneur, dit le vieux jardinier, le pauvre garçon a la teigne. Ah ! que j'en suis fâché, repartit le ministre : sans cette galle qui se gagne, & qui n'est pas fort agréable à la vue, j'allois tirer ce jeune homme de son obscure condition ; je l'aurois toujours voulu avoir auprès de moi pour me divertir ; j'aurois fait sa fortune ; *c'est dommage qu'il soit teigneux.*

Le grand visir, après avoir dit ces paroles,

nous quitta , & le lendemain matin il dit au sultan : sire , votre majesté ne fait pas qu'elle a dans ses jardins un trésor. En même tems il lui raconta ce qui s'étoit passé entre nous le soir précédent. Le Sultan , sur le rapport de son ministre , eut envie de m'entendre. J'irai , dit-il , dans les jardins aujourd'hui pour voir ce teigneux. Qu'on avertisse mes musiciens d'y préparer un concert , & qu'on ait soin d'y porter toutes sortes de rafraîchissemens.

Cet ordre n'eut pas si-tôt été donné , qu'on étendit de magnifiques tapis de pied tout autour du bassin où j'avois bu avec le vieillard. Les officiers de la bouche dressèrent plusieurs buffets qu'ils couvrirent de riches vases remplis de liqueurs exquisés , tandis que sous deux pavillons de satin verd ils faisoient apprêter plusieurs services de viandes & de fruits. Tout se trouva prêt lorsque le Sultan arriva , suivi de son grand visir & d'une partie de ses courtisans.

D'abord qu'il se fut assis , & qu'il eut ordonné aux personnes de sa suite d'en faire autant , je me présentai devant lui avec une corbeille de fleurs , & les reins ceints d'un linge blanc. Je mis la corbeille à ses pieds , & me retirai d'un air fort respectueux. Je m'apperçus qu'il me regardoit avec attention , & que sur-tout il considéroit la vessie qui me coiffoit si mal. Il devina

sans peine que j'étois le personnage dont le visir lui avoit parlé. Oh, oh, teigneux, me dit-il, que fais-tu ici ? Mon vieux maître qui m'accompagnoit répondit encore pour moi ; il dit que j'étois son garçon, & que je possédois l'art de cultiver les jardins ; ce qu'il assura aussi hardiment que s'il eût cru dire la vérité.

C X X V I I. J O U R.

LE Sultan avoit toujours la vue sur moi. Est-il vrai, dit-il au jardinier, que ton garçon joue fort bien du tambour, & qu'il chante agréablement ? Oui, sire, lui répondit le vieillard, il a la voix du monde la plus touchante. Quand on l'entend, on oublie qu'on le voit. Je suis curieux de l'entendre, reprit le monarque : voyons ce qu'il fait faire.

Il y avoit là plusieurs bouffons. Un entr'autres s'imaginant que le Sultan ne parloit ainsi que par dérision, & que je méritois bien de servir de jouet à toute la cour, vint me prendre par le bras, comme pour me forcer à danser avec lui. Il comptoit que je m'en acquitterois d'une manière qui ajouterait un nouveau ridicule à ma mauvaise mine, & qu'il auroit l'honneur d'avoir fourni à l'assemblée une scène si agréable ;

mais la chose tourna moins à sa gloire qu'à sa confusion ; car je le saisis d'un bras vigoureux , & le secouai si rudement , que les rieurs ne furent pas de son côté. Je fis voir ensuite que je dansois de meilleure grâce qu'il ne pensoit. Le Sultan , le grand visir & tous les spectateurs me donnèrent mille applaudissemens.

La mauvaise opinion qu'on avoit d'abord conçue de moi , eut sans doute beaucoup de part à l'admiration que je m'attirai. On fut surpris de voir assez bien danser un homme qui ne paroissoit être qu'un misérable. Quoi qu'il en soit , on me donna des zils (a) ; j'en jouai , & je marquois si bien les mouvemens & les cadences en dansant , que de l'aveu de tout le monde , je passai pour le meilleur danseur qu'on eût encore vu à la cour de Carizme.

Après avoir dansé assez long-tems , je pris le tambour du jardinier , & je ne fis pas moins de plaisir à l'assemblée , que j'en avois fait au grand visir le jour précédent. Je remarquois dans les yeux de ce ministre une satisfaction qui s'augmentoît à mesure que son maître , qu'il regardoit sans cesse , paroissoit plus content. On m'apporta une harpe , un luth , une viole & une flûte douce. Je jouai de ces quatre instrumens ,

(a) Zils , ce sont deux petits morceaux d'ivoire dont ils se servent , comme nous des castagnettes.

106 LES MILLE ET UN JOUR,
l'un après l'autre , si bien que le Sultan en fut
charmé.

Il ordonna qu'on lui apportât sur le champ une bourse de mille sequins d'or. Il la fit mettre devant moi ; je l'ouvris aussi tôt ; j'en tirai les pièces d'or , & les distribuai aux musiciens. Toute la cour fut étonnée de mon action. Ce jeune homme , disoit-on , a le cœur noble , & veut imiter les rois , *c'est dommage qu'il soit teigneux*. Le Sultan , qui n'en étoit pas moins surpris que les autres , me demanda pourquoi je ne gardois pas ces pièces d'or ? Je lui répondis que je n'avois pas besoin de richesses ayant l'honneur d'être à sa majesté , & de servir dans ses jardins. Il parut satisfait de ma réponse , qui fut applaudie de tous ses courtisans.

Alors il donna ordre à ses Officiers de bouche d'apporter les mets qu'ils avoient préparés. Ce prince & les seigneurs de sa cour mangèrent , puis ils burent des liqueurs. Ensuite on commença le concert ; mais quoique les airs en fussent beaux , quoiqu'il y eût des voix admirables , le Sultan , trop prévenu en ma faveur , les écouta presque sans attention , de même que nous écoutons des chanteurs médiocres après une voix qui vient de nous faire beaucoup de plaisir.



CXXVIII. JOUR.

D'ABORD que le concert fut fini , la cour se retira. On enleva bientôt les tapis , & les deux tentes disparurent avec les buffets. Tous les officiers s'écoulèrent , & insensiblement je me trouvai seul avec le vieux jardinier , qui me dit : quand les présens que vous m'avez faits ne m'auroient pas déjà persuadé que vous n'êtes point d'une condition ordinaire , j'en serois convaincu par l'usage que vous avez fait des sequins que le Sultan vous a donnés ; les personnes du commun ne sont pas capables d'un semblable trait de générosité.

Bien que le vieillard me fournit une assez belle occasion de lui découvrir qui j'étois , je ne jugeai point à propos de lui faire cette confidence , je me contentai de lui dire seulement que j'étois en effet de fort bonne maison ; puis changeant de matière , je lui marquai une extrême impatience de voir la princesse de Carizme. Je suis surpris , me dit-il , que vous ne l'ayez point encore vue ; elle ne passe guère de jours sans venir se promener dans ce jardin avec ses femmes. Mais hélas , ajouta-t-il en prenant un air triste , vous ne la verrez que trop tôt , & je crains fort de me re-

pentir de la complaisance que j'ai pour vous. Ce bon vieillard, au lieu de m'effrayer par ces paroles, ne faisoit qu'irriter mes desirs.

Le lendemain, c'étoit le troisième jour, après avoir travaillé quelque tems, je me reposois au pied d'un rosier, où je rêvois en jouant du luth, lorsque tout-à-coup il parut devant moi une dame voilée qui me dit : jeune homme, laissez-là cet instrument, & vous levez ; allez cueillir des fleurs pour les présenter à la fille du Sultan ; elle est dans ce jardin. Cela ne devrait-il pas être déjà fait ? Faut-il qu'on vous vienne avertir de votre devoir ? Quel garçon jardinier êtes-vous donc ? Je baifai la terre aussi-tôt, & je répondis à la dame, que j'ignorois que la princesse fût au jardin ; & que d'ailleurs, quand je l'aurois su, je me serois bien gardé d'aller offrir à sa vue une figure comme la mienne.

La dame fit un éclat de rire à ce discours : hé quoi, dit-elle, parce que vous avez un peu de teigne, vous n'oseriez vous montrer ? Oh, je ne souffrirai point qu'une mauvaise honte vous retienne, & je vais tout-à-l'heure vous mener à la princesse. Elle fait, aussi-bien que toutes ses esclaves, que vous êtes teigneux ; elles sont prévenues de cela, & bien loin de leur faire horreur, vous leur ferez plaisir. On leur a parlé de vous si avantageusement, qu'elles seront ravies

de vous voir. Allez donc vite chercher une corbeille, & foyez sûr que Rézia, dont j'ai l'honneur d'être gouvernante, vous recevra fort bien.

Comme je ne demandois pas mieux que ce qu'on me proposoit, je courus chez le jardinier. Je pris une corbeille, & revins promptement la remplir de fleurs. Ensuite me laissant conduire par la gouvernante, elle me mena sous un dôme, qui s'élevoit au milieu du jardin. J'avois, ainsi que le jour précédent, un linge blanc devant moi, & la corbeille entre les mains.

La princesse étoit dans un salon très-magnifique, assise sur un trône d'or, & environnée de vingt à trente esclaves, jeunes, & toutes plus belles les unes que les autres. On eût dit qu'on les avoit choisies exprès pour composer une cour qui fût digne de Rézia. Non, les beautés qui font les délices des fidèles musulmans après leur mort, ne sauroient être plus touchantes. La princesse sur-tout avoit des charmes si éblouissans, que je demeurai immobile au milieu du salon, les yeux attachés sur elle, & la bouche ouverte.



C X X I X. J O U R.

MON trouble & mon étonnement, dont la cause n'étoit pas difficile à pénétrer, excitèrent de longs éclats de rire. Toutes les esclaves se divertirent un peu de ma contenance, & jugèrent que la beauté de leur maîtresse m'avoit déjà renversé l'esprit. Ce jugement n'étoit pas mal fondé. Je paroissais hors de moi-même, si troublé, si éperdu, qu'on pouvoit me soupçonner d'être devenu fou : & véritablement, l'état où je me trouvois étoit peu différent de celui d'un insensé.

Avancez donc, me dit ma conductrice, vous tenez comme une statue; allez présenter des fleurs à la princesse. Je revins un peu de ma surprise à ces paroles. Je m'approchai du trône; & après avoir mis ma corbeille sur le premier degré, je me prosternai, & demeurai le visage contre terre, jusqu'à ce que Rézia me dit : leve-toi, jeune homme, que nous ayons le plaisir de te voir. J'obéis, & alors toutes ces femmes appercevant ma tête nue, ou plutôt ma calotte, quoique prévenues, firent un cri qui démentoit l'assurance que la gouvernante m'avoit donnée, puis elles recommencèrent à rire sur nouveaux frais.

Après qu'elles se furent bien réjouies à mes dépens, la princesse me fit donner un luth, & m'ordonna de l'accompagner de ma voix, en disant : tu as charmé hier le sultan mon père; je ne puis croire que tu saches chanter & jouer du luth aussi parfaitement qu'il me l'a voulu persuader. Aussi-tôt je mis l'instrument d'accord, & chantai sur le mode Uzzal (a) ces vers Persans.

Ah ! c'en est fait, ma mort est infaillible ,
Puisque j'ai vu vos célestes appas.
Je mourrai de douleur, si vous ne m'aimez pas ;
Je mourrai de plaisir, si je vous rends sensible.

Quoiqu'il ne fût pas difficile de s'appercevoir de l'application que je voulois faire de ces vers, & que cela dût par conséquent fournir aux rieuses une nouvelle occasion de se divertir, elles m'épargnèrent pour le coup. Au-lieu même de se répandre en ris moqueurs, elles me donnèrent des applaudissemens. Il est vrai que la princesse fut la première à me louer, ce qui rendoit les louanges de sa cour très-équivoques. Quoi qu'il en soit, une esclave m'ôta le luth, pour me mettre entre les mains un tambour de basque; ensuite la flûte, la harpe, le violon barbot me furent apportés tour-à-tour. J'eus le bonheur d'en jouer d'une manière qui m'attira de nouveaux complimens.

(a) Uzzal est le mode pour le tendre.

Ce n'est pas tout, mon ami, me dit alors la fille du sultan, j'ai ouï dire aussi que tu danfes en perfection; je voudrois bien voir comme tu t'y prends. Je demandai des zils; je danfai les mêmes danfes que le jour précédent, & je ne m'en acquittai pas plus mal. Toutes les esclaves recommencèrent à me louer. Ah! disoit l'une, qu'il danse bien & de bonne grâce; qu'il a la voix touchante, disoit l'autre! sans sa teigne, il pourroit devenir un musicien des plus courus.

Pendant qu'elles disoient de moi mille choses obligeantes, Rézia me regardoit attentivement & sans rien dire. Puis rompant tout-à-coup le silence, & descendant de son trône pour s'en retourner au palais : *c'est dommage*, s'écria-t-elle, *c'est dommage qu'il soit teigneux*. D'abord qu'elle eut prononcé ces paroles, ses femmes, comme si elle les eût invitées à les répéter, en firent retentir le salon. Elles se retirèrent, en disant toutes ensemble : *c'est grand dommage qu'il soit teigneux*.

C X X X. J O U R.

JE ne demeurai pas long-tems dans le salon après qu'elles en furent sorties. Je regagnai la maison du vieux jardiner, où je trouvai mon gouverneur, qui

qui venoit demandér de mes nouvelles. Hé bien ! leur dis-je en entrant , je viens de voir Rézia. Ils pâlirent tous deux à ces paroles. Ils m'envisagèrent en tremblant. Ils craignoient de remarquer dans mes yeux de quoi justifier leur crainte. Je m'en apperçus. Je vois bien , repris-je , pourquoi vous me regardez avec tant d'attention. Bannissez vos allarmes ; je ne suis pas fou. Mais si l'on doit enfermer aussi les hommes qui deviennent amoureux de la princesse , je vous avoue que je mérite une place dans les tours.

En même-tems je leur fis un détail de tout ce qui s'étoit passé dans le salon. Ensuite j'ajoutai que je voulois demeurer encore dans les jardins sous le même déguisement , & tâcher de plaire à Rézia. Mon gouverneur & le vieillard me représentèrent là-dessus tout ce qu'ils crurent capable de me faire abandonner cette résolution ; mais je défendis à l'un de s'y opposer davantage , & j'engageai l'autre , par de nouveaux présens , à me laisser continuer le personnage de garçon jardinier.

Le jour suivant, l'après-dînée, il me prit envie de me reposer. J'allai m'asseoir sur les bords d'une pièce d'eau , revêtue de gazon , & entourée de plusieurs gros arbres qui la couvroient de leur ombrage. Je savois que la princesse se baignoit quelquefois dans cet endroit. C'étoit de quoi bien exercer l'imagination d'un amant. Je m'occupai

de mille agréables idées qui ne se présentent qu'à l'esprit d'un homme épèrduement amoureux. Mais je ne fus pas long-tems dans une si douce rêverie. Comme j'avois les yeux attachés sur l'eau, j'aperçus mon image qui me fit faire de tristes réflexions. Bien loin de me sentir charmé de moi-même, je soupirai de regret de me voir réduit à me servir d'un semblable déguisement.

O ciel ! m'écriai-je, par quelle bizarre destinée faut-il que je paroisse travesti de cette étrange sorte devant une princesse que j'aime ; quelle est ma pensée : puis-je espérer que sous une forme si désagréable, je ferai une tendre impression ? quelle extravagance ! Ah ! poursuivis-je, en ôtant la vessie qui m'enveloppoit la tête, s'il m'étoit permis de me montrer tel que je suis naturellement, si ma figure n'est pas assez aimable pour plaire à Rézia, du moins je ne lui ferois pas horreur.

Après avoir déploré mon sort & la nécessité où j'étois de demeurer sous cet affreux déguisement, je repris la vessie. Mes mains étoient encore occupées à la remettre & à l'ajuster, lorsqu'une dame vint m'aborder. Elle leva son voile, & je la reconnus pour la gouvernante de la princesse. Teigneux, me dit-elle, je vous cherche pour vous dire que vous êtes plus heureux qu'un honnête homme ; ma maîtresse, qui a pris du goût pour vous, malgré votre calotte, veut que cette nuit

vous foyez introduit dans son appartement; elle fouhaite de vous entendre chanter, & de vous voir danfer encore. Trouvez-vous dans ce lieu cette nuit, & n'y manquez pas. A ces mots, elle s'éloigna de moi fans attendre ma réponse, & me laissa fort ému de la nouvelle qu'elle venoit de m'annoncer.

La gouvernante n'avoit pas besoin de me recommander d'être ponctuel. Je courus chercher le vieux jardinier, moins pour lui faire part de ma bonne fortune, que pour l'avertir de n'être pas en peine de moi, si je passois la nuit hors de chez lui. Ensuite je revins m'étendre sur le gazon, où l'on m'avoit donné rendez-vous.

Ce ne fut pas sans avoir senti les plus vifs mouvemens d'impatience, que je vis arriver le moment que j'attendois. Un eunuque vint à moi, & me dit de le suivre. Il me fit entrer dans le sérail par une porte secrète dont il avoit la clef, & m'introduisit dans l'appartement de Rézia.

C X X X I. J O U R.

CETTE princesse étoit couchée sur un sofa; & toutes ses femmes, assises devant elle sur le tapis de pied, lui racontotent des histoires pour la divertir. D'abord qu'elles me virent paroître,

elles se levèrent, & s'écrièrent : ah ! voici le teigneux qui va bien nous réjouir.

Jeune homme, me dit la fille du Sultan, tu me fis hier tant de plaisir, que j'ai souhaité de te voir encore. Aussi-tôt elle me fit donner un luth tout accordé, & m'ordonna d'en jouer. J'obéis, & en même-tems je chantai des paroles que m'inspira la princesse, dont la vue irritoit mon amour. Enfin, l'on m'apporta les mêmes instrumens dont j'avois joué le jour précédent dans le salon, & je fus encore plus applaudi.

Après cela, il fut question de danser. Je voulus montrer que c'étoit la chose que je savois le mieux faire. Je dansai plusieurs danfes ; mais comme j'en dansois une qui demandoit beaucoup d'agitation & de mouvement, ma vessie que je n'avois pas trop bien attachée, se défit, & tomba sur le tapis de pied.

Alors les esclaves s'apercevant de la tromperie, firent un grand cri, & Rézia prit un air irrité. Sa colère parut dans ses yeux, & encore plus dans ses discours. O téméraire ! me dit-elle, je te croyois un homme sans conséquence ; n'espère pas que j'excuse ton audace en faveur du plaisir que tu nous a fait. A ces paroles elle fit appeller ses eunuques. Ils vinrent en foule se jeter sur moi. Ils m'emmenèrent hors de l'appartement de la princesse, & me mirent en ar-

et dans un cabinet, jusqu'au lendemain qu'ils informèrent le Sultan de cette aventure.

Ah ! malheureux , me dit ce prince , lorsqu'on m'eut mené devant lui , pourquoi t'es-tu travesti en garçon jardinier ? quel étoit ton dessein ? tu avois sans doute résolu de déshonorer mon sérail. Mais , graces au ciel , ta trahison est découverte , & ton châtiment est certain. Je veux tout-à-l'heure qu'on te promène par la ville avec ignominie , que tu sois précédé d'un Héraut qui publie ton crime , & qu'ensuite on te déchire en mille pièces. Je ne te demande point qui tu es ; car il ne te serviroit de rien d'avoir de la naissance ; quand tu serois fils de roi , tu périras , pour avoir eu la hardiesse de me tromper.

Ce n'est pas tout , poursuivre-il , ma colère veut encore une victime. Qu'on punisse de la même manière mon jardinier. Je ne doute point qu'il ne soit complice de ce jeune audacieux. Je voulus excuser le vieux jardinier , en protestant qu'il n'avoit aucune part à mon déguisement ; mais on ne me crut point , & nous allions tous deux être livrés aux exécuteurs , lorsque le grand visir arriva , & dit au roi : sire , je viens d'apprendre une fâcheuse nouvelle , le roi de Gazna , piqué du refus que vous avez fait de lui donner la princesse votre fille , qu'il vous a demandé par un ambassadeur , il y a dix mois ,

118 LES MILLE ET UN JOUR,
s'est ligué contre vous avec le roi de Candahar.
Ces deux princes ont joint ensemble toutes leurs
forces , & viennent ravager vos états ; ils ont
déjà passé l'Oxus , & sont entre Samarcande &
Bocara.

Le Sultan fut étourdi de cette nouvelle. Schams-
el-Mulouk , dit-il à son visir , qu'avons nous à
faire dans cette conjoncture ? Seigneur , répondit
le ministre , je suis d'avis que , sans perdre de
tems , toutes les troupes que vous avez ordinai-
rement sur pied se rassemblent ; qu'elles marchent
vers la Sogd , sous la conduite d'un général qui
soit assez habile pour amuser les ennemis , jusqu'à
ce qu'on lui ait envoyé des renforts capables de le
faire agir offensivement. Cependant , ajoute-t-il ,
 tâchons de nous rendre le ciel propice. Implorons
son secours. Que les masquées soient tou-
jours ouvertes , & qu'on y fasse sans cesse des
prières. Ordonnez de plus , à tous les habitans
de Carizme , de jeûner pendant plusieurs jours.
Faites aussi distribuer des aumônes , & mettez
tous les prisonniers en liberté , quelques forfaits
qu'ils aient commis. J'espère que par ces bonnes
actions nous intéresserons le ciel à nous secourir.



CXXXII. JOUR.

SCHAMS-EL-MULOUC par ce conseil me sauva la vie, aussi-bien qu'aux vieux jardinier. Visir, dit le Sultan, ton avis me paroît fort sensé, je veux le suivre; donne ordre promptement que mes troupes se mettent en marche, & va toi-même les commander. Je ferai faire de nouvelles levées, & tu feras bientôt en état de repousser mes ennemis. En attendant, les mosquées seront remplies de fidèles, les pauvres recevront des charités, & les prisonniers verront tomber leurs fers. Je pardonne même à ces deux coupables que je viens de condamner. Je révoque l'arrêt de leur trépas.

Voilà de quelle manière j'évitai une honteuse mort. Dès que je fus hors du palais, je m'en retournai à mon caravansérail, où je trouvai mon gouverneur qui se désespéroit. Il revenoit de chez le jardinier, où il avoit appris mon malheur. Il fut bien surpris de me revoir. Je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé; & comme je paroissais vouloir encore demeurer à Garizme, & chercher de nouveaux moyens de m'introduire dans le sérail, malgré le désagrément de mon aventure, il se jeta à mes pieds, & me dit, les larmes

aux yeux : o mon cher prince , n'abusez point des faveurs du ciel ; puisqu'il vous a tiré d'un affreux péril où l'amour vous avoit engagé , ne vous exposez plus à périr misérablement. Hélas ! si le roi votre père savoit ce qui vient de se passer , quel déplaisir , grand dieu ! ne lui causeroit pas votre imprudence ? Croyez-moi , seigneur , oubliez la princesse de Carizme , aussi-bien ne mérite-t-elle plus que vous pensiez à elle. Il n'a pas tenu à la cruelle que vous n'ayez perdu la vie. Qu'un juste dépit vous anime ; que la raison vous persuade. Soyez touché de mes pleurs & de mon affliction. Eloignons-nous de cette funeste ville. Songez à l'extrême vieillesse du roi d'Astracan ; il est peut-être en cet instant prêt à descendre dans le tombeau. Vous seul pouvez consoler de sa mort ses peuples qui vous idolâtrèrent , & qui comptent les momens de votre absence. Est-ce ainsi que vous répondez aux desirs impatiens qu'ils ont de vous revoir ?

Mon gouverneur m'attendrit par ce discours & par d'autres qu'il ajouta. Husséyn , lui-dis-je , c'est assez ; vous ne me reprocherez plus que je suis faible ; je me rends à vos instances : partons. Adieu Rézia ! princesse trop inhumaine ; puissent vos rigueurs & le temps vous ôter de mon souvenir.

Comme j'achevois ces paroles , le vieux jardi-

nier entra dans le caravansérai. Il venoit m'y chercher pour m'apprendre qu'on l'avoit chassé des jardins du sérai. Hé bien , lui dis-je , puisque je suis cause que vous avez perdu votre emploi , il est juste que je vous dédommage. Vous n'avez qu'à me suivre dans mon pays , je vous y ferai donner un poste qui vaudra bien celui que vous occupiez ici. Je vous rends grâces , seigneur , me répondit-il ; je suis né dans le Zagatay , j'y veux mourir. Je vais me retirer dans le village qui m'a vu naître , & j'y vivrai doucement de ce que j'ai gagné dans mon emploi , & des présens que j'ai reçus de vous. Pour rendre sa vie plus douce & plus aisée , je lui donnai encore de l'or & des pierreries , & il se retira fort content.

Je partis de Carizme dès le jour même , je repris le chemin d'Otrar avec mon gouverneur , & j'y rejoignis toute ma suite qui commençoit à perdre patience , bien que je n'eusse pas employé beaucoup de tems à ce voyage. Comme je déclarai en arrivant , que je voulois m'en retourner incessamment en Circassie , les Circassiens qui ne demandoient pas mieux que de revoir leurs femmes & leurs enfans , furent ravis de mon dessein. En effet , je ne demeurai pas six jours à Otrar. Je me mis en chemin , & je m'avançois à petites journées vers Astracan , lorsque je rencontrai un courrier que mon père m'en-

voyoit, & par lequel il me mandoit qu'il étoit tombé malade, qu'il sentoît bien qu'il lui restoit peu de tems à vivre, & que je n'en avois point à perdre, si je voulois le voir encore, & l'embrasser avant sa mort.

Sur cette nouvelle qui me causa une extrême affliction, je me hâtai d'arriver à la cour; mais hélas ! triste fruit de ma diligence. Je m'y rendis assez tôt pour assister à un spectacle qui me perça le cœur : je trouvai mon père qui touchoit à son dernier moment : je me présente devant lui ; je m'approche de son lit, je prends une de ses mains, je la baigne de larmes, & cédant aux tendres mouvemens que la nature m'inspiroit : ô mon père ! m'écriai-je, dans quel état faut-il que je vous retrouve ? puis-je vous voir sans mourir de douleur ? A ces mots qui le remuèrent puissamment, il jeta sur moi des regards troublés ; & me reconnoissant moins par l'organe de ses yeux que par le sentiment, il rappella tout ce qui lui restoit de forces pour me tendre les bras & me parler. O mon fils ! me dit-il, vous êtes de retour : je n'ai plus rien à demander au ciel. Je meurs content ; adieu. Il expira en achevant ces paroles, comme si l'ange de la mort eût attendu ma présence pour terminer le destin du roi, & qu'il eût voulu laisser à ce bon prince la consolation de me dire le dernier adieu.

C X X X I I I . J O U R .

APRES lui avoir rendu tous les honneurs funèbres que je lui devois, je montai sur le trône, & m'attachai à gouverner mes états d'une manière qui pût remplir la bonne opinion qu'on avoit conçue de moi : j'eus le bonheur d'y réussir, & de goûter le plus doux plaisir que puissent avoir les rois : j'étois adoré de mes sujets, & je le suis encore. Comme je n'ai pour objet que leur félicité, ils ne songent aussi qu'à me plaire, & qu'à marquer chaque jour de mon règne par quelque fête nouvelle. Par ce moyen, ma cour est devenue le séjour de la joie : on y fait sans cesse des réjouissances, de même que dans la ville : il n'y a point de peuples qui paroissent si heureux, ni qui le soient en effet davantage. Je m'applaudis de leur bonheur ; & de peur de le troubler, je m'étudie à leur cacher le chagrin qui me dévore. Je suis persuadé que s'ils savoient qu'au-lieu d'être tel que je me montre à leurs yeux, je suis en secret la proie de la plus vive douleur, on verroit bientôt succéder une profonde tristesse à cette joie qui règne dans Astracan.

Peu de tems après mon avènement à la cou-

ronne de Circassie, je sentis que je n'avois point encore oublié Rézia. Véritablement la mort du roi mon père, les soins que je devois à sa cendre, & l'attention que j'avois été obligé de donner aux affaires, avoient suspendu les mouvemens de mon amour ; mais bien loin de s'être affoibli, il me parut avoir pris de nouvelles forces : j'en avertis Husséyn, qui me dit : seigneur, présentement que vous avez une couronne à offrir avec votre foi, je suis d'avis que vous fassiez demander la princesse de Carizme par un ambassadeur. Et pour mieux engager le sultan à vous l'accorder, promettez-lui votre secours contre ses ennemis.

Je suivis ce conseil ; j'envoyai Husséyn lui-même à la cour de Carizme avec un pompeux cortège, & de magnifiques présens pour le sultan, à qui j'écrivis dans ces termes : *Dieu donne longue vie au sultan de Carizme, l'empereur des enfans d'Adam, le conquérant du monde, & l'heureux prince dont le ciel a fortifié le pied pour monter avec vigueur jusqu'aux sublimes degrés de la puissance & de la grandeur. Qu'il soit à jamais dans la prospérité, sans que son bonheur puisse être troublé par la tempête de l'envie.*

Vous saurez que nous désirons votre alliance, s'il vous plaît nous accorder la princesse Rézia votre fille, pour être notre légitime épouse. Et

quoique vous n'ayez besoin que de vos troupes toujours victorieuses pour humilier vos ennemis , nous vous offrons toutes les forces des Circassiens & de leurs alliés. Et le salut.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous dire que j'attendis avec beaucoup d'impatience le retour de mon ambassadeur : vous devez vous l'imaginer. Enfin , après avoir souffert les tourmens d'une longue attente , je vis arriver Housseyn , qui m'apprit que le sultan de Carizme l'avoit très-bien reçu , mais que je devois renoncer à l'espérance de posséder Rézia. Hé pourquoy , lui dis-je , faut-il que j'y renonce ? Sire , me répondit Housseyn , c'est qu'elle est promise au roi de Gazna. Ce Prince a battu plusieurs fois les troupes du sultan , qui , pour conserver ses états , a été obligé de demander la paix à son ennemi , en lui promettant la princesse. Comme le roi de Gazna ne faisoit la guerre que pour forcer le sultan à lui accorder sa fille , ces deux princes ont bientôt été d'accord ; si bien que Rézia , deux jours après que je suis parti de Carizme , devoit être envoyée à son époux.

Peu s'en fallut que cette nouvelle ne me fît perdre la raison. Je me plaignis de ma destinée dans des termes qui firent craindre à Housseyn que je ne devinssé fou. Je ne me contentai pas de m'affliger ; je tombai malade , & je ne com-

prends pas comment je pus revenir de cette maladie , car j'eus toujours l'esprit dans une disposition qui ne devoit pas contribuer à me guérir.

Mais si ma santé se rétablit , je n'en eus pas le cœur plus tranquille : j'étois toujours occupé de la princesse de Carizme : je me la représentois dans les bras de son heureux époux , & cette image cruelle troubloit sans cesse mon repos. Housseyn s'imaginant qu'une beauté nouvelle pourroit prendre dans mon cœur la place de Rézia , fit chercher par-tout de belles esclaves. Il en remplit mon sérail : soin superflu ! Son zèle eut beau rassembler mille objets pleins de charmes , aucun ne put me détacher de Rézia-Beghum.

C X X X I V. J O U R.

TANDIS qu'Housseyn essayoit inutilement sur moi les yeux des plus aimables personnes de l'Asie , mon grand visir me vint dire un jour qu'il paroïssoit depuis quelques jours aux portes d'Astracan des bains très-magnifiques. Les eaux , me dit-il , en sont claires & pures : on y voit des colonnes d'un marbre précieux , & les plus beaux bassins du monde. Toute la ville court en foule admirer ces bassins , & l'on en est d'autant plus

surpris , que personne ne les a vus construire. On les a tout-à-coup apperçus tels qu'ils sont : c'est tout ce qu'on en fait.

Je fus assez étonné de ce rapport , j'eus la curiosité d'aller juger par moi-même d'une chose qui me sembloit tenir du prodige. Je me rendis aux bains *incognito* avec mon grand visir ; & ma surprise augmenta lorsque j'en eus considéré la structure & la magnificence. Outre que tout y étoit fort propre & bien arrangé , je remarquai que les garçons qui avoient soin de servir étoient tous beaux & très-bien faits ; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire , c'est qu'ils se ressembloient tous si parfaitement , qu'on ne pouvoit les distinguer les uns des autres.

Le maître des bains , qui étoit un homme de cinquante ans , & de fort bonne mine , avoit grand soin de faire bien servir. Après qu'on s'étoit baigné , on buvoit des liqueurs exquisés , & tout le monde se retiroit fort satisfait. Lorsque je fus de retour dans mon palais , je m'entrepris avec mes courtisans de ces bains , où ils avoient tous été. Je leur demandai ce qu'ils en pensoient ; & comme je ne fus pas content de ce qu'ils me dirent là-dessus , je résolus d'envoyer chercher l'homme qui les avoit fait construire , & d'avoir une conférence avec lui. Je chargeai

Husséyn de l'aller trouver de ma part, de lui faire toutes les amitiés possibles, & de me l'aimer. Husséyn s'acquitta diligemment de sa commission : je le vis revenir bientôt avec le maître des bains, qui se jeta d'abord à mes pieds. Je le relevai moi-même, & lui fis un accueil gracieux.

Alors cet homme, charmé de la réception que je lui faisois, se mit à relever mes louanges, & se répandit en discours si éloquens, qu'il excita mon admiration & celle de tous mes courtisans. Son entretien étoit si agréable, & j'y prenois tant de plaisir, que je ne pensois plus au sujet pour lequel je l'avois envoyé chercher. Je m'en ressouvins toutefois, & je lui dis : grand philosophe, car il n'est pas difficile de juger que vous en êtes un des plus éclairés, j'ai une prière à vous faire : parlez-moi, de grâce, sincèrement, & ne me cachez rien : comment avez-vous pu construire des bains si superbes ? comment est-il possible que vous ayez fait un si bel ouvrage aux portes d'Astracan, sans que personne s'en soit aperçu.

Sire, me répondit-il, j'ai à mon service quarante ouvriers, tous plus habiles & plus expérimentés les uns que les autres. Je puis par leur ministère faire bâtir en moins d'un jour des bains
encore

encore plus beaux que ceux-là. Tous ces ouvriers sont muets ; mais ils entendent ce qu'on leur dit. Il n'est pas même besoin de leur parler , lorsqu'on veut leur commander quelque chose. Au moindre geste que vous faites , ils pénétrèrent votre intention : vous n'avez qu'à les regarder , & ils liront dans vos regards ce que vous attendez d'eux. Si votre majesté veut les faire venir ici & leur donner quelque ordre , ils l'exécuteront dans le moment.

J'avois trop d'envie d'éprouver si ce qu'il me disoit étoit véritable , pour manquer de le prendre au mot. J'envoyai chercher à l'heure même ces ouvriers , que je reconnus pour les garçons que j'avois vus servir aux bains. Frappé de nouveau de leur ressemblance , j'en témoignai ma surprise au philosophe , & lui demandai s'ils étoient frères. Oui , sire , me dit-il , & de plus , je puis vous assurer qu'ils sont tous sortis de la même mère. Commandez-leur , ajouta-t-il , ce qu'il vous plaira , & vous serez aussi-tôt obéi ; mais je supplie très-humblement votre majesté d'écarter tout le monde ; je suis bien-aise que nous soyons sans témoins.



C X X X V. J O U R.

DÈs que mes courtisans entendirent parler ainsi le philosophe, ils se retirèrent tous, sans attendre que je le leur dise, & je demurai avec le maître des bains & ses quarante esclaves. Après avoir rêvé assez long-tems à ce que je leur commanderois, je souhaitai qu'ils fissent des bains dans la salle où nous étions.

Je ne leur eus pas plutôt fait connoître mon intention, qu'ils disparurent tous. Un moment après ils revinrent chargés de marbres de toutes sortes de couleurs, & d'autres choses nécessaires à la construction d'un bain. Ils commencèrent à y travailler : ils ne me donnèrent pas le tems de m'ennuyer à les voir bâtir. Pendant que les uns construisoient l'ouvrage avec une vitesse que j'avois de la peine à suivre de l'œil, les autres alloient chercher, & rapportoient les matériaux avec la même diligence. Enfin, dans l'espace de quelques heures, le bain fut achevé. On ne pouvoit rien voir de plus parfait ni de plus magnifique : il y avoit douze colonnes d'un marbre jaspé & si poli, qu'on s'y miroit, & plusieurs fontaines jaillissantes, dont les eaux tomboient avec bruit dans des bassins de marbre blanc.

Surpris des objets qui frappoient ma vue, & du savoir du philosophe, je le priai de m'expliquer comment toutes ces choses se pouvoient faire. Sire, me dit-il, cette explication nous meneroit trop loin : permettez-moi de vous dire seulement que je possède trente-neuf sciences.

Ce discours augmenta mon étonnement, & me donna une forte envie de m'attacher un si grand homme : je lui fis mille caresses ; puis je lui demandai de quel pays il étoit, & comment il s'appelloit : je suis, me répondit-il, du territoire de Bocara, & Avicène est mon nom. Si vous voulez, poursuivit-il, entendre mon histoire, je suis prêt à vous la conter : je lui témoignai qu'il me feroit plaisir : aussi-tôt il la commença de cette manière.

HISTOIRE

D'Avicène.

JE suis né dans un bourg nommé Afhana. A peine étois-je hors du berceau, que mes parents m'envoyèrent commencer mes études à l'université de Bocara. J'y appris d'abord l'alcoran, & je me trouvai si propre aux belles-lettres, que je les savois à dix ans. On m'enseignait l'arithmétique ; on me fit lire ensuite Euclides, après

quoï je m'appliquai aux mathématiques. Je m'adonnai aussi à l'étude de la philosophie, de la médecine & de la théologie.

Je fis tant de progrès dans toutes ces sciences, que je m'acquis une très-grande réputation en fort peu de tems. Je n'avois pas encore atteint ma vingtième année, que mon nom étoit déjà connu depuis les bords du Gihon jusqu'à l'embouchure de l'Indus.

Un jour que je partis avec mon père pour aller à Samarcande, où quelques affaires l'appelloient, je voulus voir la cour; j'y rencontrai des personnes de ma connoissance qui ne manquèrent pas de parler de moi fort avantageusement: d'éloge qu'ils en faisoient par-tout allà jusqu'aux oreilles du grand visir, qui souhaita de m'entretenir. Il fut si content de ma conversation, qu'il me proposa de demeurer à Samarcande auprès de lui. J'y consentis, & je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'il ne faisoit plus rien sans me consulter.

Ce ministre ne vécut pas long-tems; mais je ne perdis en lui qu'un homme qui m'aimoit; ma fortune n'en devint que plus brillante. Le roi prit pour moi la même amitié que son visir; j'obtins des gouvernemens; & dans la suite, la place de son premier ministre étant encore devenue vacante, elle me fut offerte, & je l'acceptai.

C X X X V I. J O U R.

QUOIQUE je remplisse tous les devoirs d'un grand vizir, je ne laissois pas de trouver encore des momens pour étudier; mais l'ardeur que j'avois pour l'étude ne pouvant se contenter de quelques heures de lecture par jour, je pris la résolution d'abandonner les affaires. Le roi ne me le permit pas sans peine, tant il étoit satisfait de mon ministère. Il ne voulut pas toutefois me contraindre, & il eut la bonté de consentir que je me démissé de mon emploi, à condition que je ne m'éloignerois pas de la cour.

Je n'avois pas dessein de la quitter; j'aimois le roi d'inclination: j'étois trop pénétré de ses bontés pour me retirer dans une solitude, quelque furent que j'eusse pour l'étude. Je demurai donc à la cour; mais je cédai mon logement à mon successeur: j'en pris un autre dans un endroit écarté du palais où je vivois comme dans une espèce de retraite. Je partageois mon tems entre le prince & mes livres. Je ne me contentai pas de lire, je composai plusieurs ouvrages, les uns en vers, les autres en prose; &, bien loin de ressembler à ces savans inutiles qui, satisfaits d'avoir

l'esprit enrichi d'une grande variété d'études & de connoissances, meurent sans que le public recueille le moindre fruit de leurs veilles, je faisois part à tout le monde de mes réflexions, à mesure que je les mettois par écrit. J'ai produit près de cent volumes sur diverses matières, & mes œuvres sont nommées par excellence : *Les Œuvres glorieuses*.

Je m'attachois encore à la chimie, & à cette science secrète par laquelle on explique toutes les opérations de la nature. J'étois déjà assez bon cabaliste, lorsqu'il arriva à Samarcande un ambassadeur envoyé par Coutbeddin, roi de Caschgar. On raisonna fort sur le motif de cette ambassade. Les uns s'imaginèrent que c'étoit pour déclarer la guerre au roi de Samarcande, les autres pour lui proposer une alliance. Personne ne fut au fait. L'ambassadeur, dans l'audience qu'on lui donna, surprit tout le monde, lorsqu'après avoir présenté au roi une lettre de créance, il lui dit : seigneur, le roi Coutbeddin mon maître étant un jour à table, s'entretenoit avec quelques-uns de ses courtisans des anciens philosophes. Je voudrois bien savoir, leur disoit-il, s'il y a encore dans le monde des personnages aussi doctes qu'Hypocrate & que Socrate. Là-dessus un courtisan lui dit qu'il étoit arrivé à Caschgar des marchands qui avoient

parcouru beaucoup de pays, & qui favoient peut-être où il y avoit de favans hommes. On envoya sur le champ chercher ces marchands, qui dirent au roi mon maître, qu'à la cour de Samarcande il y avoit deux célèbres philosophes, dont on ne pouvoit assez vanter le mérite. Que l'un s'appelloit Avicène, & l'autre Fazel Asphahani. Ce sont deux hommes, disoient-ils, qui ont une connoissance parfaite des secrets de la nature, & à qui nous avons vu faire des choses surprenantes.

Ils louèrent tant cet Avicène & ce Fazel, que mon maître résolut de les demander à votre majesté pour quelque tems. Il souhaite passionnément de les voir tous deux. Il vous conjure, seigneur, de les lui envoyer. Il veut les entendre parler & juger par lui-même de leur savoir; car c'est un prince qui a beaucoup d'esprit, & avec cela une teinture de toutes les sciences.

Ainsi parla l'ambassadeur. Aussi-tôt le roi de Samarcande nous envoya chercher Fazel & moi, & nous dit : le roi de Caschgar vous demande l'un & l'autre, pour jouir pendant quelque tems de votre entretien. Je ne suis pas d'avis qu'on lui refuse cette satisfaction. Seigneur, répondit Fazel, c'est à vous d'ordonner, & à nous d'obéir. Pour moi je ferai tout ce qu'il vous plaira. Comme je gardois le silence, & qu'il étoit aisé de juger à mon air que le voyage de Caschgar n'étoit pas de

136 LES MILLE ET UN JOUR,
mon goût, le roi me dit : & vous, Avicène, vous
ne répondez point ; il semble que cette ambassade
vous fasse de la peine.

C X X X V I I J O U R.

JE témoignai au roi qu'en effet j'avois de la ré-
pugnance à faire ce qu'on exigeoit de moi. Alors
Fazel me représenta que si nous refusions de sa-
tisfaire la curiosité de Coubeddin, ce monarque
en tireroit peut-être une mauvaise conséquence,
& pourroit penser que nous n'étions pas si habiles
qu'on le disoit : que les princes d'ailleurs étoient
en quelque sorte maîtres de notre réputation, &
qu'ils n'avoient, pour nous perdre, qu'à écrire à
notre désavantage dans les pays étrangers : qu'ainsi,
pour conserver notre gloire, il falloit nous sou-
mettre aux volontés du roi de Caschggar.

Ce discours de Fazel ne fit qu'exciter ma colère.
Vous avez, lui dis-je, une crainte bien ridicule
pour un philosophe. Hé, comment tous les prin-
ces du monde peuvent-ils nuire à un homme qui
possède les sciences que j'ai ? Apprenez que si je
demeure dans cette cour, c'est que j'en aime le
souverain. Sans cette amitié que je vois payée de
mille bontés, il y a long-tems que je vivrois,
dans quelque endroit de la terre, dans une entière

indépendance. Pour vous qui n'êtes pas encore au-dessus de la fortune, & qui avez besoin de la protection des rois, vous ferez fort bien d'aller ménager Courbeddin; il sera trop content de votre savoir, ou du moins de vos complaisances, pour ne pas écrire à votre avantage dans les pays étrangers.

Je vis, à ces paroles, éclater dans les yeux de Fazel une fureur qu'il n'eut pas peu de peine à contenir. Le roi s'en apperçut, & voulant empêcher que la conversation ne devînt plus vive : Avicène, me dit-il, je vous prie de vous laisser fléchir. Le prince qui souhaite de vous voir, a du mérite, il aime les sciences & les savans, il brûle d'envie de vous entretenir; est-il de la bienséance de renvoyer son ambassadeur avec un refus? Je ne blâme point cette noble fierté que vous donnent les rares connoissances que vous possédez, mais songez que les rois méritent que vous ayez quelque considération pour eux. Croyez-moi, allez à la cour de Courbeddin, & quand vous y aurez demeuré quelque tems, vous reviendrez à la mienne, si vous avez encore pour moi les sentimens que vous venez de me marquer.

Puissant monarque du monde, repartis-je au roi de Samarcande, puisque vous me témoignez que c'est vous faire plaisir que d'aller à Caschggar, je ne résiste plus. Je suis prêt à partir. Vous aurez

toujours un pouvoir absolu sur votre esclave. Il vous sacrifiera jusqu'à sa vie, si vous le désirez. Le roi parut charmé de la déférence que j'avois pour lui. Il fit revêtir d'une veste d'or l'ambassadeur, l'assura que Fazel & moi nous partirions au premier jour pour Caschgar, & le renvoya vers son maître avec cette réponse.

Fazel Asphahani étoit un homme à peu près de mon âge. Il savoit beaucoup, à la vérité; mais les marchands qui l'avoient tant vanté au roi de Caschgar, en avoient trop dit. Ce philosophe, peu de jours avant notre départ, vint me trouver, & me dit : illustre Avicène, puisqu'on nous regarde comme deux parfaits savans, il seroit, ce me semble, à propos de ne pas voyager en hommes ordinaires. Faisons quelque chose de singulier. Voulez-vous que nous entreprenions d'aller d'ici à Caschgar sans boire ni manger ? Ce n'est pas proposer une chose bien difficile à un philosophe tel que vous, quoique la traite soit un peu longue. Nous n'aurons donc des provisions que pour nos esclaves, qui seront témoins de la diette exacte que nous observerons sur la route. Ils ne manqueront pas d'en parler à Caschgar ; cela s'y répandra & nous fera beaucoup d'honneur.

Il ne me faisoit cette proposition, que parce qu'il avoit le secret de composer certaines pilules, dont une seule suffisoit pour nourrir un homme

un jour entier. Si bien qu'en se chargeant d'autant de pilules que nous avions de journées à faire, il étoit sûr de n'avoir pas de faim. Il jugeoit bien que de peur de paroître moins savant que lui, je n'oserois ne point accepter cette espèce de défi qu'il me faisoit, & il m'attendoit à la cinquième & sixième journée. Mais je n'étois pas si embarrassé qu'il se l'imaginait; car après lui avoir dit que je consentois volontiers à voyager de cette manière, je fis une sorte d'opiate qui avoit la même vertu que ses pilules. Ainsi, sans nous rien dire l'un à l'autre de ce que nous avions préparé, nous partîmes de Samarcande pour aller à Caschgar.

C X X X V I I I. J O U R.

LES trois ou quatre premières journées, nous nous entretenîmes tous deux fièrement. L'opiate faisoit des merveilles, aussi bien que les pilules. Chacun, sûr de son fait, étoit plein de confiance. Je l'observois de tems en tems pour voir s'il ne changeoit point, & la même raison l'obligeoit aussi à me regarder. Pour moi, loin de m'affaiblir, je paroissais devenir plus vigoureux de jour en jour. Il n'en fut pas de même de mon philosophe. Il perdit ses pilules. Il devint rêveur, cha-

grin, & son visage se couvrit d'une pâleur qui me fit juger que ses affaires alloient mal. Cependant il cachoit l'accident qui lui étoit arrivé; & prenant son mal en patience, il se laissoit peu à peu consumer. Enfin, le voyant dans un état pitoyable, je lui offris de mon opiate; mais il n'en voulut point, il aima mieux se laisser mourir que d'avouer qu'il eût besoin de secours.

Je fus vivement touché de la mort de Fazel. Je baignai son corps de larmes, & je l'enterrai dans les montagnes de Botom à l'aide de ses esclaves & des miens. Il y en avoit un parmi les siens qu'il avoit plus aimé que les autres. Ce fut celui-là qui m'apprit que son maître avoit fait des pilules; & comme nous les cherchâmes inutilement dans les habits du philosophe après sa mort, nous conclûmes qu'il les avoit laissés tomber dans le chemin.

Après lui avoir rendu tous les honneurs funèbres que nous pouvions lui rendre dans cet endroit, je partageai entre tous les esclaves l'argent que le roi de Samarcande nous avoit donné à Fazel & à moi pour les entretenir pendant le séjour que nous devons faire à Caschgar, & je leur donnai la liberté. Allez-vous-en, leur dis-je, où il vous plaira, & me laissez tout seul dans ces montagnes. Je n'ai pas besoin de vous. Aussi-tôt les uns s'avancèrent dans le Tocarestan, les autres gagnèrent le pays de Fergane; & enfin, les autres, après avoir

passé le mont Imaüs, entrèrent dans le pays de Turkhend.

Pour moi, quand ils eurent tous pris leur parti, je demeurai quelque tems encore à déplorer sur le tombeau de Fazel Asphahani, la malheureuse destinée de ce philosophe, non sans blâmer son imprudence & son orgueil. Je rêvai ensuite à ce que je devois faire : je ne voulus ni poursuivre mon chemin vers Caschgar, ni retourner à Samarcande. Il me prit envie de voyager tout seul, de parcourir le monde : j'allai à Uzkum, de-là à Cogende, d'où partant sans tenir de route assurée, j'arrivai après plusieurs journées à Casizme.

Comme je me promenois dans cette grande ville, j'entendis tout-à-coup beaucoup de bruit, & je vis en même tems le peuple agité. Les artisans fortoient des bouriques, & se joignant aux autres habitans qui étoient en rumeur, on eût dit qu'il venoit de se passer, ou qu'il se passoit actuellement quelque chose de considérable. Et la cause de tous ces mouvemens étoit un crieur public qui alloit par la ville, & qui de quart en quart d'heure, disoit à haute voix : *ô vous qui aimez les sciences, sachez que demain on doit entrer dans la caverne.*

Aussi tôt que j'eus entendu ces paroles, je résolus de suivre le crieur pour avoir avec lui un

entretien particulier sur cette caverne. Je le joignis sur la fin du jour, comme il étoit prêt à rentrer dans sa maison : je le priai fort civilement de m'apprendre ce que c'étoit que la caverne où les savans devoient entrer le lendemain.

Le crieur me prit pour un religieux. O saint homme, me dit-il, vous saurez qu'il y a aux portes de cette ville, du côté de la mer Caspienne, une montagne, qu'on appelle la montagne rouge, parce qu'elle est couverte de roses pendant toute l'année. Au bas de la montagne, il y a une caverne d'une vaste étendue, dans laquelle on entre par quatre portes, qui, par la vertu d'un talisman, s'ouvrent & se ferment d'elles-mêmes au commencement de chaque année. Les curieux y entrent dès la pointe du jour, avant que les étoiles disparaissent : ils y trouvent une prodigieuse quantité de livres : ils choisissent ceux qu'ils veulent lire : ils les prennent vite pour les emporter chez eux, & se hâtent d'en sortir, car la caverne se ferme une demi-heure quinze minutes après qu'elle s'est ouverte, & si par malheur, quelque savant, arrêté par le plaisir de bouquiner, y demeure un instant au-delà du tems marqué, comme cela n'est arrivé que trop souvent, il y meurt de faim, parce que les portes ne s'ouvrent qu'une année après.

On dit, poursuivit-il, que c'est le sage Choc-

Chehabeddin qui a fait faire cette caverne pour y enfermer tous ses livres, tant ceux qu'il a composés, que ceux qu'il a recueillis dans le monde. Tandis qu'il a vécu, ou du moins les dernières années de sa vie, il n'a rien épargné pour ramasser des livres curieux, & tel est le fruit de ses recherches, qu'il a trouvé plus de vingt mille volumes qui traitent de la pierre philosophale, de la manière de chercher des trésors & de les découvrir. Il y en a qui enseignent à faire des prodiges, à métamorphoser les hommes en bêtes, à donner l'ame aux végétaux : en un mot, tous les secrets de la nature sont révélés dans quelques-uns de ces livres, & particulièrement dans ceux qu'il a composés lui-même.

C X X X I X . J O U R .

J'Écoute avec beaucoup d'attention le crieur, qui ajouta que le sage Chec-Chehabeddin, pour la sûreté du précieux dépôt qu'il avoit mis dans la caverne, avoit composé un talisman, dont la vertu étoit que les portes, quoique faites d'un simple bois de sandal, ne pouvoient être ouvertes ni brisées, quelque adresse ou quelque force qu'on pût y employer.

Cette précaution, dis-je au crieur, me semble

assez inutile ; car tout le monde ayant la liberté d'entrer une fois l'année dans la caverne , & d'emporter des livres , on peut les enlever tous , & je suis surpris que cela ne soit pas déjà fait. Vous avez raison , me répondit-il en souriant , d'avoir cette pensée , puisque je ne vous ai pas dit que ceux qui emportent des livres sont obligés de les rapporter à la caverne l'année suivante , & de les remettre à la place où ils les ont pris. S'ils y manquoient , ils trouveroient à qui parler. Il y a des esprits qui veillent à la conservation des livres : ils ont soin de tourmenter cruellement , & quelquefois même ils font mourir les personnes qui , par un esprit d'avarice , en veulent garder quelques-uns.

Lorsque le crieur m'eut appris toutes ces choses , je le remerciai , & pris congé de lui : je laisse à penser si je fus bien aise de savoir ce détail , & si je formai le dessein d'aller le lendemain dans la caverne avec les curieux : je ne me proposai pas seulement d'y entrer , je résolus même d'y rester après les autres , & de m'exposer à tout ce qui m'en pourroit arriver. J'étois déjà trop versé dans les mystères de la cabale , pour appréhender les esprits. Je sortis sur le champ de la ville en marchant vers la mer Caspienne ; j'arrivai au pied de la montagne rouge : je vis les quatre portes de la caverne faites en effet de bois de sandal,

fandal , comme le crieur me l'avoit dit , & je remarquai dessus plusieurs figures d'animaux en relief , en quoi consistoit le talisman.

Je montai au sommet de la montagne , & me couchai parmi les roses qui la couvroient , & parfumoient l'air de leur odeur : j'avois de si vives impatiences d'être dans la caverne , que je ne pus goûter un moment de repos. Enfin l'approche du jour que j'attendois , fit sortir de la ville tous les curieux : j'entendis le bruit qu'ils faisoient en venant à la montagne : je descendis de l'endroit où j'avois passé la nuit , pour n'être pas des derniers à entrer dans la caverne. Déjà les étoiles commençoient à disparaître à nos yeux , lorsque tout-à-coup les quatre portes , qui étoient aux quatre côtés de la montagne s'ouvrirent d'elles-mêmes avec un bruit terrible : aussitôt tout le monde entra , & se répandit dans la caverne , dont le crieur n'avoit pas eu tort de me vanter l'étendue. Il avoit encore eu raison de me dire qu'on y voyoit un prodigieux nombre de livres : ils étoient tous fort proprement arrangés le long des murs , sur des tablettes de bois d'aloës , avec des étiquettes qui marquoient les matières qu'ils traitoient. On appercevoit entre eux des vuides ; mais les savans les eurent bientôt remplis de livres qu'ils avoient emportés l'année précédente. Ce ne fut , à la vérité , que

pour y laisser d'autres vuides , car ils prirent d'autres volumes , & sortirent promptement.

Quelques momens après j'entendis le bruit que firent les quatre portes en se fermant , & je demeurai seul dans la caverne , qui ne recevant du jour que par les portes , se trouva , lorsqu'elles furent fermées , plus épaisse que la plus épaisse nuit.

Un homme qui n'auroit pas su ce que je faisois , auroit été assez embarrassé dans ces ténèbres ; mais je n'ignorois pas le moyen de les dissiper. Je commençai par me soumettre les esprits qui avoient la direction de cette merveilleuse bibliothèque ; & quand je les eus assujettis par la force de mes conjurations , je leur ordonnai de m'apporter de la lumière , & d'avoir soin que la caverne fût toujours bien éclairée.

C X L. J O U R.

LES esprits , qui sont toujours fort obéissans lorsqu'un homme qu'ils craignent leur commande quelque chose , partirent & revinrent à l'instant avec plus de lumière qu'il n'en auroit fallu pour éclairer dix cavernes comme celle-là , quoiqu'elle fût très-vaste. Je crois qu'ils volèrent toutes les lampes de la ville de Carizme. On n'a

jamais vu une plus belle illumination que celle qu'ils firent pour célébrer mon entrée dans ce lieu-là. Ils attachèrent des lampes par-tout : ils en mirent une infinité le long des tablettes , & en parsemèrent la voûte ; dont ils firent une espèce de ciel. Ils me servirent par-delà mes souhaits.

Ce fut alors que je m'appliquai à la lecture de plusieurs livres fort curieux : j'en trouvai qui traitoient des prodiges de la chymie & des sciences secrètes ; mais le style en étoit si figuré , les expressions si obscures , que tous les savans n'étoient pas capables de les entendre : pour en avoir l'intelligence , il falloit posséder les connoissances que j'avois déjà.

Comme je voulois copier quelques endroits de ces livres , & que je n'avois qu'à parler pour avoir du papier & de l'encre , les esprits , mes très-humbles esclaves , m'en fournirent. Ils eurent soin pareillement de m'aller chercher des vivres , lorsque mon opiate vint à me manquer. Ils m'apportoient tous les jours d'excellens mets & des meilleurs vins de Chiras. Je n'avois qu'à demander ce qui me plaisoit , j'étois assuré de l'avoir dans le moment.

Je passois donc le tems fort agréablement dans cette admirable caverne. Si je lus quelques livres qui ne m'apprirent rien de nouveau , il y en eut

en récompense beaucoup d'autres qui me furent fort utiles, & où je trouvai les plus beaux secrets de la nature. Je lus pendant toute l'année sans m'ennuyer.

Au commencement de la suivante, les portes s'ouvrirent à l'ordinaire : les curieux entrèrent ; mais comme ils ne s'attendoient point aux illuminations, dont leurs yeux furent frappés, la terreur les saisit : ils jetèrent promptement les livres qu'ils rapportoient, & prirent tous la fuite : je m'avisai de sortir dans le même tems. Il faut remarquer que j'avois laissé croître ma barbe, mes sourcils & mes cheveux, de manière que je paroïssois effroyable : aussi ma figure ne servit-elle qu'à redoubler leur frayeur. Voilà le forcier Monk, s'écrièrent-ils ; c'est lui-même.

Ce forcier, pour lequel ils me prenoient, étoit un méchant homme qui ne se plaisoit qu'à faire du mal dans le pays. Il employoit son noir ministère à nuire au genre humain. Tout le monde le maudissoit, & le sultan de Carizme, sur les plaintes qui lui en avoient été faites de toutes parts, avoit inutilement jusque-là mis des gens en campagne pour l'arrêter. Il avoit toujours su tromper leur poursuite & se dérober au châtiment qu'on lui réservait.

Dès que j'entendis qu'ils me prenoient pour un forcier, j'eus l'imprudence de vouloir les dé-

fabuser. Mes frères , leur criai-je , détrompez-vous , je ne suis point ce Mouk dont vous parlez , & je n'ai pas dessein de vous faire le moindre tort. Ils s'arrêtèrent à ces paroles , sans se laisser persuader de ce que je leur disois ; & les plus courageux d'entr'eux excitant les autres à suivre leur exemple , m'environnèrent , & se jetèrent tous ensemble sur moi.

J'aurois pu d'un seul mot les renverser & me délivrer de leurs mains ; mais je jugeai à propos de ne faire aucune résistance , & de les laisser croire qu'ils disposeroient de ma vie à leur gré. Ils en furent bien persuadés , lorsqu'après m'avoir lié étroitement , ils me menèrent à leur cadi. Oh , oh , me dit ce juge aussitôt qu'il m'aperçut , te voilà donc pris pour le coup ! ne t'imagines pas , scélérat , éviter le supplice que tu mérites. Il y a trop long-tems que tu souilles la pureté du jour par une vie exécrationnelle. Qu'on le mène tout-à-l'heure , ajouta-t-il , en s'adressant à son nayb , qu'on le mène dans la place publique où l'on a coutume de faire mourir les plus grands criminels. En achevant ces paroles , il me mit entre les mains de ses asas qui me conduisirent à une place d'une vaste étendue , pendant qu'il courut informer le sultan de ce qui se passoit , & lui demander de quel genre de mort il souhaitoit qu'on me punît.

C X L I. J O U R.

LE sultan de Carizme ne fut pas plutôt que le forcier Mouk étoit dans la place où on exécutoit les coupables, qu'il s'y fit porter en litière. D'abord qu'il y fut arrivé, il demanda à me voir, & sur ma mine seule il me condamna au feu. Il n'eut pas plutôt prononcé mon arrêt, que je vis élever dans la place un bûcher à contenir vingt forciers. Il fut prêt en un instant, car tout le peuple apportoit du bois à l'envi, & se faisoit un grand plaisir de me voir réduire en cendres.

J'eus la patience de me laisser attacher au bûcher; mais aussi-tôt qu'on y mit le feu, je prononçai quelques paroles cabalistiques, par la vertu desquelles mes liens se défirent. Alors je pris un bâton du bûcher, & lui donnai la forme d'un char de triomphe, sur quoi je montai: je me promenai quelque-tems dans les airs, à la vue des habitans de Carizme, qui n'eurent pas tant de plaisir à me regarder sur mon char, qu'ils en auroient eu à me voir brûler: je fis ensuite entendre ma voix, & m'adressant au sultan: Injuste Clitch-Arfelan, lui dis-je, qui m'as voulu faire périr comme un misérable, apprend que je ne suis point un forcier, mais un sage qui peut faire des choses encore plus merveilleuses que

C O N F I T É S P É R S A N S rgy
celles dont ses yeux sont témoins. A ces mots je
disparus ; & le prince , de même que le peuple ,
demeura dans un extrême étonnement.

J'ai voyagé pendant dix années après cette
aventure. J'ai été au Caire , à Bagdad , en Perse ;
& dans tous les lieux où je me suis arrêté , j'ai fait
le bonheur de toutes les personnes pour qui j'ai
conçu de l'amitié. En parcourant enfin le monde ,
je suis venu à Astracan , où il m'a pris fantaisie de
faire parler de moi. Pour cet effet , étant sorti de
la ville , & me voyant dans un endroit plein de
buissons , je coupai quarante branches de la même
longueur , & les animant par la vertu de quelques
paroles dont je fais la puissance , je leur ordonnai
de prendre une forme humaine , & de construire
les bains qu'on voit aux portes d'Astracan. Voilà
quels sont mes quarante garçons , sire , & il me
semble que j'ai eu raison de dire à votre majesté
qu'ils étoient tous de la même mère , puisqu'ils
sont tous sortis de la terre.

*Suite & Conclusion de l'Histoire du roi Hormoz ,
surnommé le roi sans chagrin.*

AVICANA cessa de parler en cet endroit ; &
moi , charmé des choses que je venois d'enten-
dre : O grand philosophe , m'écriai-je , quel bon-
heur de vous avoir pour ami ! Après ce que vous
m'avez raconté , je crois que tout vous est possi-

ble. Je ne m'étonne plus que vos garçons fassent tout ce qu'on leur ordonne , puisque c'est vous qui les faites agir. Je m'imagine même que si je leur commandois de m'amener ici tout-à-l'heure la princesse de Carizme , la belle Rézia , ils exécuteroient un ordre si difficile. Sans doute , répondit Avicène ; ils se transporteront dans son palais ; ils l'enlèveront au milieu de ses femmes , & vous l'amèneront ici dans ce moment , si vous le souhaitez. Si je le souhaite , repartis-je avec transport ! ah , vous ne sauriez jamais rien faire qui me puisse être plus agréable. Vous allez être content , reprit-il , aussi-bien je ne suis pas fâché de me venger du sultan de Carizme.

Le philosophe n'eut pas achevé ces mots , qu'il jeta les yeux sur un de ses quarante esclaves , & lui dit de partir. L'esclave disparut aussi-tôt en faisant un grand bruit , & revint quelques momens après , avec la princesse de Carizme.

C X L I I. J O U R.

JE ne pus méconnoître Rézia , ni me défendre de sentir toute la joie qu'inspire la vue d'un objet aimé ; néanmoins , quelque ravi que je fusse de la voir , la manière dont ce plaisir m'étoit procuré , m'empêcha de m'abandonner à mes transports.

Je craignois que ce ne fût un phantôme, & je n'osois me fier à ma vue. De grâce, dis-je au philosophe, ne me trompez point; les traits qui se présentent à nos yeux sont ils des prestiges, ou les véritables traits de la princesse de Carizme? parlez, que faut-il que j'en pense? N'en doutez pas, seigneur, me dit-il, c'est cette princesse elle-même : admirez sa beauté, & cédez sans défiance aux transports qu'elle doit vous causer.

Sur cette assurance, je me jetai aux genoux de Rézia, & sans lui laisser le tems de se reconnoître; ah ma princesse, lui dis-je, c'est donc vous que je vois! Hélas, je désespérois de revoir jamais vos charmes, & je ne dois cet avantage qu'à l'amitié de ce grand philosophe, qui a bien voulu employer pour moi sa puissance. Votre enlèvement est un effet de son savoir, ou, pour mieux dire, de mon amour. Reconnoissez en moi ce jeune homme qui a paru devant vous sous les habits d'un garçon jardinier. Vous savez avec quelle barbarie vous me fîtes arracher de votre appartement, dès que vous vous apperçûtes que j'étois déguisé, & par quel bonheur j'évitai l'infâme mort qu'on me destinoit. Malgré vos rigueurs, je n'ai point cessé de vous aimer. Après cela, ma reine, éclatez contre un téméraire qui a recours à la violence pour vous posséder; mais songez, de

grâce, auparavant, que ce téméraire est le malheureux roi de Circassie, qui vous a fait demander au sultan votre père.

Si j'avois été étonné de l'apparition de Rézia, vous pouvez penser qu'elle ne le fut pas moins de se trouver tout-à-coup dans un lieu inconnu. Je m'attendois, & ce n'étoit pas sans raison, à un torrent d'insultes, lorsque cette princesse m'ayant reconnu, & s'étant un peu remise de son trouble, me parla dans ces termes : Je me serois sans doute révoltée contre votre audace dans un autre tems ; mais je ne puis m'empêcher de vous le pardonner dans celui-ci. J'étois sur le point d'épouser un prince pour qui je me sens une aversion mortelle ; je ne puis me plaindre d'une violence qui me sauve de l'horreur d'être à lui.

Hé quoi, Beghiant, interrompis-je, vous n'êtes point femme du roi de Gazna ? Non, seigneur, repartit la princesse ; depuis que votre ambassadeur est parti de Carizme, il est arrivé bien des incidens dont je vois que vous n'êtes pas informé ; je vais vous en instruire. Après la victoire remportée sur les troupes du sultan mon père par l'armée du roi de Gazna, jointe à celle du roi de Candahar, ces deux princes vainqueurs s'avancèrent vers la ville de Carizme pour en faire le siège ; mais le sultan leur envoya au de ses vifirs qui

conclut avec eux un traité de paix , dont le principal article fut que je serois remise incessamment entre les mains du roi de Gazna.

Le même jour que je devois partir de Carizme , on apprit à la cour que le roi de Candahar étant aussi devenu amoureux de moi sur la réputation de ma beauté , prétendoit m'obtenir : qu'il l'avoit déclaré à Begram-cha ; que les deux rois s'étant brouillés là-dessus , en étoient venus aux mains , & que le roi de Candahar avoit eu l'avantage.

Cette nouvelle fut bientôt confirmée. Il arriva un officier du roi de Candahar , que ce prince victorieux envoyoit à mon père , pour lui faire part de la victoire complète qu'il venoit de remporter sur Begramcha qui avoit été tué dans le combat , & du dessein qu'il avoit de se faire couronner roi de Gazna. En même-tems il me demandoit en mariage. Le sultan n'osa me refuser à un prince qui alloit devenir si puissant. Il agréa sa recherche , & me promit à ses feux , malgré l'aversion que j'avois conçue pour lui sur le portrait que son officier m'en avoit fait , quoiqu'il me l'eût peint en beau .

J'étois à la veille du jour funeste où je devois me séparer pour jamais de mon père , pour être conduite à un époux que je détestois. J'exprimois dans mon appartement , à mes femmes , jusqu'à quel point ce mariage m'étoit odieux ,

156 LES MILLE ET UN JOURS,
lorsque tout-à-coup je me suis sentie saisir
par un homme qui m'a transportée ici dans un
instant.

CXLIII. JOUR.

J'Eus tant de joie d'apprendre que Rézia n'étoit point mariée , que je ne pus m'empêcher de l'interrompre en cet endroit. Ah ! ma princesse , m'écriai-je , est-il bien possible que , sans l'heureuse violence que je viens d'employer , vous aliez être livrée à un prince qui vous déplaît : cette circonstance diminue mon crime. Elle ne le diminue point , interrompit à son tour la princesse ; mais elle m'ôte la force de vous le reprocher. Hé bien , madame , repris-je , pardonnez-le moi donc , je vous en conjure , & ne dédaignez point la couronne de Circassie que je vous offre avec mon cœur.

Je passe sous silence tous les discours passionnés que je tins à Rézia pour la rendre sensible à mon amour ; mais tout ce que je tirai d'elle de plus obligeant , fut l'assurance qu'elle me donna , de consentir sans peine à faire mon bonheur , pourvu que je pusse obtenir l'agrément de son père.

Je consultai là-dessus Avicène , qui me dit :

envoyez un ambassadeur au sultan pour l'informer du sort de sa fille, & la lui demander en mariage; je me charge du reste. Je suivis le conseil du philosophe, je fis partir une seconde fois Hufséyn pour la cour de Carizme avec de nouveaux présens; &, en attendant son retour, je conduisis la princesse dans le plus bel appartement de mon sérail, où elle fut servie comme si elle eût déjà été reine.

A l'égard du philosophe à qui j'avois tant d'obligations, je le priai de demeurer à la cour, & d'y vivre au gré de ses désirs. Je ne vous offre point, lui dis-je, la place de mon premier ministre: elle n'est pas digne de vous; mais soyons amis, & partagez la suprême puissance avec moi: je ne puis vous marquer assez de reconnaissance. Avicène, à ce discours qui lui faisoit connoître combien j'étois sensible au service qu'il m'avoit rendu, me répondit: qu'il recevoit avec autant de satisfaction que de respect, l'honneur que je lui faisois de le vouloir mettre au rang de mes amis; que c'étoit la plus belle récompense que je pusse lui offrir, & qu'il ne se trouvoit que trop payé de ce qu'il avoit fait pour moi.

Il faut présentement que je vienne à Hufséyn, & que je dise dans quelle disposition étoit la cour de Carizme, lorsqu'il y arriva.

Le sultan, aussi-tôt qu'il eut appris l'étrange

manière dont sa fille avoit été enlevée, avoit assemblé ses vassaux & les principaux seigneurs du royaume, pour leur demander ce qu'ils jugeoient à propos qu'il fît dans une conjoncture si singulière. Ils avoient tous été d'avis qu'on eût recours à un habile astrologue, qui faisoit sa résidence à Schéhérestant; & l'on avoit en effet découvert, par ses observations, que la princesse de Carizme étoit dans mon sérail. Là-dessus on avoit dépêché un courrier au roi de Candahar pour l'informer de cet événement extraordinaire, & lui proposer de joindre ses troupes à celles de Carizme pour tirer raison du rapt de Roxia. Le roi de Candahar, sur cette nouvelle qui ne l'excitoit que trop à la vengeance, s'étoit mis en marche avec son armée. Il avoit déjà passé Nur, & il s'avançoit à grandes journées vers la ville de Carizme, quand le sultan apprit l'arrivée de mon ambassadeur.

Clitch-Arselan est naturellement un peu cruel. Il fit arrêter & amener devant lui Hufseyn. Je devine bien, lui dit-il d'un air furieux, le sujet de ton ambassade : tu viens ici, de la part de ton perfide maître, m'apprendre qu'il retient dans son sérail ma fille contre tout droit & raison : il se repentira bientôt de l'injure qu'il m'a faite; & en attendant que je puisse réduire en cendres toute la Circassie, j'ordonne qu'on te

coupe la tête : que ne puis-je en ce jour traiter ainsi le lâche prince , qui , sans respecter la majesté royale , a déshonoré ma maison en m'enlevant ma fille par l'art funeste de quelque magicien !

A ces mots il fit dresser un échaffaut devant son palais , & Hufséyn y monta pour recevoir le coup de la mort aux yeux de tout le peuple de la ville de Carizme , assemblé pour voir son supplice. Mais Hufséyn , au moment même que l'exécuteur avoit le bras levé pour lui trancher la tête , fut emporté dans les airs , & disparut ; ce qui ne causa pas moins de surprise au sultan , qu'à tous les autres spectateurs.

C X L I V. J O U R.

LE sultan de Carizme jugea bien que le même pouvoir qui lui avoit enlevé sa fille , venoit de dérober Hufséyn au supplice. Il en devint plus furieux : Qu'on aille du moins , dit-il , chercher les Circassiens qui sont venus à Carizme avec cet ambassadeur , & qu'on les fasse mourir. Les gardes coururent aussi-tôt à l'endroit où Hufséyn étoit logé , mais ils ne trouvèrent pas une personne de sa suite : ils avoient tous été enlevés en même-tems par les esclaves d'Avicène.

Je fus cette aventure un instant après qu'elle fut arrivée. Hufséyn , qui parut subitement devant moi , me la raconta. Il m'apprit ensuite que le roi de Candahar & le sultan de Carizme se préparoient à venir désoler la Circassie. Comme il achevoit de m'instruire du dessein de ces deux princes , Avicène vint se mêler à notre conversation. Nous rîmes bien tous trois de l'étonnement dont il venoit de remplir la ville de Carizme en faisant enlever Hufséyn. Après cela nous parlâmes de la guerre qu'on m'alloit faire ; & ce philosophe s'apercevant que les préparatifs de mes ennemis me causoient quelque inquiétude , il m'en fit des reproches. Seigneur , me dit-il , qu'avez-vous à craindre ; puisque je suis avec vous ? On ne peut faire que d'inutiles efforts pour vous accabler , tandis que je serai dans vos intérêts. Quand tous les peuples de l'Indostan , ceux de la Chine , & toutes les tribus des Mogols s'uniroient avec vos ennemis contre vous , je saurois les confondre & vous en faire triompher. Le sultan de Carizme , poursuit-il , & le roi de Candahar prétendent faire d'affreux ravages dans votre royaume : hé bien , qu'ils s'en approchent ; je me charge de la défense de vos frontières ; laissez-moi le soin de les conserver ; je m'en acquitterai mieux que vos généraux.

Je remerciai le philosophe du secours qu'il me promettoit ;

promettoit; &, ravi de voir mes affaires en de si bonnes mains, bien éloigné d'appréhender le roi de Candahar & le sultan, je souhaitois qu'ils fussent déjà près du Volga.

Mes souhaits furent bientôt accomplis. Ces princes, sans perdre de tems, s'avançoient vers mes états. Ils côtoyoient la mer Caspienne; & après avoir laissé derrière eux l'endroit où le Jaxartes s'y décharge, ils s'approchoient de la rivière de Jaïc, lorsque le bruit de leur approche répandit la consternation dans Astracan. Comme je me reposois entièrement sur Avicène, & que, suivant ses conseils, je n'avois levé que peu de monde, mes peuples n'osant espérer qu'on pût résister aux ennemis qui venoient nous assaillir, & dont la renommée encore grossissoit le nombre, s'imaginoient déjà voir toute la Circassie sacragée, & la ville d'Astracan abandonnée aux flammes.

D'un autre côté, l'ennemi apprenant que je n'avois à lui opposer que très-peu de troupes, ne pouvoit se persuader qu'elles eussent l'audace de se présenter devant lui. Ainsi, marchant dans l'opinion qu'il pénétreroit jusqu'à ma ville capitale sans être obligé de combattre, il se promettoit bien de ruiner mon royaume de fond en comble, & s'en retourner chargé de richesses. L'événement toutefois démentit sa confiance & trompa son attente.

Avicène me tint parole; & n'eut besoin d'employer qu'un de ses secrets pour délivrer mes états du danger qui les menaçoit. Nous nous mîmes tous deux à la tête de mon armée; nous passâmes le Volga, & nous nous arrêtâmes, quand nous fîmes à deux lieues des ennemis. Alors le philosophe sema la discorde parmi eux. Il fit naître un différend entre le sultan & le roi de Candahar; & la querelle s'échauffa si bien, que ces deux princes tournèrent leurs armes l'un contre l'autre. Ils en vinrent aux mains; & après un long combat où le roi de Candahar périt avec tous les siens, le sultan demeura maître du champ de bataille; mais il n'eut pas grand sujet de s'applaudir de la victoire, puisqu'il lui resta si peu de troupes, qu'il ne fut point en état de nous résister lorsque nous parûmes devant lui. Nous l'enveloppâmes; Il lui fallut céder à la nécessité. Il se rendit, & je le menai à Astracan.

Il eut lieu d'être satisfait de la manière dont je le traitai. Il reçut dans ma cour toute sorte d'honneurs. Je n'épargnai rien pour appaiser son ressentiment, & j'en vins à bout. Mais ce qui, je crois, y contribua plus que toute autre chose, ce fut le bien que la princesse sa fille lui dit de moi. Elle lui fit un détail de tous les égards que j'avois pour elle, du soin que je prenois de lui chercher tous les jours de nouveaux amusemens, & sur

toque elle s'étendit sur ma conduite respectueuse qui ne s'était pas démentie un seul moment. Il fut charmé de ma retenue, & consentit enfin que je devinsse son gendre.

C X L V. J O U R.

IL ne fut plus question que de réjouissances. On en fit de magnifiques pour célébrer mon mariage. La cour & la ville furent dans la joie pendant une année entière, ou, pour mieux dire, elles y sont encore depuis ce temps-là.

Clich-Arfelan, après ces nœuds qui le consolèrent de sa défaite, retourna dans ses états; mais avant son départ il eut plusieurs entretiens avec Avicène, qu'il ne regardoit plus comme un sorcier. Il ne pardonna pas seulement le rapt de sa fille à ce grand philosophe, il lui demanda même son amitié, qu'il obtint; & je ne sais s'il ne s'en alla point aussi content de s'être fait un ami tel qu'Avicène, que de laisser Rézia dans une agréable situation.

Je n'eus pas si-tôt épousé cette princesse, que n'étant plus gênée par sa fierté, elle m'avoua qu'elle avoit du goût pour moi. Ce goût s'augmenta de jour en jour, & nous vivions enfin dans une union

parfaite , quand tout d'un coup celui même qui en étoit l'auteur en a détruit tous les charmes , & a rendu notre sort digne de pitié.

Avicène , sans que toutes ses sciences pussent l'en défendre , prit dans les yeux de Rézia un fatal amour qui fait aujourd'hui tout le malheur de ma vie. Pour témoigner à ce philosophe l'extrême considération que j'avois pour lui , je lui permettois de voir & d'entretenir la reine tous les jours. Les entretiens qu'il eut avec elle augmentèrent sa passion. Il n'en fut plus le maître : il la déclara. La princesse se sentit très-offensée d'un aveu si hardi ; mais croyant devoir ménager un homme dont elle craignoit le pouvoir : Avicène , lui dit - elle d'un air affligé , rentrez , je vous prie , en vous-même , & triomphez des sentimens que vous me témoignez. Ce triomphe doit moins vous coûter qu'à un autre. Songez à l'amitié , aux déférences que le roi a pour vous. Ne pouvez-vous ailleurs adresser vos regards ? Ce prince m'adore : je l'aime tendrement , & je ne puis aimer que lui. Cessez , de grâce , de vouloir troubler une union que vous avez formée vous-même.

La douceur avec laquelle on traita le philosophe , ne servit qu'à le rendre plus audacieux. Il continua de parler de son amour , & il pressa tellement la reine d'y répondre , qu'elle perdit enfin

patience. Elle le traita d'insolent, & lui reprocha sa témérité d'un air si fier & si méprisant, qu'il en fut piqué. Il étoit naturellement violent. Il changea sa tendresse en haine : d'amant tendre & passionné il devint jaloux, furieux ; & regardant la reine d'un œil menaçant : ingrater, lui dit-il, ne pense pas que je te laisse mépriser impunément mon amour. Tu te souviendras long-tems de l'avoir dédaigné. Je vais te frapper par l'endroit le plus sensible. Tu aimes le roi ton époux, c'est par-là que je veux te punir. A ces mots, il souffla sur la princesse ; & après avoir prononcé quelques paroles mystérieuses, il disparut.

La reine fut épouvantée de ces menaces ; mais ne sentant en elle aucun changement, elle s'imagina qu'Avicène s'étoit contenté de l'effrayer ; & ce ne fut qu'après avoir perdu deux ou trois fois le sentiment à mon approche, qu'elle s'aperçut que l'état où vous l'avez vue étoit l'ouvrage du philosophe. C'est donc ce charme funeste qui trouble le repos de ma vie. Cependant, tout malheureux que je suis, j'ai encore des grâces à rendre au ciel de ce qu'Avicène ne m'a point enlevé. Rézia.



CONTINUATION

*De l'Histoire de Bedreddin Lolo , de son Vifir ,
& de son Favori.*

LE roi d'Astracan finit en cet endroit son histoire : Bedreddin le remercia d'avoir bien voulu satisfaire sa curiosité , & en même-tems il l'assura qu'on ne pouvoit être plus touché qu'il l'étoit des choses qu'il venoit d'entendre. Ces deux monarques se séparèrent ensuite , & bientôt le roi de Damas reprit le chemin de son royaume avec Atalmulc & Séyf el Mulouk.

L'état où ils avoient vu la reine d'Astracan fit souvent la matière de leur entretien sur la route. Un jour qu'ils en parloient , Séyf el Mulouk dit à Bedreddin : Seigneur , il faut convenir qu'il n'y a point de beauté plus parfaite , & qu'on ne peut voir un objet plus piquant que cette princesse. Cependant , ajouta-t-il en souriant , quoique nous l'ayons bien regardée , je ne m'aperçois pas qu'aucun de nous trois en ait perdu l'esprit. Il est vrai que j'ai le portrait de Bedy al Jemal , qui m'a sans doute préservé de ce malheur. Et moi , dit Atalmulc , je suis dans le même cas ; il n'est pas surprenant que je ne sois pas non plus devenu fou , l'image de Zélica , qui

est gravée dans mon cœur, me rend insensible à toutes les autres beautés du monde. Ce qui doit donc vous étonner, reprit le favori, c'est l'indifférence du roi notre maître; bien qu'il ne soit prévenu pour aucune princesse, il n'est pas plus frappé que nous des charmes de Rêzia.

Vous êtes dans une grande erreur, dit alors Bedreddin, de croire que je ne suis point amoureux; parce que vous ne me voyez point de maîtresse. Pour vous défabuser, je vous dirai que j'ai aimé comme vous, et que l'amour seul m'empêche aussi d'être heureux. Ce n'est point une princesse qui régit dans mon cœur; c'est une femme d'une condition ordinaire qui m'occupe. Je vais vous conter cette histoire. Je n'avois pas dessein de vous faire une pareille confidence: mais vous m'en donnez une occasion que je ne veux pas laisser passer.

HISTOIRE

De la belle Aronya.

IL y a quelques années, continua-t-il, qu'il demeuroit à Damias un vieux marchand nommé Batiou. Il avoit une fort belle maison de campagne assez près de la ville, deux magasins remplis de toiles des Indes et de toutes sortes d'étofs.

ses d'or & de soie, avec une jeune femme qui, pour la beauté, pouvoit fort bien entrer en comparaison avec la reine d'Astracan.

Banou étoit un homme de plaisir; il aimoit la dépense, & se piquoit de générosité. Il ne se contentoit pas de régaler ses amis, il leur prêtoit de l'argent. Il assistoit ceux qui avoient besoin de secours. Enfin, il n'auroit pas été satisfait de lui-même, s'il eût passé un jour sans avoir rendu quelque service. Il trouva tant d'occasions d'exercer son humeur bienfaisante, qu'il gâta peu à peu ses affaires. Il s'aperçut bien qu'il s'incommodoit; mais il ne put se résoudre à changer de conduite; de sorte que se dérangeant de plus en plus tous les jours, il fut obligé de vendre sa maison de campagne, & il tomba insensiblement dans la misère.

C X L V I. J O U R.

LORSQU'IL vit sa fortune renversée, il eut recours à ses amis; il n'en reçut aucune assistance; ils l'abandonnèrent tous. Il crut que du moins ses débiteurs lui rendroient ce qu'il leur avoit prêté; mais les uns nièrent la dette, & les autres se trouvèrent hors d'état de s'acquitter; ce qui causa tant de chagrin à Banou, qu'il en tomba malade.

Pendant sa maladie , il se ressouvint par hasard d'avoir prêté mille sequins d'or à un docteur de sa connoissance. Il appella sa femme , & lui dit : O ma chère Arouya , il ne faut point encore nous désespérer ; je viens de rappeler dans ma mémoire un de mes débiteurs que j'avois oublié. Je lui ai autrefois prêté mille sequins d'or : c'est le docteur Danischmende. Je ne le crois pas d'aussi mauvaise foi que les autres. Va chez lui , puisque je ne puis y aller moi-même , & lui dis que je le prie de m'envoyer la somme qu'il a reçue de moi.

Arouya prit aussi-tôt son voile , & se rendit à la maison de Danischmende. On la fit entrer dans l'appartement de l'Alfakih , qui la pria de s'asseoir , & de lui dire ce qui l'amenoit. Seigneur docteur , répondit la jeune femme en levant son voile , je suis l'épouse de Banou le marchand. Il vous souhaite toutes sortes de prospérités avec le salut , & vous conjure d'avoir la bonté de lui rendre les mille sequins d'or qu'il vous a prêtés.

A ces paroles que la belle Arouya prononça d'un air doux & gracieux , le docteur , plus rouge que du feu , attachâ ses yeux sur la femme du marchand , & lui répondit en faisant l'agréable : O visage de fée , je vous donnerai volontiers ce que vous demandez , non comme une chose dûe à votre mari , mais à vous-même , pour le plaisir que vous me faites de venir chez moi. Je sens

que votre vue me met hors de moi-même. Vous pouvez me rendre le plus heureux des alfakih. Répondez, de grâce, aux sentimens que vous venez de m'inspirer : aussi-bien votre époux est dans un âge trop avancé pour mériter votre affection. Si vous voulez comblet mes desirs, au-lieu de mille sequins, je vais vous en donner deux mille, & je vous jure sur ma tête & sur mes yeux (a), que je serai toute ma vie votre esclave.

En parlant de cette manière, le trop passionné docteur, pour prouver par ses actions qu'il n'étoit pas moins épris qu'il le disoit, s'approcha de la jeune femme, & voulut la presser entre ses bras ; mais elle le repoussa très-rudement, & lui dit en le regardant d'un air qui ne lui présageoit rien de favorable : arrêtez, insolent, & cessez de vous flatter que je vous écoute. Quand vous m'offririez toutes les richesses de l'Egypte, s'il dépendoit de vous de me les donner, vous ne pourriez corrompre ma fidélité : remettez seulement entre mes mains les mille sequins que vous devez à mon époux, & ne perdez pas le tems à contraindre un cœur qui se refuse à vos vœux.

L'alfakih avoit trop d'esprit pour ne pas juger par ce discours de ce qu'il devoit attendre de la vertueuse Arouya. Il perdit l'espérance de la ré-

(a) Serment ordinaire des Musulmans.

duire ; & comme c'étoit un homme très-brutal , il changea bientôt de langage. Il faut , lui dit-il avec beaucoup d'emportement , que tu sois bien effrontée pour me demander de l'argent ! Je ne dois rien à Banou ton mari ; & si ce vieux fou s'est ruiné par une conduite extravagante , je ne suis point assez sot pour contribuer à le rétablir. A ces mots il la fit sortir brusquement de sa maison , & peu s'en fallut même qu'il ne la frappât.

La jeune femme s'en retourna toute en pleurs au logis. Mon cher Banou , dit-elle à son mari , le docteur Danischmende n'est pas plus honnête homme que vos autres débiteurs : il a eu le front de me soutenir qu'il ne vous devoit rien. O l'ingrat ! s'écria le vieux marchand , est-il bien possible qu'il m'abandonne au besoin ? Mais , que dis-je , m'abandonne ? il est même d'assez mauvaise foi pour nier une somme qu'il a reçue. Le fourbe ! il paroissoit un homme de probité ; je lui aurois confié toute ma fortune lorsqu'il m'a demandé mille sequins. A qui donc faut-il se fier aujourd'hui ? Que ferai-je , poursuivit-il ? dois-je le laisser tranquille ? Non , je veux en avoir raison : va trouver le cadi : c'est un juge sévère , & l'ennemi juré des injustices : conte-lui toute la perfidie du docteur. Je suis assuré qu'il aura pitié de moi , & me rendra justice.

CXLVII. JOUR.

LA jeune femme du vieux marchand alla chez le cadi. Elle entra dans une salle où ce juge donnoit audience au peuple , & elle se tint à l'écart. La majesté de sa taille & son grand air la firent bientôt remarquer. Le cadi aimoit naturellement le beau sexe. D'abord qu'il aperçut Arouya, il lui fit signe d'approcher , & la conduisit lui-même dans son cabinet : il l'obligea de s'asseoir sur un sofa , & de lever son voile ; mais il ne vit pas plutôt l'extrême beauté dont elle étoit pourvue , qu'il en fut aussi charmé que l'alfakih. O canne de sucre ! s'écria-t-il , déjà tout transporté d'amour , belle rose du jardin du monde , apprends-moi de quoi il s'agit , & fois assurée par avance , que je ferai pour toi tout ce que tu voudras.

Alors elle lui parla de la mauvaise foi de Darnischmende , & le supplia très-humblement d'intercéder son autorité pour obliger ce docteur à restituer ce qu'il devoit à son mari. Cela est trop juste , interrompit le cadi , qui se sentoit enflammer de plus en plus , je saurai bien l'y contraindre. Il rendra les mille sequins , ou je lui ferai arracher les entrailles. Mais , charmante houri ,

continua-t-il en se radoucissant , songe , de grâce , que l'oiseau de mon cœur se trouve pris dans les filets de ta beauté ; accorde-moi ce que tu as refusé à l'alfakih , & je vais tout à-l'heure te faire présent de quatre mille sequins d'or.

A ce discours Arouya fondit en larmes. O ciel ! dit-elle , n'y a-t-il donc point de vertu parmi les hommes ? je n'en puis trouver un qui soit véritablement généreux : ceux même qui sont chargés de punir les plus coupables , ne se font pas un scrupule de commettre des crimes.

Le cadi tâcha vainement d'essuyer les larmes de la jeune femme. Comme il persistoit à exiger d'elle des faveurs , & qu'il assuroit que sans cela elle ne devoit attendre de lui aucun service , elle se leva , & sortit de son hôtel , pénétrée d'une vive douleur.

Lorsque Banoû vit revenir sa femme , il ne lui fut pas difficile de juger qu'elle n'avoit pas une bonne nouvelle à lui annoncer. Je vois bien , lui dit-il , que vous n'êtes pas fort contente du cadi : il vous a refusé sa protection : le docteur Damischmende est sans doute de ses amis. Hélas , répondit-elle , j'ai perdu ma peine : il ne veut point nous rendre justice : il ne nous reste plus aucune espérance. Qu'allons-nous devenir ? Il faut , reprit Banoû , s'adresser au gouverneur de Damas. Je lui ai vendu plusieurs fois des étoffes

à crédit : il me doit même encore de l'argent : implorons son appui : je crois qu'il voudra bien employer son crédit pour nous.

Le lendemain Arouya , couverte de son voile , ne manqua pas d'aller chez le gouverneur. Elle demande à lui parler : on la mène à son appartement : il la reçut avec beaucoup de civilité , & la pria de se découvrir. Comme elle en connoissoit les conséquences , elle voulut s'en défendre ; mais il n'y eut pas moyen ; il la pressa si galamment de lever son voile , qu'elle ne put s'en dispenser.

Si la vue de cette jeune personne avoit enflammé le docteur & le cadi , elle ne fit pas moins d'effet sur le gouverneur , qui étoit un de ces vieux seigneurs qui courent toutes les beautés qui se présentent à leurs regards. Que de charmes ! s'écria-t-il ; je n'ai jamais rien vu de si piquant. Ah l'aimable personne ! Dites-moi , poursuivit-il , qui vous êtes , & ce qu'il y a pour votre service ? Monseigneur , répondit-elle , je suis femme d'un marchand , nommé Baou , qui a eu quelquefois l'honneur de vous vendre des étoffes. Oh que je le connois bien , interrompit-il , c'est un des hommes du monde que j'aime & que j'estime le plus. Qu'il est heureux d'avoir une si charmante femme ! Que son sort est digne d'envie ! Il est bien plutôt digne de pitié , inter-

rompit à son tour Arouya. Vous ne savez pas , seigneur , dans quel état est réduit l'infortuné Banou. En même-tems elle lui représenta la mauvaise situation des affaires de son mari , & lui dit les raisons qui l'obligeoient à le venir chercher.

C X L V I I I . J O U R .

LE gouverneur sachant de quoi il étoit question , fut fort prompt à promettre qu'il emploieroit son autorité à contraindre le docteur Danischmende à payer ce qu'il devoit à Banou ; mais il ne fut pas plus généreux que le cadi. Je vous accorde ma protection , dit-il à la jeune femme : j'enverrai chercher l'alfakih ; & s'il ne restitue pas de bonne grâce les mille sequins qu'il a reçus , il pourra bien s'en repentir. En un mot , je m'engage à vous les faire rendre , pourvu que dès ce moment vous commenciez à reconnoître ce que je prétends faire pour vous ; car nous autres seigneurs , nous voulons que la reconnoissance précède le service.

Comme la belle Arouya n'avoit pas plus d'envie de contenter la passion du gouverneur que celle des autres , elle se retira toute désolée. O Banou , dit-elle à son mari , il ne faut plus

compter sur rien : personne ne veut entrer dans nos peines , ni nous secourir en quelque manière que ce soit. Ces paroles mirent le vieux marchand au désespoir : il fit mille imprécations contre les hommes ; & il alloit les renouveler , quand sa femme lui dit : cessez de maudire les auteurs de nos maux : quel soulagement recevrez-vous des plaintes vaines qui vous échappent ? Il vaut mieux rêver à d'autres moyens de retirer votre argent , & j'en imagine un que Mahomet lui-même m'inspire. Ne me demandez pas , ajouta-t-elle , quel est ce moyen ; je ne juge pas à-propos de vous en instruire : contentez-vous de l'assurance que je vous donne qu'il fera beaucoup de bruit , & que nous serons pleinement vengés de l'alfakih , du cadi & du gouverneur. Fais tout ce qu'il te plaira , lui dit Banou , je m'abandonne à ton industrie.

La jeune marchande sortit aussi-tôt de sa maison , & après avoir traversé deux ou trois rues , elle entra dans la boutique d'un bahutier. Le maître la salua ; & lui dit : belle dame , que souhaitez-vous ? O maître , répondit-elle , j'ai besoin de trois coffres , je vous prie de me les donner bien conditionnés. Le bahutier lui en montra plusieurs de différente grandeur. Elle en choisit trois qui pouvoient sans peine contenir chacun un homme : elle les paya , & les fit sur le champ
porter

porter chez elle , puis elle s'habilla de ses plus riches habits , se para de toutes les pierreries que sa mauvaise fortune ne l'avoit pas encore réduite à vendre pour subsister , & elle n'oublia pas les parfums.

Dans un état si propre à charmer , elle alla trouver l'alfakih , & employant tous les airs libres & gracieux qu'une effronterie lui permettoit de prendre , elle ôta son voile , sans attendre que le docteur la priât de se découvrir. Puis le regardant avec des yeux capables de donner de l'amour aux hommes les plus insensibles : seigneur alfakih , lui dit-elle , je viens vous prier encore de rendre les mille sequins que vous devez à mon mari. Si vous les restituez pour l'amour de moi , vous pouvez compter sur ma reconnoissance. Belle dame , répondit le docteur , je suis toujours dans les mêmes sentimens : j'ai deux mille sequins à vous donner aux conditions que je vous ai proposées. Je vois bien , reprit Arouya , que vous n'en démordrez point : il faut donc me résoudre de bonne grâce à vous satisfaire. Je vous attends cette nuit , poursuit-elle en lui tendant une de ses belles mains qu'il baïsa avec transport : apportez l'argent que vous m'avez promis , & venez à dix heures précises frapper à la porte de ma maison : une esclave fidelle vous ouvrira , &

178 **LES MILLE ET UN JOUR,**
vous introduira dans mon appartement, où nous
passerons la nuit ensemble.

L'alfakih à ces paroles, qui lui promettoient
tout ce qu'il pouvoit souhaiter, ne fut pas maître
de lui. Il embrassa la jeune femme, sans qu'elle
pût s'en défendre. Mais elle se débarrassa de ses
mains promptement, & le voyant dans une dis-
position à ne pas manquer au rendez-vous qu'elle
lui donnoit, elle sortit de chez lui pour aller
faire le même personnage à l'hôtel du cadi.

J O U R C X L I X.

D'A B O R D qu'elle fut en particulier avec ce
Juge, elle lui dit : ô mon seigneur, depuis que
je vous ai quitté, je n'ai pas goûté un moment
de repos. J'ai mille fois rappelé dans ma mé-
moire toutes les choses que vous m'avez dites.
Il m'a paru que je ne vous déplaisois pas, &
qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous avoir pour
amant. Quelle satisfaction pour une bourgeoise
de se voir la maîtresse d'un cadi jeune & bien
fait ! ma vertu, je l'avoue, n'est point à l'épreuve
d'un sort si agréable.

Ce début enchantait le cadi. Oui, ma reine,
s'écria-t-il, vous ferez, si vous voulez, la pre-

mière dame de mon sérail, & la maîtresse souveraine de mes volontés. Abandonnez le vieux Banou, & venez demeurer chez moi. Non, seigneur, répondit Aronya, je ne puis me résoudre à lui causer un si grand déplaisir. D'ailleurs, par cette conduite, je me perdrois de réputation. Je veux éviter l'éclat, & n'avoir avec vous qu'un commerce secret. Hé, dans quel lieu, répliqua le cadi, pourrai-je vous entretenir ? Dans mon appartement, repartit la marchande : c'est l'endroit le plus sûr : Banou couche dans le sien : c'est un homme accablé de vieillesse & d'infirmités, il ne doit point nous causer d'inquiétude : venez dès cette nuit chez moi, si vous le souhaitez, ajouta-t-elle ; soyez à la porte de notre maison sur les onze heures, mais soyez-y sans suite ; car je serois au désespoir que quelqu'un de vos gens fût la foiblesse que j'ai pour vous.

Les précautions que prenoit la jeune femme, bien loin d'être suspectes au cadi, lui sembloient augmenter le prix de sa bonne fortune. Il ne manqua pas de témoigner à la dame le plaisir qu'il avoit de la voir dans des sentimens si favorables pour lui : il lui fit des caresses dont elle eut soin de modérer la vivacité, & il lui promit de se rendre chez elle à l'heure marquée. Là-dessus ils se séparèrent fort satisfaits, quoi-

180 LES MILLE ET UN JOUR,
qu'ils eussent tous deux des pensées bien différentes.

Voilà déjà deux amans disposés à donner dans le piège qu'elle leur tendoit : il ne restoit plus que le gouverneur à tromper , ce qui ne fut pas fort difficile. La jeune marchande eut l'adresse de l'amorcer comme les autres : il crut de bonne foi tout ce qu'elle lui dit , & le résultat de leur entretien fut qu'elle lui donna rendez-vous à minuit chez elle , & qu'il jura de s'y trouver seul pour faire les choses avec la discrétion qu'elle souhaitoit.

Grand prophète ! dit Arouya , lorsqu'elle fut hors du palais du gouverneur : ô protecteur des fidèles Musulmans ! Mahomet , vous qui du ciel où vous êtes , avez les yeux ouverts sur les démarches que je fais , vous voyez le fond de mon ame : achevez de faire réussir mon dessein , & ne m'abandonnez pas dans les périls de l'exécution.

Après cette apostrophe qu'elle crut devoir faire pour parvenir plus sûrement au but qu'elle se proposoit , elle se sentit remplie de confiance , & suivant tous ses mouvemens , comme autant d'avis secrets du prophète , elle alla acheter toutes sortes de fruits & des confitures qu'elle fit porter à sa maison. Elle avoit une vieille esclave dont elle connoissoit la fidélité ; elle l'instruisit

de son projet , & lui donna ses ordres. Elles commencèrent ensuite à préparer un appartement ; elles arrangèrent les meubles , & dressèrent une table sur laquelle on mit plusieurs bassins de porcelaine remplis de fruits & de confitures sèches. Quand la jeune marchande auroit eu dessein de rendre heureux ses amans , elle n'auroit pas fait de plus grands préparatifs pour les recevoir.

Elle attendoit leur arrivée avec une extrême impatience : elle craignoit même quelquefois qu'ils ne vinssent pas ; mais sa crainte étoit fort mal fondée : les espérances qu'ils avoient conçues étoient trop agréables , pour qu'ils pussent les abandonner. Le docteur Danischmende , entre autres , se tenoit alerte ; & comme premier en date , il ne manqua pas d'être à la porte de Banou à dix heures précises : il frappe , la vieille esclave ouvre , le fait entrer & le conduit à l'appartement de sa maîtresse , en lui disant tout bas : prenez bien garde de faire du bruit , de peur de reveiller le vieux marchand qui repose.

Aussi-tôt que Danischmende vit Arouya , qui s'étoit parée avec autant de soin que s'il eût été question de recevoir un amant aimé , il fut ébloui de l'éclat de ses charmes , & lui dit d'un air passionné : ô phénix de la prairie de la beauté , je ne puis assez admirer mon bonheur ! Voilà

poursuivit-il, en jetant une bourse sur une table; les deux mille sequins que je vous ai promis; ce n'est pas trop payer une si bonne fortune.

J O U R C L.

AROUYA sourit à ce discours; elle tendit la main à l'alfakih, & après l'avoir fait asseoir sur un sofha, elle lui dit: seigneur docteur, ôtez votre turban & votre ceinture; mettez-vous à votre aise: vous êtes ici comme chez vous. Dalla Moukhtala, continua-t-elle en s'adressant à la vieille esclave, viens m'aider à déshabiller mon amant, car ses habits le gênent. En parlant ainsi, la dame défit elle-même la ceinture de Damischmende, & l'esclave lui ôta son turban; elles le dépouillèrent ensuite toutes deux de sa robe; de manière qu'il demeura en veste & la tête nue. Commençons, lui dit alors la jeune marchande, par les rafraîchissemens que je vous ai préparés: en même-tems ils se mirent à manger des confitures & à boire des liqueurs.

Sur la fin de ce repas, que la dame avoit soin d'égayer par des discours qui charmoient l'alfakih, on entendit du bruit dans la maison. Arouya en parut allarmée, comme si elle n'eût pas su ce que c'étoit. Dalla, dit-elle à la vieille esclave

d'un air inquiet , va voir ce qui peut causer le bruit que nous entendons. Dalla sortit de la chambre , & y revint un moment après en disant à sa maîtresse avec beaucoup de trouble & d'altération : ah madame , nous sommes perdues ! votre frère vient d'arriver du Caire. Il est en ce moment avec votre mari , qui va vous l'amener ici tout-à-l'heure. O fatale arrivée ! s'écria la femme de Banou , en affectant un grand chagrin ; le fâcheux contre-tems ! ce n'est pas assez qu'on vienne troubler mes plaisirs , il faut encore qu'on me surprenne avec mon amant , & que je passe pour une femme infidelle dès le premier pas que je fais contre mon devoir ! Que vais-je devenir ? Comment puis-je prévenir la honte que je crains ? Vous voilà bien embarrassée , dit la vieille esclave , que le seigneur Danischmende s'enferme dans un des trois coffres que votre mari a fait faire pour y mettre des marchandises qu'il veut envoyer à Bagdad. Ils sont dans votre cabinet , & nous en avons les clefs.

Le conseil de Dalla fut approuvé : le docteur passa dans le cabinet , & se mit dans un des trois coffres , qu'Arouya elle-même ferma à double tour , en disant à Danischmende : ô mon cher Alfakih , ne vous impatientez pas ; aussi-tôt que mon frère & mon mari se seront retirés , je

viendrai vous rejoindre , & nous passerons ensemble le reste de la nuit d'autant plus agréablement , que nos plaisirs auront été interrompus.

La promesse qu'Arouya faisoit au docteur de le venir tirer de sa prison , & l'espérance qu'elle lui donnoit de le bien dédommager des mauvais momens qu'il alloit passer dans le coffre , l'empêchèrent de s'affliger d'une aventure qui devoit avoir des suites encore plus désagréables pour lui. Au lieu de soupçonner la sincérité de la dame , & de s'imaginer que l'état où il se voyoit , pouvoit être un piège qu'on lui avoit rendu , il aim mieux se persuader qu'on l'aimoit , & se livrer aux plus douces illusions dont se repaissent les amans qui se flattent en vain d'obtenir l'accomplissement de leurs vœux.

La jeune marchande le laissa dans son cabinet , & revint dans sa chambre , en disant tout bas à son esclave : en voilà déjà un qui a donné dans mes filets : nous verrons si les autres m'échapperont. C'est ce que nous saurons bientôt , répondit Dalla , car il est près d'onze heures , & je ne crois pas que le cadi manque de se trouver au rendez-vous. La vieille esclave avoit raison de penser que ce juge ne feroit pas moins exact que le docteur ; en effet , on entendit frapper à la porte de Banou , même avant l'heure marquée.

Dalla courut ouvrir, & voyant que c'étoit un homme, elle lui demanda son nom. Je suis, dit-il, le cadi : parlez bas, lui répondit l'esclave, vous pourriez réveiller le seigneur Banou : ma maîtresse, qui a un grand foible pour vous, m'a ordonné de vous introduire dans son appartement ; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre, je vais vous y mener. Le juge sentit redoubler sa flamme à ces paroles : il suivit Dalla qui le conduisit à l'appartement de la jeune marchande.

O ma reine ! s'écria-t-il, en abordant la belle Arouya, je vous vois enfin. Avec quelle impatience ai-je attendu cet heureux moment ! Il m'est donc, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, il m'est donc permis de concevoir les plus charmantes espérances ! Non, il n'est point de bonheur qui soit comparable au mien. La jeune marchande relevant le cadi, le pria de s'asseoir sur le sopha, & lui dit : seigneur, je suis bien aise que vous ayez un peu de goût pour moi, puisque vous êtes l'homme du monde pour qui j'en ai le plus, ou pour mieux dire, la première personne qui se soit attirée mon attention : cette vieille esclave vous le dira ; depuis le dernier entretien que j'ai eü avec vous, je ne fais que languir : je lui parle de vous sans cesse, & ma passion ne me laisse pas un moment de repos.

JOUR CL I.

QUAND le cadî entendit parler Arouya dans ces termes , peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit : haut cyprès , lui dit-il , vivante image des houris , vous m'enchantez par de si douces paroles : achevez , de grâce , de mettre le comble à mes vœux ; mais , ma princesse , hâtez-vous de me satisfaire , je vous en conjure , car vous m'avez mis hors de moi-même , & je ne me possède plus. Je suis ravie , reprit la dame , de vous voir si amoureux ; cela flatte agréablement ma tendresse , & votre impatience me fait trop de plaisir pour différer plus long-tems à la contenter. Je vous avois préparé des rafraîchissemens , & je voulois boire des liqueurs avec vous ; mais puisque vous êtes si passionné , il faut que je cède à vos instances : déshabillez-vous donc , & vous couchez dans ce lit que vous voyez : je vais cependant dans l'appartement de mon mari pour favoir si le vieillard repose , & dans un moment je reviendrai vous trouver.

Le juge , à ce discours , s'imaginant qu'il tenoit déjà dans ses bras l'objet de ses desirs , ôta promptement ses habits & se mit au lit. A peine fut-il couché , qu'il entendit du bruit. Un instant après , Arouya revint fort émue , & lui dit : ah ,

seigneur cadi , vous ne savez pas ce qui vient d'arriver : nous avons ici un vieil esclave que je n'ai pas voulu mettre dans ma confiance , parce qu'il m'a paru trop attaché à mon mari : il vous a vu entrer dans ma maison , il en a averti son maître , qui a sur le champ envoyé chercher mes parens pour être témoins de mon infidélité. Ils vont tous venir dans mon appartement : je suis la plus malheureuse personne du monde. En achevant ces paroles , elle se mit à pleurer ; ce qu'elle fit avec tant d'art , que le cadi la crut fort affligée.

Consolez-vous , mon ange , lui dit-il , vous n'avez rien à craindre : je suis le juge des Musulmans , & je saurai bien , par mon autorité , imposer silence à vos parens & à votre mari. Je les menacerai tous ; je leur défendrai de faire aucun éclat , & vous devez être persuadée qu'ils craindront mes menaces. Je n'en doute pas , mon seigneur , reprit la jeune marchande ; aussi n'est-ce pas le ressentiment de mon époux , ni la colère de mes parens que j'appréhende. Je fais bien qu'appuyée de votre protection , je suis à couvert des châtimens ; mais , hélas ! je vais passer pour une infâme , & je deviendrai l'opprobre & le mépris de ma famille. Quel sujet de douleur pour une femme qui jusqu'ici n'a pas donné la moindre occasion de soupçonner sa vertu ! Que dis-je ,

soupponner? J'ose dire qu'on me regarde comme le modèle des femmes raisonnables : je vais perdre en un moment une si belle réputation. A ces mots elle recommença à pleurer & à lamenter d'un air si naturel , que le juge en fut attendri.

O lumière de mes yeux , s'écria-t-il , je suis touché de ton affliction ; mais cesse de t'y abandonner , puisqu'elle t'est inutile. Que te sert-il de répandre tant de larmes pour un malheur inévitable ? Dalla Moukhtala interrompit en cet endroit le juge , & dit : grand cadi des fidèles , & vous belle rose du jardin de la beauté , écoutez-moi l'un & l'autre. J'ai de l'expérience , & ce n'est pas la première fois que j'ai fait plaisir à des amans embarrassés. Pendant que vous ne songez tous deux qu'à vous attendrir , je pense aux moyens de vous tirer d'embarras ; & si mon seigneur le cadi veut , nous allons tromper le seigneur Banou & les parens de ma maîtresse. Et comment cela , dit le Juge ? Vous n'avez , reprit la vieille esclave , qu'à vous enfermer dans un certain coffre qui est dans le cabinet d'Arrouya : je suis bien assurée qu'on ne s'avisera pas de vous en demander la clef. Ah ! très-volontiers , répondit le cadi ; je consens pour quelques momens de me mettre dans ce coffre , si vous le jugez à propos. Alors la jeune dame témoigna que cela lui feroit plaisir , & assura le juge qu'un instant

après que son mari & ses parens auroient visité son appartement , & se feroient retirés , elle ne manqueroit pas de le venir tirer du coffre.

Sur cette assurance , & sur la promesse que la marchande fit au cadi de payer avec usure la complaisance qu'il vouloit bien avoir pour elle , il se laissa enfermer comme l'alfakih.

Il ne restoit plus que le gouverneur , qui vint aussi à minuit se présenter à la porte. Dalla l'introduisit de même que les deux autres , & Arouya le reçut de la même manière. Elle lui fit bien des caresses , & lorsqu'elle s'aperçut que le vieux seigneur devenoit trop pressant , elle fit un signe dont elle étoit convenue avec Dalla qui sortit. Un moment après on entendit frapper assez rudement à la porte de la rue , & bientôt la vieille esclave entra dans la chambre avec précipitation , en disant d'un air effrayé : ah ! madame , quel contre-tems ! le cadi vient d'entrer , on le conduit dans l'appartement de votre mari. O ciel ! s'écria la jeune marchande , quel fatal événement ! Ma chère Dalla , poursuivit-elle , va doucement écouter ce que ce juge dit à Banou , & reviens nous en instruire. La vieille esclave sortit une seconde fois ; & pendant qu'elle faisoit semblant d'être occupée à s'acquitter de la commission dont sa maîtresse l'avoit chargée , le gouverneur dit à la dame : qui peut amener ici le

Cadi à l'heure qu'il est ? Banou auroit-il quelque mauvaise affaire ? Non , répondit Arouya , & je ne suis pas moins étonnée que vous de l'arrivée de ce juge.

CLII. JOUR.

DALLA , peu de tems après , revint sur ses pas , & dit à sa maîtresse : madame , j'ai prêté une oreille attentive aux discours qui se tiennent dans l'appartement du seigneur Banou , & j'en ai assez entendu pour savoir de quoi il s'agit. Le cadi vient dans cette maison pour vous interroger en présence de Danischmende dont il est accompagné. Ce docteur soutient qu'il vous a rendu les sequins que votre époux lui a prêtés. Le grand visir , qu'on a informé de cette affaire , a chargé le cadi de l'approfondir dès cette nuit , pour lui en rendre compte demain matin.

Là-dessus Arouya eut recours aux larmes , & pria le gouverneur de vouloir bien se cacher , en lui disant : mon seigneur , je vous conjure d'avoir pitié de moi. Le cadi , Banou & Danischmende vont venir ici ; épargnez-moi la honte de passer pour une femme infidèle ; ayez quelque égard à la foiblesse que j'ai pour vous ; entrez dans mon cabinet , & permettez que je vous



Monsieur, je vous conjure d'avoir pitié de moi.

c. p. mariller del.

Gravé par J. M. Chou.

enferme dans un coffre pour quelques instans. Comme le vieux seigneur marquoit avoir quelque répugnance pour ce qu'on lui proposoit , la dame se jeta à ses pieds , & eut enfin le pouvoir de le persuader.

Le gouverneur fut donc mis dans le troisième coffre. Alors la femme du marchand ferma le cabinet , & alla trouver son mari pour lui compter tout ce qui s'étoit passé. Après s'être tous deux réjouis aux dépens des trois amans infortunés , Banou dit : Hé , de quelle manière prétendez-vous dénouer cette aventure ? Vous le ferez demain , répondit Arouya. Souvenez-vous seulement que je vous ai promis de nous venger d'une manière éclatante , & soyez assuré que je vous tiendrai parole.

En effet , le jour suivant elle se rendit à son palais , & se glissa dans la salle où je donnois audience à mes peuples. Aussi-tôt que je l'aperçus , son air noble & la beauté de sa taille attirèrent mon attention. Je la fis remarquer à mon grand visir. Voyez-vous , lui dis-je , cette femme bien faite ? dites-lui de s'approcher de mon trône. Le visir lui dit de s'avancer : elle fendit la presse , & vint se prosterner devant moi. Quel sujet vous amène ici , lui dis-je ? levez-vous , & parlez. O puissant monarque du monde , répondit-elle après s'être relevée , puissent les jours de

vosre majesté être éternels , ou du moins ne finir qu'avec les siècles. Si vous voulez avoir la bonté de m'entendre , je vais vous conter une histoire qui vous surprendra. Je le veux bien , lui dis-je ; je suis disposé à vous écouter.

Je suis femme ; reprit-elle , d'un marchand nommé Banou , qui a l'honneur d'être vosre sujet , & de demeurer dans vosre ville capitale. Il prêta , il y a quelques années , mille sequins au docteur Danischmende qui soutient qu'il ne les a pas reçus. J'ai été chez cet alfakhi les lui demander. Il m'a répondu qu'il ne devoit rien à mon mari , mais qu'il me donneroit deux mille sequins , si je voulois satisfaire les desirs qu'il m'a témoignés. J'ai été me plaindre au cadi de la mauvaise foi du docteur ; le juge m'a déclaré qu'il ne me rendroit pas justice , à moins que je n'eusse pour lui la complaisance que Danischmende a exigé de moi. Confuse , indignée du mauvais caractère du cadi , je l'ai quitté brusquement , & me suis adressée au gouverneur de Damas , parce que mon mari est connu de lui. J'ai imploré son secours ; mais je ne l'ai pas trouvé plus généreux que le cadi , & il n'a rien épargné pour me séduire.

J'avois de la peine à croire ce qu'elle me racontoit , ou plutôt je soupçonnois Arouya d'inventer cette fable pour rendre auprès de moi un
mauvais

mauvais office à Danischmende , au cadi , & au gouverneur. Non , non , lui dis-je , je ne puis ajouter foi au discours que vous me tenez ; je ne faurois me persuader qu'un docteur soit capable de nier qu'il ait reçu une somme qu'on lui a prêtée , ni qu'un homme que j'ai choisi pour rendre justice au peuple , vous ait fait une insolente proposition. O roi du monde , me dit la femme de Banou , si vous refusez de me croire sur ma parole , du moins j'espère que vous en croirez les témoins irréprochables que j'ai de tout ce que je dis. Où sont-ils , ces témoins , repris je avec étonnement ? Sire , repartit-elle , ils sont chez moi ; envoyez - les , s'il vous plaît , chercher tout-à-l'heure , leur témoignage ne sera point suspect à votre majesté.

J'envoyai sur le champ des gardes à la maison de Banou , qui leur livra les trois coffres où étoient les amans. Les gardes les ayant apportés en ma présence , Aronya me dit ; mes témoins sont là-dedans. En achevant ces paroles , elle tira de dessous sa robe trois clefs , & ouvrit les coffres. Jugez quelle fut ma surprise , de même que celle de toute ma cour , lorsque nous aperçûmes le docteur , le gouverneur & le cadi , tous trois presque nus , pâles , défaits , & très-mortifiés du dénouement de l'aventure. Je ne pus d'abord m'empêcher de rire de les voir dans cette situation , qui

ne manqua pas d'exciter aussi les ris de tous les spectateurs. Mais je pris bientôt un air sérieux, & j'apostrophai les amans dans des termes qu'ils méritoient. Après leur avoir fait publiquement des reproches, je condamnai le docteur Danischmende à donner quatre mille sequins d'or à Banou; je déposai le cadi, & confiai le gouvernement de la ville de Damas à un autre seigneur de ma cour. Ensuite ayant fait ôter les coffres, j'ordonnai à la jeune marchande de lever son voile. Montrez-nous, lui dis-je, ces traits dangereux, dont la vue a été si fatale à ces trois personnes qui s'en sont laissé charmer.

CLIII. JOUR.

LA femme de Banou obéit; elle leva son voile, & nous fit voir toute la beauté de son visage. L'émotion que cet évènement, & la nécessité de demeurer exposée aux regards de toute ma cour, lui causoient, ajoutoit un nouvel éclat à son teint. Je n'ai jamais rien vu de si beau qu'Aronya. J'admire ses charmes, & je m'écriai dans l'excès de mon admiration : ah qu'elle est belle ! l'alfakih, le cadi & le gouverneur ne me paroissent plus si coupables.

Je ne fus pas le seul qu'elle frappa. A la vue

de son incomparable beauté, il s'éleva dans ma cour un murmure applaudissant. Tout le monde n'avoit des yeux que pour elle : on ne pouvoit se lasser de la regarder ni de la louer. Comme je témoignai que je souhaitois d'entendre un détail circonstancié de l'histoire qu'elle venoit de nous conter succinctement, elle nous en fit un récit avec tant d'esprit & de grâce, qu'elle augmenta encore notre admiration. La salle d'audience retentit de louanges; & ceux qui connoissoient Bannou, malgré le mauvais état de ses affaires, le trouvoient trop heureux d'avoir une si charmante femme.

Après qu'elle eut satisfait ma curiosité, elle me remercia de la justice que je lui avois rendue, & se retira chez elle. Mais, hélas ! si elle cessa d'être devant mes yeux, elle ne cessa point de s'offrir à ma pensée. Je fus sans cesse occupé de son image. Je ne pus m'en distraire un seul moment. Et enfin, m'apercevant qu'elle troubloit mon repos, j'envoyai secrètement chercher son époux; je le fis entrer dans mon cabinet, & je lui parlai de cette sorte : Écoutez, Bannou, je fais la situation où vous a réduit votre cœur généreux, & je ne doute point que le chagrin de ne pouvoir plus vivre comme vous avez toujours vécu jusqu'ici, ne vous soit plus sensible que votre misère même; j'ai résolu de vous remettre en état de régaler vos amis,

vous pourrez même faire plus de dépense que vous n'en avez jamais fait, sans craindre de retomber dans la pauvreté. En un mot, je veux vous accabler de biens, pourvu que de votre côté vous soyez disposé à me faire un plaisir que j'exige de vous. Je suis épris d'une passion violente pour votre femme : répudiez-la, & me l'envoyez. Faites-moi ce sacrifice, je vous en conjure, & par reconnoissance, outre toutes les richesses que je veux vous donner, je consens que vous choisissiez la plus belle esclave de mon sérail ; je vais vous mener moi-même dans l'appartement de mes femmes, & vous prendrez celle qui vous plaira davantage.

Grand roi, me répondit Banou, les biens que vous me promettez, quelque considérables qu'ils puissent être, ne sauroient me tenter, s'il faut les acheter par la perte de ma femme. Arouya m'est cent fois plus chère que toutes les richesses du monde. Jugez, sire, de mes sentimens par les vôtres, & vous verrez si je puis être ébloui de la fortune brillante que vous m'offrez. Cependant tel est l'amour que j'ai pour mon épouse, que je suis capable de préférer sa propre satisfaction à la mienne. Je vais de ce pas la trouver, lui apprendre l'effet que sa beauté a produit sur vous, & les offres que vous me faites pour que je vous cède sa possession ; peut être que, charmée d'une conquête si glorieuse, elle me laissera voir une secrète

envie d'être répudiée; & si cela est, je jure que je la répudierai sans balancer, malgré la tendresse que j'ai pour elle : je m'immolerai à son bonheur, quelque chagrin que me puisse causer sa perte.

Il ne me disoit rien qu'il ne fût effectivement capable de faire. Aussi-tôt qu'il m'eut quitté, il alla chez lui rendre compte à sa femme de l'entretien qu'il venoit d'avoir avec moi : Arouya, lui dit-il, après lui avoir dit tout ce que je lui avois proposé, ma chère Arouya, puisque vous avez charmé le roi, profitez de votre bonne fortune. Allez vivre avec ce jeune monarque; il est aimable, & plus digne que moi de vous posséder. En faisant son bonheur, vous jouirez d'un sort plus beau que celui d'être associée à mes malheurs. Il ne put achever ces paroles sans répandre quelques larmes. Sa femme en fut vivement touchée. O Banou ! lui répondit-elle, vous imaginez-vous me causer quelque joie en m'apprenant l'amour du roi ? pensez-vous que la grandeur me touche ? Ah ! détrompez-vous si vous avez cette pensée, & croyez plutôt, tout malheureux que vous êtes, que j'aime mieux vivre avec vous qu'avec aucun prince du monde.

Le vieux marchand fut enchanté de ce discours. Il embrassa sa femme avec transport. Phénix du siècle, s'écria-t-il, que vous méritez de louanges ! vous êtes digne de régner sur le cœur auquel

198 LES MILLE ET UN JOUR,
vous me préférez. Il n'est pas juste qu'une épouse si charmante soit le partage d'un homme tel que moi. Je suis déjà dans un âge fort avancé, & vous n'êtes encore qu'au commencement de vos beaux jours. Je ne suis qu'un infortuné, & vous pouvez, en m'abandonnant, vous faire la plus heureuse destinée. C'est demeurer trop long-tems liée à un homme qui n'a rien qui vous parle en sa faveur, que votre vertu. Ne vous refusez point au rang où l'amour vous appelle; &, sans envisager quelle sera ma douleur quand je vous aurai perdue, consentez que je vous répudie pour rendre votre sort plus agréable.

C L I V. J O U R.

PLUS Banou témoignoît vouloir me céder Aronya, plus elle résistoit. Enfin, après un long combat où l'amour conjugal demeura le plus fort, le marchand dit à sa femme : O ma chère épouse, contentez-vous donc de régner sur mon cœur, puisque vous bornez-là tous vos desirs; mais que dirai-je au roi? il attend ma réponse, & il se flatte sans doute qu'elle sera telle qu'il la souhaite. Si je vais lui annoncer vos refus, que n'avons nous point à craindre de son ressentiment? Songez que c'est un souverain. Vous savez qu'il peut tout.

Peut-être emploiera-t-il la violence pour vous obtenir ? je ne pourrai vous défendre contre un rival si puissant.

Je vois bien , répondit Arouya , le malheur qui nous menace ; mais il n'est pas impossible de l'éviter. Au lieu d'aller trouver le roi , & de l'irriter en lui apprenant que je renonce à l'honneur qu'il me veut faire , prenez tout l'argent qui vous reste : emportons ce que nous avons de plus précieux : éloignons-nous de Damas : fuyons , & nous recommandons au prophète , il ne nous abandonnera point. Banou goûta cet avis , & résolut de le suivre.

Ils n'eurent pas plutôt formé cette résolution , qu'ils l'exécutèrent. Ils sortirent de la ville dès le jour même , & marchèrent vers le grand Caire. J'appris tout cela le lendemain de Dalla Mouchala qui n'avoit pas voulu accompagner sa maîtresse , & qui me fut amenée par un homme de confiance que j'avois envoyé chez Banou , dans l'impatience où j'étois de le revoir. Si j'eusse été moins maître de mes passions , & que j'eusse absolument voulu me satisfaire , j'aurois bientôt eu Arouya malgré elle dans mon sérail : je n'avois qu'à faire courir sur ses pas ; mais ç'eût été commettre une action injuste , & je n'ai jamais aimé à contraindre les cœurs.

Je laissai donc à la femme du marchand la li-

berté de me fuir & de se retirer où il lui plaisoit, & je m'étudiai à vaincre un amour malheureux; étude qui ne fut pas moins vaine que pénible. Arouya, malgré tous les efforts que je faisois pour l'éloigner de ma pensée, m'étoit toujours présente : sa beauté & sa vertu l'établirent dans mon cœur, & depuis plus de vingt années son souvenir me rend insensible aux charmes de mes esclaves les plus belles; les plus piquantes m'amusaient sans m'occuper.

Bedreddin Lolo finit en cet endroit son histoire. Le visir Atalmulc & le prince Séyf el Moulouk lui demandèrent s'il ne savoit point ce qu'Arouya pourroit être devenue. Il répondit que non, & qu'il n'en avoit aucunes nouvelles depuis qu'elle avoit quitté Damas. Il faut avouer, dit alors le favori en souriant, que nous sommes des amans assez singuliers. Le roi se rend aux premiers regards d'une petite bourgeoise, qui lui préfère un vieillard; & pendant plus de vingt ans, il en conserve un tendre souvenir, sans en avoir été aimé. Moi j'aime une femme qui vivoit du tems de Salomon; & le visir, mais je me trompe, ajouta-t-il, en se reprenant; pour le seigneur Atalmulc, je conviens qu'il auroit tort d'oublier la princesse Zélica : elle en a trop bien usé avec lui pour qu'il en perde la mémoire.

Le roi de Damas ne put s'empêcher de rire de

la réflexion de Séyf el Moulouk. Il en rioit encore , quand tout-à-coup il apperçut un assez grand nombre de chameaux & de chevaux qui païssoient dans une prairie. Il y remarqua aussi plusieurs pavillons tendus , sous lesquels il y avoit des hommes qui passoient le tems à boire & à manger. Gagnons cette prairie , dit-il au visir & au favori : sachons qui sont les gens que nous voyons , & où ils vont. Aussi-tôt ils poussèrent leurs chevaux vers les pavillons ; & à mesure qu'ils s'en approchoient , ils découvroient de nouvelles choses.

C L V. J O U R.

LO R S Q U' I L S furent auprès de la prairie , & qu'ils purent clairement distinguer les objets , ils s'apperçurent que toutes les tentes étoient magnifiques , & qu'il y en avoit une entr'autres d'une étoffe d'or & de soie , sous laquelle ils démêlèrent un grand homme richement vêtu & de fort bonne mine. Il étoit assis les jambes croisées sur un très-beau tapis de pied ; & on voyoit devant lui différentes sortes de mets servis dans des plats d'or. A quelques pas de lui s'élevoit un buffet paré d'une infinité de vases précieux. Ce vénérable personnage , qui pouvoit avoir cinquante ans,

mangeoit tout seul : vingt ou trente officiers , habillés fort proprement , se tenoient debout derrière lui , & deux esclaves bien armés , faisoient la garde à l'entrée de son pavillon.

Comme Bedreddia & ses compagnons le voyoient distinctement , il les voyoit de même. Il leur envoya un de ses officiers pour leur demander qui ils étoient , & où ils alloient. Mon ami , dit le roi de Damas à l'officier , nous sommes trois marchands joailliers ; nous venons de la cour de Circassie , & nous allons à Bagdad : apprenez-nous , de grâce ; à votre tour , le nom de votre maître : c'est sans doute quelque puissant prince qui voyage par curiosité. Non , seigneur , répondit l'officier , mon maître ne compte point de kans parmi les ayeux : il ne se pique point d'une illustre origine ; il se pique seulement d'avoir l'ame grande & généreuse : il s'appelle Aboulfaouaris , surnommé par excellence le grand voyageur. Il méritoit , à la vérité , de naître prince , car il en a toutes les manières : il demeure ordinairement à Basra , où il a fait bâtir un palais de marbre : il reçoit parfaitement tous ceux qui le viennent voir , & personne ne sort de chez lui sans avoir reçu quelque présent. Il donne presque tous les jours à manger aux plus grands seigneurs de la cour de Basra , & le roi prend tant de plaisir à son entretien , qu'il l'en-

voie souvent chercher pour lui faire raconter ses aventures. Il faut donc , dit Bedreddin , qu'il lui en soit arrivé de fort surprenantes. On ne peut rien entendre de plus extraordinaire , repartit l'officier ; mais après tout , il n'est pas fort étonnant qu'un homme qui a parcouru la mer des Indes , qui en connoît presque toutes les isles , ait vu des choses singulières.

L'officier , après avoir ainsi parlé , retourna vers son maître , qui ne fut pas plutôt que les étrangers qui s'offroient à sa vue étoient des marchands , qu'il se leva , & sortit de sa tente pour les aller recevoir. Il se fit de part & d'autre beaucoup de complimens ; ensuite Aboulfaouaris ayant obligé Bedreddin , Atalmulc & Séyf el Moulouk d'entrer sous son pavillon , il les pria de s'asseoir sur le tapis de pied , & de manger avec lui. Ils firent ce qu'il souhaitoit : ils mangèrent de plusieurs ragoûts fort bons , burent des liqueurs que des esclaves leur présentèrent dans des coupes d'or enrichies de rubis & d'émeraudes.

Aboulfaouaris fit paroître tant d'esprit pendant le repas , que le roi de Damas & ses deux compagnons en furent charmés. Quoique vif , il pensoit avec beaucoup de justesse , & parloit fort agréablement. Bedreddin se savoit bon gré d'avoir rencontré un homme de si bonne conversa-

tion. Il lui en témoigna sa joie , & le pria de souffrir qu'ils allassent de compagnie. Aboulfaouaris répondit à cela fort poliment , & ils continuèrent à s'entretenir : cependant les esclaves du grand voyageur chargeoient les chameaux qu'ils avoient déchargés pour les laisser paître & reposer : ils plioient les tentes , & il n'en restoit plus à enlever que celle de leur maître , qui voyant qu'il falloit partir se leva , monta sur un très-beau cheval qui lui fut amené par un de ses officiers , & se mit en marche avec les trois faux marchands , & tout son monde , qui consistoit en plus de deux cens personnes , armées de flèches & de sabres : ainsi la caravane n'étant pas facile à piller , marchoit vers Basra en toute assurance à petites journées.

C L V I. J O U R.

ABLOULFAOUARIS conçut insensiblement de l'amitié pour le roi de Damas & pour ses compagnons , peut-être parce qu'il s'aperçut qu'il leur plaisoit , & qu'ils l'écoutoient comme un oracle. L'attention avide qu'ils prêtoient à ses discours , le mit en humeur de parler : il commença à les entretenir de ses voyages. Il y a peu d'hommes de mon âge ; leur dit-il , qui-

aient autant voyagé que moi : je connois mieux la côte de la mer des Indes , que mon propre pays : j'ai vu des choses si prodigieuses , que je n'oserois les écrire , de peur de passer pour un imposteur : les aventures mêmes qui me sont arrivées sont pour la plupart si extraordinaires , que les personnes à qui je les ai racontées , n'y auroient point ajouté foi , si je n'étois pas connu pour un homme ennemi du mensonge.

Le seigneur Aboulfaouaris donnoit trop beau jeu au roi de Damas & à Séyf el Moulouk , pour ne pas exciter leur curiosité. Ils se mirent à le presser vivement de leur conter son histoire , & il se rendit bientôt à leurs instances. Oui , mes seigneurs , leur dit-il , j'y consens , puisque vous paroissez le souhaiter avec ardeur ; mais je vous prie de vous ressouvenir de ce que je viens de vous dire : vous aurez de la peine à croire une partie des choses que vous allez entendre.

LES AVENTURES SINGULIÈRES

D' A B O U L F A O U A R I S ,

Surnommé le Grand Voyageur.

I. V O Y A G E .

JE suis fils d'un maître de navire de Basra , & je me nomme Aboulfaouaris. Mon père m'obligeoit dès mon enfance à l'accompagner dans les

206 LES MILLE ET UN JOUR,
voyages qu'il faisoit sur la mer des Indes ; de
manière qu'à douze ans je connoissois déjà une
partie des isles qu'elle recèle dans son vaste con-
tour. Il amassa quelques biens , il se mit dans le
commerce , & dans moins de dix années il de-
vint un des plus riches marchands de Basra.

Un jour il me dit : mon fils , j'ai quelques
comptes importans à régler avec mon corres-
pondant de l'isle de Serendib , j'ai résolu de vous
envoyer en ce pays-là pour y terminer mes affai-
res. Quelque regret que j'eusse de quitter mon
père , le désir de voir la fameuse ville de Seren-
dib , où j'avois déjà été à la vérité , mais dans
un âge peu propre à en remarquer les beautés ,
me fit accepter avec joie la commission qu'il me
donnoit. Je partis bientôt avec toutes les ins-
tructions & tous les pouvoirs nécessaires. Je m'em-
barquai dans le port de Basra sur un vaisseau
chargé de marchandises pour Surate & pour l'isle
de Serendib.

Nous traversâmes le golfe de Basra , qui a plus
de trois cents lieues de long , & cinquante de
large. Il est formé par la pointe orientale de l'A-
rabie heureuse , & la méridionale de la Perse ;
& les deux pointes de ce golfe viennent se join-
dre à son embouchure vers Ormus. Nous nous
arrêtâmes quelque temps à cette dernière ville ,
puis nous entrâmes dans la pleine mer de Perse ,

& tournâmes à l'est vers Surate , où nous arrivâmes heureusement. Nous y laissâmes les marchandises qui étoient destinées pour ce lieu-là , & nous nous en allâmes à l'isle de Serendib débarquer les autres.

Nous eûmes le bonheur de nous y rendre sans aucun fâcheux accident. La première chose que je fis , fut de demander la demeure du correspondant de mon père. On me l'eut bientôt enseigné , parce qu'il n'y avoit personne dans la ville de Serendib qui ne connût le seigneur Habib. C'étoit un des plus riches négocians de toute l'isle , & un très-honnête homme. Il me fit un accueil tel que je le devois attendre du meilleur ami de mon père. Après m'avoir embrassé , il me dit qu'il ne souffriroit point que je logeasse ailleurs que chez lui , & il me fut impossible de m'en défendre.

Comme il entendoit parfaitement les affaires , & qu'il ne vouloit rien que de juste , nous eûmes en peu de jours terminé nos comptes. J'allois voir dans mes heutes de relâche les raretés de la ville qui sont en très-grand nombre. Je m'instruisois des loix de ces peuples , de leurs occupations , de leur gouvernement. Enfin , au bout de cinq ou six semaines mes affaires se trouvant finies , & ma curiosité pleinement satisfaite , je me préparai à m'en retourner , & je n'en ar-

tendis pas long-tems l'occasion. Un vaisseau de Surate qui étoit venu à Serendib pour y échanger des marchandises , étoit prêt à se remettre en mer , & je devois m'y embarquer.

La veille de mon départ , comme je m'en revenois chez mon hôte environ sur le midi , je vis passer auprès de moi une dame parfaitement bien faite , magnifiquement vêtue , & suivie d'un esclave qui lui portoit quelques emplettes qu'elle venoit de faire. Quoiqu'un voile épais dérobat à mes yeux la beauté de son visage , je ne laissai pas d'être frappé de son grand air & de la majesté de son port. Je m'arrêtai pour la considérer , & mon attention me faisant remarquer de nouveaux charmes dans sa personne , je ne pus m'empêcher de m'écrier dans mon transport : O l'aimable personne ! c'est sans doute la favorite du roi ! Elle entendit ces paroles ; elle s'arrêta avec surprise , & me regarda fort attentivement ; puis elle continua son chemin , sans rien dire , ni même sans donner aucune marque qu'elle fût satisfaite ou choquée de ma liberté. Pour moi je demurai assez long-tems à faire réflexion sur cette aventure ; & fort agité des mouvemens qu'elle me cauçoit , je craignois d'avoir irrité cette dame , pour qui je commençois à sentir ce que je n'avois encore jamais senti pour personne.

J'étois

J'étois tout occupé de cette idée, lorsqu'un esclave m'aborda. Je le reconnus pour celui qui suivoit la dame, & sa vue redoubla mon agitation. Que me voulez-vous, mon ami, lui dis-je ? Seigneur, me répondit-il d'un air respectueux, j'ai ordre de vous prier de me suivre dans un lieu où j'aurai l'honneur de vous conduire. Si c'est de la part de votre maîtresse, repris-je tout ému, je suis soumis à ses ordres; j'y souscrirai sans peine, quelque destinée qui me soit préparée. Ma maîtresse, repartit l'esclave, ne s'est pas expliquée sur ses intentions; mais si vous déférez à sa prière, je ne crois pas que vous ayez sujet de vous en repentir.

C L V I I. J O U R.

JE me laissai prendre à ces paroles. J'eus beau me représenter qu'il me falloit partir le lendemain, & que je ne devois songer qu'à mon départ, je suivis l'esclave au hasard de tout ce qu'il en pouvoit arriver. Il me conduisit par de petites rues détournées à un grand palais, dont le seul aspect me charma. Nous y entrâmes, & m'ayant fait entrer dans un spacieux appartement garni de meubles magnifiques, il me dit de demeurer là, & d'attendre qu'on m'y vînt cher-

Tome XV,

Q

cher. J'étois trop agité pour m'occuper de tant de choses riches & curieuses, qui dans une autre conjoncture auroient arrêté long-tems mes regards : je ne pensois qu'à la maîtresse de ce palais.

Pendant que j'y rêvois, plusieurs dames vinrent embellir de leurs charmes le salon où j'étois ; mais quelque belles qu'elles fussent, elles cédoient toutes à celle dont j'attendois la venue. Enfin, elle parut. Je la reconnus à sa taille & à son air ; & comme elle n'avoit point alors de voile, je la trouvai encore plus belle que je ne l'avois trouvée bien faite. Les pierreries & la richesse de son ajustement relevoient encore ses grâces naturelles, qui n'avoient pas besoin du secours de l'art pour enchanter. J'en fus ébloui. Elle s'en aperçut & en sourit. Elle se plaça sur un sofa qui ressembloit assez à un petit trône, & ses femmes se rangèrent à droite & à gauche en deux files.

Alors m'adressant la parole : approchez, jeune homme, me dit-elle avec assez de douceur ; un autre que moi se trouveroit peut-être offensé du peu de respect que vous m'avez marqué dans un lieu public ; mais vous me paroissez étranger, & cela mérite quelque indulgence. Je vous dirai même que les autres m'inclinent à vous vouloir du bien. Si vous vous rendez digne de mes sen-

timens par un attachement sincère , je vous permettrai d'aspirer à mes bontés , grâce que je n'ai encore accordée à personne.

A ces mots qu'elle prononça avec un air de majesté qui augmentoit le prix de la faveur que je recevois , je me sentis transporté de joie : Ah ! sultane , m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, l'ai-je bien entendu ? A quelle fortune daignez-vous élever un étranger qui n'a point d'autre mérite que de vous trouver adorable ! Tant mieux , interrompit-elle , la grâce en sera d'autant plus grande , que vous croirez moins la mériter. Apprenez-moi , poursuivit-elle , de quel pays vous êtes , quelle est votre naissance , & ce qui vous a fait venir à Serendib.

Je satisfis pleinement sa curiosité ; mais lorsque je dis que je devois le lendemain m'embarquer pour m'en retourner , elle m'interrompit , en marquant quelque émotion. Quoi donc , Aboulfaouris , me dit-elle , vous avez dessein de nous quitter si-tôt ? la plus belle île de la mer des Indes n'a pas assez de charmes pour vous retenir plus long-tems ? Princesse , répondis-je , la ville de Serendib a sans doute de quoi charmer des yeux plus difficiles que les miens ; mais quelques merveilles qu'on admire dans la superbe enceinte de ses murs , je m'en arracherois sans peine , si ce jour n'eût pas offert à mes yeux des appas plus

capables de m'arrêter. Vous ne persévérez donc plus, reprit la dame en souriant, dans la résolution de ce départ précipité ? Après les glorieuses espérances, lui repartis-je, que vous m'avez permis de concevoir, puis-je, ma reine, avoir d'autre volonté que celle qu'il vous plaira de m'inspirer ? Avec de pareils sentimens, répliqua-t-elle, vous ne sauriez manquer de me plaire, & je ne me repens point d'avoir fixé mon choix sur vous.

En achevant de parler ainsi, elle me dit de m'asseoir à côté d'elle sur son sofa ; & comme j'en faisois difficulté, elle me témoigna si sérieusement qu'elle s'offenseroit de mon refus, que je m'imaginai lui marquer mieux mon respect en obéissant qu'en prenant auprès d'elle un air d'esclave. Elle m'apprit qu'elle se nommoit Canzade, qu'elle étoit fille d'un premier Visir du roi de Serendib ; que la mort de son père la laissoit en droit de disposer de son sort ; que les plus grands seigneurs de l'état l'avoient recherchée, mais qu'elle s'étoit refusée à leur poursuite, & n'avoit pas voulu jusques-là s'engager : elle m'avoua que les paroles qui m'étoient échappées en la voyant passer auprès de moi, l'avoient frappée ; qu'elle m'avoit regardée avec attention, & que ma personne lui avoit plu ; que son père, pendant quarante ans passés dans les emplois,

avoit amassé des biens immenses qu'il ne tiendroit qu'à moi de partager avec elle.

Je lui témoignai ma reconnoissance dans les termes les plus tendres & les plus soumis, & je parlai d'une manière à lui persuader que sa personne me touchoit plus que ses richesses. Elle parut satisfaite de mes sentimens. Nous changeâmes ensuite de matière, & je reconnus dans notre entretien que la nature avoit pris plaisir à joindre en elle les plus rares qualités de l'esprit à celles du corps.

C L V I I I . J O U R .

N O T R E conversation fut interrompue par l'arrivée de douze esclaves qui entrèrent dans le salon. Ils portoient tous les préparatifs d'un grand repas. Ils eurent en moins de rien dressé & couvert la table des mets les plus exquis. L'odeur admirable faisoit juger de la finesse des assaisonnemens. Canzade me prit par la main, se mit à table, & me fit asseoir auprès d'elle. Nous commençâmes à manger : elle me servoit de sa propre main tout ce qu'il y avoit de meilleur : la délicatesse & la variété des vins répondoient à celles des viandes : ils étinceloient dans l'or & le crystal où elle les faisoit verser ; mais les es-

prêts qu'ils exhaloient, m'enivroient moins que les regards de la dame, qui me présentant une coupe d'un air riant, allumoit dans mon cœur une flamme qui s'augmentoît de moment en moment.

Elle m'entretenoit, pendant le repas, d'agréables choses. L'enjouement de son humeur avoit un charme particulier ; le désir de plaire y joignoit de nouvelles grâces. Aboulfaouaris, me disoit-elle toutes les fois qu'elle m'offroit du vin dont je n'avois pas encore bu, goûtez de ce vin. Ses belles lèvres en faisoient auparavant l'essai, & sembloient le rendre encore plus délicieux qu'il n'étoit : je prenois la coupe avec transport, & en buvant la liqueur, j'avalais à longs traits le doux poison de l'amour.

Sur la fin du repas, les femmes de Canzade se partagèrent ; les unes prirent des instrumens, & commencèrent à chanter ; les autres se mirent à danser des danses assez semblables aux nôtres. Chacune s'acquittoit également bien de son devoir ; & soit dans le chant, soit dans la danse, l'art, la justesse & la méthode y étoient parfaitement observés. Tandis qu'on chantoit les airs les plus tendres, les yeux de Canzade & les miens parloient un langage muet le plus touchant du monde. Il étoit entremêlé de soupirs brûlans, qui marquoient assez l'ardeur de nos dé-

sirs. La dame , après que ses femmes eurent chanté , voulut chanter elle même : elle se fit donner une coupe , & jetant sur moi un regard où la tendresse & la joie paroissoient également dépeintes , elle chanta un air dont le sens étoit :
Que le vin dispoit merveilleusement , par sa douce chaleur , le cœur d'une dame à partager les feux de son amant.

Le repas fini , on apporta des parfums : c'étoit une cassiolette d'or , où brûloit un bois de la meilleure canelle de toute l'isle de Serendib. Nous nous lavâmes les mains avec des eaux de senteur ; ensuite nous donnâmes toute notre attention aux chants & aux danses qui continuoient toujours , quoique nous fussions levés de table. Ces divertissemens nous menèrent jusqu'au soir.

La nuit étant arrivée , je voulus prendre congé de la dame. Comment donc , me dit-elle , d'un air mécontent , vous songez encore à me quitter ? Après les assurances que vous m'aviez données de n'avoir point d'autres volontés que les miennes , je ne m'attendois pas à un pareil compliment. L'accueil que je vous fais , ne vous paroît pas sans doute mériter que vous en souhaitiez la continuation. Pour un homme qui veut faire croire qu'il est fort épris , vous avez des impatiences qui sont assez nouvelles : vous craignez autant la nuit que les autres amans la souhai-

tent. Ah, madame ! m'écriai-je, que vous lisez mal dans le fond de mon cœur ! Cet accueil dont vous m'accusez si injustement de ne pas connoître le prix, fait la plus douce idée de mon esprit. J'ai craint d'abuser de vos bontés ; & bien loin de me blâmer d'avoir voulu prendre congé de vous, plaiguez-moi plutôt de la violence que je me suis faite pour me résoudre à m'éloigner de vos charmes. On doit peu vous plaindre, repartit-elle, d'une violence que vous pouviez vous épargner ; une si grande discrétion m'est suspecte : je ne vous conseille pas d'entreprendre de vous en faire un mérite auprès de moi. Hé, pouvois-je, madame, lui dis-je, me flatter que vous me destiniez à passer la nuit dans votre palais ? Après tout ce que je vous ai dit, repartit-elle, je vous aurois pardonné de le croire : je démêle dans votre procédé une tiédeur qui répond mal de la vivacité de vos sentimens.

CLIX. JOUR.

JE ne manquai pas de dire à la dame qu'elle me faisoit une cruelle injure de me soupçonner de froideur. Je me répandis en discours passionnés pour la désabuser : je lui avouai qu'au milieu de tous les plaisirs qu'elle avoit la bonté de

me procurer , je n'avois pu me défendre d'un mouvement d'inquiétude. Je lui racontai la réception que mon hôte m'avoit faite à mon arrivée à Serendib ; je lui représentai qu'il devoit être fort en peine de moi , & qu'il le seroit encore bien davantage , si je n'allois pas coucher chez lui.

Canzade se laissa persuader : elle entra dans l'obligation où j'étois de mettre l'esprit de Habib en repos ; mais elle ne voulut pas que je forfisse pour l'aller trouver moi-même , quelques fermens que je lui fisse ~~de~~ ^{de} revenir sur le champ. Elle craignoit que le prudent Habib ne m'empêchât de suivre les mouvemens de mon cœur : elle me permit seulement de lui écrire , & encore me défendit-elle de lui faire le moindre détail de mon aventure , & de lui mander le lieu où j'étois. Sa défiance là-dessus alla même si loin , qu'elle voulut dicter la lettre. Ainsi je mandois simplement à mon hôte qu'une affaire importante m'obligeoit à retarder mon départ , & me priveroit de sa vue pour quelques jours ; que je le priois de n'être point en peine de moi.

Elle fit porter la lettre à Habib , & se voyant rassurée sur mon départ , elle me mena dans tous les appartemens de son palais , & m'en montra les magnificences qui me parurent dignes d'un premier visir. Cette dame , lorsque l'heure de se

reposer fut venue, me conduisit à l'appartement qu'elle m'avoit destiné, & qui n'étoit pas le moins riche de son palais. Elle m'y laissa, & à peine en fut-elle sortie, que plusieurs esclaves chargés du soin de me servir, m'apportèrent tout ce qu'il faut pour un propre & galant déshabiller. Ils m'aiderent à me mettre au lit.

Lorsque je me vis seul & en liberté de faire des réflexions sur l'état où je me trouvois, je dis en moi-même : à quoi aboutira tout ceci ? Quel sort brillant vient s'offrir à moi ! quelles richesses sont étalées dans ce palais ! Dois-je en effet espérer que je serai bientôt possesseur d'une si belle dame ? Non, Aboulfaouaris, non, tout cela n'est point fait pour toi. Cesse de te flatter ; ce sont des pièges que la fortune te tend, & tu verras bientôt sans doute s'évanouir, comme un songe décevant, toutes ces idées de grandeur & de volupté dont tu t'enivres.

Cette pensée ne laissoit pas de me troubler ; mais un moment après je me représentois que j'avois tort de m'alarmer ; que Canzade n'ayant point d'intérêt à me tromper, je ne devois point me défier de ses bontés ; que les manières de ses gens m'avoient paru très-sérieuses & très-naturelles, & que j'avois même remarqué dans ses yeux qu'elle étoit touchée d'une véritable passion pour moi. Ainsi, tantôt me livrant à ma confiance, &

tantôt cédant à mon inquiétude , comme un vaisseau agité par deux vents opposés , je passai la nuit entière sans prendre aucun moment de repos. .

Le jour me surprit que je rêvois encore avec beaucoup de vivacité aux mêmes choses qui m'avoient occupé toute la nuit. Le soleil vint éclairer mon appartement ; il en faisoit briller les riches meubles. Ébloui de leur éclat , je regardois ce palais comme un de ces châteaux enchantés où l'art magique , maîtrisant la nature , étale tout son pouvoir. Je me levai , & aussi-tôt les esclaves qui m'avoient aidé à me mettre au lit , m'entendant marcher , entrèrent chargés de robes magnifiques. J'en pris une d'une étoffe de soie verte , relevée d'une broderie d'or , dont le travail me plaisoit infiniment pour le bon goût du dessin.

A peine en fus-je revêtu , que Canzade ayant appris que j'étois visible , vint me demander si j'avois bien reposé. Son impatience de me revoir ne lui avoir pas permis d'attendre que j'allasse la trouver dans son appartement. Je lui répondis que j'avois passé la nuit d'une manière à mériter qu'elle avançât le moment de mon bonheur. A quoi elle repartit en souriant , qu'elle vouloit être pleinement instruite de la sincérité de mes paroles , avant que de faire une démarche si délicate pour son repos.

CLX. JOUR.

JE demeurai huit jours dans le palais de Carrade, où je fus traité avec toutes les déférences qu'on auroit eues pour un roi. La dame avoit des manières charmantes pour moi. Elle ne me refusoit aucun de tous les témoignages de tendresse & de complaisance que j'aurois pu exiger d'elle, à la réserve de cette faveur singulière qui fait la suprême félicité des amans.

Un jour que nous nous promenions tous deux dans les jardins de son palais : Aboulfaouaris, me dit-elle, je me flatte que vous m'aimez ; & dans cette confiance, je me suis enfin déterminée à remplir vos desirs. Rendez grâces à l'amour qui vous ôte l'épine des roses que vous allez cueillir. Voyez ce que je fais pour vous : c'est peu de vous laisser la libre disposition de tous mes trésors, je vous donne encore ma personne, que vous ne devez pas moins estimer, si vous êtes bien épris. Après cela, refuserez-vous de faire aussi quelque chose pour moi ? Ah ! madame, interrompis-je en cet endroit, avec toutes les marques d'une véritable reconnaissance, ce doute m'outrage ; parlez : fût-ce ma propre vie, il me seroit glorieux de la sacrifier à vos moindres desirs. Ce que je

vous demande , repartit-elle , fera une nouvelle grâce pour vous , si vous m'aimez autant que je le veux croire. Expliquez-vous donc , madame , m'écriai-je ; c'est trop me tenir en suspens, Il s'agit , dit-elle , d'assurer mon repos & mon honneur. Promettez , jurez-moi une constance éternelle , & pour m'épargner le chagrin de nous voir séparer , joignez le don de votre main à celui de votre cœur : lions-nous l'un à l'autre par le nœud sacré du mariage.

Si le commencement du discours de Canzade m'avoit rempli de joie , ces dernières paroles produisirent un effet bien différent. Je m'étois imaginé toute autre chose que ce qu'elle me proposoit. Comme elle étoit de la secte des Guèbres (a) , & moi Mahométan , je croyois qu'elle n'avoit en vue qu'un commerce secret , & que la différence de nos religions l'empêcheroit d'avoir d'autres idées. Aussi me causa-t-elle un extrême étonnement lorsqu'elle me découvrit sa pensée. Je me troublai , je pâlis , je rougis , je baissai les yeux ; la confusion & l'embarras prirent sur mon visage la place que la joie y occupoit un moment auparavant.

La dame qui m'observoit avec une attention à qui mes mouvemens ne pouvoient échapper , pénétra aisément la cause de mon désordre. Je ne croyois pas , me dit-elle d'un air fier & dédai-

(a) Les Guèbres sont les anciens Perses qui adoraient le feu.

gneux, qu'une pareille proposition dût vous être si désagréable, & je m'attendois plutôt à mille transports de joie, qu'à cette consternation qui m'offense. Quoi donc ! tiendriez-vous à déshonneur de m'avoir pour épouse ? Madame, lui répondis-je, je connois tout le prix du rang glorieux où vos bontés veulent m'élever, mais le ciel y met un obstacle invincible ; & si vous voyez du trouble & de la confusion sur mon visage, c'est parce que je déplore en secret mon malheur, qui ne me permet pas d'accepter une offre qui, sans cela, feroit toute ma gloire & ma félicité.

Je m'imaginois, reprit-elle, que mon rang seul & ma volonté pourvoient opposer des obstacles à votre bonheur ; & comme je voulois bien m'abaisser jusqu'à vous, je pensois avoir levé toutes les difficultés. Mais apprenez-moi, poursuivit-elle, quel est cet obstacle qui vous semble invincible ? Ma religion, lui répondis-je. Je n'ose enfreindre le précepte qui nous défend d'épouser une femme qui ne suit pas les loix du Mahométisme. Je n'ai pas moins de délicatesse que vous sur la religion, répliqua Canzade, & je ne voudrois pas pour un empire me marier avec un Mahométan. Je prétendois, avant que d'unir nos destins, vous faire renoncer à la fausse doctrine de votre prophète, & vous obliger d'embrasser la secte des Guèbres. Je comptois que vous adore-

riez le feu & le soleil ; enfin , que vous abjurerez votre religion pour suivre la nôtre Je me faisois , je l'avoue , un mérite auprès du Soleil de lui donner , pour sectateur , un homme dont je chérissais la personne , jusqu'à lui livrer tous mes trésors. Mais vous ne voulez pas que j'aie cet avantage ; & méprisant une haute fortune , plutôt que de consentir à recevoir ma main , vous devenez le plus ingrat de tous les hommes.

CLXI. JOUR.

CEs derniers mots , & le ton dont Canzade les prononça , augmentèrent ma confusion , & fournirent contre moi de nouvelles armes , en irritant le ressentiment de la dame. Elle m'accabla de reproches en laissant couler des pleurs qui me perçoient le cœur à chaque instant. Quelle étoit redoutable en cet état pour un amant qui vouloit conserver sa vertu ! Ma propre douleur & celle qu'elle faisoit paroître , m'ôtoient presque le sentiment. Hélas ! peu s'en fallut que je ne succombasse ; & j'aurois sans doute tout sacrifié à ses larmes , si secrètement inspiré de Mahomet , je n'eusse pas reçu de ce grand prophète l'assistance dont j'avois besoin ; mais je demeurai ferme dans mon devoir.

Canzade étoit fort étonnée que mon attachement pour ma religion fût capable de me faire renoncer à sa possession & à ses trésors : elle avoit apparemment entendu raconter l'histoire de quelque Musulman moins scrupuleux que moi. Ma fermeté l'affligeoit fort ; cependant nourrissant encore quelque espérance qu'à la fin je me laisserois fléchir, elle ne voulut pas prendre mon refus pour une réponse finale. L'injustice & la dureté de votre procédé, me dit-elle, auroient dû mettre à bout ma patience : je rougis d'avoir encore la foiblesse de vous regarder : je veux bien croire toutefois que vous changerez de sentiment : je vous laisse huit jours pour vous déterminer : je ne veux pas que vous ayez lieu de me reprocher que je ne vous ai pas donné le tems de vous reconnoître ; mais si après cela vous n'avez pas pris la résolution de faire ce que j'exige de vous ; si vous persévérez à vous rendre indigne de mes bontés, attendez-vous à tout ce que le ressentiment d'une femme outragée peut avoir de plus rigoureux.

A ces mots elle me quitta d'un air à me persuader qu'elle en viendrait effectivement aux dernières extrémités, si je ne me résolvois à l'épouser. Je demeurai dans la plus déplorable situation qui se puisse concevoir. Rien n'étoit égal à ma consternation : je ne voyois aucun jour à
me

me rendre heureux , à moins que je ne voulusse abjurer le mahométisme. Hé , pouvois - je prendre ce parti ! Charmante Canzade , m'écriois - je en soupirant , il ne me fera donc plus permis d'élever mes désirs jusqu'à vous. Ah ! quoique j'aie perdu l'espérance de vous posséder , je sens bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Quoiqu'éloignée de moi , vous serez toujours la souveraine de mon cœur.

Je passai les huit jours qui m'étoient donnés pour me consulter ; je les employai à regretter le bonheur dont j'avois conçu l'espérance ; mais quelque peine que j'eusse à y renoncer , j'eus la force de ne pas changer de résolution. Canzade s'appervant au bout du tems qu'elle m'avoit preferit pour me résoudre , que je n'étois pas encore dans la disposition où elle me vouloit , m'accorda encore huit autres jours ; & pour contribuer de sa part à la victoire qu'elle avoit dessein de remporter , elle mit en usage ses charmes les plus puissans. Enfin , voyant que tous les jours s'écouloient sans qu'elle en fût plus avancée , elle me fit avettir de l'aller trouver. On me conduisit dans le plus superbe appartement de son palais : elle m'y attendoit au milieu de toutes ses femmes , sur un trône élevé seulement de quelques marches. Elle avoit plus l'air d'un juge sévère que d'une amante sensible.

Je ne m'approchai du trône qu'en tremblant ; car je jugeois bien , à tout cet appareil , qu'on alloit me faire expliquer pour la dernière fois. Quoique j'eusse eu assez de tems pour préparer une réponse , j'étois si troublé , que j'avois à peine l'usage de mes sens. Elle fit sortir tous ceux qui n'étoient pas du secret , & radoucissant un peu ses regards : hé bien , Aboulfaouaris , me dit-elle , êtes-vous enfin plus raisonnable ? vos réflexions ont-elles ramené votre cœur indocile à des sentimens plus dignes de moi ? Elle prononça ces paroles d'une manière si touchante , que j'en fus saisi. Le regret de perdre tant de charmes m'ôta le sentiment. Je tombai évanoui au pied du trône.

CLXII. JOUR.

CANZADE ne put me voir en cet état sans compassion ; elle descendit de son trône , & fut fort empressée à me secourir. Je m'en apperçus , lorsqu'ayant repris mes esprits , j'ouvris les yeux , & les arrêtai sur la dame. Je remarquai même dans les siens un air attendri. Cessez , madame , lui dis-je d'une voix foible , cessez de vous intéresser pour un malheureux qui n'est pas digne de vos soins. Il est vrai , interrompit-elle avec

émotion, que j'ai lieu de me plaindre; mais il ne tient qu'à vous de mériter votre pardon par un retour sincère dont j'ai la foiblesse de faire encore mon bonheur. Oubliez votre injustice, & acceptez la possession de ma personne comme un bien que vous ne pouvez trop chérir.

Hé, le puis-je, madame, m'écriai-je d'un ton mêlé de douleur & de désespoir, puis-je profiter de vos bontés, aux cruelles conditions que vous me proposez? Quand il s'agit de me posséder, répliqua-t-elle, devez-vous faire des réflexions qui balancent un sort si beau. Vous voulez donc que je croie qu'il y a quelque chose qui vous est plus cher que moi? Vous m'êtes plus chère que toutes choses, madame, repartis-je; mais serois-je digne de vous, si j'avois la foiblesse & la lâcheté de souiller mon honneur, de renoncer à un culte..... Tais-toi, perfide, interrompit-elle avec un extrême emportement; n'oppose point de fausses raisons à des instances qui ne te gênent que parce que tu ne m'as jamais aimée. Va, tu es indigne de mes bontés, & j'aurois honte de presser davantage un ingrat tel que toi. Je ne balance plus, je t'abandonne à ton ingratitude.

A ces mots, qui me firent frémir, elle demeura un instant sans parler. Puis reprenant la parole d'un air froid, où il n'y avoit pas moins de fureur

que dans le ton qu'elle venoit de quitter : About faouaris, poursuivit-elle, ne vous présentez plus devant moi. Attendez mon ordre, vous serez bientôt instruit de ce que je vais ordonner de votre destinée. En parlant de cette manière, elle sortit de l'appartement avec une émotion égale à la mienne. Mais nous étions tous deux agités de mouvemens bien différens.

Je connus alors ce que j'avois à craindre de la disposition où je voyois les choses. Et si dans certains momens, amant trop passionné, je me faisois un plaisir de mourir par les coups de l'objet aimé, dans d'autres, l'amour qu'on a naturellement pour la vie, me faisoit songer aux moyens de me sauver. Mais comment en ferois-je venir à bout; on me gardoit à vue, & tous les ordres de la dame étoient exactement exécutés. Ainsi, quoique je voulusse entreprendre ou imaginer, je ne pus même parvenir à faire avertir mon hôte du lieu & du danger où j'étois.

J'attendois tous les jours qu'on me vînt annoncer de sa part mon arrêt, & il s'écoula près de trois semaines sans que j'entendisse parler de rien. L'incertitude où je vivois avoit quelque chose de plus affreux pour moi qu'un malheur déclaré. Je souhaitois de la voir finir aux dépens de tout ce qui m'en pouvoit arriver.

Enfin, le moment où je devois être éclairci

vin. J'achevois de m'habiller un matin , après avoir passé une nuit avec plus d'agitation que de coutume , lorsque je vis entrer dans ma chambre cinq ou six esclaves de Canzade. Ils conduisoient une troupe de gens vêtus autrement qu'on ne l'est à Serendib. Celui qui paroissoit le chef de ces étrangers m'envifagea quelque tems avec attention , & sans rien dire. Ensuite rompant gravement le silence , il me dit de le suivre. Il me dit cela d'un air à me faire comprendre qu'il falloit lui obéir.

C L X I I I . J O U R .

NOus traversâmes tout le palais. Lorsque nous fûmes à la porte & prêts à sortir , je demandai à un de mes conducteurs où l'on prétendoit me mener. C'est ce que vous saurez avec le tems , me répondit-il ; car il nous est expressément défendu de vous le dire présentement. Je suivis donc ces hommes qui me conduisirent au port , où je m'embarquai avec eux. On appareilla sur le champ , & l'on mit à la voile.

Lorsque nous fûmes en pleine mer , le patron du vaisseau m'apprit qu'il étoit du royaume de Golconde ; que Canzade m'avoit donné à lui pour esclave , & qu'elle l'avoit chargé sur toute chose.

de ne jamais m'accorder la liberté de retourner à Basra. Il ne m'en dit pas davantage, & ne me fit aucune question sur cette dame, ce qui me donna lieu de juger que voulant lui cacher la foiblesse qu'elle avoit eue pour moi, & l'injure de mes refus, elle avoit exigé de lui qu'il ne s'informerait point du sujet pour lequel elle se défaisoit de moi.

Telle fut la vengeance de Canzadè que je ne pouvois accuser de rigueur. Il me sembloit qu'elle ne me punissoit que trop doucement du crime dont j'étois coupable envers elle. Je m'étois attendu à un plus cruel traitement. Ce n'est pas qu'en faisant réflexion que je ne reverrois plus mon père ni ma patrie, je ne trouvasse mon esclavage insupportable. Je m'affligeai fort les premiers jours. Cependant faisant de nécessité vertu, je m'appliquai à servir fidèlement mon patron. C'étoit un très-bon homme, & qui ne manquoit pas d'esprit. Je ne me contentois pas de faire exactement ce qu'il m'ordonnoit, je cherchois à prévenir ses desirs, & je m'apercevois de moment en moment qu'il devenoit plus content de moi.

Nous tournâmes autour de l'isle de Serendib pour entrer vers le nord dans le golfe de Bengale : c'est le plus grand golfe de l'Asie, & vers le fond duquel sont les royaumes de Bengale & de Gol-

conde. Nous étions prêts d'y entrer , lorsqu'il s'éleva un vent si violent qu'il ne s'en étoit jamais vu un pareil sur ces mers. Il nous falloit un plein vent de sud , qui nous portât au nord , & celui-là étoit un nord-ouest qui nous pouffoit au sud-est , le contraire de notre route , puisque nous voulions aller à Golconde. Nous eûmes beau baisser les voiles , louvoyer , & prêter le côté , nous ne pûmes tenir contre le vent , & nous dérivâmes beaucoup malgré tout l'art des matelots. Nous vîmes notre vaisseau en danger de périr ; de sorte que pour éviter le naufrage qui nous menaçoit , nous fûmes obligés d'abandonner toute manœuvre , & de nous laisser aller au gré du vent & des flots.

Ce vent dura quinze jours , & souffla pendant tout ce tems-là avec tant d'impétuosité , qu'il nous porta à plus de six cens lieues de notre route. Il nous fit laisser à notre gauche les deux longues isles de Sumatra & de Java , & nous poussa jusqu'à la hauteur des Moluques au sud des Philippines , dans des mers inconnues à nos matelots. Il changea enfin , & se tournant en un vent d'est assez modéré , il ramena la joie dans l'équipage ; mais cette joie ne fut pas de longue durée , elle fut troublée par une aventure que vous aurez peine à croire à cause de sa singularité.

Nous recommencions à reprendre gaiement notre route , & déjà nous étions à la pointe de

l'île de Java en venant du côté d'Orient, lorsque nous apperçûmes, assez près de nous, un homme tout nud qui luttoit contre les flots pour n'être pas englouti. Il se tenoit étroitement à une planche qui le soutenoit, & il nous faisoit signe de l'aller secourir. La pitié nous fit détacher notre esquif pour cet effet. Si la pitié est une passion très-louable, il faut avouer aussi qu'elle est quelquefois très-dangereuse, comme vous l'allez entendre.

On reçut donc cet homme dans l'esquif, & on l'amena à notre bord. C'étoit un homme qui paroïssoit avoir quarante ans. Il avoit la taille un peu monstrueuse, la tête grosse, les cheveux courts, épais & grêillés; & sa bouche excessivement fendue, laissoit voir, quand il l'ouvroit, des dents longues & fort aiguës. Ses bras étoient nerveux, ses mains larges, & il portoit à chaque doigt un ongle long & crochu. Ses yeux, que j'aurois tort d'oublier, ressembloient assez à ceux d'un tigre, & il avoit un nez écrasé avec des naseaux fort ouverts. Sa physionomie ne nous plut point, & il avoit un air capable de changer en terreur la compassion qu'il nous avoit d'abord inspirée.



CLXIV. JOUR.

QUAND cet homme, tel que je viens de le représenter, fut devant Dehaousch notre patron, il lui dit : seigneur, je vous dois la vie : j'étois sur le point de périr sans votre secours. Effectivement, lui répondit Dehaousch, vous alliez bientôt être submergé, si vous n'eussiez eu le bonheur de nous rencontrer. Ce n'est point la mer que je craignois, lui repartit l'homme en souriant ; j'aurois pu demeurer des années entières dans les eaux sans en être fort incommodé. Ce qui me tourmente le plus, c'est une faim dévorante qui me mine depuis douze heures que je n'ai mangé. C'est un terme bien long pour un homme d'aussi bon appétit que moi. Ainsi, faites-moi, s'il vous plaît, apporter au plutôt de quoi réparer mes forces épuisées par un si long jeûne, & n'y cherchez pas tant de façon, car je ne suis pas délicat, je mange de tout.

Nous nous regardâmes les uns les autres fort étonnés d'un pareil discours, & nous jugeâmes que le péril où cet homme s'étoit trouvé, lui avoit sans doute troublé l'esprit : ce fut aussi ce qu'en pensa mon patron, qui concevant bien qu'il pouvoit en effet avoir besoin de manger,

ordonna qu'on lui apportât de quoi satisfaire six personnes affamées , & des vêtemens pour le couvrir. Pour des vêtemens , dit l'étranger , je vous en quitte ; je suis toujours nud. Mais songez , reprit Dehaousch , que l'honnêteté ne vous permet pas de demeurer avec nous dans l'état où vous êtes : ho , répondit l'autre brusquement , vous aurez le tems de vous y accoutumer.

Cette réponse brutale nous confirma encore dans l'opinion que nous avions qu'il n'étoit pas dans son bon sens. Comme la faim le pressoit , il s'impatientoit de ce qu'on ne le servoit pas assez vite à son gré ; il frappoit de son pied le tillac , & grondoit entre ses dents , & rouloit les yeux d'une manière qui avoit quelque chose de farouche & de funeste. Enfin , il vit paroître ce qu'il souhaitoit. Aussi-tôt il se jeta dessus avec une avidité qui nous surprit ; & quoiqu'il y eût assurément de quoi rassasier six autres personnes à sa place , il eut en moins de rien expédié le tout.

Lorsqu'il eut nettoyé la table qu'on avoit dressée devant lui , il nous dit d'un air d'autorité , de lui apporter de nouveaux mets. Dehaousch voulant éprouver jusqu'où cet affamé pousseroit la chose , ordonna qu'on lui obéit. On regarnit donc la table d'autant de mets que la première fois ; mais ce second service ne dura pas plus long-tems , &

fut bientôt englouti. Nous nous imaginions du moins que cet homme en demeureroit-là. Nous nous trompions. Il demanda à manger sur nouveaux frais. Alors un des esclaves de l'équipage, choqué de l'insolence de ce brutal, se mit en devoir de le maltraiter : mais l'autre qui l'observoit le prévint , & l'empoignant par les deux épaules, le déchira de ses ongles tranchans. Il y eut en moins de rien cinquante sabres de levés pour venger ce meurtre affreux. Chacun s'empressoit de porter son coup , & de tirer raison de cette audace , lorsque nous nous aperçûmes avec effroi que notre ennemi avoit la peau plus impénétrable que le diamant. Nos sabres se cassoient & s'émousoient sans pouvoir même l'effleurer. Quoiqu'il ne craignît point nos coups , il ne les reçut pas impunément. Il prit un des plus acharnés contre lui , & d'une force étonnante le mit en pièces à nos yeux.

Quand nous vîmes que nos sabres nous étoient inutiles , & que nous ne pouvions blesser notre homme , nous nous jettâmes tous ensemble sur lui pour tâcher de le précipiter dans la mer. Mais nous ne pûmes pas seulement l'ébranler. Outre qu'il avoit une roideur de membres & de nerfs prodigieuse , il enfonça ses ongles crochus dans le bois du tillac , & s'y tint attaché de telle sorte , qu'un roc au milieu des vagues n'est pas

plus immobile. Aussi, bien loin de paroître effrayé de notre entreprise, il nous dit avec un souris amer : mes amis, franchement vous prenez un fort mauvais parti ; vous ferez mieux de m'obéir. J'en ai réduit de plus indociles que vous. Je vous déclare que si vous continuez à vous roidir contre mes volontés, je vous ferai le même traitement que je viens de faire à vos deux camarades.

CLXV. JOUR.

CES paroles nous glacèrent d'effroi. Nous ne fîmes plus de résistance. On alla docilement chercher pour la troisième fois des mêts qu'on lui servit. Il se mit à table, & on eût dit, à le voir manger, que son appétit s'augmentoît au lieu de diminuer.

Dès qu'il remarqua que nous nous étions enfin déterminés à nous soumettre, il devint de belle humeur. Il nous témoigna qu'il étoit fâché que nous l'eussions forcé de faire ce qu'il avoit fait, & nous dit affectueusement qu'il nous aimoit à cause du service que nous lui avions rendu en le tirant de la mer où il seroit mort de faim, s'il eût tardé seulement quelques heures à nous

rencontrer ; qu'il souhaitoit pour notre bien qu'il survînt quelque autre vaisseau muni de bonnes provisions , parce qu'il se jetteroit dessus , & nous laisseroit en repos. C'étoit en mangeant qu'il nous tenoit ce discours. Il rioit , badinoit comme les autres hommes ; & nous l'aurions même trouvé assez divertissant , si nous eussions été dans une situation à prendre goût à ses plaisanteries.

Enfin , il se rendit au quatrième service , & fut deux heures après sans rien manger. Pendant cet excès de sobriété , il nous parloit fort familièrement. Il nous questionnoit l'un après l'autre sur notre pays , sur nos usages & sur nos aventures. Nous espérions que la fumée de tant de mets qu'il avoit dans l'estomac , pourroit lui monter à la tête , & l'assoupir. Nous attendions avec impatience que le sommeil vînt s'emparer de ses sens , & nous nous promettions bien , tandis qu'il dormiroit , de l'enlever avec précipitation , avant qu'il eût le tems de se reconnoître , & de le jeter à la mer. Cet espoir faisoit notre seule ressource ; car quoique nous eussions une grande quantité de provisions dans notre vaisseau , de la manière dont il s'y prenoit , il étoit homme à les consumer en peu de tems. Mais hélas , nous nous flattions d'une fausse espérance ! Le cruel , comme s'il eût pénétré notre

dessein, nous avertit qu'il ne dormoit jamais. Il nous dit que la quantité d'alimens qui entroient dans son corps, réparoit la foiblesse de la nature, & suppléoit au besoin qu'elle a de repos.

Nous reconnûmes avec douleur cette triste vérité. Nous avions beau, en répondant à ses questions, lui faire des récits longs & ennuyeux, le bourreau ne s'endormoit point pour cela. Nous déplorions donc notre infortune, & notre patron désespéroit de revoir jamais Golconde, lorsque tout-à-coup l'air nous parut s'obscurcir au-dessus de nous. Notre première pensée fut que c'étoit une tempête qui commençoit à se former; & nous en eûmes d'autant plus de joie, qu'un orage nous laissoit plus d'espoir de salut, que l'état où nous nous trouvions. Notre vaisseau pouvoit se briser contre un écueil à la vue de quelque isle où nous nous serions sauvés à la nage, & où nous aurions peut-être été débarassés du monstre qui se promettoit bien sans doute de nous dévorer après avoir mangé toutes nos provisions.

Nous souhaitions donc qu'une tempête violente vînt nous accueillir; &, ce qui peut-être n'étoit point encore arrivé, nous fîmes des vœux au ciel pour être submergés. Cependant nous nous trompions, ce que nous prenions pour un amas de nuées & de vapeurs, étoit un des plus

gros rokh (a) qu'on ait jamais vu dans ces mers. Ce monstrueux oiseau vint avec impétuosité fondre sur le tillac , & enleva notre ennemi qui étoit au milieu de tout l'équipage , & qui ne se défiant de rien , n'eut pas le tems de se précautionner contre cet enlèvement. Nous ne nous en apperçûmes nous-mêmes que quelques momens après , & lorsque l'oiseau se fut relevé dans les airs avec sa proie.

Nous vîmes alors un combat fort extraordinaire. L'homme s'étant reconnu , & se sentant en l'air entre les griffes d'un monstre ailé dont il éprouvoit la force , prit le parti de se défendre. Il avoit les mains libres : il enfonça ses ongles crochus dans le corps du rokh , & en même tems portant les dents sur son estomac , il se mit à dévorer toute la chair & les plumes qui étoient dessus. L'oiseau en ressentit une douleur qui lui fit pousser un cri dont tout l'air retentit aux environs ; & pour s'en venger , il creva , d'une de ses griffes , les deux yeux de son ennemi. Celui-ci , quoiqu'aveuglé , ne lâcha point prise , & acheva de manger le cœur du rokh , qui rappelant en mourant le reste de ses forces , lui écrasa la tête d'un coup de bec. Ils tombèrent tous deux sans vie dans la mer à quelques pas de nous !

(a) C'est un oiseau monstrueux qui enlève avec facilité un bœuf ou d'autres animaux de pareille grandeur.

C X X X I. J O ' U R.

VOILA de quelle manière il étoit écrit sur la table de la prédestination que nous serions délivrés de ce dangereux homme. D'abord que nous nous en vîmes défaits , ce fut une joie générale dans le vaisseau. Nous ne pouvions assez admirer notre bonheur , & nous regrettâmes la mort du rokh , à qui nous en étions redevables.

Nous continuâmes notre route en nous entretenant de cette aventure , qui nous paroissoit d'autant plus singulière , que nous ne pouvions comprendre comment il étoit possible qu'il y eût au monde une pareille espèce d'hommes. Nous avions toujours le vent favorable. Après plusieurs jours de navigation , nous aperçûmes heureusement la terre. Au premier avis que nous en donna le matelot qui étoit à la hune , on prit les hauteurs ; & , suivant nos observations , nous reconnûmes que nous étions à la pointe occidentale de l'île de Java , qui avec l'orientale de l'île de Sumatra , forme l'entrée du détroit de la Sonde , assez près de la ville de Bantam. Ravis de cette découverte , nous fîmes aussitôt force de voile ; & pour comble de bonheur , il arriva que le vent qui étoit à l'est , se tourna au sud , & par conséquent

qu'ent nous devint favorable pour aller au détroit. Nous en profitâmes si bien , qu'en peu de tems nous nous rendîmes à Bantam.

Nous renouvelâmes - là nos provisions ; & notre patron ayant des affaires à la fameuse Batavia , qui n'en est qu'à quinze ou vingt lieues , fit mettre à la voile pour nous y transporter. J'en eus beaucoup de joie , car c'est une ville singulière , & de la dernière magnificence. On y voit à profusion tout ce qu'il y a de plus curieux dans l'empire de la Chine. Aussi-tôt que Dehaoufch y eut terminé ses affaires , nous cinglâmes vers le royaume de Golconde , où nous arrivâmes après un mois de navigation des isles de la Sonde.

Mon patron fut reçu dans la capitale où il faisoit sa résidence , avec un applaudissement général , car il étoit aimé de tout le monde. Pour sa famille , on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de son retour. Sa femme & sa fille ne pouvoient se lasser de l'embrasser ; & lui , charmé de revoir ces objets chéris , pleuroit de tendresse en répondant à leurs embrassemens.

Après mille & mille caresses , il me présenta à ces dames comme un esclave qu'il considéroit particulièrement , & il les pria de recevoir agréablement mes services. J'acquis en peu de tems sur elles un grand crédit. Rien n'étoit bien fait

que par moi. Les autres esclaves même, loin d'en avoir de la jalousie, paroissoient ravis de me voir si bien traité. Il est vrai que je leur procurois les meilleurs traitemens que je pouvois , & que souvent je leur faisois donner des récompenses qu'ils n'avoient pas méritées.

Enfin, l'amitié que Dehaoufch avoit pour moi augmenta de telle sorte, qu'il me dit un jour : Aboulfaouaris , car je ne lui avois caché ni mon nom , ni mon pays , vous avez dû vous appercevoir que je vous ai toujours distingué de mes autres esclaves. Dès le premier instant que je vous ai vu, j'ai conçu de l'inclination pour vous , & je n'ai rien épargné pour adoucir la rigueur de votre esclavage. Je prétends vous donner encore de plus grandes marques de mon affection. Vous avez vu ma fille , il n'y en a peut-être pas une plus belle dans Golconde ; j'ai résolu de vous la faire épouser. J'ai déjà fondé ses sentimens , & il m'a paru que vous ne lui déplaisiez pas.

Je fus étourdi de cette proposition , & il ne fut pas difficile à celui qui me la faisoit , de juger qu'elle ne m'étoit guère agréable. Comment donc, me dit-il , ce que je vous propose vous fait de la peine ? L'avantage d'être mon héritier , & de posséder Facrinnisa est-il si peu considérable , qu'il ne puisse exciter l'envie d'un esclave ? Seigneur , lui répondis-je , l'honneur d'être votre gendre

audoit de quoi me tenter, si vous suiviez comme moi la loi Musulmane; mais vous êtes Gentil... Oh, si vous n'êtes arrêté que par cet obstacle, répondit le patron, nous serons donc bientôt d'accord; car je suis dans la résolution de me faire Mahométan, & ma fille est dans la même intention. Malgré les préjugés dont les prêtres de la gentilité ont rempli mon esprit, je suis las de rendre des honneurs divins à des bœufs & à des vaches. J'ai trop de bon sens pour ne pas reconnoître que c'est une superstition déplorable, & je sens qu'il y a un être suprême qui est au-dessus de tous les autres dieux. Ainsi, mon fils, acceptez ma proposition sans scrupule, & sans retardement.

CLXVII. JOUR.

QUOIQUE Facrinnisa fût fort aimable & le parti très-avantageux pour moi; quoique du côté de ma religion je n'eusse rien à me reprocher en épousant la fille de Dehaousch, je me sentois de la répugnance pour ce mariage: ce qui ne pouvoit être que l'effet du souvenir de Canzade. J'eus toutefois assez de force sur moi pour n'en rien témoigner à mon patron, qui croyant que j'y consentois, parce que je ne m'y

Q 2

opposois point, alla porter cette nouvelle à sa femme & à sa fille.

J'eus bientôt un entretien avec Facrinnisa. Elle me parut si gaie & si contente, que je ne pus m'empêcher de m'imaginer que ma personne lui plaisoit. Vous allez juger si j'expliquai bien sa joie. Aboulfaouaris, me dit-elle, je suis ravie que mon père vous ait choisi pour être mon époux, car je ne doute point que vous ne soyez assez généreux pour vouloir faire mon bonheur, même aux dépens du vôtre. Vous ne vous trompez point, belle dame, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne fasse pour la charmante Facrinnisa. Ecoutez-moi, reprit-elle, & vous allez apprendre le service que j'attends de vous. J'aime le fils d'un marchand de Golconde, & j'en suis passionnément aimée. Il m'a fait demander plusieurs fois à mon père, qui m'a toujours refusée à ses vœux, à cause d'une ancienne inimitié qui règne entre nos familles. Vous n'avez qu'à m'épouser : le lendemain de notre mariage vous me répudierez comme par colère ; ensuite vous feindrez de vouloir me reprendre, & vous ferez choix de mon amant pour être votre hulla. Je vous entends, lui dis-je ; vous souhaitez seulement que je vous épouse pour vous livrer à ce que vous aimez. Hé bien, madame, j'y consens : vous serez satisfaite. Quelque difficile qu'il

soit de céder la possession d'un objet plein de charmes, je me sens capable d'un si grand effort. Mais que pensera, que me dira le seigneur Dehaouisch ? vous n'ignorez pas ce que je lui dois. Il sera surpris de ma conduite : il ne manquera pas de me la reprocher. Que répondrai-je à ses reproches ? Que cela ne vous cause point d'inquiétude, repartit-elle, vous n'avez qu'à faire exactement tout ce que je vous dirai, & je vous promets que mon père sera content de vous.

Sur la foi de cette promesse, je l'assurai que j'étois disposé à servir son amour de la manière qu'elle le pouvoit désirer. Charmée de cette assurance, elle pressa si bien son père de hâter notre mariage, qu'il se fit peu de jours après. Mais elle abjura sa religion auparavant, & embrassa le mahométisme. Tout l'avantage que je tirai de mon union avec Facrinnisa, fut d'avoir obligé cette dame à renoncer à l'idolâtrie plutôt qu'elle n'auroit fait. Toute aimable qu'elle étoit, je sacrifiai les droits d'époux à l'honneur de tenir la parole que je lui avois donnée de ne la regarder que comme un dépôt dont il falloit me défaisir, & que je devois rendre pur & entier. Je n'en fus pas long-tems chargé, & voici de quelle sorte je me conduisis par ordre de cette dame pour la remettre entre les mains de son amant. Peu de jours après mon mariage, je la répudiai. De-

haousch, comme je l'avois prévu, étonné de mon procédé, vint chez moi; car nous allâmes loger dans une maison particulière, dès le jour même que nous fûmes mariés. Il me demanda pourquoi j'avois répudié Facrinnisa? Je lui répondis que je m'étois apperçu qu'elle avoit une passion dans le cœur, & que ne voulant point posséder une femme malgré elle, je l'avois répudiée. Il se moqua de ma délicatesse, & me dit que sa fille peu à peu s'attacheroit à moi. Enfin, il m'exhorta à la reprendre, & je feignis de me laisser persuader. Je vais dans la ville, lui dis-je, chercher un hulla; je l'amènerai chez moi cette nuit avec le nayb du cadi. Demain quand ce hulla aura répudié Facrinnisa, j'irai vous en avertir, & nous renouvellerons nos noces sous de meilleurs auspices.

CLXVIII. JOUR.

DERHAUSCH se retira chez lui un peu plus satisfait de moi qu'il ne l'avoit été en apprenant la répudiation de sa fille. Il me laissa le soin de choisir un hulla, & de tout le reste de la cérémonie. Ainsi j'allai moi-même chercher l'amant de Facrinnisa, & ils furent mariés en ma présence par le lieutenant du cadi. Ils passèrent

la nuit ensemble, & le lendemain, comme le hulla refusa de répudier sa femme, je me rendis à la maison de Dehaousch, & lui dis, en faisant paroître une douleur que je ne ressentais point, que le hulla ne vouloit point répudier son épouse, quoiqu'il m'eût promis le jour précédent de faire tout ce que je souhaiterois.

Il faut voir qui est ce hulla, dit alors Dehaousch; si ce n'est qu'un misérable, j'ai assez de crédit & d'argent pour lui arracher ma fille. Dans le tems qu'il parloit de la sorte, le nayb arriva, & lui dit : seigneur Dehaousch, je viens vous apprendre que le hulla dont votre gendre a fait choix, est fils d'Amer le marchand. Ainsi votre fille est perdue pour son premier mari, car le second a résolu de ne la lui céder jamais. Je fais bien qu'Amer n'est pas de vos amis, mais je vous conseille de vous réconcilier avec lui en faveur de ce mariage, & d'étouffer la haine que vous avez pour lui depuis si long-tems.

Le nayb ne se contenta pas d'exhorter mon patron à se raccommoder avec la famille de son nouveau gendre; il s'offrit à parler lui-même au seigneur Amer & à ne rien épargner pour les bien remettre ensemble. Dehaousch jugeant en homme de bon sens qu'il n'avoit point de meilleur parti à prendre que celui qu'on lui proposoit, ne s'en éloigna point, & le lieutenant ayant

trouvé Amer dans la même disposition , établit entre ces deux pères une parfaite intelligence. Ce qu'il y a de plus plaissant , c'est que mon patron , prévenu que j'étois la victime de cette réconciliation , me plaignit & me donna , comme pour me dédommager , une assez grosse somme d'argent , avec la liberté de retourner à Basra.

Voilà de quelle manière Facrinnisa fut débarrassée d'un mari qu'elle n'aimoit point , & unie avec son amant. Aussi-tôt que je vis son bonheur assuré , je sortis de Golconde , & me joignant à quelques personnes qui vouloient aller à Surate , nous gagnâmes la mer. Nous nous embarquâmes dans un vaisseau qui mit bientôt à la voile , & notre navigation fut fort heureuse. Si dès le lendemain de mon arrivée j'eusse trouvé quelque bâtiment prêt à partir pour Basra , j'aurois profité de l'occasion ; mais comme je n'en trouvai point , je fus obligé de demeurer à Surate.

CLXIX. JOUR.

LA ville de Surate est trop agréable & trop remplie de choses curieuses , pour que je m'y ennuyasse. J'allois souvent aux bains publics , qui sont-là très-beaux , & où l'on est mieux servi qu'en aucun autre lieu du monde. Je me promenois

aussi fort souvent aux environs de la ville & dans les avenues qui en sont charmantes, ou dans les jardins délicieux, car on en voit plusieurs qui sont bien entretenus & ouverts à toutes les personnes qui veulent s'y promener.

Un jour que je prenois le plaisir de la promenade dans un de ces jardins, un homme d'un âge déjà un peu avancé m'aborda au détour d'une allée, & me salua fort civilement. Je le saluai de même, & nous liâmes conversation. Comme il me parut franc & sincère, sa franchise excita la mienne. Il me dit qu'il étoit gentil, qu'il avoit à la raïe de Surate un vaisseau qui lui appartenoit, & qu'il faisoit tous les ans un petit voyage sur mer. De mon côté, pour ne pas demeurer en reste de confiance avec lui, je lui dis que j'étois mahométan, & je lui contai toutes mes aventures.

Il se montra si sensible à mes malheurs, que j'en fus surpris. Il s'en apperçut. Je vois bien, mon fils, me dit-il, que vous êtes étonné de me voir entrer si vivement dans vos peines. Mais outre que je suis d'un naturel le plus compatissant du monde aux maux de mon prochain, je vous dirai que je me sens beaucoup d'amitié pour vous, quoique vous ne soyez pas de ma religion. Je suis touché des périls que vous avez courus; & quand vous les raconterez à votre propre père, je suis

assuré qu'il n'y fera pas plus sensible que moi.

Il est naturel de répondre à l'amitié qu'on nous témoigne. S'il me dit des choses obligantes, il eut aussi lieu d'être satisfait des discours que je lui tins. Il en parut charmé. O jeune homme, s'écria-t-il, que je me fais bon gré d'être venu dans ce jardin, puisque je vous y ai rencontré ! Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point votre entretien m'est agréable. Chaque instant augmente l'affection que j'ai conçue pour vous. Allons ensemble à la ville, & venez, je vous prie, loger chez moi. Je suis vieux, riche, & je n'ai point d'enfans ; je vous choisis pour mon héritier. A ces paroles, il me tendit les bras, & m'embrassa avec autant de tendresse que si j'eusse été son fils.

Il fallut le remercier des bontés nouvelles qu'il faisoit paroître pour moi. Autres assurances d'amitié de sa part ; vives protestations de la mienne. Enfin, le résultat de notre conversation fut que nous sortîmes du jardin & rentrâmes dans la ville ensemble. Il me conduisit à sa maison qui n'étoit pas une des moins belles de Surate. Après que son portier nous eut ouvert la porte de la rue, j'aperçus, au lieu de cour, deux parterres (a) de routes sortes de fleurs, séparés par une large allée enduite d'un mortier plus dur & plus beau que

(a) A Surate, toutes les maisons des personnes riches ont, au lieu de cour, de semblables parterres.

le marbre. Nous suivîmes l'allée qui nous mena à un assez beau corps de logis où l'on ne voyoit point à la vérité briller l'or ; mais les ameublemens pour être peu riches n'en étoient pas moins agréables à la vue. Les tapisseries & les sofas , quoique de simples toiles peintes , ne laissoient pas de faire de beaux appartemens. Il est vrai que ces toiles étoient d'un goût admirable & des plus belles qui se fassent à Masulipatan , & dans les autres lieux de la côte de Coromandel.

Le vieillard m'obligea d'abord à me baigner comme lui dans un grand bassin de pierre , où il y avoit une eau claire & propre , & qui lui servoit ordinairement à se laver , tant pour se rafraîchir que pour remplir les devoirs de sa religion. Au sortir du bain , des esclaves nous apportèrent du linge fin , & nous essuyèrent. Nous passâmes ensuite dans une salle où nous nous assîmes tous deux à une table couverte de plusieurs sortes de viandes servies dans des plats de porcelaine de la Chine & de vernis du Japon. La muscade de Malaca , le girofle de Macassar , & la canelle de Serendib dominoient dans les ragoûts. Après avoir mangé autant qu'il nous plut , nous bûmes du vin de Palme , appelé *Tary* , que je trouvai délicieux.

Lorsque nous eûmes fait la débauche , mon vieil hôte me dit : je vais vous faire une confi-

dence qui vous fera connoître jusqu'où va ma tendresse pour vous. Je dois partir du port de Souali (a) dans quinze jours pour me rendre à une isle où j'ai coutume d'aller tous les ans. Vous viendrez avec moi. Il y a dans cette isle, qui est déserte à cause qu'elle est remplie de tigres, plus de deux cents puits où il vient des perles d'une grosseur extraordinaire. Cela n'est su que de moi seul. Un vieux capitaine de vaisseau dont j'étois autrefois l'esclave favori, me découvrit ces trésors, & m'apprit de quelle manière je pourrois m'approcher des puits, malgré les animaux féroces qui semblent n'être-là que pour en défendre l'approche. Effectivement, dis-je au vieillard en l'interrompant en cet endroit, le capitaine de vaisseau fit fort bien de vous enseigner le secret de vous avancer impunément dans cette isle, car il me semble que les tigres doivent mal recevoir les étrangers qui s'y arrêtent. Il est aisé, reprit-il, de faire prendre la fuite aux tigres les plus furieux. Nous n'aurons qu'à descendre pendant la nuit dans l'isle avec des faisceaux allumés. La vue du feu épouvante & fait fuir ces animaux.

Nous irons donc, ajouta-t-il, tirer de ces précieuses sources une grande quantité de perles, que nous vendrons à notre retour en cette ville;

(a) C'est ainsi qu'à Surate on appelle le port du nom d'un gros village qui est à deux cents pas de la mer.

& l'argent qui nous en reviendra, joint à celui que j'ai déjà amassé de la même manière, fera une fortune considérable dont vous jouirez après ma mort.

CLXX. JOUR.

POUR me persuader qu'il ne me disoit rien qui ne fût véritable, il me mena dans son cabinet, & me fit voir des roupies d'or (a) & d'argent par monceaux. Il y en avoit une prodigieuse quantité. Hé bien, me dit-il, cela vous paroît-il digne d'attention, & vous sentez-vous de la répugnance à voyager ? Je lui répondis que non, mais je le priai de me permettre d'écrire à mon père, de lui mander mon arrivée à Surate, & les raisons qui m'y tenoient. Mon vieil hôte y consentit, & prit même ma lettre lorsque je l'eus achevée, en disant qu'il se chargeoit de la faire tenir à mon père.

Je me reposai de ce soin-là sur Hyzoum, c'est le nom du gentil, & le jour de notre départ venu, nous nous embarquâmes au port de Souali. Nous mîmes à la voile ; & après avoir heureusement navigué pendant trois semaines, nous

(a) La roupie d'or vaut environ vingt-quatre livres de notre monnaie ; & la roupie d'argent trente sols. Elles ont cours à Surate,

vîmes paroître une petite île déserte que mon vieillard me dit être celle où nous avions affaire. Nous y allâmes mouiller ; mais nous attendîmes la nuit pour y descendre. Hyzoum ordonna à tous ses matelots de demeurer à bord , & il s'avança dans l'île accompagné de moi seul. Nous avions tous deux à la main un faisceau allumé , & un grand nombre d'autres sous le bras. Nous portions aussi des sacs pour y mettre les perles. Dans cet état nous cherchions les puits à la lueur de nos faisceaux. Nous n'en cherchâmes pas long-tems sans en trouver un des plus profonds. Descends dans ce puits , mou fils , me dit-il , je ne doute pas qu'il n'y ait dedans de belles perles. J'y descendis aussi-tôt avec une corde dont il tenoit un bout. Dès que je fus au fond , je sentis des nacres sous mes pieds ; j'en ramassai , & j'en remplis un sac que j'attachai à la corde. Le vieillard la tira , défit le sac , ouvrit les nacres , & n'y trouvant que de la semence de perles , il rattacha le sac à la corde , & me dit : les perles de ce puits ne sont pas encore en état d'être emportées. Couvrez-les de terre , cela les fera grossir , & l'année prochaine nous les reviendrons prendre.

Je fis ce que me disoit Hyzoum ; ensuite il m'attira en haut avec la corde. Nous allâmes à un autre puits encore plus profond. Il se perdoit

sous une grosse montagne qui s'élevait au milieu de l'île. Les nacres de celui-ci renfermoient des perles d'une beauté singulière. J'en remplis plusieurs fois le sac du vieillard , qui tira la corde à lui , quand il eut autant de perles qu'il en pouvoit emporter. Ensuite il me dit en riant : adieu jeune homme ; je te remercie du service que tu m'as rendu. O mon père , lui répondis-je , ôtez-moi donc d'ici. Tu es bien là , repartit le traître ; couche-toi , & te repose sur les perles. J'ai coutume d'amener ici chaque année un jeune musulman comme toi. Tu n'as qu'à t'adresser à ton prophète , s'il a le pouvoir de faire des miracles , ainsi que tu te l'imagines , il n'abandonnera pas un homme si attaché à sa secte. En achevant ces mots , il s'éloigna du puits où il me laissa crier , pleurer & lamenter.

O misérable Aboulfaouaris , disois-je , à quel maux le ciel t'a-t-il condamné ? qu'as-tu fait pour mériter le sort cruel que tu éprouves ? Mais pourquoi me plaindre d'un malheur que je me suis attiré moi-même ? Ne devois-je pas me défier du perfide idolâtre qui m'a trompé ? Ses caresses excessives devoient m'être suspectes ; & pour peu que j'eusse eu de raison , je ne m'y serois point livré. O regrets superflus ! que me sert-il en ce moment de m'imputer une faute que je ne vais que trop expier , & qu'il ne dé-

pendoit pas de moi de ne pas commettre ? Je devois nécessairement tomber dans cet abîme , & le même pouvoir qui m'y a jeté , peut m'en retirer.

Cette réflexion m'empêcha de céder à mon désespoir. Je passai la nuit à parcourir le fond du puits qui me parut d'une vaste étendue. Je sentois que je marchois sur des ossemens , & je jugeai par-là que d'autres avant moi avoient péri misérablement dans ce précipice. Cette pensée pourtant ne me fit point perdre courage ; & , soutenu par notre grand prophète , qui m'inspireroit sans doute , je m'avançai avec assez de hardiesse jusqu'à une ouverture où un bruit effroyable se faisoit entendre. Je m'arrêtai pour écouter ; & après avoir quelque tems prêté une oreille attentive , je crus démêler la cause de ce bruit , & je ne me trompois pas dans ma conjecture. C'étoit la chute de plusieurs eaux de la mer , qui pénétrant dans la montagne par diverses fentes , se rencontroient en cet endroit. En concluant delà qu'elles alloient rejoindre la mer par une issue assez large pour que je pusse passer avec elles , je me jetai dans l'ouverture. Peu s'en fallut que les eaux ne me suffoquassent. Elles m'ôtèrent le sentiment , m'entraînèrent , & me poussèrent sur le bord de la mer par une crevasse qu'on voyoit dans la montagne.

C L X X I. J O U R.

QUAND j'eus repris l'usage de mes sens , & que j'aperçus l'endroit par où les eaux m'avoient ramené au jour , je me mis à genoux sur le rivage pour remercier le ciel de ma délivrance. Ensuite j'apostrophai Mahomet dans ces termes : ô prophète des fidèles , favori du très-haut , j'ai plus besoin que jamais de ton secours. De quoi me servira que tu m'aies fait sortir du gouffre profond où j'étois , si je deviens la proie des bêtes féroces qui font dans cette isle , ou si la faim y vient terminer mon sort.

Je me sentis plein de confiance après cette apostrophe : je me levai , & fis le tour de l'isle sans m'éloigner de la côte : je ne vis point le vaisseau de Hyzoum ; ce traître avoit promptement remis à la voile pour s'en retourner. Je ne laissois pas de craindre que les tigres ne me missent en pièces & ne me dévorassent : cependant je n'en vis aucun ; & pour surcroît de bonheur , j'aperçus bientôt un gros vaisseau qui passoit assez près de l'isle : je déployai la voile de mon turban pour faire signe qu'on vint à moi. Quelques personnes qui étoient sur le tillac me re-

Tome XV.

R

258 LES MILLE ET UN JOUR,
marquèrent. On détacha l'esquif; on me vint
prendre, & je fus mené à bord.

Jugez quelle fut ma joie, lorsque je reconnus dans le capitaine de ce vaisseau un intime ami de mon père, & dans les autres personnes de l'équipage des hommes de Basra. Je leur contai par quelle aventure j'étois venu dans cette île, ce qu'ils écoutèrent avec beaucoup d'attention. Chacun maudit le vieillard qui m'avoit joué d'une manière si cruelle : je les laissai faire mille imprécations contre lui. Ensuite je demandai au capitaine des nouvelles de mon père. Il se portoit fort bien, me répondit-il, quand je suis parti de Basra, car je l'ai vu le jour de mon départ.

Je fis encore quelques autres questions au capitaine sur des choses qui concernoient ma famille. Après quoi l'on remit sur le tapis le traître Hyzoum, & tout l'équipage fut d'avis qu'on descendît dans l'île pour puiser dans les puits. Comme nous étions en trop grand nombre pour craindre les tigres, nous n'eûmes pas besoin de faisceaux allumés; & si mon perfide vieillard prenoit cette précaution, c'est qu'il ne vouloit pas partager les perles avec personne. Nous jetâmes donc l'ancre auprès de l'île, & nous y mîmes tous pied à terre sans attendre la nuit.

Nous nous armâmes de flèches & de fabres pour repousser les bêtes féroces, si elles osoient s'approcher de nous. Après cela nous descendîmes tour à tour dans les puits où nous trouvâmes des perles en abondance. On ne sauroit dire la quantité de nacres qu'on en tira. Il nous fallut trois jours entiers pour les ouvrir toutes, & pour en partager les perles, & tel fut le partage, que tout le monde eut lieu d'être satisfait.

On remit ensuite à la voile pour aller à Serendib vendre des toiles peintes de Surate, & y acheter de la canelle. Nous naviguions gaiement, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une tempête furieuse qui nous écarta de notre route, & nous fit errer à l'aventure pendant six jours. Le septième, le tems devint beau; mais ni le pilote, ni le capitaine ne purent dire précisément où nous étions. Il nous sembloit que notre vaisseau dérivait, comme s'il eût été emporté par des courans. Nous ne savions ce que nous devions penser, ni même quelle manœuvre faire; car malgré tous nos efforts, le bâtiment étoit entraîné avec violence vers une montagne que nous découvrîmes enfin, le huitième jour.

Cette montagne avoit beaucoup d'étendue, & paroïssoit d'une hauteur prodigieuse. Elle étoit fort escarpée; &, ce qui nous surprit étrange-

ment, on eût dit qu'elle étoit d'acier poli, tant nous la trouvions claire & luisante. Alors un vieux matelot poussa un profond soupir, & s'écria : nous sommes perdus ! il me souvient d'avoir autrefois entendu parler de ce lieu-ci. On dit qu'il est funeste à tous les vaisseaux qui s'en approchent. Dès qu'ils sont une fois arrivés au pied de la montagne, ils y sont retenus comme par un charme : ils ne peuvent plus reprendre le large ni s'éloigner.

Sur le rapport du vieux matelot, tout l'équipage s'affligea sans modération. Hélas ! disoit l'un, que nous sert-il d'avoir trouvé tant de perles, s'il faut que nous les perdions ici avec la vie ! Faut-il, s'écrioit l'autre, que personne d'entre nous n'ait connu plutôt le danger où nous sommes. Celui-ci croyant qu'il ne reverroit plus sa femme & ses enfans, frappoit l'air de plaintes & de regrets pitoyables, & celui-là se mettant à genoux sur le tillac, imploroit le secours du prophète. Plus touché de l'affliction dont je les voyois tous saisis, que du péril même qui nous menaçoit, je dis au capitaine : seigneur, de quoi nous servira de céder lâchement à la douleur ? cherchons plutôt quelque moyen de sortir d'embarras. Pour moi, je vous l'avouerai, soit que j'aie naturellement un peu de courage, soit que Mahomet m'agite en ce moment, je ne

fuis nullement effrayé de l'état où nous sommes réduits. Croyez-moi , d'abord que nous ferons arrivés au pied de la montagne , tâchons d'en gagner le sommet ; montons-y l'un & l'autre , nous y trouverons peut-être un remède à nos maux.

Le capitaine qui n'étoit pas le moins épouvanté de tous , me répondit qu'il vouloit bien par complaisance , faire ce que je lui proposois ; mais qu'il n'avoit aucune espérance que nous pussions jamais nous sauver. Cependant notre vaisseau arriva au pied de la montagne : le capitaine & moi nous nous jetâmes dans l'esquif : nous gagnâmes la terre , & commençâmes à grimper le mont. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes jusqu'au sommet.

C L X X I I . J O U R .

NOUS y aperçûmes avec surprise un dôme vert , fort large & très-élevé : nous nous en approchâmes , & nous vîmes qu'il y avoit dessus une colonne d'acier , haute de dix coudées , vers le bas de laquelle étoit attaché , avec des chaînes d'or , un petit tambour fait de bois d'aloès ; & une crosse de bois de sandal rouge. Au-dessus du tambour pendoit une table d'ébène , sur laquelle

R 3

on lisoit ces paroles écrites en lettres d'or. Si quelque vaisseau est assez malheureux pour être attiré jusqu'à cette montagne, il ne pourra plus cingler en pleine mer, à moins qu'il ne s'y prenne de la manière suivante : Il faut qu'un homme de l'équipage donne trois coups de crosse sur le tambour. Au premier coup, le vaisseau s'éloignera d'une portée de flèche ; au second, il perdra cette montagne de vue ; & au troisième, il se trouvera dans la route qu'il voudra tenir. Mais l'homme qui frappera le tambour doit demeurer ici volontairement, & laisser partir les autres.

Quand nous eûmes lu cette inscription, qui nous parut supposer un talisman, nous retournâmes à bord pour informer l'équipage de notre découverte. Chacun fut ravi qu'il y eût un moyen de nous délivrer ; mais personne ne vouloit être la victime. Le moindre matelot refusoit de s'immoler pour les autres. Hé bien, dis-je alors, puisque nul d'entre vous ne veut rester ici, j'y demeurerai donc, moi. Je consens à me sacrifier pour vous tous, pourvu que vous me promettiez qu'en sortant d'ici vous irez à Basra ; que vous direz de mes nouvelles à mon père, & remettrez fidèlement entre ses mains toutes les perles qui m'appartiennent.

Ils s'écrièrent à ce discours, qu'ils prioient le ciel de leur faire faire naufrage, s'ils n'exécutoient

pas ponctuellement ce que j'exigois d'eux. Le capitaine m'assura comme eux, que je pouvois avoir l'esprit en repos là-dessus; qu'ils retourneroient vers Basra sans aller à Serendib. Il me témoigna aussi quelque douleur de me perdre; mais je ne laissois pas de m'appercevoir qu'il étoit bien-aise de sortir du péril. Enfin, j'embrassai toutes les personnes de l'équipage, & leur dis un éternel adieu. Ils me mirent à terre. Je remontai seul au haut de la montagne. Je m'avançai vers le dôme, je pris la crosse, j'en frappai le tambour. Notre vaisseau s'éloigna de la montagne, & je le perdis de vue dès le second coup. Je frappai pour la troisième fois, après quoi je demeurai sous le dôme prêt à consommer mon sacrifice, & à subir le sort qui m'étoit réservé.

Je ne laissai pas de m'adresser encore au prophète; & comme si j'eusse été sûr de son assistance, je m'avançai hardiment dans la montagne qui avoit plus de deux lieues d'étendue. Après une heure de chemin, j'aperçus un vieillard décrépité. Il avoit la tête chauve; une barbe blanche des plus longues, avec des yeux chassieux. Il sembloit n'avoir plus qu'un souffle de vie. Il étoit assis sur une grosse pierre à la porte d'une petite maison faite de terre & de bois, & il avoit un bâton à la main. Je l'abordai; & après l'avoir salué d'un air respectueux, je le priai de me dire pour-

quoi les vaisseaux qui passaient à une certaine distance de la montagne, y étoient attirés malgré eux, & qui pouvoit être l'auteur du talisman, dont la vertu les repoussoit en pleine mer?

Le vieillard se leva à ces mots, en s'appuyant sur son bâton; & en branlant la tête de foiblesse; il me rendit le salut, & me dit que les vaisseaux étoient entraînés vers la montagne par des courans: qu'à l'égard du talisman, qui consistoit dans le tambour, il ne savoit pas qui l'avoit formé; mais que si j'étois curieux d'apprendre ce mystère, je n'avois qu'à continuer mon chemin; que je rencontrerois son frère, qui étoit beaucoup plus vieux que lui, & qui pourroit me donner quelque éclaircissement là-dessus. Je pris aussitôt congé de lui, & je trouvai en effet un second vieillard. Celui-ci paroissoit plus vigoureux. Il commençoit seulement à blanchir, & on l'auroit plutôt cru fils que frère aîné du premier. Je lui demandai comme à l'autre, s'il ne savoit point qui avoit fait le talisman? Non, me répondit-il, je l'ignore, & si quelqu'un peut vous le dire, c'est sans doute mon frère aîné que vous verrez sur votre chemin à deux pas d'ici.

Je continuai de marcher, & j'aperçus bientôt un homme qui labouroit la terre. Il n'avoit pas un cheveu blanc, & il me parut si robuste, que je ne pouvois m'imaginer qu'il fût plus avancé en âge

que les deux vieillards que je venois de voir. O mon père, lui dis-je, je viens de trouver deux vieux hommes qui se sont moqués de moi ; je les ai priés de me dire qui étoit l'auteur du talisman de la montagne, ils m'ont répondu qu'ils ne le savoient pas ; mais qu'ils avoient un frère plus âgé qu'eux qui pourroit me l'apprendre. Le vieillard sourit à ces paroles , & me répondit : O mon fils , ils vous ont dit la vérité ; ils sont tous deux mes cadets.

C L X X I I I . J O U R .

SI éette réponse du troisieme vieillard me surprit , ce qu'il ajouta augmenta encore ma surprise. On nous appelle , dit-il , les trois vieillards de la montagne. Le premier que vous avez rencontré est le plus jeune : il n'a que cinquante ans ; & s'il est cassé , usé , décrépît , c'est qu'il a eu une mauvaise femme , & des enfans qui l'ont chagriné. Le second a soixante & quinze ans , & il est un peu plus frais , parce qu'il a eu une bonne femme & point d'enfans ; & pour moi , si je suis plus vigoureux que mes frères , quoique j'aie cent ans passés , c'est que je n'ai jamais voulu me marier.

. Quant au talisman , poursuivit-il , dont vous

266 LES MILLE ET UN JOURS,
souhaitez de savoir l'auteur, je me souviens d'avoir oui-dire dans ma jeunesse, qu'il a été composé par un grand cabaliste Indien, c'est tout ce que je sais. Je lui demandai ensuite si j'étois proche d'un pays habité. Oui, me répondit-il, vous n'avez qu'à suivre la route que vous tenez, vous arriverez bientôt à une vaste plaine que termine une autre montagne, au pied de laquelle il y a deux sentiers, l'un sur la droite, & l'autre sur la gauche; suivez le premier, il vous conduira à une grande ville qui a un très-beau port. Gardez-vous bien de prendre sur la gauche, vous vous engageriez dans un bois où demeurent de fort méchans hommes; ils s'occupent à faire du savon, & ils ne se font pas un scrupule de jeter dans leur savonnerie tous les étrangers qui ont le malheur de tomber entre leurs mains: ils prétendent que leur savon en est beaucoup meilleur, & il est certain qu'on l'estime plus que tous les autres savons du monde.

Je remerciai le vieillard de l'avertissement qu'il me donnoit, & je me donnai bien de garde de le négliger. Lorsque j'eus traversé la plaine, je suivis la route sur la droite, & elle me mena comme on me l'avoit dit, à une ville assez grande & bien peuplée. Les rues & les maisons en étoient belles, & le port rempli de vaisseaux. Je jugeai qu'il s'y faisoit un grand négoc-

ce , & je ne me trompois pas. J'y vis des bâtimens chargés de poivre , qui venoient des royaumes de Canara & de Vifapour , & d'autres remplis de Cardamome (a) de cananor , & d'autres de canelle. J'apperçus des marchands de toutes sortes de nations. Pendant que j'étois occupé à regarder le port , un homme m'aborda : nous nous considérâmes l'un & l'autre , nous nous reconnoissons ; c'étoit Habîb , le correspondant de mon père à Serendib. Après nous être embrassés à plusieurs reprises : qui m'eût dit , s'écria-t-il , que je rencontrerois ici Aboulfaouaris ? Par quelle fatalité êtes-vous parti de Serendib sans me dire adieu , sans m'instruire même de votre départ , & par quel bonheur imprévu m'êtes-vous rendu ?

Alors je lui contai mon aventure avec Canzade , & ce qui m'étoit arrivé depuis. De son côté , il m'apprit qu'il avoit un navire dans ce port ; qu'il étoit venu vendre de la canelle ; qu'il avoit vendu toute sa charge , & que dans vingt-quatre heures il espéroit qu'il seroit bien loin de là. Je lui témoignai la joie que j'avois de le retrouver. Il me conduisit à son bord ; & dès le

(a) Le cardamome est un aromate qui ne croît que dans le royaume de Cananor. Les Indiens , les Persans & les Turcs en mettent dans tous leurs ragoûts. En Europe , on ne l'emploie que dans la médecine.

même jour nous mêmes à la voile pour Serendib. J'étois ravi d'y retourner, & vous pouvez penser que Canzade avoit beaucoup de part au plaisir que je me faisois de revoir cette ville. Nous y arrivâmes après une navigation peu longue, parce que nous avions toujours eu le vent favorable.

J'avois une extrême impatience d'apprendre des nouvelles de Canzade, que je ne pouvois cesser d'aimer, quoique je n'eusse pas lieu d'être fort content du traitement qu'elle m'avoit fait. Je sortois un matin de chez Habib dans le dessein de ne rien épargner pour être éclairci de ce que je voulois savoir, lorsqu'une manière d'esclave m'arrêta dans la rue : Seigneur, me dit-il, me reconnoissez-vous ? Non, lui répondis-je : vos traits pourtant ne me sont point tout-à-fait inconnus : j'ai une idée confuse de vous avoir vu ; mais je ne puis dire dans quel endroit. Je vous reconnois bien, moi, reprit-il, vous êtes Musulman, vous vous appelez Aboulfaouaris : j'ai eu l'honneur de vous rendre de petits services pendant le séjour que vous avez fait chez la princesse Canzade, dont j'étois & suis encore esclave. Ce fut moi qui par son ordre allai chercher le patron Dehaoufch, auquel on vous livra. Je ne fis qu'à regret cette commission : je vous prie d'en être persuadé.

CLXXIV. JOUR.

JE tressaillis de joie au discours de l'esclave. Mon cher ami, lui dis-je, en lui faisant présent d'une bague, instruis-moi, je t'en conjure, du sort de cette princesse qui m'est toujours chère, malgré ses rigueurs. Est-elle dans la même situation où je l'ai laissée ? non, seigneur, repartit l'esclave ; ses affaires ont bien changé de face depuis deux mois. Le roi de Serendib a voulu qu'elle épousât un vieux seigneur de sa cour qui en étoit amoureux : elle n'a pu se dispenser d'obéir : elle est mariée.

La douleur que je fis paroître à cette nouvelle fut si vive, que l'esclave en parut touché. Je suis fâché, dit-il, que le mariage de ma maîtresse vous fasse tant de peine : c'est votre faute aussi ; que ne renonciez-vous à votre prophète ? vous posséderiez présentement la plus belle dame du monde, & des richesses immenses : si j'eusse été à votre place, il n'eût pas fallu me donner tant de rems pour me consulter qu'on vous en donna ; dès le premier jour, dès la première heure, dès la première minute, je me serois déterminé à faire tout ce que souhaitoit Canzade. Que vous vous seriez épargné de peine à

vous-même & à elle ! Car après votre départ elle a été malade , & peu s'en est fallu qu'elle n'ait perdu la vie.

Je ne fais , continua-t-il , si je dois lui dire que vous êtes à Serendib ; je crains d'irriter ses ennuis , que le vieux seigneur qu'elle a épousé n'est guère propre à dissiper. D'un autre côté , je vous vois si affligé , que je ne puis me résoudre à vous ôter toute consolation. Je vous promets donc que dès aujourd'hui ma maîtresse saura que je vous ai vu. Je lui ferai dire par une de ses femmes que vous vous repentez bien de votre conduite passée , & que si vous étiez à recommencer , vous ne balanceriez pas un moment à renoncer pour elle à la doctrine de Mahomet. Non , non , m'écriai-je en cet endroit , garde-toi bien de lui faire dire une chose que je ne pense pas , & que je ne pourrais penser , quand il dépendroit de moi de la posséder à ce prix. Dis-lui seulement que je suis au désespoir de l'avoir perdue , & d'apprendre qu'elle n'est pas contente de sa situation.

L'esclave me jura qu'il s'acquitteroit exactement de la commission dont je le chargeois. Il ajouta même , pour soulager sans doute ma douleur , qu'il étoit persuadé que Canzade auroit pitié de moi ; que sa pitié ne se borneroit pas à me plaindre en secret , & que cette dame ayant des femmes aussi adroites qu'elle en avoit , ne m'aban-

donneroit pas à mon affliction. Après cet entretien l'esclave me quitta, & je demeurai dans un état où il y avoit autant de joie que de douleur. Si ce changement du sort de Canzade m'affligeoit, je sentoie quelque joie; quand je venois à penser qu'elle pourroit me permettre de la voir en secret, & qu'elle souffriroit mon amour. Flatté d'une idée si agréable, j'attendois tous les jours que l'esclave qui m'avoit parlé, vint me chercher chez Habib, où je lui avois dit que je demeurois; mais mon attente fut vaine : un mois entier s'écoula sans que je reçusse nouvelle de Canzade.

Je jugeai alors que l'esclave avoit mal jugé des sentimens de sa maîtresse; que le seigneur qu'elle avoit épousé étoit aimé, ou qu'enfin la vertu de la dame triomphoit de l'amour qu'elle avoit pour moi, si elle ne pouvoit l'éteindre. Plein de cette dernière pensée que j'avois la vanité de croire juste, je me retirai à une assez belle maison de campagne que le correspondant de mon père avoit à trois quarts de lieue de la ville de Serendib.

Là je m'occupois à me promener, ou, pour mieux dire, à rêver, en me promenant, à l'objet dont j'étois épris. Un jour je m'éloignai insensiblement de la maison de Habib; & comme je marchois le long d'une rivière, j'arrivai à une magnifique pagode qu'on a bâti sur ses bords; après en avoir admiré la structure, je donnai tout

à coup mon attention à une chose qui me parut la mériter. Je vis plusieurs prêtres Gentils qui dresseoient sur le rivage une espèce de cabane avec des roseaux & d'autres matières combustibles. Je m'approchai d'eux, & leur demandai ce qu'ils faisoient ? L'un d'entr'eux me répondit : Il faut que vous soyez nouvellement arrivé à Serendib, puisque vous me faites cette question. Ignorez-vous la coutume des Gentils, & que le lieu où nous sommes est destiné à leurs funérailles. C'est ici qu'on brûle leurs dépouilles mortelles, & que leurs femmes, en s'immolant aux manes de leurs époux, acquièrent une immortelle gloire. Un des principaux seigneurs de la cour de Serendib est mort ; son corps sera brûlé sur ce rivage dans cinq ou six heures, & sa fidelle épouse veut être consumée des mêmes flammes qui doivent le réduire en cendres.

Comme je n'avois jamais vu cette cérémonie, quoique je fusse bien qu'elle étoit observée en mille endroits du monde, je résolus d'en être témoin. Je ne pouvois m'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces idolâtres, dont la piété sacrilège consacre la fureur, ou plutôt je m'en prenois à leurs prêtres dont j'avois entendu parler à Surate, où cette effroyable coutume est aussi suivie par les Gentils. Je savois que les détestables ministres de leurs pagodes perpétuent cette
barbare

barbare loi pour subsister plus commodément.

A mesure que l'heure de cette horrible exécution approchoit, la campagne se remplissoit de monde. La plupart des habitans de la ville sortirent pour y assister, les uns à pieds, les autres à cheval. J'aperçus plusieurs personnes portées sur des palanquins (a), & précédées par des esclaves, dont quelques-uns portoient des étendarts, & le reste jouoit de la trompette. Je vis venir aussi le gouverneur de Serendib; il étoit monté sur un éléphant, & il paroissoit au milieu de dix ou douze personnes, assises comme lui sous une tente qu'on avoit dressée sur le dos de l'animal. En moins de deux ou trois heures il y eut plus de trente mille personnes aux environs du pagode & de la cabane. Ne voulant pas qu'aucune circonstance de cette cérémonie pût échapper à ma curiosité, je perçai la foule & m'approchai du bûcher le plus près qu'il me fut possible. Je comptai jusqu'à vingt prêtres qui avoient tous chacun un livre à la main. Ils commencèrent à faire des prières en attendant la victime.

(a) Le palanquin est fait à peu près comme un lit de repos. Il est ordinairement couvert de quelque riche étoffe; & quatre hommes le portent sur leurs épaules.



CLXXV. JOUR.

Il étoit presque nuit lorsqu'elle arriva. Elle montoit un cheval blanc richement caparaçonné, & elle suivoit, couronnée de fleurs, le corps de son mari, que six hommes portoient sur un superbe palanquin. Douze femmes aussi à cheval, parées de bague, de bracelet & de gros anneaux d'or & d'argent, l'accompagnoient. Elles avoient toutes de longs cheveux, des coliers de perles, de beaux pendants d'oreilles & des couronnes d'or, avec des plaques d'argent enrichies de rubis qui leur couvroient la moitié du visage. Elles ne portoient point de vestes, mais seulement de petits corsets fort propres, dont les manches descendoient jusqu'au coude. Plusieurs joueurs d'instrumens suivoient ces femmes, qui toutes étoient esclaves de la dame qu'on devoit immoler. Ses parens & ses amis venoient ensuite en dansant & en chantant pour témoigner la joie qu'ils avoient d'avoir, les uns dans leurs familles, & les autres pour amie, une femme si généreuse.

Deux pères l'aidèrent à descendre de cheval, & la conduisirent par la main au bord de la rivière où le corps de son mari lui fut apporté. Elle le lava depuis les pieds jusqu'à la tête, puis

elle le remit entre les mains des prêtres qui le portèrent dans la cabane sur un siège de paille enduit de soufre. Elle se leva ensuite sans se déshabiller, & s'approcha du bûcher sans changer d'habits. Elle en fit plusieurs fois le tour en regardant l'appareil de son sacrifice avec beaucoup d'intrepidité. Après cela elle embrassa ses parens & ses amis, qui se retirèrent aussi-tôt. Elle fut aussi embrassée par ses femmes esclaves qui fondoient en larmes : elle leur donna la liberté, & leur distribua les bijoux & les ornemens dont elle étoit parée. Comme elle ôta la plaque d'argent qui lui couvroit la moitié du visage, & qui jusque-là m'avoit empêché de la reconnoître, quoique j'en fusse assez proche, imaginez-vous quel fut mon étonnement, lorsque je vis que c'étoit Canzade. Non, quand j'aurois vu tout-à-coup le renversement de la nature entière, je n'eusse pas été plus surpris.

Grand Dieu, dis-je alors en moi-même, faut-il que j'en croie mes yeux ? ne puis-je douter de leur rapport ? est-ce en effet Canzade qui va si cruellement périr. Je tâchai pendant quelque tems de me tromper moi-même ; mais j'eus beau vouloir démentir ma vue, je ne pus méconnoître la dame. La douleur que j'eus de son sacrifice, ne me permit pas de le voir achever. Je la laissai entre les mains des prêtres, qui, après l'a-

voir exhortée à se rendre digne par sa constance du bonheur qui l'attendoit ; la firent entrer dans la cabane , & lui présentèrent , suivant la coutume , une torche allumée pour y mettre elle-même le feu. Je me retirai vers la maison de campagne d'Habib , l'esprit dans une disposition que je ne puis vous peindre avec d'assez vives couleurs : j'étois si troublé , si éperdu , que je ne savois ce que je faisois : je tournois de tems en tems les yeux vers le lieu de la cérémonie ; & les flammes du bûcher que je voyois s'élever en l'air , me déchiroient le cœur.

Enfin , j'arrivai chez Habib. Dès qu'il m'appercut , il me demanda la cause du trouble & de l'agitation que je faisois paroître. Je la lui dis , & ce généreux ami accompagna de ses larmes celles que je versai en lui faisant ce récit. Je suis surpris , me dit-il , que Canzade ait voulu périr pour suivre un vieux seigneur , que selon toutes les apparences elle n'aimoit point. Hé quoi , interrompis-je , dépendoit-il d'elle de lui survivre ? n'oblige-t-on pas ici les femmes à se brûler avec le corps de leurs époux ? Non , repartit Habib , on ne les contraint point à s'immoler : au contraire , le gouverneur de la ville , par ordre du roi , fait venir devant lui les veuves qui demandent à être brûlées , pour les interroger sur un dessein si funeste : il tâche de les en détourner ,

& enfin , il ne leur accorde la permission de mourir , que lorsqu'elles s'obstinent à la lui demander.

Ainsi , Canzade , poursuivit-il , a bien voulu perdre la vie , persuadée , comme le font toutes les femmes qui se sacrifient , qu'elle se procureroit par une mort glorieuse & volontaire , un bonheur éternel : d'ailleurs , elle a pu se laisser éblouir des honneurs qu'on rend à ces malheureuses victimes après leur mort. Effectivement , on honore ici leur mémoire : on leur dresse même des statues dans les pagodes : en un mot , on les regarde comme des divinités ; & c'est sans doute ce qui inspire aux femmes qui demandent la mort , cette fureur qui les fait regarder sans pâlir , les apprêts de leur sacrifice.

C L X X V I . J O U R .

LES réflexions d'Habib m'en firent faire d'autres. Je me représentai que si Canzade m'eût aimé autant que je l'aimois , elle n'auroit pas été si prompte à se brûler ; qu'elle m'auroit fait auparavant proposer que si je voulois l'épouser aux conditions que j'avois déjà rejetées , elle ne se sacrifieroit point ? qu'elle auroit dû me mettre

à cette épreuve , qui m'eût sans doute fort embarrassé.

J'avois d'assez bonnes raisons pour me consoler de sa mort , & toutefois je n'y pouvois penser sans sentir renouveler ma douleur. Seigneur, dis-je à Habib, quelque sujet que j'aie d'oublier Canzade , je désespère d'en venir à bout , & je ne puis demeurer plus long-tems à Serendib après ce qui s'est passé : permettez que je m'en éloigne , & que je retourne à Basra. Mon hôte ne voulant pas me contraindre , y consentit. Nous allâmes à Serendib dès le lendemain , & la première chose que je fis en y arrivant , fut de m'informer si quelque vaisseau ne devoit pas bientôt partir pour la côte des Indes. J'appris qu'un navire de Surate , chargé de toiles peintes , venoit d'arriver au port , & qu'il auroit en peu de tems vendu ses marchandises. Je résolus de me servir de cette occasion , & en attendant mon départ , je menois chez Habib une vie fort triste. Quelque soin que prit mon hôte de combattre ma mélancolie , il ne pouvoit la dissiper. Il n'épargnoit rien toutefois pour en venir à bout. Il ne se passoit point de jour qu'il ne m'offrît quelque nouveau plaisir : il ne me donnoit aucun repas qui ne fût suivi de danses & de concerts.

Il ne manquoit pas de faire venir chez lui les plus jolies danseuses de celles qui sont sous la protection du gouverneur (a), & que les particuliers peuvent employer & attirer chez eux en les payant. Il espéroit que quelqu'une de ces filles, qui ne sont pas vœu de chasteté, me donneroit dans la vue, & banniroit enfin Canzade de mon souvenir.

Tandis qu'il ne négligeoit rien pour faire réussir son dessein, un esclave vint me demander chez lui, & voulut m'entretenir en particulier. C'étoit le même esclave que j'avois rencontré en arrivant à Serendib, & qui m'avoit fait de belles promesses qu'il avoit si mal exécutées. Seigneur, me dit-il, si vous ne m'avez pas revu plutôt, je vous proteste que ce n'est pas ma faute : ma maîtresse m'avoit défendu de vous parler, & je n'ai osé lui désobéir : elle se piquoit d'une vertu héroïque, elle ne vouloit plus avoir de commerce avec vous, & elle ne s'est pas contentée d'être fidelle à un mari qu'elle n'aimoit point, elle s'est

(a) Il y a dans mille endroits des Indes des sociétés de femmes, établies sous le bon plaisir des souverains, que les gouverneurs des villes où elles sont, protègent; ils en tirent même un tribut. Ces danseuses vont dans les maisons des particuliers, quand on le veut, danser pour de l'argent. Elles sont magnifiquement habillées, parées de pierreries, & elles ne rebutent point d'ordinaire des amans libéraux; mais il n'est pas permis de les insulter, & on ne leur feroit pas violence impunément. Leurs danses sont vives, fort agréables, mais un peu lascives.

brûlée avec lui pour s'attirer la vénération des gentils. Mais n'en parlons plus : laissons-la jouir d'un bonheur qu'elle n'a que trop acheté , & venons au sujet qui m'amène ici. Je suis présentement esclave d'une autre dame qui n'est pas moins belle que Canzade , & qui vous aime davantage. J'ai appris que vous étiez sur le point de vous embarquer pour Surate : en attendant votre départ , je vous conseille de profiter de la bonne fortune qui se présente.

CLXXVII. JOUR.

JE fus plus surpris que charmé du discours de l'esclave. Mon ami , lui dis-je , c'est avec douleur que je me vois réduit à payer d'ingratitude les sentimens favorables que ta nouvelle maîtresse a conçus pour moi ; l'image de Canzade se présente sans cesse à ma pensée , & me laisse peu de goût pour les aventures. La dame que tu fers doit me pardonner , si je me refuse à ses bontés : comme je ne l'ai jamais vue , mon indifférence ne l'offense point.

Il faut avouer , reprit l'esclave , que je ne suis pas heureux dans mes négociations ; cependant je suis assuré que si vous aviez entretenu un moment la personne dont il est question , vous en

seriez charmé, quelque attaché que vous soyez à Canzade. Vous vous trompez, repartis-je à l'esclave; vous êtes accoutumé à mal juger des mouvemens du cœur; vous vous imaginiez que votre première maîtresse m'aimoit encore, & ne demandoit pas mieux que de me voir dès qu'elle sauroit mon arrivée à Serendib.... Je conviens, interrompit-il, que vous êtes en droit de me faire ces reproches; mais dans cette occasion, croyez que je suis un peu plus sûr de mon fait: consentez seulement que je vienne vous prendre ici cette nuit, & que je vous conduise. Non, m'écriai-je, non, je ne puis m'y résoudre: je connois trop les femmes pour vouloir mettre celle-là à une pareille épreuve. Quel dépit pour elle, si mon cœur lui échappoit! L'esclave eut beau m'assurer qu'elle avoit l'esprit si raisonnable, qu'elle ne me feroit point un crime de ma constance pour Canzade, je refusai de la voir.

Je me persuadois qu'après cela je n'entendrois plus parler de l'esclave ni de sa dame; mais il revint me trouver dès le soir même avec un billet qu'il me remit entre les mains, & qui contenoit à-peu-près ces paroles: *L'entretien que vous avez eu avec mon esclave, m'a fait plus de plaisir que de peine: il augmente l'impatience que j'avois déjà de vous voir, & si vous êtes effecti-*

vement aussi occupé de Canzade que vous le paroissez, nous serons bientôt vous & moi fort satisfaits l'un de l'autre.

Ces paroles mystérieuses me donnèrent beaucoup à penser, ou pour mieux dire, elles me parurent avoir été écrites à plaisir. Je ne pus toutefois résister à l'envie de m'en éclaircir sur le champ : je suivis l'esclave qui me conduisit à une petite maison, & me fit entrer dans un appartement fort simple, où il me quitta en me disant qu'il alloit avertir la dame. Je ne l'attendis pas long tems : elle vint ; mais représentez-vous l'état où je me trouvai, lorsque l'ayant envisagée, je reconnus que c'étoit la princesse Canzade elle-même, que je croyois réduite en cendres.

C X C I. J O U R.

LES trois auditeurs d'Aboulfaouaris parurent fort étonnés, quand il leur dit qu'il retrouva Canzade vivante après sa pompe funèbre. Il s'en apperçut, & en sourit ; ensuite il continua son récit de cette manière : Je crus d'abord que c'étoit une apparition, & les traits de la dame du monde qui m'étoit la plus chère, excitèrent dans mes sens le même frémissement qu'un spectre

auroit produit. Elle remarqua mon trouble , & ne put s'empêcher d'en rire. Aboulfaouaris , me dit-elle , ce n'est point pour vous effrayer que j'ai souhaité de vous voir ; ce n'est pas l'ombre de Canzade qui s'offre à vos yeux , ce sont ses propres traits. Votre surprise , ajouta-t-elle , n'est pas à la vérité sans fondement ; on ne voit point avec tranquillité paroître tout-à-coup une personne qu'on croit morte , mais je vais dissiper votre frayeur , en vous apprenant que je n'ai point cessé de vivre.

En même tems elle me conta comment elle avoit gagné le chef des Prêtres de sa loi , de quelle manière ce bramite l'avoit dérobée aux flammes pour une somme considérable. Il fit faire secrètement , me dit-elle , un souterrain par d'autres prêtres , qu'il mit dans sa confidence. Le bûcher fut élevé sur ce souterrain , dans lequel je descendis après avoir allumé les roseaux , qui ne consumèrent que le corps de mon époux. Puis la nuit étant venue , & tous les spectateurs s'étant retirés , le chef des bramines me conduisit lui-même jusqu'à cette maison que j'avois fait louer auparavant par un esclave fidelle.

Mais , ma princesse , lui dis-je , qui vous obligeoit à tromper le peuple par de fausses funérailles ? pourquoi feindre que vous vouliez suivre votre vieil époux ? On ne vous forçoit point

de mourir avec lui , vous pouviez vous épargner cette feinte. Non , repartit la dame , je me suis trouvée dans la nécessité de faire ce que j'ai fait ; vous en ferez persuadé , quand je vous dirai que j'avois dessein de lier mon sort au vôtre , d'abjurer l'idolâtrie , & d'aller à Basra professer avec vous la religion de Mahomet. Il faut que ce soit votre Prophète lui-même qui m'ait inspiré cette grande entreprise ; mais pour pouvoir l'exécuter impunément , j'ai été obligée de prendre le parti que j'ai pris. Comme mes parens me croient morte , je puis sans crainte sortir de Serendib , & joindre ma destinée à la vôtre. Voilà quel a été l'unique motif d'une action qui doit vous avoir surpris , & qui a sans doute étonné tout le monde ; car on fait bien que je n'aimois pas ce vieux seigneur , que j'avois épousé seulement pour obéir au roi. On s'est imaginé que la vanité de passer pour une héroïne , & d'avoir une statue dans les pagodes , m'a portée à me brûler avec le corps de mon époux ; mais ma raison , ou peut-être l'amour que j'ai pour vous , m'a fait juger plus sainement de ce sacrifice superstitieux.

Hé quoi , ma reine , lui dis-je , c'est en faveur d'Aboulfaouaris que vous avez employé cet ingénieux stratagème ! c'est pour moi que vous êtes résolue à vous éloigner de Serendib ; &

pour comble de joie , j'entends que vous êtes disposée à suivre la doctrine de notre grand prophète ! Ah ! belle Canzade , c'est en ce moment que vous me rendez le plus heureux des hommes. En achevant ces paroles , je me jetai à ses genoux que j'embrassai avec transport. Levez-vous , Aboulfaouaris , reprit-elle , je ne fais si vous devez tant vanter votre bonheur : Canzade n'est plus une conquête si précieuse. Hélas ! je ne possède plus toutes les richesses que je vous offrois avec mon cœur ; j'en ai donné la meilleure partie aux prêtres qui m'ont servi , & le gouverneur de Serendib m'a vendu bien cher la permission de me brûler avec mon mari.

A ces mots , qui me donnoient une si belle occasion de me répandre en discours passionnés , je regardai la dame d'un air tendre , & je lui dis : que vous êtes injuste , charmante Canzade , si vous me soupçonnez de n'avoir pas des sentimens aussi purs que les vôtres ! Quand dans le palais superbe où vous me reteniez , vous étaliez à mes yeux toute votre magnificence , j'atteste ici le ciel que je n'étois occupé que de vous.



CXCII. JOUR.

JE n'en dementai pas là ; je m'étendis fort sur mon désintéressement , & je lui persuadai enfin que je n'aimois uniquement que sa personne. Alors elle me dit que mes sentimens étoient tels , qu'elle les désiroit ; mais qu'elle n'étoit pas dépouillée de tous ses biens , & qu'il lui restoit encore assez de pierreries pour se faire une dot , dont j'aurois sujet d'être content. Elle parla ensuite des maux qu'elle m'avoit causés , & me dit qu'elle les avoit assez expiés par sa douleur. Nous convînmes après cela que nous partirions pour Basra le plutôt qu'il nous seroit possible : ce qui ne manqua pas d'arriver peu de jours après. Le vaisseau de Surate se défit promptement de ses toiles , acheta d'autres marchandises , & se trouva bientôt en état de faire voile. Dès qu'il le fut , je pris congé de mon hôte , j'allai chercher Canzade , je la conduisis la nuit au port , où je m'embarquai avec elle , & quelques esclaves fidèles qui portoient ses pierreries.

Nous nous rendîmes à Surate sans essuyer le moindre danger. Nous y trouvâmes un bâtiment de Basra qui s'en retournoit. Nous profitâmes de l'occasion , & comme si le ciel eût voulu nous

faire connoître qu'il nous favorisoit , nous arrivâmes à Basra le plus heureusement du monde.

Rien n'est égal à la joie que mon père témoigna de me revoir. Après les premiers embrassemens , je lui présentai Canzade , dont je n'eus pas besoin de vanter la condition : son air noble & sa beauté parloient assez pour elle. Il lui fit un accueil favorable , & conçut pour elle une tendresse de père. Quand il fut toute son histoire que je lui contai en amant charmé , je lui fis aussi une relation de mon voyage , & il m'apprit ensuite qu'il avoit reçu mes pierreries du capitaine qui s'étoit chargé de les lui remettre de ma part.

Nous conduisîmes , mon père & moi , la dame chez le cadi , qui lui fit faire abjuration en présence de plusieurs témoins. Puis il lui demanda si elle consentoit que je devinsse son époux ? Elle répondit que c'étoit sa plus chère envie ; & sur cette réponse le juge nous maria. Pour célébrer ce mariage , mon père ordonna un grand festin , auquel il invita tous nos parens & nos amis ; & pendant quinze jours on ne cessa de faire des réjouissances dans notre famille.

Voilà mon premier voyage. Vous avez entendu des choses peu ordinaires ; mais j'en ai bien d'autres à vous conter. Je vous ferai demain un détail de mon second voyage , & vous avouerez

qu'il n'est arrivé peut-être à personne des aventures si singulières qu'à moi.

Le grand voyageur Aboulfaouaris cessa de parler en cet endroit, tant pour reprendre haleine, que de peur de fatiguer l'attention de ses auditeurs. La caravanne avançoit cependant; elle fit ce jour-là une traite plus longue qu'à l'ordinaire. Elle s'arrêta au pied d'une montagne, dans un endroit commode pour camper. On tendit les pavillons, on se rafraîchit, on se reposa, & le lendemain on se remit en marche.

Si le roi de Damas, Atalmulc, & Séyf-el-Moulouk souhaitoient qu'Aboulfaouaris continuât le récit de ses aventures, il n'en avoit pas moins d'envie qu'eux: ainsi reprenant le fil de son histoire, il la poursuivit de cette manière.

LES AVENTURES SINGULIÈRES

D'ABOULFAOULARIS,

Surnommé le Grand Voyageur.

II. VOYAGE.

JE possédois donc Canzade. Tous deux enchantés l'un de l'autre, nous goûtions les douceurs d'une parfaite union. Nous ne demandions rien au ciel que la grâce de voir durer long-tems le bonheur dont il nous faisoit jouir. Mais, hélas!

que

que les hommes sont dans une grande erreur de s'imaginer , quand ils mènent une vie heureuse , que leur félicité sera de longue durée. Tous nos jours sont si mêlés de biens & de maux , que l'instant même où nous avons le plus de plaisir , ne fait souvent que précéder le moment où nous devons avoir le plus de peine.

Quelques mois après mon mariage , mon père mourut. Je partageai sa succession avec un frère que j'avois. Ce frère , nommé Hour , voulut faire profiter son bien dans le commerce. Il acheta un navire & le remplit de marchandises pour les aller vendre dans les royaumes de Malabar , & il y employa tout ce qu'il avoit eu en partage. Il partit enfin ; mais il n'eut pas un heureux succès , il fit naufrage auprès d'Ormuz , & ne put sauver que sa personne. Je le vis revenir presque nud , dans l'état du monde le plus déplorable. J'en eus pitié ; je le reçus chez moi , le remis en fonds , & lui donnai de quoi retourner en marchandise. Il n'en revint pas plus riche que la première fois. Au lieu de réparer sa perte , il fit encore naufrage ; & dérochant pour la seconde fois sa vie à la fureur des eaux , il vint m'apprendre à Basra la nouvelle disgrâce qu'il avoit éprouvée.



CXCIII. JOUR.

JE fus touché de son malheur , & je n'épargnai rien pour le consoler : Mon frère , lui dis-je , vous n'ignorez pas que nos infortunes , de même que nos prospérités , sont marquées sur la table de la prédestination. De quoi vous serviroit-il de vous affliger ? vous avez plutôt des grâces à rendre au ciel , de vous avoir laissé la vie. Abandonnez le commerce , & vivez tranquillement avec moi , rien ne vous manquera.

Il accepta le parti que je lui proposois. Il demeura dans ma maison , & trouvant peu à peu des charmes dans l'oïveté , il passoit agréablement ses jours à se promener , & à se divertir avec ses amis. De mon côté , je n'étois occupé que du soin de plaire à Canzade , & de lui fournir des amusemens. J'ai toujours aimé la dépense ; & comme mon revenu , quoiqu'assez considérable , ne suffisoit pas pour nous entretenir de la manière que nous vivions , je m'aperçus après quelques années que mon patrimoine étoit fort diminué. La crainte de tomber dans la nécessité , me fit songer à la prévenir. Je résolus de m'associer avec un riche marchand , & d'aller trafiquer dans le royaume de Golconde.

Ce ne fut pas sans peine que ma femme consentit que je fisse un si long voyage. Elle se rendit toutefois à mes raisons , dans l'espérance que je reviendrois à Basra chargé de richesses , & qu'après cela je passerois auprès d'elle le reste de mes jours sans inquiétude. J'entrai donc en société avec un marchand dont la probité m'étoit connue. Nous achetâmes des marchandises pour les vendre à Surate , comptant que nous en prendrions là d'autres pour les échanger à Golconde. Le jour de mon départ étant arrivé , je m'arrachai aux pleurs de Canzade , & dis à Hour , en l'embrassant : Adieu , mon frère , je vous laisse le soin de ma maison & l'administration de mon bien : ménagez prudemment mon honneur , & tout ce qui me reste de fortune. Je vous recommande sur toutes choses de donner votre attention à mon épouse ; de veiller , je ne dirai pas sur ses démarches , car je connois trop sa vertu pour m'en défier , mais sur les mauvais desseins que quelque ennemi de mon repos pourroit avoir sur elle. En un mot , faites si bien que je retrouve à mon retour ce précieux dépôt , tel que je vous le confie en ce moment.

Hour , à ce discours , me vanta sa délicatesse sur l'honneur , & promit de me rendre bon compte de la commission dont je le chargeois , ajoutant que le sang qui nous unissoit tous deux , lui

faisoit regarder comme son affaire propre, l'emploi que je lui donnois. Sur la foi de cette promesse, je partis, l'esprit tranquille, avec mon associé. Nous mîmes à la voile, & nous nous rendîmes à Surate, sans cesser d'avoir le vent favorable. Là nous vendîmes nos marchandises, & nous en achetâmes d'autres, dont nous jugeâmes que nous aurions une bonne dé faite à Golconde; ensuite nous nous remîmes en mer.

Je passe sous silence les calmes & les tempêtes qui nous empêchèrent d'arriver au royaume de Golconde aussi-tôt que nous l'espérions. Nous y abordâmes enfin, & nous y fîmes un très-grand profit sur nos marchandises. Comme mon associé se connoissoit parfaitement en pierreries, & que nous étions dans le royaume du monde où l'on trouve les plus beaux diamans, nous en achetâmes pour la meilleure partie de notre argent, sûrs de les revendre à Bagdad quatre fois plus qu'ils ne nous coûtoient. Satisfaits du gain que nous avions déjà fait sur nos marchandises, & de celui que nous espérions faire encore sur nos pierreries, nous ne demeurâmes pas long-tems à Golconde; nous en partîmes bientôt pour retourner à Basra.



CXCIV. JOUR.

NOTRE vaisseau alloit à pleines voiles , & nous nous flartions , comme font tous les voyageurs , d'arriver heureusement au port où tendoient nos désirs ; mais une nuit il s'éleva une tempête si furieuse , que , malgré l'art du pilote & le travail des matelots , nous fûmes obligés de nous abandonner à l'orage , dont la violence nous écarta considérablement de notre route. Enfin , notre vaisseau , après avoir été durant plusieurs jours le jouet des vagues & du vent , alla se briser contre un rocher qui étoit à la pointe d'une île déserte. Toutes les personnes de l'équipage se noyèrent , à la réserve de mon associé & de moi. Nous nous jetâmes promptement dans l'esquif , & par ce moyen nous échappâmes à la fureur des eaux. Mais , hélas ! un péril aussi terrible que la tempête qui nous avoit perdus , nous attendoit.

Déjà nous touchions au rivage , & nous allions mettre pied à terre , lorsqu'un crocodile d'une grandeur démesurée , accourut à nous. Cet épouvantable animal se tenant sur ses pattes de devant , frappa de sa queue si rudement l'esquif , qu'il le brisa en mille pièces. Mon associé &

moi nous n'étions pas encore débarqués : nous tombâmes aussi-tôt dans l'eau : en même-tems le monstre avançant la gueule pour nous prendre , se saisit d'abord de mon associé ; mais pendant qu'il étoit occupé à le dévorer , je gagnai le rivage , & m'éloignant du crocodile par une prompte fuite , je m'avançai dans l'isle.

J'arrivai au bord d'une fontaine dont l'eau étoit aussi blanche que du lait ; j'en bus , & je la trouvai d'un goût exquis : je crus boire du plus excellent forbet : je cueillis ensuite quelques herbes qui étoient aux environs de la fontaine ; j'en mangeai , & elles me parurent plus délicieuses que les plus excellens mets : j'admirai la fécondité & la variété de la nature , qui se plaît à produire tant de choses différentes ; & tout ruiné que j'étois , je remerciai le ciel de m'avoir du moins fait arriver à une isle où je ne pouvois mourir de faim & de soif. Je n'étois pas toutefois sans inquiétude sur les bêtes sauvages , & la crainte d'en devenir la proie , m'empêcha de prendre un peu de repos , quoique j'en eusse grand besoin.

Je marchai vers un bois dont tous les arbres étoient d'aloës ou de sandal ; j'y entrai , & après avoir fait environ trois cens pas , je me trouvai près d'une prairie émaillée de mille sortes de fleurs , qui parfumoient l'air d'odeurs agréables.

Au milieu de cette prairie s'élevoit un arbre , haut pour le moins de cent coudées , & dont les branches étendues , & le feuillage épais , faisoient beaucoup d'ombre. Il y avoit au pied , sous un pavillon de brocard , un lit de repos , sur lequel on voyoit un homme qui paroissoit endormi. Sa main droite étoit appuyée sur une cassette d'or , & un gros dragon couché près de lui , tenoit dans sa gueule un bouquet de baume qu'il lui mettoit de tems en tems sous le nez.

A ce spectacle je fus saisi de frayeur. Hélas , dis-je en moi-même , il ne me servira de rien d'avoir évité le crocodile ; ce dragon va venir fondre sur moi & me dévorer. Bien loin d'oser m'approcher du pavillon , je courus me cacher dans des brossailles d'où je me mis à observer l'homme & le monstre. Après les avoir quelque tems considérés , je vis tout-à-coup sortir de la tente le dragon qui s'éleva dans les airs d'un vol rapide , & disparut en un moment à mes yeux.

L'éloignement de l'animal me rassura ; & comme je me sentis une vive curiosité de savoir quel homme pouvoit être celui que j'apercevois sur le lit de repos , je m'avançai dans la prairie avec beaucoup d'émotion , & j'entrai sous la tente. Le personnage que je voulois voir étoit un vieillard qui paroissoit bien avoir six vingts

ans, & qui sembloit être encore vivant ; quoique depuis plusieurs siècles il goutât dans ce lieu le funeste repos de la mort. Je demeurai quelque tems à le parcourir des yeux , ensuite je pris la cassette d'or sur laquelle sa main étoit appuyée, & l'ayant ouverte, j'en tirai de vieilles pancartes, sur quoi ces mots étoient écrits : *Asef, fils de Barkia, & grand visir de Salomon, est le vieillard qui repose sous ce pavillon. Ce Ministre se voyant au dernier terme de sa vie, choisit cette île déserte pour y laisser sa dépouille mortelle. Il dressa cette tente au milieu de cette prairie, & se coucha sur ce lit, où il mourut après avoir écrit ses présentes, qu'il enferma dans cette cassette. Que ceux qui viendront dans cette île sachent qu'ils ne reverront jamais leur famille & leur pays, & qu'ils périront bientôt ici, s'ils ne se sentent un courage à l'épreuve des plus affreux périls. Si rien n'est capable de les effrayer, qu'ils aillent du côté de l'occident, ils arriveront au pied d'une montagne, où ils trouveront une ouverture ; qu'ils y entrent hardiment, & marchent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une prairie dont la beauté les étonnera : c'est par-là seulement qu'ils peuvent arriver au comble de leurs vœux.*

CXC V. JOUR.

APRÈS avoir lu ces paroles, je baifai respectueusement les pancartes d'Asef; je me mis ensuite à genoux, & levant les yeux au ciel : ô seigneur, m'écriai-je, vous avez pitié de moi, & vous ne voulez pas que je périsse dans ces lieux funestes, puisque vous m'ouvrez une porte pour en sortir ! Grand prophète des musulmans, vous qui sans doute avez beaucoup de part à la nouvelle grâce que je reçois du très-haut, continuez de me protéger : je me suis tiré par votre secours du puits où le perfide Hyzoum m'avoit laissé, ne m'abandonnez point dans les périls où je vais me jeter.

Alors sans perdre de tems, je marchai vers l'occident, & j'arrivai bientôt au pied de la montagne où j'apperçus effectivement une large ouverture dont l'affreuse obscurité n'invitoit pas à y entrer; mais je me fiois trop aux pancartes d'Asef pour craindre quelque chose; j'y entrai sans balancer, & marchai avec assurance, quoiqu'à tâtons; car j'étois environné des plus épaisses ténèbres. Je sentoís que le terrain alloit en baissant, & comme j'avançois toujours sans me reposer, j'eus lieu de penser après quinze ou vingt heures de chemin, qu'il falloit assurément que je des-

cendisse chez les génies de la terre. Enfin , la nuit qui m'enveloppoit se dissipa , & je revis la clarté du jour , que je croyois avoir perdue pour jamais. Une prairie parsemée de mille sortes de fleurs que je n'avois point encore vues , & d'arbres chargés des plus beaux fruits , se présenta tout-à-coup à mes yeux. Je m'approchai d'un de ces arbres & mangeai des fruits , puis je m'étendis sur l'herbe pour y prendre quelque repos , & j'y dormis d'un profond sommeil. Lorsque je me réveillai , je vis avec surprise autour de moi douze à quinze génies noirs & maigres , qui avoient des yeux étincelans. Je remarquai qu'ils ressembloient de visage aux hommes ; mais les uns portoient au milieu du front une longue corne & avoient des queues de chien , & les autres de la ceinture en bas étoient faits comme des lézards.

Enfant d'Adam , me dit un d'entr'eux , par quel hasard te trouves-tu parmi les génies de la terre ? Je leur contai mon aventure ; ensuite un autre me dit : Viens demeurer avec nous , & sois assuré que nous ne te ferons point de mal ; quand tu nous auras servi pendant quelques années , nous te transporterons par reconnoissance dans l'endroit du monde où tu voudras aller. Je ne leur eus pas plutôt répondu que j'y consentois , qu'ils me dirent : tu as bien fait de te rendre de bonne grâce , car nous t'aurions bien emmené

avec nous malgré toi. A ces mots ils me prirent & m'enlevèrent dans les airs ; ils me firent passer par-dessus plusieurs montagnes , & traverser plusieurs mers avant que d'arriver à leurs habitations. C'étoit une infinité de cavernes , dont chacune servoit à un génie. Quelques-uns étoient logés dans des fontaines , & d'autres dans des précipices.

Je demurai une année entière avec ces génies , me nourrissant d'herbes. Pour eux , ils faisoient leur nourriture ordinaire des os dont les hommes avoient mangé la chair ; c'étoit pour eux un mets exquis ; & je me souviens que quelquefois en rongéant des os , ils se récrioient sur l'excellence de l'aliment. Ils accusoient même les hommes de mauvais goût d'aimer mieux la viande que les os. Pour ne point manquer de provision , il y avoit des génies qui n'étoient occupés que du soin d'en aller chercher. Ces génies en apportoit abondamment de tous les endroits du monde , & surtout des os de cavales de Tartarie dont ils étoient fort friands.

La mauvaise chère que je faisois chez ces maudits génies , & la nécessité d'être leur esclave , ne faisoient pas ma plus grande peine ; ce qui perçoit mon ame de la plus vive douleur , c'étoit le mépris qu'ils avoient pour l'Alcoran & pour Mahomet. Il me défendoient la prière , l'ablution &

le tecbir (a). Quelque dangereux qu'il fût pour moi de leur défobéir, je ne laissois pas de prendre si bien mon tems, que je faisois souvent à la dérobée ce qu'ils me défendoient. Un jour que j'étois seul dans la caverne où je serois, je fis l'ablution, & pendant que je récitais quelques sentences du grand prophète, j'entendis retentir l'air de cris de joie & de chants à la louange du très-haut. Étonné de cette nouveauté, je sortis aussi-tôt de la caverne pour apprendre la cause d'un si grand changement; j'aperçus des génies vêtus de blanc, & qui portoient des frocs de religieux sophis. Ils paroissoient gros & gras, & aussi beaux que les autres étoient effroyables. Ces deux sortes de génies venoient de se battre, & les beaux ayant remporté la victoire, la célébroient par leurs chants, & en rendoient grâces au ciel. Ils tenoient une partie de leurs ennemis enchaînés, & ils avoient mis le reste en fuite. Je ne pus me contenir à ce spectacle, & mêlant ma voix parmi celles des vainqueurs, je m'écriai de toute ma force : Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, & Mahomet est son prophète.

Une troupe de génies victorieux m'entendant ainsi parler, m'environna. Qui es-tu, me dit l'un, & qui peut t'avoir appris ces paroles? Nous

(a) Tecbir, c'est quand on dit que Dieu est au-dessus de toutes choses, Allahou-Acbar.

ne savions pas qu'il y eût en ce lieu un Musulman. D'où es-tu, & comment as-tu pu venir ici ? Je satisfis leur curiosité ; ensuite ils me menèrent au génie qu'ils regardoient comme leur roi. Il me fit les mêmes questions , & j'y répondis de la même manière ; il me demanda de quelle religion j'étois , & je ne lui eus pas si-tôt dit que j'étois Mahométan , qu'il s'écria : Heureux celui qui est du peuple de Mahomet. Puis il me demanda mon nom , & lorsque je le lui eus dit : Aboulfaouaris , reprit-il , je suis ravi qu'on vous ait tiré des mains des génies infidèles , ces misérables vous auroient ôté la vie quelque jour. Vous pouvez désormais vous abandonner à la joie , puisque vous êtes avec des génies qui font aussi bien que vous profession du mahométisme.

C X C V I. J O U R.

CE roi prit insensiblement beaucoup d'amitié pour moi ; & comme je lui parus consommé dans la connoissance des choses , tant défendues que permises dans la religion musulmane , il m'établit son iman ; ainsi je criois ezan (a) aux heures de la prière , je disois les salaounat (b) , & je pro-

(a) Ezan , c'est appeller à la prière.

(b) Salaounat , c'est-à-dire , dieu bénisse Mahomet.

nonçois le recevoir. Lorsque je jeûnois, les génies jeûnoient aussi. Je leur lisois & expliquois tous les jours l'alcoran avec ses commentaires. Je gagnai leur estime, & devins enfin si considérable parmi eux, qu'ils n'entreprenoient rien sans m'avoir auparavant consulté, & ils respectoient mes futouas (a).

Une nuit il m'arriva de rêver que j'étois à Medine dans le raouza (b), que je voyois entrer Canzade dans ce jardin sacré; qu'elle avoit un air mourant, & que s'étant approchée du tombeau de Mahomet, elle adressoit ce discours au grand prophète : O Mahomet ! à qui j'ai sacrifié les idoles que j'adorois, ayez pitié d'une femme qui remplit exactement tous les devoirs de votre secte; rendez-lui son cher époux, dont elle ne peut plus long-tems soutenir l'absence; faites qu'il revienne à Basra défendre un cœur que je lui ai donné, & qu'un rival veut lui ravir.

Je me reveillai à ces paroles : un trouble inconcevable saisit mes esprits, & je conçus de ce songe un malheureux présage. Je me représentai ma femme en butte à quelque attentat formé contre mon honneur, & cette cruelle image dont mon esprit ne pouvoit se distraire, me plongea

(a) Futouas, décisions, arrêts des muftis.

(b) On appelle raouza le jardin où Mahomet a été enterré à Medine.

dans une profonde mélancolie. Le roi des génies s'en étant bientôt aperçu , me dit ; ô iman , qu'avez - vous , une tristesse mortelle est peinte dans vos yeux depuis quelques jours ? vous vous ennuyez sans doute d'être ici. Grand roi , lui répondis-je , après toutes les bontés que vous avez eues pour moi , après les marques d'estime & d'affection que j'ai reçues des génies Musulmans , je ne pourrois sans ingratitude , avoir envie de vous quitter ; mais je ne dois point vous cacher qu'une autre raison m'empêche de vivre content. Alors je lui racontai mon songe , & lui avouai que c'étoit cela seul qui causoit mon affliction.

Je ne vous fais point mauvais gré , reprit le roi , puisque vous avez une femme que vous aimez , que vous y pensiez , & que vous souhaitiez d'être auprès d'elle. Combien , ajouta-t-il ; croyez-vous qu'il y ait de chemin d'ici à Basra ? apprenez qu'il y en a pour quatre-vingt-dix années ; mais Dieu très-haut nous a rendu prochains les pays les plus éloignés , c'est pourquoi malgré la distance des lieux , je vous ferai porter par un génie dans la ville où vous avez pris naissance , & vous verrez réellement bientôt cette Canzade que vous avez vue en songe. En disant cela , il me prit par la main & me mena sur le rivage d'une mer rouge , d'où me montrant une île : Voyez-vous , me dit-il , cette île où s'élève

un rocher, dont le front touche les nues ? Oui ; sire , lui répondis-je ; hé bien , reprit-il , ce rocher qui paroît si semblable à une forteresse , est creux , & sert de prison aux génies infidèles qui tombent entre mes mains , & aux autres génies qui se révoltent contre mes volontés. A ces mots , il m'enleva de terre , & me transporta dans l'isle avec lui. Nous nous approchâmes du rocher & d'une porte de fer fort épaisse qui étoit fermée. Il commanda qu'on lui ouvrît , on lui obéit dans le moment : nous entrâmes dans le rocher , où je vis une infinité de génies chargés de chaînes , parmi lesquels je reconnus ceux dont j'avois été l'esclave.

Il y avoit entr'autres un afrite (a) d'une grandeur démesurée , & d'une laideur horrible. Il n'avoit point de chaînes comme les autres : de gros anneaux de fer l'attachoient au rocher d'une manière qui lui ôtoit la liberté de faire le moindre mouvement. Le roi s'adressant à celui-là , lui dit : ô misérable , fais-tu combien tu m'as d'obligations ? O grand roi , répondit l'afrite , je n'ignore pas jusqu'à quel point je vous suis redevable ; j'ai mille fois mérité les plus cruels tourmens , & vous avez eu la bonté de me pardonner. Hé bien , reprit le roi , tu me vois encore aujourd'hui dans la disposition de te rendre

(a) Afrite , génie infidèle & non musulman.

libre. Sire, répartit l'afrite, ce trait de générosité ne vous est pas nouveau ; vous m'avez souvent donné la liberté. Je te la donne encore, repliqua le roi ; mais c'est à condition premièrement que tu suivras la secte de Mahomet , & que tu porteras ce Musulman à Basra ; je veux aussi que tu fasses ce chemin en peu de tems. Je le porterai en trois heures, dit le génie, & je promets d'exécuter de point en point tous les ordres de votre majesté. Alors le roi se tourna de mon côté, & me dit : sachez, jeune homme, que cet afrite est un méchant, un fourbe, un traître, un scélérat ; je n'ose me fier à ses promesses, je crains qu'il ne vous joue un mauvais tour, & je crois qu'il fera bon de vous précautionner contre lui. Je vais, continua-t-il, vous apprendre une oraison : vous n'aurez qu'à la réciter pendant que vous serez sur le dos de l'afrite, & soyez assuré qu'il ne pourra vous faire aucun mal. En même-tems il me dit l'oraison dont voici les paroles ;
*sois loué, ô très-haut, comme te louent tes cieux ;
 sois loué ; ô très-haut, comme te louent tes mers
 & la terre : sois loué ; ô très-haut, comme te louent
 tes anges & tes prophètes.*

Lorsque j'eus appris par cœur cette oraison, le roi fit détacher l'afrite, & me mit lui-même sur son dos, après m'avoir bandé les yeux pour m'empêcher, disoit-il, de voir sur la route des choses

qui pourroient m'effrayer. Aboulfaouaris, me dit-il ensuite, j'exige une chose de vous pour le plaisir que je vous fais : quand vous aurez embrassé votre famille à Basra, je vous prie d'aller trouver de ma part Omar, le commandeur des croyans, & Aly Ben Eby Taleb, gendre de Mahomet. Dites-leur qu'il y a sous la terre une nation de génies Musulmans, qui ne mangent jamais sans dire le bismillah (a), qui font l'ablution, & toutes les prières des mahométans, & qui combattent jour & nuit contre une autre nation de génies rebelles à la loi de Mahomet.

Je fis serment de m'acquitter avec exactitude de la commission dont on me chargeoit. Puis je sortis du rocher avec le génie qui me portoit sur son dos. Prenez garde, ô jeune homme, me cria le roi, ne cessez point de réciter l'oraison que vous savez. L'afrite ne vous sera soumis qu'autant qu'il vous l'entendra réciter ; si vous négligez ces avis que je vous donne, vous courez risque de vous perdre.

(a) Le bismillah, c'est-à-dire, au nom de dieu. C'est une prière que les mahométans ont accoutumé de faire avant le repas.



CXC VII. JOUR.

Ce n'étoit pas sans raison que le roi des génies musulmans m'avoit tant recommandé de réciter sans cesse mon oraison : j'en connus bientôt la conséquence. Si j'étois un moment sans la dire, l'afrite faisoit des cris & des hurlemens affreux, qui cessoient aussi-tôt que je la prononçois. Tantôt je sentois que le génie m'élevait, tantôt qu'il m'abaissoit; quelquefois il excitoit des orages effroyables, croyant par ce moyen m'épouvanter, & me faire tomber; mais il avoit beau faire, je me tenois bien ferme sur son dos.

Cependant quelque soin que je prisse de répéter les paroles puissantes qui faisoient toute ma sûreté, je ne pus me défendre de prêter mon attention à un bruit confus de voix que j'entendois dans les airs. Je passai plus avant, je voulus voir ce que c'étoit, & j'eus même l'imprudence d'ôter d'une main mon bandeau pour satisfaire ma curiosité. J'aperçus plusieurs génies qui avoient tous chacun une forme particulière, & qui se battaient en l'air. Les cris qu'ils pouvoient en se battant, & la manière dont ils se chargeoient, m'occupèrent quelque tems; j'oubliai mon oraison, & l'afrite profitant de ma distraction, me

jeta dans une mer sur laquelle nous étions, & alla se mêler parmi les combattans. Comme je n'étois pas loin du rivage, & que je savois parfaitement nager, je gagnai bientôt la terre que je baisai mille fois en remerciant le ciel de ma délivrance. Mais si j'avois la consolation d'avoir dérobé ma vie aux flots, d'un autre côté je me voyois dans un désert; & pour comble de misère, déchu de l'agréable espérance de revoir ma femme & mon pays.

Tandis que je m'affligeois d'être dans l'état où je me trouvois, & que je prenois à partie le verset de Salomon, dont les pancartes me paroissent la cause de mes maux, je vis sur la surface de la mer un petit oiseau qui vint à moi. Je n'en avois jamais vu de semblables; il avoit la tête bleue, les yeux rouges, les ailes jaunes & le corps verd. Ce bel oiseau s'approcha de ma bouche en étendant ses ailes, & y mettant son petit bec, il me la remplit d'une liqueur fraîche & délicieuse, ensuite il me parla: Jeune musulman, me dit-il, ne perds point courage: tu as été choisi pour servir d'exemple aux hommes de ta secte: on veut qu'ils t'entendent un jour raconter tes aventures, & qu'ils en profitent. O charmant oiseau, m'écriai-je, aussi surpris de ce qu'il parloit, que des choses qu'il me disoit; oiseau de bon augure, par quel prodige avez-vous

l'usage de la parole ? Je suis , reprit-il , l'oiseau du prophète Isaac ; je suis chargé du soin de veiller sur cette mer , de secourir les malheureux mortels qui viennent dans ces lieux , & sur-tout les musulmans. Ainsi , loin de vous affliger , consolez-vous , & soyez sûr que le très-haut tient compte aux bons des peines qu'ils souffrent pendant leur vie mortelle. Après avoir parlé de cette sorte , il me montra la route que je devois tenir , en m'assurant que je pourrois la suivre sans appréhender de faire quelque mauvaise rencontre.

Je pris le chemin qu'il m'enseigna ; & ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que je marchai pendant quarante jours sans avoir aucune envie de manger ni de boire ; la liqueur que l'oiseau m'avoit fait avaler , me préserva de la faim & de la soif. Enfin , j'arrivai au pied d'une montagne qui étoit au milieu du désert. Je montai jusqu'au sommet , sur lequel je vis un assez beau palais bâti de pierres de taille : il n'avoit point de fenêtres , mais seulement une porte de bronze qui étoit fermée. Je m'assis à l'ombre à deux pas de là , & tandis que je me reposois , mon oreille fut tout-à-coup frappée d'une grosse voix qui me dit : *Enfant d'Adam , tu es arrivé ici bien à propos pour moi & pour toi. Je jeterai aussi-tôt la vue du côté que partoit la voix , & j'aperçus un asrite couché par terre. Il étoit encore plus*

grand & plus effroyable que celui qui m'avait si trahiteusement fait tomber dans la mer. Il avait une trompe comme celle d'un éléphant, l'œil droit plus rouge que du sang, & l'œil gauche bleu. Viens te mettre à mes côtés, poursuivit-il, & ne crains rien.

J'eus besoin de tout mon courage pour ne pas fuir ce monstre horrible. Cependant bien que sa figure ne préviât pas agréablement en sa faveur, j'eus l'assurance de m'en approcher, & de m'étendre même auprès de lui. Il parut avoir de la joie de me voir. Jeune homme, me dit-il, de quel prophète es-tu sectateur ? De Mahomet, lui répondis-je. Tant mieux, repliqua-t-il, c'est justement d'un homme tel que toi que j'ai besoin. Je médite une grande entreprise, que je ne saurois exécuter tout seul ; mais je me flatte qu'avec ton secours j'en viendrai à bout. Tu peux compter que si j'obtiens ce que je désire, je te comblerai d'honneur & de richesses. Je serai maître de tous les royaumes du monde habités par les hommes, & je prétends t'en donner un par reconnoissance. Je consens, lui dis-je, de vous aider, & je ne vous demande pas une couronne pour cela ; tout ce que j'exige de vous, c'est de me porter à Basra. Me le promettez-vous ? Oui, répondit-il, & j'en jure par la tête de ton prophète. Hé bien, repris-je, vous n'a-

vez qu'à me prescrire ce qu'il faut que je fasse, & je m'en acquitterai le mieux qu'il me sera possible.

C X C V I I I . J O U R .

L'AFRITE fut charmé de me voir dans la disposition de l'aider à venir à bout de son dessein ; mais me défiant de lui avec raison , je résolus de me précautionner contre sa malice ; & pour cet effet , je commençai à réciter tout bas mon oraison. Pendant ce tems-là , il tira de sa poche une poignée de petites balles de plomb qu'il me mit entre les mains , en me disant : prends ces balles , & ne manque pas de m'en jeter une toutes les fois que tu me verras tomber sans sentiment. Je ferai ce que vous m'ordonnez , lui dis-je , & vous pouvez compter sur ma parole.

Il se leva sur cette assurance ; je me levai aussi , & nous marchâmes vers le palais. L'afrite tenoit comme moi une poignée de balles ; il en jeta une assez rudement contre la porte qui s'ouvrit à l'instant : nous entrâmes dans une cour pavée de marbre jaspé , où nous aperçûmes deux lions qui commencèrent à rugir dès qu'ils nous virent ; mais mon compagnon les frappa chacun d'une balle , & ils demeurèrent immobiles. Nous

arrivâmes à une seconde porte de bronze que fermoit un cademat d'argent. Une balle ne l'eut pas plutôt touché, qu'il tomba, & que la porte s'ouvrit d'elle-même. Une caverne d'une vaste étendue s'offrit à nos regards; un fleuve rapide & d'une eau noirâtre couloit au milieu, & avoit sur ses bords deux dragons d'une grosseur étonnante. Ces monstres, à notre vue, étendirent leurs ailes, & se mirent à siffler d'une manière épouvantable en vomissant des tourbillons de feu. L'arrivée leur jeta des balles; ils se couchèrent aussi-tôt par terre, au lieu de continuer leurs sifflemens, & nous laissèrent passer outre.

Nous pûvîmes à une autre court dont les murailles paroïssent bâties de briques d'or; le pavé en étoit de lame d'argent: au milieu s'élevoit un dôme de bois de sandal rouge, que soutenoient six colonnes d'acier de la Chine, & sous lequel il y avoit un grand fopha d'or massif. Sur ce fopha étoit un cercueil fait de pierres précieuses qui jetoient un éclat dont mes yeux furent éblouis. Dès que nous voulûmes nous en approcher, deux griffons qui gardoient le dôme, s'avancèrent pour nous mettre en pièces; mais les balles les obligèrent bientôt à reculer: si bien que nous vîmes sans obstacle ce qu'il y avoit dans le cercueil. C'étoit un homme d'un air vénérable; il paroïssoit respirer encore. La mort, qui fait une

affreuse impression sur les plus beaux objets de la nature , sembloit respecter le personnage qui se présente à nos yeux.

Il avoit au doigt plusieurs bagues , & entr'autres un gros anneau sur lequel étoit gravé le grand nom de Dieu (a). L'afrite porta la main sur cet anneau , & voulut le tirer , lorsque dans le moment il descendit du haut du dôme un long serpent ailé qui lui souffla au visage , & le renversa par terre sans sentiment. Alors me souvenant de ce que l'afrite m'avoit recommandé , je le frappai d'une balle , & il reprit ses esprits. Tu as bien fait , me dit-il ; voilà tout le service que j'exige de toi : continue de me le rendre , si j'en ai encore besoin. En achevant ces paroles , il tâcha pour la seconde fois d'arracher l'anneau. Le serpent d'un nouveau souffle lui fit encore perdre connoissance , & moi je lui fis reprendre l'usage de ses sens comme la première fois.

O ami musulman , s'écria l'afrite , je t'ai de grandes obligations ! Apprends que le mort qui est dans ce cercueil est le prophète Salomon ; je voudrois me saisir de son cachet ; je deviendrois par ce moyen maître de tout le monde , & tu

(a) Il y a , selon les cabalistes Mahométans , cent & un nom de dieu , c'est-à-dire , attributs , comme bon , saint , juste , &c. qui ont sous chacun une vertu particulière ; mais ce grand nom a toutes les vertus des autres.

peux bien penser que je n'oublierois pas tes services. Hé pourquoi, lui dis-je, ne vous servez-vous pas de vos balles pour écarter ce serpent ? Elles ne peuvent rien contre lui, me répondit-il, & ce n'est qu'en résistant à son souffle que je puis faire ce que je souhaite. A ces mots il fit un troisième effort, & tira l'anneau jusqu'à la moitié du doigt du saint prophète; mais le même serpent revint sur l'afrite, & le terrassa d'un souffle pour la troisième fois.

Je me préparois à faire mon office, & j'avois déjà le bras levé pour jeter une balle au génie, quand le serpent m'adressa ce discours : O musulman, cessez de prêter votre secours à ce maudit génie : c'est un des sept afrites qui se révoltent contre Salomon, & que ce prophète enferma au centre de la terre pour les punir de leur audace. Il ne respire que la possession de cet anneau dont il connoît la puissance, & il attend depuis long-tems au pied de la montagne où vous l'avez rencontré, quelqu'un qui pût l'aider à en faire la conquête; mais il se flatte vainement de l'espérance d'avoir ce merveilleux cachet qui est sous ma garde : je suis un des génies qui ont toujours été fidèles à Salomon, & par conséquent j'ai plus de force moi seul que cet afrite & ses six camarades ensemble. Laissez-le donc, ajouta-t-il, dans l'état où je viens de le

C O N T R E S P E R S A N S. 315
mettre; qu'il y demeure jusqu'à la fin des siècles;
éloignez-vous promptement de ce tombeau, &
ne troublez plus le repos de ce saint lieu, au-
rement je serai obligé de vous exterminer; ce
que j'aurois déjà fait, si vous n'étiez pas de la
nation du prophète Mahomet.

C X C I X. J O U R.

JE ne répondis au génie fidèle qu'en lui obéis-
sant: je retournai sur mes pas, & gagnai le pied
de la montagne sans avoir besoin de mes balles
pour écarter le dragon & les lions que je retrou-
vai sur mon passage. Ces bêtes féroces étoient
encore dans la même situation où l'afrite les avoit
mises. Je suivis un sentier qui me conduisit à
une plaine; mais avant que d'y entrer, il me
fallut passer auprès d'une caverne d'où je vis sor-
tir des tourbillons de flammes & de fumée, j'en-
tendois aussi un bruit épouvantable de fers qui en
partoit avec des plaines, des gémissemens, des
cris & des hurlemens affreux. Il y avoit à l'en-
trée de cet horrible lieu, un monstre dont je ne
pourrois que faiblement vous peindre la laideur.
Je jugeai que c'étoit encore un afrite, parce qu'il
ressembloit assez à ceux que j'avois déjà vus. Il

étoit attaché à un rocher avec de grosses chaînes de fer.

Il m'appella d'un son de voix semblable au tonnerre : Jeune homme , me dit-il , arrête & me réponds. De quel pays es-tu , & de quel prophète es-tu sectateur ? Je lui répondis que j'étois de Basra , & que je faisois profession de la doctrine musulmane. Mahomét , reprit-il , est-il encore vivant ? Il a changé de séjour , lui repartis-je ; après avoir fait une mission parfaite , il est sorti de ce monde périssable pour aller goûter les plaisirs célestes. Il me fit ensuite d'autres questions : Les mahométans , dit-il , font-ils régulièrement la prière , & leurs mœurs sont-elles pures & innocentes ? Ils font la prière , lui répondis-je ; mais hélas , il s'en faut beaucoup qu'ils gardent inviolablement les préceptes de Mahomét. Bon , tant mieux , repliqua-t-il. Et la fontaine de Zemzem coule-t-elle toujours ? Oui , dis-je. Elle tarira pourtant , interrompit-il , & la corruption doit devenir générale. Tous les crimes se commettront avec une licence effrénée : l'adultère régnera par-tout : on fera tous les jours de faux sermens : on mangera du porc , on boira publiquement , & l'on verra les femmes monter à cheval. Oh ! ce tems-là , lui dis-je , n'est pas fort éloigné , l'on vit déjà de cette sorte.

Je m'appetçus que mes dernières paroles lui causèrent beaucoup de joie. O enfant d'Adam, s'écria-t-il avec transport, est-il possible que les hommes soient déjà si criminels? quelle heureuse nouvelle tu viens de m'annoncer! Il est donc tems que je sorte d'esclavage pour m'aller montrer au genre humain. Apprends, jeune homme, ajouta-t-il, que je suis le Dedgeal : (a) je vais dans le monde répandre mes fureurs. A ces mots il secoua ses chaînes avec violence, & fit de si terribles efforts pour se délier, qu'il en vint à bout. Mais il n'eut pas le tems de faire un mauvais usage de sa liberté; car deux génies, vêtus de robes vertes, apparurent à l'instant, l'arrêterent, & pendant que l'un le rattachoit au rocher, l'autre le frappoit avec une massue d'acier en lui disant : demeure, demeure là, maudit; c'est trop tôt briser tes fers; attends qu'on te permette de paroître au monde : l'heure n'en est pas encore arrivée.

Je n'étois pas un tranquille témoin de la scène qui se passoit à mes yeux. Je m'éloignai de Dedgeal le plutôt qu'il me fut possible; j'entrai dans la plaine tout troublé, & marchai vers une avenue des plus beaux arbres de sandal que j'aie jamais vus. Ils s'étendoient jusqu'aux fossés d'un château qu'on voyoit en perspective. Ce château

(a) Le dedgeal, c'est-à-dire l'anti-christ.

dont les paraites étoient d'or, & les créneaux de pierreries, augmentoit mon admiration à mesure que j'en approchois. On y entroit par une porte d'argent, que fermoit un cadenas d'émeraudas. Après avoir considéré avec beaucoup d'étonnement un si bel édifice, je me sentis une vive curiosité d'en voir le dedans. Je m'avancai vers la porte sur laquelle ces paroles étoient écrites en lettres d'or : *Quiconque viendra ici, & voudra ouvrir cette porte, qu'il sache qu'elle n'a point d'autre clef que les mots suivans : Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Mahomet est son prophète. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Adam est l'élu de Dieu. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Ismaël est la victime de Dieu.*

Effectivement, je n'eus pas fini de lire ces paroles, que la porte s'ouvrit. Que vous dirai-je d'est dans cet endroit que je ne saurois trouver de termes qui puissent vous donner une idée juste des choses que je vis. Représentez-vous tout ce que votre imagination est capable de concevoir de plus riche, de plus magnifique & de plus beau, & soyez persuadés que vous n'imaginez rien qui approche de ce qui s'offrit à ma vue. J'aperçus un palais bâti d'un métal bleu qui m'étoit inconnu ; mais quelque précieuse que me parût la matière, le travail la surpassoit encore. La structure du bâtiment ne ressembloit point à celle

des nôtres : on jugeoit bien que ce ne pouvoit être un ouvrage des hommes. Les appartemens étoient remplis de sofas d'étoffes d'or & de soie, & j'y remarquai plusieurs peintures qui occupèrent fort long-tems mes regards. Elles représentoient les guerres que notre grand prophète a soutenues pour établir sa religion, & tout cela étoit peint avec tant d'art, que le fameux Many auroit avoué lui-même que ces ouvrages étoient au-dessus de son pinceau.

Lorsque j'eus parcouru plusieurs appartemens, où je fus assez surpris de ne trouver personne, j'entrai dans un jardin d'une étendue immense, & qui n'est pas moins difficile à décrire que le palais. Des allées à perte de vue, bordées d'arbres chargés de toutes sortes de fruits, des parterres de mille espèce de fleurs qui nous sont inconnues, & des bassins d'or massif remplis d'une eau transparente, attiroient tour-à-tour mon attention. Dans ce jardin délicieux où une infinité d'oiseaux de diverses couleurs faisoient entendre leur ramage, je rencontrai un cavalier sans barbe qui avoit des habits couverts de diamans; il portoit un turban vert, parsemé de rubis, & il montoit un cheval de couleur de rose, sous les pas duquel la terre produisoit des fleurs sur le champ. Il étoit plus beau que la lune, & il sortoit de ses yeux des rayons de lumière.

C C. J O U R.

JE jugeai à son air & à la magnificence de son habillement, que ce devoit être le maître du palais; & je commençois à craindre qu'il ne me fût mauvais gré d'être entré dans ce jardin, lorsqu'en passant près de moi il s'arrêta, & me dit : O jeune homme ! n'es-tu pas de Basra ? Oui, lui répondis-je. Tu sois le bien venu, reprit-il, je savois bien que tu devois venir ici. Mais dis-moi, as-tu bien considéré toutes les merveilles de ce séjour, & as-tu mangé des mers dont on s'y nourrit ? J'ai vu des choses fort surprenantes, lui répondis-je ; pour vos aliments, je ne fais ce que c'est. Poursuis donc ton chemin, repliqua-t-il, tu rencontreras quelqu'un qui te servira ici de guide, & te fera enfin arriver au comble de tes souhaits.

Je continuai de marcher en promenant ma vue de toutes parts. Je ne pouvois me lasser de regarder & d'admirer tous les objets qui m'environnoient. Enfin, j'aperçus un mihrab (a) au haut duquel étoient écrits ces mots : *Il n'y a point de dieu autre que Dieu, Mahomet est son prophète.* Il y avoit dedans un homme à genoux ; j'atten-

(a) Autel des Mahométans, fait en forme de niche.

dis qu'il eût fini sa prière, après quoi je le saluai. Il me rendit le salut, & me dit : O jeune musulman ! il faut que tu sois bien aimé de Mahomet, pour avoir pu venir jusqu'ici : Sais-tu bien dans quel lieu tu es ? apprends que ce jardin est le séjour destiné pour les amis & les parens de ce prophète. C'est ici qu'une éternelle félicité les attend tous : il y en a déjà un grand nombre, & je veux te les faire voir. Alors il me mena vers un fleuve de lait qui rouloit lentement ses eaux au travers du jardin, & sur les bords duquel il y avoit une infinité de personnes assises à des tables couvertes de plusieurs mets. Je vis-là des Schérifs de la race de Mahomet, & les Sahabas (a) de ce Prophète.

Dès qu'ils m'apperçurent, ils me dirent d'un air gracieux : Mets-toi-là, jeune homme, puisque Mahomet a bien voulu que tu visses ce lieu réservé à ses disciples & à sa postérité ; viens boire de nos vins & manger de nos mets. Je m'assis auprès de mon conducteur, qui me présenta un pain que je trouvai excellent, puis il me servit un poisson, en disant : Goûte de ce poisson, & me dis si tu en as mangé de meilleur. Je n'ai jamais rien mangé de si exquis. Ensuite on me fit boire

(a) Sahabas, ce sont les amis contemporains & disciples de Mahomet.

322. LES MILLE ET UN JOUR,
de l'eau du fleuve qui me sembla avoir le goût
d'un vin délicieux.

Après le repas, mon guide me conduisit à une prairie où il y avoit plus de mille jeunes filles assemblées. Là les unes s'amusoient à chanter, les autres à jouer du luth; & enfin les autres se tenant par la main, formoient des danses en rond. Elles étoient richement habillées; mais elles brilloient bien davantage par l'éclat de leurs charmes, que par les pierreries dont elles étoient couvertes. Elle me parurent toutes pourvues d'une extrême beauté. Je n'en pouvois trouver une plus aimable que les autres. Aussi, il me sembla qu'elles vivoient toutes en bonne intelligence, & je n'appercevois dans leurs regards aucune marque de jalousie.

Vous voyez, me dit mon conducteur, des houris. Ces substances célestes font le bonheur des Schérifs & des Sahabas. Il vous est permis de les considérer de loin; mais n'en approchez pas. Le plaisir de les entretenir vous est défendu, puisque l'ange de la mort ne vous a point encore enlevé du monde.

Je promenai long-tems mes regards dans la prairie: puis suivant le personnage qui me conduisoit, je me rendis avec lui auprès d'une grotte qui étoit à l'extrémité d'un jardin. C'est ici, me dit-il, que je suis ordinairement. L'homme sans

barbe que vous avez vu monté sur un cheval couleur de rose, est le prophète Elie : il demeure à l'autre bout du jardin ; & moi qui me nomme le prophète Khéder, je fais ma résidence dans cette grotte. Il ne tiendra qu'à vous d'y vivre avec moi ; nous ferons ensemble la prière ; & nous goûterons les délices de ce beau séjour, auquel la terre n'est pas comparable. Nous ne savons ici ce que c'est que le changement des saisons ; on y respire toujours un air tempéré ; un printemps perpétuel y règne : la nuit n'y répand jamais ses ténèbres, & le jour qui nous éclaire est toujours pur & serein.

J'acceptai l'offre du prophète Khéder. Je lui tins compagnie pendant quelques années ; mais malgré tous les agrémens de ce beau lieu, je m'y ennuyai. Le souvenir de Canzade me fit sentir que je tenois encore au monde. Le désir de la revoir vint troubler mon repos, & je crois que la possession même des houris ne me l'auroit pas fait oublier. Khéder remarqua mon ennui : je vois bien, me dit-il, que vous voudriez être à Basra. Puisque les charmes de ce jardin ne sont pas assez puissans pour vous retenir, je vais tout-à-l'heure remplir vos desirs. En parlant ainsi, il leva les yeux en l'air, & voyant un petit nuage qui passoit par-dessus nos têtes, il l'arrêta, & lui demanda où il alloit. Le nuage, ou plutôt un génie

qui en étoit enveloppé , lui répondit : ô grand prophète , je vais à la Chine ; avez-vous quelque chose à me commander ? Est-ce pour un bienfait , répliqua Khéder , ou pour un châtiment ? C'est pour un bienfait , repartit le génie : cela étant , dit le prophète , poursuis ton chemin , je n'ai pas besoin de toi.

C C I. J O U R.

UN moment après il passa un second nuage. Khéder lui fit la même question qu'à l'autre , & le nuage ayant répondu qu'il alloit à Bagdad , pour faire du bien : puisque cela est ainsi , lui dit le prophète , il faut que tu me fasses un plaisir : transporte à Basra ce musulman , & le mets à la porte de sa maison. Le génie qui étoit dans le nuage y consentir ; mais avant que je partisse avec lui , je remerciai Khéder de toutes ses bontés , & me recommandai à ses prières. De son côté il m'apprit une courte oraison qu'il me dit de réciter sur la route , & il m'assura qu'elle me préserveroit le reste de mes jours de la malice de mes ennemis , de la colère des rois , & de tout mauvais accident.

Je répérai en chemin plus de cent fois mon oraison , seulement pour la bien apprendre par

cœur, car je ne me défiois point du génie qui me portoit; c'étoit un génie bienfaisant, j'aurois eu tort de ne pas m'y fier. Il me transporta dans la ville de Basra en moins de trois ou quatre heures, & me laissa à ma porte. Je frappai; il étoit nuit : un esclave vint ouvrir, & à la clarté d'un flambeau qu'il portoit, ayant apperçu ma figure, il me ferma la porte au nez brusquement, puis il me demanda qui j'étois, & ce que je voulois? Je lui répondis que j'étois le maître de cette maison, & que je lui ordonnois de r'ouvrir promptement la porte.

Sur ma réponse, qu'il alla porter à ma femme; elle vint elle-même ouvrir; mais au lieu de me recevoir avec les transports de joie que lui devoit causer mon retour, elle fit un horrible cri dès qu'elle me vit, & rentra avec précipitation. Comment donc, dis-je alors, ma vue épouvante Canzade! Ses yeux me méconnoissent! puis-je être changé jusqu'à ce point? qu'on fasse venir Hour, m'écriai-je! je veux parler à mon frère. Il parut aussi-tôt avec un jeune homme que je ne connoissois point. Il s'approcha de moi, me considéra fort attentivement, & me dit ensuite qu'il ne me reconnoissoit point. Aboulfaouaris, ajouta-t-il, ne vous ressemble nullement; c'est un bel homme, & vous êtes fort laid; il a de l'embonpoint, & vous êtes plus décharné qu'un squelette.

Cessez de vouloir passer ici pour lui , vous ne nous tromperez point. Quoique nous ne l'ayions pas vu depuis sept années , nous n'avons pas oublié ses traits : nous ne doutons point qu'il n'ait péri dans son voyage de Golconde.

Je fus assez surpris de ces paroles. Je comprenois bien que je pouvois être changé , mais je ne conçus pas comment il étoit possible que mon frère me méconnût. Hé quoi , Canzade , dis-je à ma femme , qui , rassurée par la présence de Hour & des esclaves qui nous écoutoient , étoit revenue à la porte , vous ne démêlez point en moi les traits de cet Aboulfaouaris que vous avez aimé , & qui vous aime toujours avec tendresse , malgré tous les malheurs qui lui sont arrivés ? Ah ! que mon sort est déplorable. Hélas , je ne savois pas que vous me prépariez un si triste accueil à mon retour ! que ne suis-je encore sous la terre ! que je suis mal récompensé de l'impatience que j'avois de vous revoir ! Vous avez , me dit Canzade toute émue , le son de la voix d'Aboulfaouaris ; & bien que d'ailleurs vos traits ne ressemblent point aux siens , je vous avouerai que je ne vous écoute pas tranquillement. Mais , ajouta-t-elle , si vous êtes véritablement mon époux , dites-moi pourquoi vous paroissez si différent de ce que vous étiez lorsque vous partîtes de Basra ? Où avez-vous été , & que vous est-il

arrivé qui ait pu produire en vous un si grand changement ?

Alors je fis une relation de mon voyage, sans oublier la moindre particularité ; & quand j'eus achevé de parler , le jeune homme qui étoit avec ma femme & mon frère , prit la parole , & me dit : vous êtes un imposteur , & vous n'avez composé cette fable ridicule que pour tâcher de mettre obstacle à mon bonheur ; mais vous vous trompez, poursuivit-il avec emportement , si vous vous flattez d'y réussir : puisque j'ai épousé Canzade aujourd'hui , je la posséderai.

A ces derniers mots qui me firent frémir , je regardai Hour & ma femme ; ils me parurent tous deux interdits & déconcertés. Qu'entends-je , m'écriai-je ? Canzade , dont je croyois la constance égale à la mienne ; Canzade a un autre époux que moi ! J'allois continuer ; mais il me prit un faiblissement qui m'empêcha d'en dire davantage.

C C I I . J O U R .

Nous passâmes la nuit en contestation , le jeune homme & moi. Plus je soutenois que j'étois Aboulfaouaris , plus il sembloit être persuadé du contraire. A l'égard de Canzade , & de Hour , ils gardoient le silence , & se regardoient l'un l'autre avec des yeux où la honte étoit peinte.

Dès qu'il fut jour , nous allâmes tous quatre chez le cadi. Seigneur , lui dit le jeune homme , vous me mariâtes hier avec Canzade ; mais le mariage n'a point été consommé ; cet étranger que vous voyez , est venu cette nuit troubler nos noces : il prétend être l'époux de cette dame , & il se dit Aboulfaouaris.

Le cadi branlant la tête à ce discours , dit qu'il avoit connu Aboulfaouaris , & que je ne lui ressemblois nullement. Puis s'adressant à Canzade : Et vous , belle dame , lui dit-il , que pensez-vous de cet homme-là ? le croyez-vous Aboulfaouaris ? seigneur , répondit elle , si je m'en fie au rapport de mes yeux , ce n'est point lui , il n'en a que le son de la voix. O juge des Musulmans , dis-je alors au cadi , je vous supplie très-humblement de m'écouter. Gardez-vous bien de juger avec trop de précipitation ; vous pourriez prononcer un arrêt injuste. Si je suis changé , c'est un effet de mes dernières aventures ; le séjour que j'ai fait sous la terre a produit ce changement. Quelle étrange chose nous dites-vous , s'écria le juge ? un homme vivant peut-il demeurer sous la terre ? Sans doute , repartis-je , & je vais , si vous voulez , vous conter ce qui m'est arrivé. Oh ! interrompit en cet endroit le jeune homme en s'adressant au cadi , monseigneur , il n'est qu'une fable toute prête , il va vous débiter des

choses merveilleuses , mais vous n'êtes pas assez crédule.... Taisez-vous , jeune homme , interrompit à son tour le juge ; je veux l'entendre. Parlez , continua-t-il , en se tournant de mon côté ; je vous écoute , & je vous assure que je vous rendrai justice.

En même tems je commençai la relation de mon dernier voyage , & je dis tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Basra jusqu'à mon retour. Lorsque j'eus fini mon récit , le cadi regarda Canzade , Hour & le jeune homme. Cette affaire , leur dit-il , me paroît fort importante , & je ne puis en décider moi-même. Ce que cet homme vient de nous conter n'est pas vraisemblable ; on peut le soupçonner de mensonge ; mais peut être n'avance-t-il rien qui ne soit véritable , & c'est ce qu'il faut savoir. Allez tous quatre à Medine trouver Aly - Ben - Aby Taleb , gendre de Mahomet , & le grand Omar , commandeur des croyans ; la chose mérite assez qu'ils en prennent connoissance , & qu'ils en jugent eux-mêmes.

Voilà quelle fut la décision du cadi. Nous partîmes aussi-tôt pour Medine , Hour , Canzade , le jeune homme & moi. Nous nous rendîmes d'abord au palais d'Omar , qui ne fut pas plutôt mes aventures , qu'il me dit : ce que tu viens de me raconter est trop singulier pour que je puisse

y ajouter foi : il faut tout-à-l'heure aller au jardin du prophète ; je veux vous y accompagner tous quatre ; le gendre de Mahomet nous dira ce que nous devons penser du récit surprenant que je viens d'entendre.

Nous allâmes avec Omar au raouzé, où nous trouvâmes Aly qui faisoit sa prière sur le tombeau du prophète. O Abalhuseyn, lui dit le commandeur des croyans, je vous amène un homme qui m'a conté des choses si peu dignes de foi, que je ne saurois les croire. Aly me demanda mon nom, & dès que je lui eus dit que je me nommois Aboulfaouaris de Bafra, il leva les yeux au ciel, & s'écria avec transport : ô prophète de Dieu ! Mahomet mon beau-père, vous avez dit vrai. Seigneur, ajouta-t-il, en s'adressant à Omar, il faut, s'il vous plaît, que j'entende le récit de ses aventures : cet homme-là n'est point un imposteur, car Mahomet m'a donné de ses nouvelles depuis long-tems, & m'a lui-même averti qu'un homme appelé Aboulfaouaris viendrait un jour au raouzé, & me raconteroit des choses aussi véritables qu'extraordinaires. Ce jour est donc enfin arrivé, & Aboulfaouaris va satisfaire ma curiosité.

Après avoir ainsi parlé, il pria le commandeur des croyans de me permettre de conter mon histoire. Qu'il la raconte, dit Omar, je l'entendrai

volontiers une seconde fois. Alors je commençai le récit de mes aventures souterraines ; je m'extendis particulièrement sur les génies Musulmans & sur ce que leur roi m'avoit chargé de dire de sa part au commandeur des croyans & au gendre du prophète. Omar & Aly furent charmés de ce que je leur dis. Ils m'embrassèrent tour-à-tour , en me disant qu'ils me regardoient comme le plus heureux de tous les hommes , puisque j'avois vu avant ma mort le séjour destiné aux parens & aux amis de Mahomet après cette vie mortelle.

CCIII. JOUR.

LE résultat de mon voyage à Medine , fut qu'Omar , persuadé que j'étois en effet Aboulfaouaris , renvoya le jeune homme , & me rendit Canzade. Ensuite il fit tirer de ses trésors deux cents mille sequins d'or qu'il me donna , avec cent esclaves & cent chameaux. Je retournai à Basra , où j'achetai un hôtel magnifique. Je vécus avec Canzade comme un homme qui en étoit toujours amoureux. Je ne lui fis point de reproches sur l'impatience qu'elle avoit eue de se remarier. Il est vrai qu'elle m'en témoigna beaucoup de regret , & qu'elle me parut même fort excusable. Hour , pendant mon absence , avoit mal ménagé mon bien , ou pour mieux dire , l'avoit entièrement

diffipé; de manière que pour se mettre à l'abri de la nécessité, & procurer en même tems à Canzade un fort plus doux, il l'avoit fait épouser à un riche jeune homme de ses amis.

Je n'en usai pas plus mal avec mon frère qu'avec ma femme; j'oubliai le passé, & nous commençâmes à vivre comme auparavant dans la meilleure intelligence du monde. Outre les bienfaits d'Omar, qui seuls me mettoient en état de mener une vie commode, j'eus le bonheur de découvrir un trésor dans la maison que j'avois achetée. Je m'en suis fait un revenu si considérable, qu'à peine puis-je le dépenser avec quelque profusion que je vive.

FIN DE L'HISTOIRE
DE BEDREDDIN LOLO,

De son Vifir & de son Favori.

LE voyageur Aboulfaouaris ayant achevé en cet endroit le récit de ses aventures, Bedreddin & ses compagnons lui dirent qu'ils n'en avoient jamais entendu de si singulières. Mais, seigneur Aboulfaouaris, lui dit le roi de Damas, après bien des fatigues & des chagrins, vous êtes enfin satisfait : vous jouissez d'une parfaite félicité. Il y a long-tems que je cherche un homme heureux. Je suis d'autant plus ravi d'en avoir trouvé un, que j'a-

vous perdu l'espérance de le rencontrer. Mes deux associés, poursuivit-il, sont persuadés qu'il n'y a point d'hommes sur la terre auquel il ne manque quelque chose pour pouvoir dire avec raison qu'il est content ; pour moi je leur ai toujours soutenu le contraire , & je rends grâces au ciel qui les a désabusés ; car après tout ce que vous venez de nous dire , ils ne sauroient douter que vous ne soyez très-heureux.

Pardonnez-moi, répondit le voyageur, ils en peuvent douter justement, & c'est vous-même qui vous trompez, lorsque vous me croyez si satisfait. Une circonstance que j'ai supprimée dans mon récit, ne vous le fera que trop connoître. Canzade aime le jeune homme avec qui je la trouvai mariée à mon retour. J'avoue que, fidelle à son devoir, elle ne cherche pas les moyens de parler à son amant ; mais elle en est occupée malgré elle. Je m'en suis apperçu plus d'une fois, & cette découverte m'a percé le cœur. Comme je suis plus amoureux que jamais, & que je n'ai pas moins de délicatesse que d'amour, jugez du chagrin que j'ai de n'être plus aimé, & combien je suis éloigné de ce bonheur parfait dont vous croyez que je goûte les charmes.

Le roi de Damas n'eut rien à repliquer à ce discours, qui lui fit penser que son vifir & son

favori n'avoient en effet pas tort de douter qu'il y eût des hommes parfaitement contents.

Après plusieurs journées, la caravane arriva à Bagdad. Comme Aboulfaouaris avoit affaire dans cette grande ville, Bedreddin Lolô, Atalmulc & Séyf el Moulouk l'y laissèrent, & continuèrent leur chemin vers Damas, où ils se rendirent heureusement. Le visir qui avoit été chargé de la conduite de l'état, l'avoit si bien gouverné, qu'il n'y eut aucune plainte contre lui. Le roi récompensa son zèle & sa fidélité. Ensuite il dit au prince Séyf el Moulouk & au visir Atalmulc : Reprenez dans ma cour le rang que vous y teniez avant notre départ. Je suis à présent de votre sentiment. Je suis persuadé qu'il n'y a point d'homme qui n'ait ses chagrins. Les personnes les plus heureuses sont celles dont les peines sont les plus supportables. Demeurons désormais ici tranquilles. Si nous ne sommes pas tous trois pleinement satisfaits, songeons qu'il y en a de plus malheureux.

Oui, sire, dit Séyf el Moulouk, on en voit sans doute de plus infortunés ; nous n'avons pas besoin d'un grand courage pour soutenir nos malheurs. Pour moi je me consolerais de ne pas posséder Bedy-al-Jemal, & vous devez aussi, pour suivre-il, en souriant, vous consoler l'un & l'autre de la perte de vos maîtresses. Si elles vivent en-

core, leur vue ne doit plus être si dangereuse pour les cadis & pour les pages.

Ce fut ainsi que Sutlumemé acheva l'histoire du roi de Damas & de son visir. Les femmes de Farrukhnaz à leur ordinaire lui donnèrent des applaudissemens. Elles louèrent fort la constance des amans dont elles venoient d'entendre les aventures; & la princesse, selon sa coutume, ne manqua pas de trouver à redire à leur fidélité. Cela ne rebuta point la nourrice, qui demanda la permission de conter de nouvelles histoires. Elle l'obtint, & le jour suivant elle reprit la parole de cette manière.

C M L X. J O U R.

UN jour que le calife Haroün Arrschid étoit avec la belle Sultanum sa favorite dans un cabinet qui donnoit sur le Tigre, & d'où, sans être vu, il voyoit ceux qui se promenoient sur les bords de ce fleuve, il apperçut deux hommes dont l'un lui parut jeune, & l'autre fort vieux. Il les regarda avec assez d'attention, parce qu'ils rioient à gorge déployée. Comme il étoit naturellement curieux, il appella un de ses officiers, & le chargea d'aller dire à ces deux hommes de lui venir parler.

L'officier s'acquitta de sa commission, & em

mena le vieillard & le jeune homme devant le calife, qui leur demanda le sujet de leurs ris immodérés. Le vieillard prit la parole, & lui répondit : Commandeur des croyans, je me promenois avec ce jeune homme ; il m'a conté une histoire fort agréable, & je lui en ai raconté une autre à mon tour, qu'il a trouvée si plaisante, qu'il n'a pu s'empêcher de rire, & je vous avouerai que ses ris ont excité les miens.

Je serai bien aise, reprit Haroûn, de l'entendre, & elle fera plaisir aussi à cette jeune dame. Faites-nous en donc le récit, ajouta-t-il, en s'adressant au vieillard, & ce jeune homme nous contera la sienne ensuite. Le vieillard, pour obéir au calife, commença de parler dans ces termes.

HISTOIRE

De deux Frères Génies, Ady & Dahy.

AUX environs de Masulipatan, ville du royaume de Golconde, sur la côte de Coromandel, demouroit une payfanne chargée de deux filles fort jolies. L'aînée, qui se nommoit Fatime, avoit dix-sept ans, & Cadige, c'étoit le nom de la cadette, n'en avoit encore que douze. Elles logeoient dans une chaumière éloignée de tous villages, & cette petite famille subsistoit du travail de ses mains. Un ruisseau qui avoit sa source au-
près

près de la cabane, lui en fournissoit les moyens, & lui prêtoit son eau pour blanchir le linge de quelques personnes de Masulipatan dont elle avoit la pratique. Après que la payfanne & ses filles avoient bien blanchi & fait sécher leur linge, elles avoient coutume de le couvrir de fleurs pour le rendre plus odorant.

Un jour que la mère s'occupoit à en cueillir dans la prairie pour cet effet, elle pinça sans s'en appercevoir, la queue d'un aspic qui s'étoit caché sous une plante d'hyacinthe. Cette vénimeuse bête s'en vengea sur le champ, & piqua vivement la villageoise qui fit un grand cri. Les filles étant accourues aussi-tôt, trouvèrent le doigt de leur mère déjà enflé, & le venin passant en moins d'un quart d'heure dans les veines principales, par la communication du sang, eut bientôt gagné les parties nobles. Cette malheureuse femme se voyant près de sa fin, acheva de remplir les devoirs d'une bonne mère, en parlant de cette sorte à ses filles : Mes enfans, je suis fâchée de vous quitter dans un tems où mon secours vous seroit le plus nécessaire ; mais mon heure est venue. Je vois approcher de moi l'ange de la mort : il faut partir. Ce qui me console, c'est que je n'ai rien à me reprocher sur votre éducation, & grâces au ciel, je vous laisse avec de bonnes & heureuses inclinations. Persévérez tou-

jours dans la vertu que je vous ai enseignée ; & suivez exactement les préceptes de notre grand prophète Mahomet. Gardez-vous bien sur toutes choses , d'abandonner sa secte pour vous livrer aux superstitions des gentils. Vivez de votre petit travail , comme nous avons fait jusqu'ici ; j'espère que le ciel aura soin de vous. Je vous recommande encore de vivre toutes deux en bonne intelligence , & de ne vous séparer jamais , s'il vous est possible , car votre bonheur dépend de votre union. Cadige , ajoura-t-elle en se tournant vers la cadette , ma fille , vous n'êtes encore qu'un enfant ; obéissez à votre sœur Fatime , elle ne vous donnera point de mauvais conseils.

Après cette exhortation , la paysanne se sentant affoiblir , embrassa ses filles , & mourut dans leurs bras. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut leur désolation , lorsqu'elles virent leur mère sans vie. Elles fondirent en larmes , & firent retentir de leurs cris toute la campagne. Ensuite , comme la nature ne sauroit toujours fournir des pleurs , elles tombèrent dans un accablement d'où elles ne sortirent que pour rendre les honneurs funèbres à leur mère. Elles prirent chacune une bêche , dont elles se servoient pour cultiver un petit jardin à légumes qui tenoit à leur chaumière ; elles allèrent à cinquante pas de-là , creusèrent une fosse où elles portèrent



*Cadige, ma fille, vous n'êtes encore qu'un Enfant,
obéissez à votre Sœur Fatime.*

avec beaucoup de peine le corps mort qu'elles couvrirent de terre & de fleurs; puis elles retournèrent à leur cabane, où négligeant de prendre des alimens, elles ensevelirent pour quelques momens leurs douleurs dans un sommeil que leur procura la fatigue de la journée.

Le jour suivant, Fatime, comme la plus raisonnable, représenta à sa sœur qu'elles devoient reprendre leur travail, & elle lui dit de remplir deux corbeilles du linge qu'elles avoient blanchi la veille avant leur funeste accident, & les mettant sur leur tête, elles partirent pour les aller porter à Masulipatan. Elles n'eurent pas fait cent pas, qu'elles rencontrèrent sur leur chemin un petit vieillard boiteux, & assez richement vêtu, qui se mit à les considérer avec attention. Il paroissoit avoir près de cent ans, & s'appuyoit sur un bâton, avec lequel, malgré son âge, il ne laissoit pas de marcher d'un air assez délié.

C M L X I. J O U R.

LE vieillard trouva les deux sœurs à son gré. Où allez-vous, mes belles filles, leur dit-il en se radoucissant? Nous allons, répondit l'aînée, à Masulipatan. Puis-je, sans vous déplaire, re-

prit-il, vous demander de quelle profession vous êtes, & si l'on ne pourroit point vous rendre quelque service? Hélas, seigneur, repartit Fatime, nous sommes de simples villageoises, & de malheureuses orphelines. Nous perdîmes hier notre mère par la plus funeste aventure. En même tems elle en fit le récit, non sans répandre de nouvelles larmes. Ah que j'ai de chagrin, dit le vieillard, de n'avoir pas vu votre mère avant sa mort : je lui aurois enseigné un secret sûr pour chasser le venin de la plaie, & la blessure eût été guérie en deux jours. Mes chères enfans, continua-t-il, je suis touché de votre affliction, & je m'offre à vous servir de père, si vous pouvez prendre assez de confiance en moi, pour vous remettre à mon expérience & à mon zèle du soin de votre destinée. Je vous avouerai, poursuivit-il, en regardant la jeune Cadige, que je me sens une forte inclination pour cette aimable fille. Sa première vue vient de me causer une émotion que je n'ai point encore connue. Si vous me voulez suivre l'une & l'autre, je promets de vous faire une fortune qui sera beaucoup au-dessus de votre condition, & vous aurez lieu de bénir à jamais le bonheur de m'avoir rencontré sur votre chemin.

Le vieillard ayant cessé de parler, attendoit avec inquiétude la réponse qui lui feroit faite. Il

avoit raison d'être agité ; son âge & sa figure ne prévenoient pas assez en sa faveur ces deux jeunes personnes , pour les disposer agréablement à recevoir sa proposition. Cependant quelque répugnance qu'elles y eussent , Fatime avoit assez de raison pour comprendre que dans la situation où elles se trouvoient , ce n'étoit pas un trop mauvais parti. Le vieillard remarqua la peine qu'elle avoit à se déterminer. Ma belle fille , lui dit-il , si vous aviez déjà fait toutes les réflexions que vous devez faire sur les périls que vous courez dans une campagne éloignée de toute habitation , vous ne balanceriez pas à accepter ce que je vous offre. Etant sans appui comme vous l'êtes , croyez-vous pouvoir éviter tous les pièges que le vice & la ruse ne manqueront pas de tendre à votre innocence ? Si vous avez assez de vertu pour refuser votre consentement à des desseins criminels , vous n'aurez pas assez de pouvoir pour repousser l'insulte & la violence. Vous n'avez , continua-t-il , rien à craindre de semblable avec moi : mon âge vous met à couvert de mes emportemens , & mon expérience saura me garantir de ceux des autres. Quittez un travail pénible , qui ne peut qu'à peine vous fournir de quoi subsister. Vous aurez chez moi , non-seulement les choses nécessaires à la vie ; mais encore ce qui peut contribuer à la rendre agréable , & je vous

dirai des choses qui vous feront concevoir que notre bonheur commun dépend du parti que je vous propose. Venez, vous ne sauriez mieux faire. Si votre mère vivoit encore, elle se rendroit à mes raisons, & vous croiroit plus en sûreté dans l'asyle que je vous offre, que dans la chaumière où vous demeurez.

Enfin, le vieillard parla si bien, que Fatime commença de se laisser persuader. Seigneur, lui dit-elle, je vois une partie de ce que vous dites, & suis très-disposée à profiter des bontés que vous nous témoignez à ma sœur & à moi; mais comme votre proposition la regarde particulièrement après l'aveu que vous venez de faire de l'inclination que vous vous sentez pour elle, je veux consulter ses sentimens, avant que de vous répondre précisément. Parlez donc, Cadige, ajouta-t-elle en s'adressant à sa sœur, vous sentez-vous disposée à recevoir les soins de ce seigneur, & à le prendre pour époux; car je le crois trop raisonnable pour vouloir abuser de l'innocence de deux orphelins qui se reposeroient sur lui du soin de leur honneur. Non, ma sœur, répondit en rougissant Cadige, il est trop vieux & trop laid.

L'indiscrette franchise de cette jeune fille fit de la peine à Fatime, qui étoit touchée des choses que le vieillard lui avoit représentées. Ma sœur, dit-elle, on voit bien que vous êtes dans un âge

incapable de réflexion, puisque vous répondez si mal à l'honneur que ce seigneur vous fait. Au lieu de lui dire des choses désobligeantes, soyez sensible au bonheur d'avoir pu lui plaire. Oui, vraiment, repartit Cadige en pleurant, c'est une chose bien satisfaisante, pour y être sensible; je ne fais pas si c'est un honneur pour moi, mais je fais bien que ce n'est pas un grand plaisir que d'avoir toujours devant ses yeux un homme comme celui-là. Il ne faut point parler dans ces termes, lui dit sa sœur. Je ne sautois parler autrement, répondit la cadette, & si c'est un bonheur que de lui plaire, que ne s'attache-t-il à vous qui êtes plus belle & plus spirituelle que moi? qu'il vous aime, pour voir si vous l'aimerez.

C M L X I I. J O U R.

LES duretés de Cadige affligèrent le vieillard. Admirez, s'écria-t-il, la fatalité de ma destinée. J'ai vu les plus fameuses beautés de l'Orient, & vécu jusqu'à l'âge où vous me voyez, sans avoir laissé surprendre mon cœur, & je viens de concevoir en ce moment une passion violente pour une jeune personne prévenue d'une aversion invincible pour moi. Je vois toute l'horreur du sort

que je me prépare, & cependant mon étoile me force à suivre malgré moi le penchant qui m'entraîne.

Le vieillard en tenant ce discours avoit les yeux tout humides de pleurs, & paroissoit si touché, que Fatime qui étoit naturellement fort humaine, en eut pitié. Seigneur, lui dit-elle, cessez de vous affliger, votre mal n'est peut-être pas sans remède. Ne vous alarmez point des premiers discours d'un enfant qui ne fait encore ce qui lui convient, le tems mûrira son esprit. Vous n'avez pas, à la vérité, les agrémens de la jeunesse; mais je vous crois honnête homme : votre amour & vos soins la toucheront enfin. Nous voulons bien vous accompagner, & je vous promets mes bons offices. Oui mais, ma sœur, interrompit avec chagrin la petite fille, s'il me tourmente & veut m'obliger à l'aimer, je ne vous réponds pas que je ne m'enfue. Non, belle Cardige, dit le vieillard, vous ne ferez point tourmentée, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Je ne vous contraindrai en rien, vous ferez maîtresse absolue de tout ce que je possède. Si vous souhaitez quelque riche robe ou d'autres ajustemens, vous les aurez à l'heure même, car je me ferai un devoir de courir au devant de vos moindres desirs. Je dis plus, pour

suivit-il , quand je m'apercevrai que ma vue vous fera de la peine , je vous l'épargnerai , quoi qu'il m'en puisse coûter.

Alors Fatime prit la parole , & dit 'au vieillard : Puisque ma sœur me semble déterminée à vous suivre , aux conditions que vous lui promettez , laissez-nous , s'il vous plaît , reporter ce linge aux personnes à qui il appartient ; nous reviendrons vous trouver aussitôt. Ah ! s'écria le vieillard , ne m'enlevez point votre charmante sœur , je vous en conjure. Soit raison , soit pressentiment , si vous me quittez toutes deux , je crains de ne vous revoir jamais , & j'en mourrois de regret. Vous ne tarderez pas , dites-vous , à revenir ? Hé bien , laissez-la avec moi jusqu'à votre retour ; qu'appréhendez-vous ? pouvez-vous vous défier de . . . Non , non , interrompit avec précipitation Cadige , je veux aller avec ma sœur , je ne demeurerai point seule avec vous. Hé pourquoi , lui dit Fatime , qui fut bien aise de commencer à faire connoître au vieillard qu'elle s'intéressoit pour lui , pourquoi n'y demeurerez-vous pas ? je serai de retour dans un moment ? je vous prie , ma sœur , de m'attendre ici , vous devez à ce seigneur cette marque de confiance pour le consoler des choses défobligeantes que vous lui avez dites.

Cadige avoit toute la répugnance du monde à

rester avec lui ; mais elle n'osa résister aux volontés de sa sœur qu'elle regardoit comme une seconde mère. Fatime prit donc la corbeille de sa cadette, & partit, après avoir bien recommandé au vieillard de ménager l'esprit mutin de la personne qu'elle lui laissoit. Mais au lieu de revenir bientôt, comme elle l'avoit fait espérer, elle ne revint point de toute la journée. Rien ne pouvoit égaler l'inquiétude de Cadige. Dès qu'elle aperçut la nuit, elle perdit patience ; elle accabla le vieillard de reproches. C'est vous, lui disoit-elle, qui nous portez malheur ; sans votre désagréable rencontre, je serois avec ma sœur. Quelque infortune qu'il lui soit arrivée, j'aimerois bien mieux la partager avec elle que d'être ici avec vous.

Ces discours chagrinoient fort le vieillard. Il ne savoit que répondre, tant il craignoit d'irriter un esprit qu'il savoit bien n'être pas, sans raison, prévenu contre lui. Cependant il fit tous ses efforts pour la rassurer ; mais bien loin d'en venir à bout, il augmenta son inquiétude & l'aversion qu'elle avoit pour lui. Elle lui dit même de se taire, & elle vouloit aller à Masulipatan malgré l'obscurité de la nuit & une grosse pluie qui survint. C'étoit autant pour ne point passer la nuit avec le vieillard, que par envie d'apprendre des nouvelles de sa sœur. Il la détourna pourtant de

son dessein, en lui représentant que selon toutes les apparences, Fatime s'étoit arrêtée en quelque endroit; que le mauvais tems l'avoit empêchée de se mettre en chemin, & qu'enfin le retour du soleil la leur rendroit. Il lui dit même que le parti le plus convenable étoit de retourner chez elle; & que le lendemain matin, si Fatime ne revenoit point, ils l'iroient chercher par-tout.

La force de ces raisons frappa Cadige au travers de la haine qu'elle sentoît pour le vieillard; elle se laissa persuader. Ils prirent tous deux le chemin de la cabane, où après un très-léger repas composé de quelques dattes & d'eau pure, ils s'occupèrent des malheurs de cette journée. La jeune fille ne fit que pleurer & s'agiter toute la nuit, & son vieil amant ne fut pas plus tranquille. Dès la pointe du jour, ils sortirent de la chaumière, & s'en allèrent à Masulipatan. Ils s'informèrent de Fatime dans les endroits de cette ville où elle devoit avoir porté du linge, & on leur dit qu'elle n'y avoit point paru. Ils ne se contentèrent point de cela, ils la cherchèrent de rue en rue, & en demandèrent des nouvelles de maison en maison; mais leur recherche fut inutile.



CMLXIII. JOUR.

CETTE obscurité sur le sort de Fatime mit le comble à leur douleur. Ils ne pouvoient douter qu'il ne fût arrivé à cette malheureuse fille quelque chose d'extraordinaire. Sa jeune sœur étoit au désespoir de ne l'avoir pas accompagnée, & elle ne répondoit que des duretés aux discours que le vieillard lui tenoit pour la consoler. Il gémissoit dans le fond de son cœur de ne pouvoir ramener à la raison l'esprit de cette petite indocile.

Ils employèrent les sept ou huit jours suivans à parcourir toute la campagne aux environs de la ville. Il n'y eut point de château, point de maison à quatre lieues à la ronde qu'ils ne visitassent exactement, & toujours avec aussi peu de fruit. Enfin, ne sachant plus à quoi recourir, ils retournèrent à la cabane tout consternés. Comme le vieillard s'aperçut que Cadige s'affligeoit sans modération, il en fut pénétré de douleur. Ma chère Cadige, lui dit-il les larmes aux yeux, donnez quelque relâche à une affliction si vive. J'ose vous représenter que vous vous devez à d'autres soins. Songez qu'après la mort de votre mère, & l'éloignement de votre sœur, vous n'êtes pas ici en sûreté. Je crains que votre beauté

ne vous rende l'objet des ardeurs d'une jeuneſſe insolente. Pourrois-je, foible & caduc comme je ſuis, vous préſerver de leurs emportemens ? D'ailleurs votre ſubſiſtance eſt mal aſſurée. Dans un âge auſſi tendre que le vôtre, vous n'êtes guère en état de vous la procurer. De plus, le peu d'argent que j'avois ſ'eſt préſque conſumé ; ici tout nous manque. Faites y réflexion, belle Cadige, & ſouffrez que je vous conduiſe à la ville où je fais mon ſéjour ordinaire. Vous aurez dans ma maiſon toutes choſes en abondance, & vous y ſerez maîtrefſe de mes biens & de ma deſtinée.

Quand le vieillard eut ceſſé de parler, il demeura fort inquiet de la réponse de la fille, & ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il ſe défiât d'un eſprit ſi rebelle. Comme elle ne répondoit rien, & qu'elle paroifſoit plus occupée de la perte de ſa ſœur, que du ſoin de prolonger ſa vie, il fut obligé de lui repréſenter de nouveau tout ce qui devoit la déterminer à prendre le parti qu'il lui propoſoit, & il défefpéra vingt fois de la réduire. Il y réuſſit pourtant : elle conſentit à le ſuivre où il lui plairoit de la mener. Les voilà donc en chemin ; mais avant que de ſ'éloigner de la chaumière, le vieillard écrivit avec du charbon ſur la porte, l'endroit où il conduiſoit Cadige ; afin que ſi Fatime revenoit, elle pût apprendre des nouvelles de ſa ſœur. Enſuite ils fermèrent la porte,

& en remirent la clef dans le creux d'un arbre voisin où l'on avoit coutume de la remettre.

La ville où le vieillard prétendoit mener Cadige, n'étoit qu'à trois journées de-là ; mais un homme de cent ans & une fille de douze ne fauroient faire de longues traites ; ils furent sept jours à s'y rendre. Ils étoient tous deux exténués de lassitude & de faim lorsqu'ils arrivèrent. La première chose que fit Dahy, c'étoit le nom du vieillard, fut d'envoyer chercher dans la ville ce qu'il y avoit de plus exquis à manger, & de le faire apporter au plutôt. Il falloit courir au plus pressé. Après qu'ils eurent apaisé leur faim, Dahy mena sa maîtresse dans un appartement assez propre, où il la laissa prendre du repos, & il alla se reposer aussi dans une autre chambre.

Le lendemain il choisit chez les marchands des fort belles étoffes dont il fit faire des robes pour Cadige, & il lui acheta une vieille esclave, qu'on lui dit être fort adroite, & la première personne du monde pour coëffer les dames. Cadige ne pouvoit assez admirer le changement de sa condition ; quoiqu'elle s'apperçût bien des sentimens que le vieillard avoit pour elle, néanmoins elle ne comprenoit pas comment elle avoit acquis sur lui un empire si absolu. Elle pensoit quelquefois qu'elle lui devoit tous les grands avantages dont elle jouissoit, & dans le fond de son ame elle

lui en tenoit compte; cependant malgré toutes ses réflexions, les soins du vieillard ne pouvoient diminuer la répugnance qu'elle avoit à les recevoir. Outre les habits & les bijoux dont il lui faisoit présent chaque jour, il ne manquoit point à la promesse qu'il lui avoit faite. Il avoit pour elle un respect dont elle étoit charmée, & qui toutefois ne pouvoit lui inspirer le moindre mouvement de sensibilité pour sa personne ni pour son amour.

C M L X I V. J O U R.

PLUS de trois mois s'écoulèrent avant que Cadige parût seulement un peu consolée. Le souvenir de sa sœur mêloit une amertume à tout ce qu'elle auroit pu trouver de doux dans la situation de sa fortune, & elle rappelloit sans cesse en sa mémoire le conseil que lui avoit donné en mourant sa mère, de ne jamais se séparer de Fatime. Le sentiment de sa douleur devint pourtant peu à peu moins vif, soit que le changement de son sort en diminuât l'impression, soit que ce fût l'effet ordinaire.

Un jour qu'elle s'étoit un peu fatiguée à la promenade, elle se coucha de meilleure heure que de coutume. Elle s'endormit d'un profond

sommeil ; & sur le matin , où les idées sont plus nettes & plus vives , elle fit un songe qui la frappa vivement. Elle rêva qu'il se présentoit à elle un jeune homme magnifiquement vêtu , dont l'air & les cheveux blonds la charmèrent. Pendant qu'elle le considéroit avec attention , il lui dit : *Ah Cadigé ! à quoi pensez-vous ? avez-vous oublié Fatime ? croyez - vous que les belles robes dont Dahy vous a revêtue , vous exemptent de l'obligation de la chercher ? non sans doute , & je vous apprends que vous ne sauriez être heureuse qu'en l'allant trouver dans l'isle de Sumatra. Regardez-moi , & vous verrez celui que le ciel vous destine pour époux.* A ces mots , le jeune homme disparut , & Cadigé se réveilla. Elle avoit encore présente à l'esprit cette image , qu'elle regardoit moins comme un songe que comme une apparition.

Le discours que cet aimable fantôme lui avoit adressé , lui sembla si suivi & si convenable à la situation où elle se trouvoit , qu'elle ne pouvoit assez s'étonner de ce rapport ; & quoiqu'elle eût déjà assez de raison pour ne pas croire qu'il y eût effectivement au monde un homme semblable à celui que le songe lui avoit représenté , elle ne laissa pas d'en conserver les traits. Elle résolut même , pout n'avoir rien à se reprocher , d'engager Dahy à faire le voyage de l'isle de Sumatra : elle le lui proposa dès le même jour , après lui avoir

avoir conté son songe. Le vieillard l'écouta avec surprise, & le croyant trop-extraordinaire pour devoir être regardé comme une image formée par les vapeurs du sommeil, il dit à Cadige : Je donneroïis volontiers ma vie pour vous satisfaire. Je consens d'aller avec vous à l'île de Sumatra, quoiqu'il y ait peu d'apparence que nous y soyons instruits du sort de votre sœur. Je suis aussi frappé que vous de votre songe, & je n'ai pas moins d'envie que vous-même de voir combler vos vœux.

Il n'en fallut pas davantage à la jeune fille pour la déterminer au voyage de Sumatra. A peine donna-t-elle au vieillard le tems d'en faire les préparatifs, tant elle avoit d'impatience de revoir Fatime, ou du moins d'être éclaircie de sa destinée. Il fut donc arrêté entr'eux qu'ils iroient d'abord à la cabane pour savoir s'ils n'y verroient rien qui leur fît conjecturer que Fatime y étoit revenue pendant leur absence, & qu'ensuite ils se rendroient à Masulipatan pour s'embarquer dans le premier vaisseau qui partiroit pour l'île de Sumatra.

Dahy acheta trois chevaux pour leur servir de voiture, prit sur lui tout ce qu'il avoit de pièces d'or, & quelques pierreries qu'il coufit dans une ceinture de cuir dont il étoit ordinairement ceint. Il laissa le reste de son argent en dépôt à un vieil-

lard de ses amis, & le chargea de dire à Fatime ; si elle venoit les chercher pendant leur absence , qu'ils la prioient de les attendre en cette ville , jusqu'à leur retour. Il se mirent donc en chemin. Dahy monté sur le meilleur cheval , fit mettre Cadige en trouffe derrière lui : la femme esclave montoit le second ; & le troisième chargé de toutes leurs hardes , étoit conduit par un esclave noir qui le tenoit par la bride.

En cet équipage la petite caravane se rendit en deux jours à la chaumière des deux sœurs. Ils en trouvèrent la clef dans le creux de l'arbre , comme ils l'y avoient mise ; mais y étant entrés , ils n'y virent nul dérangement ; aucune marque qui leur fît juger que Fatime y fût revenue depuis leur départ : cela ne servit qu'à les confirmer dans la résolution d'aller à l'isle de Sumatra. Ils se hâtèrent d'arriver à Masulipatan , où Dahy apprit bientôt qu'un vaisseau d'Achem chargé de riches marchandises , devoit dans deux jours mettre à la voile pour s'en retourner. Il alla trouver le maître sur le champ , & fit marché avec lui ; puis il revint joindre Cadige , se munit de toutes les choses agréables & commodes qui peuvent adoucir l'ennui d'une longue navigation , & vendit ses chevaux qui lui devenoient inutiles sur la mer.



C M L X V. J O U R.

Les s'embarquèrent au bout de deux jours par un zens favorable qui les fit avancer considérablement. La jeune maîtresse de Dahy étoit un peu étonnée de ne voir que le ciel & l'eau ; mais le désir d'apprendre la destinée de sa sœur , soutenoit sa résolution. Le vieillard faisoit tout son possible pour l'amuser ; tantôt il lui contoit d'agréables histoires pour la divertir , & tantôt il l'entretenoit de choses sérieuses & solides pour perfectionner son esprit & ses mœurs. La voyant si fort de loisir , il crut ne devoir pas la laisser ignorer plus long-temps qui il étoit , & ce qu'il y avoit de particulier dans sa destinée. Elle avoit bien jugé qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans l'attachement qu'il paroïssoit avoir pour elle ; mais elle regardoit cet extraordinaire comme un caprice de goût , plutôt que comme un enchaînement de conjonctures. Aussi la surprit-il étrangement quand il commença son discours dans ces termes.

Tout cadac & décrépît que je vous paroïs , apprenez, belle Cadige , que je suis immortel. Il s'arrêta après ce peu de mots , pour observer ce qui se passeroit dans l'ame de la jeune fille à un

aveu si peu attendu. Il remarqua facilement l'embarras où la jeta ce début. Elle ne fut d'abord si elle devoit le prendre sérieusement; mais le caractère du vieillard, qui n'étoit point homme à railler sur quelque matière que ce fût, lui fit juger qu'il disoit la vérité : Seigneur, lui dit-elle, vous étant redevable de tant de grâces, je devois me réjouir de vos avantages; mais quand je considère que celui dont vous m'apprenez la nouvelle ne vous sauroit être d'une grande utilité, je ne fais si ce n'est pas vous désobliger que de vous en marquer de la joie. En effet, poursuivre-elle, accablé d'infirmités, comme vous le semblez être, quel agrément la vie peut-elle avoir pour vous ?

Elle me seroit un pesant fardeau, repartit le vieillard, & je reprocherois au ciel de m'avoir doué d'un avantage qu'il a refusé aux hommes, si j'étois effectivement tel que je paroïs; mais vous serez encore plus surprise, charmante Cadige, quand vous saurez que vous me voyez sous une forme étrangère. J'ai naturellement des traits plus capables de plaire au beau sexe que de lui faire peur, & ces traits sont d'autant plus propres à lui inspirer de tendres ardeurs, qu'ils sont animés par une perpétuelle jeunesse. Les jasmins & les roses brillent sur mon teint; en un mot, tout ce qu'on peut voir de grâces, se trouve rassemblé sur mon visage, & répandu sur toute ma per-

forme. Hé pourquoi , interrompit impatientement Cadige , ne reprenez - vous pas au plutôt cette forme si charmante ? vous ne pouvez que gagner au change. Hélas , reprit Dahy en soupirant , cela n'est pas en mon pouvoir , & c'est ce qui fait ma peine. Je ne suis sensible à un si grand malheur , que parce qu'il m'offre à vos yeux sous une figure désagréable. Et ce malheur sera-t-il sans fin , répliqua la jeune fille ? Il ne tiendra qu'à vous de le faire cesser , repartit-il , vous n'avez pour cela qu'à m'aimer. Sur ce pied-là ; dit-elle ingénument , je crains fort que vous ne changiez jamais de figure ; mais , seigneur , ajouta-t-elle , comment voulez-vous que j'ajoute foi à des choses si surprenantes ? Vous n'avez qu'à m'écouter , ma reine , répondit-il , vous ne douterez plus de la vérité de mes paroles.

Ce que je viens de dire , ajouta-t-il , vous fait aisément comprendre que je ne suis pas un homme , je suis génie. Nous sommes deux frères jumeaux également beaux & bien faits , également savans & puissans. Je me nomme Dahy , & mon frère Ady. Cependant l'empire que notre condition de génie nous donnoit sur toutes les choses naturelles , ne nous exemptoit pas d'être assujettis nous-mêmes au pouvoir d'un brachmane de Visapour , qui par sa science s'étoit établi une domination absolue sur notre espèce. Il nous avoit

258 LES MILLE ET UN JOUR,

pris en affection mon frère & moi ; & pour nous montrer sa confiance , il se reposoit sur nous deux de la garde d'une maîtresse , sur la fidélité de laquelle il ne comptoit pas trop.

C M L X V I J O U R.

NOUS le servions exactement dans cet emploi. La dame étoit toujours accompagnée d'Ady ou de moi. Pendant un tems considérable , les choses chez elle se passèrent dans l'ordre. Heureux , si son caprice & son entêtement n'eussent pas fait changer cette favorable situation. Sa fidélité ne s'étoit pas encore démentie ; il ne nous sembloit pas que la dame eût aucun penchant pour personne , ni même que le désir de paroître belle , l'engageât à rien qui fût contre la bienséance , lorsqu'insensiblement elle devint rêveuse. Peu de tems après , sa rêverie se tourna en langueur ; elle soupiroit au milieu des plaisirs que lui donnoit Canfou , c'est le nom du brachmane ; & quelquefois elle nous regardoit, Ady & moi , comme si elle eût imploré notre pitié , pour quelque ennui secret qu'elle ressentît. Étonnés de ce changement , qui commençoit à ternir les vives couleurs de son teint , & même à altérer sa santé , nous nous disions l'un à l'autre , ..

mon frère & moi : Qu'a-t-elle donc ? Qui peut la rendre si différente de ce qu'elle étoit il n'y a pas longtems ? Hélas ! nous étions bien éloignés d'imaginer que nous fussions l'objet de ce triste état qui nous surprenoit.

Cette dame infortunée , nous ayant sans cesse devant les yeux , avoit fait attention à nos charmes , & cette attention lui étoit devenue funeste. Elle ne put se défendre de nous aimer ; & ce qui l'engagea plus que tout le reste à prendre de l'amour pour nous , ce fut , à ce qu'elle nous a depuis avoué , de grands cheveux blonds qui nous flottoient à grosses boucles sur les épaules.

La jeune Cadige en cet endroit , rappelant son songe , regarda le vieillard avec étonnement , & sentit que son récit commençoit à l'intéresser ; elle ne lui avoit jamais prêté tant d'attention.

Comme nous remarquâmes , mon frère & moi , continua Dahy , que le temps , bien loin d'apporter quelque soulagement aux peines secrètes de la dame , sembloit en augmenter la violence , nous résolûmes de faire tous nos efforts pour l'obliger à nous ouvrir son cœur. Un jour donc , que nous étions tous d'eux auprès d'elle , & que le brachmane étoit allé présider dans une assemblée de Fées , qui se tenoit aux confins de la grande Tartarie : Belle dame ! lui dit mon frère , il y a long-tems que nous nous appete-

cevons qu'une douleur secrète trouble votre repos : nous nous sommes appliqués à en découvrir la cause , dans le dessein de vous offrir notre assistance ; mais nous ne l'avons pu pénétrer ; ne nous la cachez pas ; & si notre secours peut contribuer à rétablir la paix dans votre ame, comptez sur notre zèle & sur nos soins.

Nous nous serions effectivement fait un extrême plaisir de pouvoir la retirer de l'état de langueur où nous la voyons plongée ; car nous avons beaucoup d'amitié pour elle. Le discours d'Ady la jeta dans la dernière confusion ; cependant , comme il lui fournissoit une occasion de se déclarer , ce qu'elle cherchoit depuis long-tems , elle ne la laissa point échapper. Vous êtes trop généreux , aimable Ady , lui répondit-elle languissamment , de vous intéresser pour une infortunée qui n'est pas digne de vos soins. Ne m'ôtez point , je vous prie , la foible consolation de déplorer en secret des maux sans remède. Que dites-vous , belle dame ! m'écriai-je , avec étonnement ! On ne sauroit remédier aux maux que vous souffrez ! De quelle nature sont-ils donc ? Telle est , repartit-elle , la rigueur de ma destinée , que si quelque chose pouvoit l'adoucir , ce seroit uniquement la compassion que vous voudriez en avoir. Ah ! pour de la compassion , repris-je précipitamment , nous vous

l'offrons toute entière ; mais nous ne la borne-
rons point à vous plaindre ; nous ne serons pas
fatisfaits , si nos soins ne dissipent cette pro-
fonde mélancolie qui vous rend si languissante ;
& qui vous consume insensiblement. Si vous
ressentez l'atteinte de quelque mal inconnu ,
vous savez que nous possédons des connoissances
sur les secrets de la nature , pour corriger
les mauvaises dispositions du corps ; ou bien
si le brachmane vous a chagrinée par des trai-
temens peu convenables à votre mérite & à la
tendresse que vous avez pour lui , vous n'ignorez
pas que nous avons du crédit sur son esprit.
Parlez donc , aimable dame ! Fiez-vous à nous ;
donnez à notre zèle , les moyens de vous pro-
curer une disposition plus heureuse.

C M L X V I I. J O U R.

FARZANA , c'est le nom de la dame , me
repartit dans ces termes : ma santé n'est point
altérée , ni Canfou ne m'a donné aucun sujet
de me plaindre ; cependant je souffre des peines
cruelles , & si vous en aviez connoissance , quel-
que zèle que vous me témoigniez , je ne fais ,
charmant Dahy , si vous seriez si disposé que
vous le dites à les soulager. Ah ! madame ,

s'écria mon frère ! vous nous faites injure ; mettez-nous à l'épreuve , vous jugerez de nous plus avantageusement. Et si je vous disois , répliqua-t-elle , en rougissant , que c'est vous qui causez , l'un & l'autre , le mal que vous voulez guérir ! Qui ? nous ! repartis-je , fort embarrassé , quoique je ne comprisse pas encore où elle en vouloit venir. Hé ! comment aurions-nous fait une chose si contraire à notre intention ?

J'en ai trop dit , reprit-elle , pour ne pas achever de vous faire connoître tout mon malheur ; & puisque vous m'en pressez , sachez , trop aimables frères , que je n'ai pu me défendre de vos charmes. En vain je me suis opposée aux progrès qu'ils faisoient chaque jour sur mon cœur , & ma résistance m'a réduite dans l'accablement où vous me voyez.

Ensuite elle se mit à nous peindre , avec des couleurs si vives & si naturelles , des combats intérieurs qui s'étoient passés dans son ame , que nous en fûmes également surpris & touchés. Est-il bien possible , lui dis-je , que les soins de votre bonheur & de votre repos , que tout ce que vous devez au brachmane , n'ait pu vous défendre des sentimens que vous nous déclarez ? Vous êtes-vous bien représenté le peu de fruit que vous devez attendre d'un pareil entêtement ? Alors nous fîmes tous nos efforts , mon frère &

moi , pour ramener son esprit à la raison ; mais il n'en étoit plus temps ; le mal avoit pris de trop profondes racines.

Après tous nos discours , que Farzana voulut bien écouter sans les interrompre , elle parut un peu revenue de l'excès de son abattement , la déclaration qu'elle venoit de nous faire étant un pesant fardeau dont elle se sentoît soulagée. Ce n'est pas qu'elle eût lieu de concevoir la moindre espérance de la manière dont nous avions reçu l'aveu de sa foiblesse ; mais il est si naturel de souhaiter que l'objet de notre amour soit infuit des peines qu'il nous cause , que nous regardons toujours comme un avantage l'occasion de les lui découvrir.

La dame se flatta que nous nous laisserions enfin toucher à tant d'amour & de persévérance. Cet espoir enchantait pour un tems ses ennuis. Mais ce tems s'étant insensiblement passé sans qu'elle reçût le soulagement qu'elle avoit souhaité , sa passion , dont le sentiment étoit devenu plus vif depuis qu'elle l'avoit produite , la rendit la proie de ses desirs , & la replongea dans ses premières langueurs. Cela nous jeta dans un fort grand embarras ; comme les ordres de Canjou ne nous permettoient pas de la quitter , nous étions exposés tous les jours aux reproches qu'elle ne cessoit point de nous faire.

Cruels ! nous disoit-elle , me laisserez-vous mourrir impitoyablement , lorsqu'il ne tient qu'à vous de me faire chérir une vie que je déteste ? La douceur généreuse de soulager les malheureux , si puissante sur les cœurs bien faits , ne peut-elle rien sur vous , & trouvez-vous des charmes à me faire souffrir ? Belle Farzana ! lui répondois-je , que devez-vous attendre de nous ? flatterons-nous un mal que nous ne pouvons guérir ? trahirons-nous le brachmane qui se repose sur nos soins ? Le trahirez-vous vous-même , après tout ce qu'il a fait pour vous ? Ce n'est point par force qu'il vous a enlevée à vos parens , qui vous traitoient avec dureté ; vous avez consenti qu'il vous ravît , & vous avez sans-peine fait son bonheur. Ayez donc le courage de vous affranchir de l'empire qu'une indigne foiblesse a pris sur vous.

La dame souffrit impatiemment ces paroles. Eh ! quoi ? s'écria-t-elle ! est-ce un si grand crime d'avoir de tendres sentimens pour deux frères qu'on ne peut voir sans aimer ? Pourquoi donc vous êtes-vous offerts chaque jour à ma vue ? Chez quels peuples de la terre cette foiblesse , que vous condamnez , n'est-elle point pardonnable ? Prétend-t-on que je sois charmée d'un vieillard , dont je n'ai jusqu'ici souffert l'amour , que pour reconnoître ce qu'il a fait pour moi ? Serai-je

éternellement la victime de ma reconnois-

ais, madame, lui dit Ady, quand cette
 se, que vous voulez excuser, mériteroit
 indulgence & quelque retour de notre part,
 iez-vous pas toujours blâmable de l'étendre
 oin ? Mon frère & moi, en devons-nous
 ous deux l'objet ? J'avoue, répondit-elle,
 agissant, qu'il y a quelque chose, en effet,
 ordinaire dans ma passion ; mais je n'en
 as maîtresse. Vous me paroissez, vous &
 , si égaux en mérite, que je ne puis m'é-
 niner à choisir l'un, sans soupirer pour
 ; & je ne saurois être tranquille, si vous
 pondrez tous deux à ma tendresse.

mmement ? m'écriai-je ! vous aspireriez effec-
 ent à nous engager l'un & l'autre ; & vous
 z vous flatter que nous nous accommoder-
 , mon frère & moi, d'un partage odieux ?
 uoi non, repartit-elle ! Une si forte amitié
 unit tous deux, qu'il ne peut y avoir de
 ie entre vous. Enfin, ajouta-t-elle, je vous
 t, c'est la destinée qui dispose de mes mou-
 ns. Il est inutile d'y résister ; & si vous n'avez
 d'une malheureuse que vous faites souffrir,
 lez-vous à voir bientôt finir les jours lan-
 ns que je traîne depuis si long-temps.

CMLXVIII. JOUR.

Tous les discours qu'elle nous tenoit, ne vouloient que sur cette matière. Ses sentimens, je l'avoue, me paroissoient nouveaux, & je ne pouvois assez déplorer son entêtement & son caprice.

Un soir, que j'étois seule avec elle, la voyant encore plus abattue qu'à l'ordinaire, je lui demandai, quel nouveau sujet d'affliction elle pouvoit avoir? Quel, lui répondit-elle, devez-vous me faire cette question? Ai-je besoin d'un autre sujet de douleur, pour être réduite dans l'état où je suis? Vos rigueurs ne suffisent-elles pas pour m'accabler? Belle dame, lui répondis-je, si mon frère est coupable comme moi, pourquoi faut-il que vous m'adressiez ces reproches à moi seul? Ne confondez plus votre frère avec vous, reprit-elle d'un air languissant, il a fait pour mon repos tout ce que j'attendois de lui.

Je vous avoue qu'à ces paroles je crus avoir mal entendu. Ady, m'écriai-je, a fait, dites-vous, ce que vous attendiez de lui? Oui, reprit-elle froidement. Y a-t-il là de quoi vous causer tant de surprise? Pensez-vous que tout le monde ait le cœur aussi dur que vous? Il s'est laissé toucher à

mes larmes, & se rendant à ma tendresse, il s'est fait un sort plein de charmes, & il n'a plus d'autre regret que celui d'avoir perdu tant de tems à se l'assurer. Et vous n'êtes pas satisfaite, lui dis-je, avec une espèce de fureur, de l'avoir soumis à vos appas ? il vous faut encore une conquête, & vous croyez me séduire comme le trop facile Ady ? Oui, mon chet Dahy, repliqua-t-elle, en me regardant d'un œil où la plus ardente passion étoit vivement dépeinte ; oui, la conquête de votre cœur manque encore à ma félicité. Hélas ! depuis le tems que je gémis pour vous dans les souffrances, ne méritai-je pas un tendre effet de votre compassion ?

Ah ! Farzana, repris-je, après ce que vous venez de me dire, je crois que vous n'aimez point Ady, puisque vous soupirez pour son infortuné frère. Je l'aime tendrement, repartit-elle ; je donnerois cent fois ma vie pour le satisfaire, & c'est l'extrême amour que je lui porte qui ranime avec plus de force celui que vous m'avez inspiré. Je vous l'ai déjà dit : je vous trouve tous deux si semblables en tout, que vous faites l'un & l'autre la même impression sur mon esprit. Les sentimens qu'Ady a pour moi, quelque chers qu'ils me soient, ne sauroient faire mon bonheur ; si je ne vous en inspire de pareils. Enfin, charmant Dahy, je meurs, si vous ne vous rendez à toute la ten-

dresse que je vous témoigne. Serez-vous plus inexorable que votre frère, & rougiriez-vous de suivre son exemple. Ah ! cessez de résister, ou bien vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infortuné que vous n'avez pas jugé d'un prix assez considérable pour en souhaiter la possession.

Après avoir parlé de cette sorte, elle versa un torrent de larmes. Elle se jeta même à mes genoux avec toutes les démonstrations de la plus vive ardeur, & d'une manière à me faire craindre qu'effectivement elle n'attentât sur sa propre vie, si je continuois de m'opposer à ses volontés. Qu'une belle femme en pleurs est touchante, & qu'il est difficile de demeurer inébranlable dans une résolution qu'elle combat dans cet état ! Que vous dirai-je ? Je fus aussi foible que mon frère ; car il m'apprit depuis que l'artificieuse Farzana s'étoit servie du même stratagème pour le séduire, c'est-à-dire, que sans avoir pour nous les dernières bontés, elle sut nous engager tous deux à l'aimer.

Ayant ainsi vaincu notre résistance, elle reprit en peu de tems tous ses charmes ; ses yeux devinrent plus brillans, & la satisfaction de son cœur rétablissant sa santé, son enjouement naturel se répandit dans ses actions. Nous étions charmés, Ady & moi, de la voir si belle ; cependant sa beauté, toute parfaite qu'elle étoit, ne put exciter dans nos cœurs aucun mouvement jaloux. Peut-être

être à la vérité la dame auroit-elle troublé notre union fraternelle, si elle nous eût rendu plus heureux.

C M L X I X . J O U R .

LA trahison que nous faisons au Brachmane ; quoiqu'elle n'allât pas aussi loin qu'elle pouvoit aller, nous causoit quelquefois des remords ; mais notre commune maîtresse, savante en l'art de plaire, trouvoit le secret de nous défaire d'un scrupule incommode. Elle nous ôta peu à peu jusqu'au sentiment de notre crime, sans toutefois vouloir nous rendre plus coupables. Nous n'avions pas pour elle une véritable passion ; cependant nous ne laissions pas de mener une vie assez douce, quand notre trop de confiance nous attira le malheur qui fait aujourd'hui votre étonnement :

Un effroyable esclave noir, nommé Torgur, servoit le brachmane, & son emploi ordinaire étoit de friser les crins d'une cavalle tartare que montoit Farzaria, quand elle vouloit prendre l'air & aller se promener. Ce difforme nègre eut l'audace d'élever sa pensée jusqu'à la maîtresse, & de lui faire une déclaration d'amour. Comme on ne se défioit pas de lui, il en trouva facilement l'occasion dans une promenade que fit cette dame

sans nous ; car les ordres de Canfou nous tenoient alors occupés ailleurs. Elle étoit à cheval, & il la suivoit de fort près. S'il avoit reçu de la nature un corps mal fait & un visage laid, en récompense il avoit l'esprit très-divertissant. Il contoit des histoires à Farzana, qui prenoit plaisir à l'entendre. Il l'entretenoit ce jour-là de plusieurs filles dont il avoit obtenu les bonnes grâces. Comment donc, Torgut, lui dit la dame en riant, un homme de ta figure a de bonnes fortunes ? Pourquoi non, répondit l'esclave noir ? Est-ce que je ne suis pas fait comme un autre ? Oh vraiment, continua-t-il, sur ce pied-là, je suis bien éloigné de mon compte, puisque j'aspire à vous mériter au rang de mes conquêtes.

A ce discours du nègre, Farzana fit un nouvel éclat de rire. Elle se persuadoit qu'il ne parlait ainsi que pour la réjouir. Tu as des desseins sur moi, lui dit-elle ! Je suis ravie de le savoir, je prendrai soin, je t'affure, de me précautionner contre un homme aussi dangereux que toi. Torgut répliqua sur le même ton, & elle repartit d'une manière qui lui donna si beau jeu, qu'il poussa l'insolence jusqu'à lui proposer de profiter de l'occasion, en lui montrant une prairie qui leur offroit, disoit-il, ses fleurs pour les inviter aux plaisirs de l'amour.

Comme elle ne le soupçonnoit point de parler

férieusement, elle ne s'effaroucha pas plus de ses derniers discours que des précédens, ce qui fut cause que l'esclave porta son audace si loin, qu'enfin la dame s'aperçut que ce n'étoit point un jeu. Elle se mit en colère, prit des airs de hauteur, le renvoya, avec des paroles pleines de mépris, débiter ses douceurs à quelque esclave digne de lui, & le menaça même de se plaindre de son insolence à Canfon.

Cette réprimande qu'elle crut devoir faire, ne produisit pas l'effet qu'elle en avoit attendu. Quelque mal-fait que fût Torgut, il eut encore assez bonne opinion de lui, après ce traitement, pour se persuader que Farzana ne rejetoit l'offre de ses servites, que parce qu'elle en recevoit d'autres secrètement. Il étoit rusé & pénétrant, il connoissoit le brachmane pour un vieillard peu propre à rendre fidèle une dame si vive. Prévenu de cette pensée, il résolut de ne rien négliger pour la surprendre avec l'amant qu'il soupçonnoit être plus heureux que lui. Il n'y travailla que trop bien, il ne fut pas long-temps sans découvrir notre intelligence, & la fureur qu'il en conçut, lui fit former le dessein de nous perdre. Il avertit Canfon de la trahison qu'on lui faisoit, & lui en dit beaucoup plus qu'il n'en avoit vu pour irriter son ressentiment.

Le brachmane fut vivement frappé de son

rapport, & voulut s'éclaircir de la chose par lui-même. Il prétexta un voyage de quelques jours, & pendant cette feinte absence, il trouva l'occasion de nous surprendre Ady & moi. Farzana nous ayant permis de nous baigner avec elle, nous nous étions enfermés tous trois dans l'appartement des bains. Mais il ne nous servit de rien d'avoir pris toutes les précautions possibles pour n'être point découverts; la science du brachmane rendit nos mesures inutiles. Les portes s'ouvrirent à son approche; il parut à nos yeux effrayés, tel qu'un juge redoutable. Notre nudité ne nous permettant pas de nous jeter à ses pieds pour implorer sa clémence, nous nous plongeâmes dans l'eau pour cacher notre confusion. Heureux, si cet élément eût pu aussi-bien couvrir notre crime, comme il couvroit nos corps! Farzana, plus hardie que nous, voulut s'excuser. Elle tâchoit de diminuer sa faute par des discours qui ne faisoient qu'augmenter la fureur de Canfon. Il lança sur nous trois des regards qui commençoient sa vengeance: Scélérats, nous dit-il, à mon frère & à moi, les tourmens les plus cruels seroient de trop légères peines pour votre crime: mais votre condition de génies ne vous permettant pas de mourir, je vais vous réduire en un état qui fera cent fois plus triste pour vous que cette mort dont vous êtes exempts. Et toi, malheureuse, ajouta-

t-il, en parlant à la dame, puisque l'honneur de ma couche & mes bontés n'ont pu t'obliger à m'être fidelle, tu seras aussi punie de ton ingratitude. En même-tems, sans vouloir écouter nos excuses & nos plaintes, il se mit à faire ses conjurations. Qu'elles furent terribles ! L'air en un moment fut obscurci ; d'épaisses ténèbres vinrent chasser le jour de l'appartement où nous étions ; nous entendîmes le tonnerre gronder avec un bruit épouvantable ; les vents soufflèrent avec furie, & nous sentîmes trembler la terre sous nos pieds.

C M L X X. J O U R.

NOUS demeurâmes pendant deux heures dans cette affreuse obscurité, & dans l'attente du châtiment qui nous étoit réservé ; après quoi l'air devenant ferein comme auparavant, le jour reprit sa clarté. Mais quel fut notre étonnement, lorsqu'au lieu d'être dans un palais magnifique & dans des bains superbes, nous nous trouvâmes, mon frère & moi, dans une campagne aride, tous deux couverts de haillons, & sous la forme de deux petits vieillards, contrefaits, tels que je parois, belle Cadige, en ce moment devant vous.

Ingrats ! nous dit le brachmane, portez enfui

la peine de votre crime. Ce pouvoir & ces connoissances que votre condition de génies vous donnoit sur toutes les choses de la nature, ne vous serviront plus de rien , ou plutôt vous allez en être dépouillés, pour être réduits au sort ordinaire des hommes , comme vous le semblez être. Vous ne saurez , vous ne pourrez rien que ce qu'ils peuvent , que ce qu'ils savent ; & à la réserve que vous ne serez pas sujets comme eux à l'empire de la mort , vous serez déchus de tous les avantages dont vous jouissiez auparavant.

Cansou , après avoir prononcé cet arrêt, voulut être instruit de toutes les circonstances de notre trahison. Nous les lui racontâmes naïvement. Nous lui dîmes la surprise que nous avoit causée la déclaration de Farzana³; les efforts que nous avions faits pour la guérir de son entêtement; les combats intérieurs que nous avions soutenus avant que de nous rendre; l'artifice que la dame avoit employé pour nous séduire, & ensuite nous nous étendîmes sur les remords que nous sentions d'avoir trahi sa confiance.

Tout cela le frappa , & il fut touché de notre repentir. Il jugea qu'il y avoit eu plus de faiblesse que de malice dans notre procédé; & comme il avoit toujours eu de l'amitié pour nous , son cœur s'émut en notre faveur. Mes enfans , nous

dit-il , la conjuration que je viens de faire est trop forte , pour que je puisse vous rendre votre première forme ; mais je puis un peu adoucir la rigueur de votre destinée. Vous reprendrez votre forme naturelle , & tous les avantages qui y sont attachés , lorsque vous aurez trouvé , chacun , une jeune fille au-dessous de vingt ans , qui vous aime. Ah ! seigneur , s'écria mon frère , à ce discours , à quelle espérance nous réduisez-vous ? Et qui fera la fille d'assez mauvais goût pour devenir sensible à des figures semblables aux nôtres ? Il n'est pas impossible que cela arrive , reprit le brachmane ; vivez dans cette attente , & persuadez-vous que ce n'est qu'à cette condition que vous pouvez retourner à votre premier état. Mes amis , poursuivit-il , allez remplir votre sort : il faut vous séparer pour chercher chacun de votre côté ce qui vous convient. Ensuite il nous marqua le lieu où nous devons faire notre séjour ordinaire. C'étoit à soixante liées ou environ l'un de l'autre. Puis il nous fit donner à chacun cinquante mille sequins de son trésor , pour nous faire vivre honorablement pendant que dureroit notre infortune. Il nous fit aussi quitter nos haillons , pour nous revêtir de robes plus convenables à notre condition ; après quoi il nous embrassa , nous souhaitant une prompte fin à nos malheurs.

A l'égard de Farzana , il fut inflexible ; il la métamorphosa en grenouille , & la confina dans un marais , où il lui donna pour compagnon de fortune Torgut , après avoir connu , par le pouvoir de son art , que cet esclave ne lui avoit découvert le crime de sa maîtresse , que de dépit de n'avoir pu lui plaire. Ainsi , l'accusateur & l'accusée , tous deux changés en grenouille , furent condamnés à passer le reste de leurs jours dans le même marais , où si quelque chose pouvoit les consoler , c'étoit l'espérance de pouvoir faire le supplice l'un de l'autre.

Lorsque nous eumes quitté le brachmane , mon frère & moi , nous nous préparâmes à nous rendre au lieu qui nous avoit été marqué. Nous nous séparâmes avec force larmes , comptant de ne nous plus revoir qu'après que nous serions rentrés dans notre premier état : ce qui nous sembloit devoir nous mener bien loin , quand nous pensions à la condition qui y étoit attachée.

C M L X X I . J O U R .

AUSSI-TÔT que je fus arrivé à la ville où je devois faire ma résidence , je m'appliquai à ménager mes cinquante mille sequins , jugeant bien que j'avois besoin d'économie pour ne pas man-

quer d'argent avant que je fusse arrivé au tems heureux où j'aspirois. Je m'avisai de me mettre dans le commerce , & tant par moi-même , que par les correspondans que je me fis , je me vis , en moins de trois ou quatre années , de quoi faire une dépense honnête sans altérer mon fonds.

Pour voir la prédiction du brachmane accomplie , il falloit donc trouver une jeune personne qui pût prendre du goût pour moi. Heureusement dans notre ville les dames n'étoient pas renfermées dans leur sérail comme dans les autres pays de l'orient. Elles y jouissoient d'une liberté raisonnable. Je voyois tous les jours les dames ; je leur donnois des cadeaux ; j'étois de tous les plaisirs ; enfin , je faisois tout ce qui dépendoit de moi pour détourner l'influence de l'étoile qui me poursuivoit. En vivant de cette sorte , je me fis bientôt aimer de tout le monde. La bonne pâte d'homme , disoit-on ! Il semble qu'il ne soit fait que pour le plaisir ! Que devoit-il donc être dans sa jeunesse , puisqu'ayant un pied dans la fosse , il aime encore tant à se divertir ? Les dames sur-tout , m'élevoient au-dessus des astres , & me donnoient pour modèle à leurs époux : il n'y avoit que quelques maris chagrins qui glosassent sur ma conduite. Cet homme , disoient ceux-ci , en parlant de moi , n'est-il pas bien fou de rechercher des plaisirs qu'il n'est plus en

âge de goûter ? Pour moi , qui avois mon but , je riois de tout ce qu'on pouvoit dire , & j'allois toujours mon chemin. Cependant, quelque mouvement que je me donnasse , quelque adresse que j'employasse pour inspirer de l'amour , je ne pus y réussir.

Je ne me bornai pas à la ville que j'habitois , quoiqu'il y eût un très-grand nombre de jeunes filles ; je fis plusieurs voyages à plus de cinquante lieues aux environs ; mais je n'en recueillis point d'autre fruit que celui de sentir que je ne pouvois plaire. Cette idée me mettoit au désespoir , sans réduire ma patience à bout. Plus de deux cents ans se sont passés dans cette inutile recherche ; j'étois l'étonnement de tout le monde , on ne comprenoit point que je fusse encore en vie ; j'avois déjà vu renouveler par trois fois la jeunesse de la ville ; j'enterrai tous ceux qui m'avoient vu si cassé au commencement de mon établissement , & les enfans de leurs enfans. Chacun se disoit à l'oreille : quelle espèce d'homme est-ce là ? on ne voit en lui aucune altération. Les pères les plus vieux me montroient du doigt à leurs petits-enfans : Voyez, leur disoient-ils , le bon homme Dahy , ne pensez pas que je l'aie jamais vu jeune , je l'ai toujours vu aussi vieux & aussi cassé qu'il vous le paroît à présent , & j'ai ouï dire , dans ma jeunesse , à mon grand-

père , qu'il ne l'avoit jamais vu autrement. Le commun du peuple ne me nommoit plus que le vieillard éternel , & les gens lettrés m'appelloient le Nestor Indien , disant que j'avois vu plus de générations que celui de la Grèce.

Je ne savois plus à quoi m'en résoudre , ayant inutilement tenté de me faire aimer , & je m'en retournois de Masulipatan à la ville où je demeure ordinairement , lorsque je vous rencontrai avec votre sœur. Les discours que je vous tins , charmante Cadige , vous firent assez connoître que j'étois enchanté de votre vue. Mais , hélas ! je ne remarquai que trop combien la mienne vous paroissoit désagréable.

Dahy finit en cet endroit son histoire , & il ne put l'achever sans répandre des larmes , moins du souvenir de son malheur passé , que de douleur de s'être attiré l'aversion de sa jeune maîtresse. Cadige fut touchée de son affliction , & crut devoir l'en consoler. Généreux Dahy , lui dit-elle , je suis sensible à vos malheurs : ils sont si peu communs , que je ne pourrois les croire , si vous ne me les aviez racontés vous-même. Que ne puis-je les soulager ! Vous verriez combien Cadige est reconnoissante de tout ce que vous avez fait pour elle. Vous me direz peut-être , qu'il ne tient qu'à moi de les finir ; que je n'ai

qu'à vous aimer , pour vous rendre votre première forme : mais puis-je disposer de mon cœur ? Ah ! belle Cadige , interrompit le vieillard , est-ce là toute la consolation que vous me donnez ? Elle aigrit plus mes maux qu'elle ne les soulage. C'est tout ce que je puis faire , reprit Cadige : s'il ne m'est pas possible de vaincre l'aversion naturelle que j'ai conçue pour cette forme que vous présentez à ma vue , m'en devez-vous savoir mauvais gré , puisqu'elle vous est étrangère ? Hélas ! répartit Dahy , en faisant un profond soupir , elle m'est devenue naturelle , puisque je n'espère plus reprendre la mienne. Le brachmane, répliqua-t-elle , vous a pourtant prédit que cela pourra bien arriver , & vous n'en devez pas perdre l'espérance. Votre courage vous fera surmonter cette indigne foiblesse que vous sentez pour moi. Vous serez rebuté de l'indifférence qu'a pour vous une fille qui ne mérite pas vos soins. Vous en aimerez quelqu'autre , qui , payant votre attachement d'un tendre retour , vous rendra cette figure charmante que vous avez tant de raison de regretter.



CMLXXII. JOUR.

— A jeune Cadige plaignoit l'infortuné vieillard ;
 e pouvant faire davantage pour son soulage-
 ment ; mais la compassion qu'elle avoit de son
 malheur , n'étoit pas la seule occupation qu'elle
 avoit. Elle avoit ses inquiétudes particulières ; son
 cœur n'étoit pas tout-à-fait tranquille depuis son
 mariage. Cet aimable fantôme , dont l'air & la
 longue chevelure l'avoient charmée , se présen-
 toit sans cesse à son esprit ; elle ne pouvoit quel-
 quefois s'empêcher de soupirer , en y pensant.
 Les mots qu'elle lui avoit entendus prononcer :
regardez-moi ; & vous verrez celui que le ciel
vous destine pour époux , lui paroissent avoir
 quelque chose de mystérieux , & elle y prenoit
 intérêt malgré elle.

Cependant le vaisseau voguoit , & dans l'es-
 pace de quinze jours il avoit fait plus de cinq
 cents lieues. Le vent enfin changea , & il survint
 une espèce d'orage ; qui , sans faire d'autre mal
 ailleurs , à nos voyageurs , les écarta considéra-
 blement de leur chemin. Ils furent agités pendant
 quelques jours , & poussés tantôt d'un côté , &
 tantôt d'un autre. Ils ne pouvoient tenir de route
 certaine. Enfin , ils furent portés à la vue d'une

isle qui leur étoit inconnue, aussi-bien qu'au capitaine & à tout le reste de l'équipage. Ils en approchèrent ; & aperçurent une grande ville , qui s'élevant en amphithâtre au-dessus du rivage, formoit un port magnifique & commode. Comme la mer étoit encore grosse , ils détachèrent leur esquif pour y aller demander un abri , ce qui leur fut accordé.

Ils entrèrent donc dans le port en jetant la vue de toutes parts pour considérer la structure de cette ville , qui par sa forme de croissant , sembloit leur ouvrir ses bras pour leur servir d'asyle contre la tempête. Les maisons leur en parurent plus solidement qu'agréablement bâties. C'étoient de hautes & larges tours faites de pierres de taille , & couvertes de cuivre rouge. Le peuple fourmilloit dans les rues , & bientôt les voyageurs s'en aperçurent ; car à peine eurent-ils jeté l'ancre , qu'ils se virent environnés de tous côtés d'un grand nombre de chaloupes qui les abordèrent , & d'où il sortoit une infinité d'hommes qui se mirent à grimper sur le vaisseau. Ils avoient le visage & le corps fait à peu près comme les nôtres ; mais leur regard , leur geste & leur air paroissoient si extraordinaires , ou pour mieux dire , si extravagans , qu'il y avoit lieu de douter que ce fussent des hommes.

Leur habit n'étoit pas moins singulier que leurs

nières. Ils avoient de longues robes de toile de jon, où l'on voyoit peintes en rouge, vert & bleue, diverses figures de démons, avec des flammes & d'autres grotesques, & ils portoient sur la tête un long chapeau pointu fait de carton, & peint aussi de différentes couleurs.

La première chose que firent ces Infidèles ; sitôt qu'ils furent sur le tillac du vaisseau, ce fut de composer plusieurs files de nos voyageurs, pour la plupart ne s'accommodant pas de cet air familial, voulurent faire les rufes, & se mirent de se mettre en haie. Mais les gens de bien qui n'aimoient pas que l'on contrevînt à nos usages, les prirent d'un air de hauteur, qui leur faisoit pas trop la liberté de s'en défendre, & les rangèrent malgré eux comme les autres. Ayant ainsi réduit ces indociles, ils commencèrent à parcourir tous les rangs. Ils examinoient attentivement toutes les personnes de l'équipage, retournoient & retournoient à leur gré, à peu près comme font ceux qui achètent des esclaves sur les marchés publics. Ils s'attachoient sur-tout à examiner les dents & les cheveux, & prenoient un très-grand soin de compter les rides du visage.

Les voyageurs qui savoient bien qu'ils n'étoient pas les plus forts, avoient sagement pris le parti de se soumettre, & attendoient avec beaucoup

d'inquiétude à quoi aboutiroit un examen si particulier. L'événement toutefois en fut tout autre qu'ils ne pensoient. Les examinateurs mirent à part les vieux matelots, & sembloient les traiter avec distinction, lorsqu'ils virent paroître Dahy, Cadige & la vieille esclave, qui s'étant tenus jusque-là dans la chambre de poupe, n'avoient pas été mis au rang des autres. A cette vue, le commandant, qui étoit un des principaux seigneurs de la ville, & capitaine des gardes de sa majesté Insulaire, demeura transporté de joie & d'admiration. Il attachâ particulièrement ses regards sur la vieille esclave, & la jugeant digne de l'honneur de sa couche, il alla se jeter à ses pieds. Il lui fit un aveu de la passion qu'elle venoit de lui inspirer; lui déclara que son dessein étoit de la mettre dans son sérail, & d'en faire sa favorite. Elle céda de bonne grâce aux pressantes instances du commandant; car il lui auroit été inutile de vouloir s'en défendre. Il la confia au plus zélé de ses confidens, le chargeant de lui en répondre sur sa tête, & lui recommandant sur toute chose d'empêcher que personne ne prît auprès d'elle la moindre liberté.

CMLXXIII. JOUR.

LE sage Dahy étonné de cette dépravation de goût, disoit en lui-même : Il faut qu'il n'y ait point de femmes en ce pays-ci, puisqu'une vieille même est capable de faire une si forte impression. Cette pensée l'allarmoit fort à cause de Cadige ; mais il comptoit que les charmes alloient produire de terribles effets pour lui ; mais il vit bientôt dissiper ses allarmes. Sa jeune maîtresse n'avoit pas de quoi piquer le goût des Insulaires, & elle connoit quelque péril parmi eux, ce n'étoit pas celui qu'il apprenoit.

Il trembloit encore pour elle, quand le même capitaine qui avoit été si frappé de la vue de la vieille esclave, jeta par hasard les yeux sur la jeune fille. Surpris de la voir richement vêtue, il lui dit d'un air rude : vous êtes bien habillée, petite fille, pour une laide créature. En même temps il se tourna vers un de ses domestiques, il l'appella par son nom, & lui dit : emmenez cette laide personne dans mes offices, & qu'elle y remplisse les derniers emplois.

A cet ordre impitoyable, Cadige ne put s'empêcher de frémir. La douleur de se voir si indi-

gnement traitée, étoit au-dessus de la constance d'une fille de son âge. Elle tourna languissamment les yeux vers Dahy, comme pour implorer son appui dans une conjoncture si terrible, & lisant dans ses regards son impuissance, aussi-bien que son affliction; elle eut recours aux larmes : mais pour toucher les barbares qui les faisoient couler, il lui auroit fallu des yeux chassieux & incarnats.

Une troupe de satellites entraîna l'infortunée Cadige malgré ses pleurs & ses cris. A ce spectacle, le génie ne put contenir sa douleur; il remplit l'air de plaintes & de gémissemens. Pendant qu'il déplorait la destinée de sa maîtresse, les Insulaires le considéroient avec attention. Les charmes qu'ils trouvoient en sa personne; ces rides, ces dos courbé sous le poids des années, ces pieds tortus & raccourcis, ce teint olivâtre & couvert de porreaux; enfin, tout ce qui servoit de matière au dégoût que Cadige avoit pour lui, devint le digne objet de l'admiration de ces peuples. Cette admiration fut quelque tems muette; l'excès de leur étonnement ne leur permit pas d'abord de l'exprimer, mais tout-à-coup ils rompirent le silence par des éclats de joie auxquels ils s'abandonnèrent sans réserve. Ce ne fut plus qu'une confusion de cris, de louanges & d'applaudissemens. Leur chef lui-même oubliant la gra-

té de son caractère, entra comme les autres dans ces actes d'acclamation. Il fit plus ; il s'approcha de Dahy, se prosterna à ses pieds, & jeta son chapeau de carton à terre, pour lui marquer plus de respect : charmant vieillard, dit-il, nous sommes indignes de pardon, de vous avoir pas rendu plutôt les profonds respects que nous vous devons. Pour moi, je l'avouerai, j'étois tout occupé de l'éclat de cette belle dame que vous avez amenée avec vous, & que j'ai fait conduire à mon sérail. Cependant quelque prévenu que je sois en sa faveur, je ne puis m'empêcher de convenir que votre beauté passe encore la sienne. Souffrez qu'on vous mène au palais de notre reine : je ne doute point que cette grande princesse ne soit charmée de vous en voir, & ne vous déferre les honneurs qui lui sont dûs. Il n'y a point de vieillard dans tout le sérail que vous n'effaciez.

Le capitaine vouloit continuer de lui vanter son bonheur qui l'attendoit, lorsque Dahy l'interrompit brusquement, en lui disant : au lieu de continuer ces discours impertinens, rendez-moi la jeune personne que vous m'avez enlevée. Il répondit le commandant, cette petite malheureuse ? Ah ! beau vieillard, prenez des sentimens plus dignes de vous, & ne songez qu'à rendre à notre grande reine Scheherbandou, devant

qui nous allons vous conduire. En parlant de cette sorte, son lieutenant & lui prirent Dahy par-dessous les bras, & le menèrent malgré lui au palais.

CMLXXIV. JOUR.

LE génie, à cette violence, qu'il regarda comme une insulte qu'on lui faisoit, pour tourner en ridicule sa vieillesse & ses défauts personnels, fit de douloureuses réflexions. Quelle est ma destinée, dit-il en lui-même, pendant qu'on l'entraînoit ! Qui croiroit qu'un génie peut être réduit au point d'impuissance & d'imperfection où je me trouve ! Ce n'est pas une des moins désagréables circonstances de mon infortune, que de me voir le jouer des enfans d'Adam.

Lorsqu'il fut devant Scheherpappou, cette reine ne put le regarder sans l'admirer, ni se sentir naître de l'amour pour lui : ô merveilleux vieillard, s'écria-t-elle, de quel pays venez-vous, & quelle favorable divinité vous a conduit dans cette île, pour en être l'ornement ? Nous ne savons point qu'un pareil bonheur soit jamais arrivé à nos peuples : aussi allons-nous donner mille marques publiques de la joie dont nous sommes tous pénétrés. Alors se tournant vers les principaux seigneurs de la cour : secondez, leur

elle, les tendres mouvemens qui m'animent, soyez pas moins sensibles que votre reine à gloire de votre patrie.

Elle n'eût pas achevé ces paroles, que les courans entrant en fidèles fujets dans les intentions

sa majesté, se prosternèrent la face contre terre devant Dahy, en tenant à la main leurs apeaux. Ils demeurèrent long-tems dans cet état, sans parler ni doaner aucun signe de vie :

éclatèrent ensuite tous à la fois en se relevant, & s'écrièrent : vive, vive l'incomparable milliard, qui se montre à nos yeux tel que le soleil, lorsqu'après avoir quitté le tropique du pericorne, il revient à celui du cancer ! Qu'il vive ! qu'il soit à jamais l'heureux favori de notre grande reine Scherbanou ! Puiffe le souverain protecteur de cette île, le vieux singe que nous adorons, jeter sur lui un regard favorable !

Après cette réception, qui ne plut pas tant au vieillard que la reine se l'imaginoit, cette incessante le fit conduire par le chef de ses eunuques dans le plus bel appartement du sérail. Cet appartement étoit tendu de nattes : rien ne passoit pour être plus galant ni plus superbe dans le pays, que ces sortes d'ameublemens ; ils tendoient aux nues : cependant Dahy, par mauvaise humeur, autrement, n'en fut point ébloui : à peine aigna-t-il en considérer la magnificence : tout

ce qu'il voyoit sembloit même irriter ses chagrins.

Pendant qu'il déplorait la rigueur de son destin, la reine entra sans suite dans son appartement, & s'approchant du vieillard : me pardonnerez-vous, lui dit-elle, de vous avoir laissé seul quelques momens ? Hé oui, répondit Dahy d'un air chagrin, & plaise au ciel que vous m'y laissez toute ma vie. Ingrat, reprit la princesse, est-ce ainsi que vous répondez aux sentimens que j'ai pour vous ? De grâce, répliqua-t-il, cessez de vous moquer de moi : me croyez-vous assez insensé pour m'imaginer que ma figure vous charme ? Non, non, je fais trop qu'elle est plus propre à faire horreur, qu'à inspirer de tendres sentimens. Vous m'étonnez, dit la reine, de ne pas mieux connoître l'effet que votre vue fait sur les cœurs. Peut-on assez admirer cette extrême vieillesse qui se remarque en toute votre personne ? elle n'éclata jamais en nul autre avec plus d'avantage. Là-dessus elle se mit à faire un long détail de toutes les merveilleuses qualités qu'elle découvroit en lui ; ce qu'elle fit d'un air si passionné, que le génie ne put douter qu'elle ne parlât très-sérieusement.

Les transports de Scheherbanou excitèrent la colère de Dahy : il lui reprocha son mauvais goût, & lui dit que n'étant pas son suzerain, elle

devoir point le tenir esclave. Faites-moi rendre ma chère Cadige, poursuivit-il, & consentez que nous nous éloignions tous deux d'ici. ! barbare, s'écria douloureusement la reine, comment pouvez-vous résoudre à m'abandonner ! Ces larmations générales dont votre arrivée a été suivie, ces honneurs qu'on vous a rendus, tout cela n'est pas capable de vous inspirer la moindre complaisance pour la passion fatale que j'ai mise en vous ? A ces mots, le vieillard, au lieu de se tendrir, perdit toute retenue, & ne ménageant plus les termes, il eut l'imprudence de dire à la reine qu'il falloit assurément qu'elle eût perdu l'esprit.

C M L X X V. J O U R.

QUELQUE prévenue que fût Scheherbanou sur Dahy, elle se sentit choquée de ses emportemens. Elle eut toutefois la force de dissimuler ; elle employa même encore la douceur pour le toucher ; mais voyant qu'il n'en devenoit pas plus traitable, elle cessa de se contraindre ; elle appella le capitaine de ses gardes : Bedbacte, lui dit-elle, faites sortir ce vieillard de ce bel appartement que je lui avois donné, & conduisez-le à la tour noire ; qu'il aille tenir compagnie à cet

autre vieillard, qui a aussi méprisé la tendresse de ma sœur Mulkara. Ils se repentiront là tous deux à loisir d'avoir fait les cruels. En achevant ces paroles, elle se retira fièrement, & son ordre fut aussi-tôt exécuté.

Dahy, plus satisfait des rigueurs de la reine, que de ses bontés, se laissa mener à la tour noire. C'étoit une consolation pour lui de penser qu'il alloit voir dans sa prison un autre vieillard infortuné, & qu'ils se plaindroient tous deux ensemble de leur commun malheur; mais représentez-vous son étonnement, lorsqu'étant entré dans la chambre où on le conduisoit, il reconnut son frère Ady dans le compagnon de ses disgrâces. Dès qu'ils s'aperçurent l'un & l'autre, ils se tendirent les bras, & se tinrent long-temps embrassés, les yeux baignés de larmes, & sans pouvoir exprimer la joie dont ils étoient saisis. Enfin, Dahy prit la parole après le premier transport; à mon frère, s'écria-t-il, est-il possible que je vous retrouve! Mais hélas, ajouta-t-il, dans quels lieux sommes-nous réunis! Devons-nous remercier le ciel de nous avoir rejoints, lorsqu'il paroît ne nous rassembler que pour nous rendre réciproquement témoins de notre esclavage. Mon frère, répondit Ady, quoique le temps semble augmenter nos maux au lieu de les diminuer, j'espère toutefois que nous cesserons bientôt d'être

malheureux. Le goût bizarre des peuples de cette île me donne cette agréable espérance. Pour moi, répliqua Dahy, je ne puis m'en flatter. Les princesses qui nous chargent ici de fers, ne sont pas dans un âge à pouvoir, par leur tendresse, nous faire reprendre notre première forme.

Après ces discours, ces deux frères se demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avoient fait pendant leur séparation. Dahy raconta ses aventures ; comment il avoit rencontré Cadige, & tout ce qui lui étoit arrivé jusque-là ; il n'en oubliâ pas une circonstance. D'abord qu'il eut achevé son récit, Ady lui dit : ce que vous venez de m'apprendre, confirme mes sentimens, ou plutôt il ne m'est plus permis de douter d'un bonheur prochain : oui, mon frère, nous touchons à l'heureux moment qui doit nous rendre nos traits naturels, & nous remettre en possession des privilèges de notre espèce, dont nous sommes privés depuis si long-temps. Vous en ferez persuadé comme moi, lorsque vous aurez entendu ce que je vais vous conter.

Je vivois, poursuivit-il, dans la ville que le brachmane Cansou m'avoit marquée pour y établir ma demeure. J'y étois occupé sans cesse à chercher inutilement une jeune beauté qui pût devenir sensible à mon affreuse figure, lorsqu'une nuit je vis en songe une villageoise de dix-sept

à dix-huit ans, qui me dit : *c'est en vain que me te flattes de l'espérance de trouver dans cette ville une jeune personne qui puisse t'aimer. Si tu veux que ce prodige se fasse, embarque-toi pour l'isle de Sumatra : Regarde-moi ; tu seras un jour soumis au pouvoir de mes yeux.* La villageoise étoit pourvue d'une beauté merveilleuse : j'en fus vivement frappé : je voulus lui parler, pour l'entretenir de l'amour qu'elle venoit de m'inspirer ; mais elle ne m'en donna pas le tems, elle disparut, & je me réveillai.

Ce songe me sembla mystérieux ; je ne le regardai point comme une chimère ; je me préparai à faire le voyage de Sumatra : je gagnai la première ville maritime, & profitai de la première occasion qui se présenta. Une tempête, que je ne crois point naturelle, nous écarta de notre route comme vous, & nous contraignit de relâcher au port de cette ville. La reine Scheher-banoû étoit alors absente ; & la princesse Mulkara sa sœur gouvernoit en son absence. Quand les peuples m'appercurent, ils se récrièrent autant sur ma décrépitude, que les autres nations du monde pourroient se récrier, en voyant tout-à-coup paroître une beauté céleste. Les officiers du palais me menèrent en triomphe devant Mulkara, qui ne fut point à l'épreuve de mon extrême vieillesse : elle fit éclater son amour pour moi, à peu-

de la même manière que la reine vous a régné le sien. Je m'imaginai d'abord qu'on se noit de moi, & que ces insulaires n'en nt de la sorte que pour se divertir à mes ns. Cela fut cause que je ne fis que rire des ières louanges que la princesse me donna ; elle m'agaga d'une manière si vive, que je enfin de mon erreur. Je perdus patience ; ans mes transports furieux, je tins à Mul- des discours aussi peu respectueux, que les étoient extravagans & passionnés. Notre ersation finit mal ; ma princesse enflammée épir & de colère, me fit mettre en cette n, où elle a résolu de me laisser, jusqu'à ce, j'aie pris des sentimens plus favorables pour & que je lui fasse demander la permission, r expier à ses genoux l'outrage que j'ai fait charmes. Je me sens peu disposé à faire ce le attend de moi, & je me prépare à souff- ong-tems ; mais ce qui me console dans mon eur, c'est que du moins je suis avec un frère aime tendrement, & dont la présence ren- mes peines plus supportables.

Dy cessa de parler en cet endroit, & Dahy lit : je ne puis assez m'étonner d'une cir- stance de votre récit. La villageoise que vous vue en songe, me surprend, aussi-bien que, paroles qu'elle vous a adressées, & je ne puis

allez admirer le rapport qu'a votre songe avec celui de Cadige. Cela ne me semble pas moins merveilleux qu'à vous , répondit Ady ; & ce qui vous paroîtroit peut-être plus admirable que tout le reste , c'est que la payfanne dont je vous ai parlé , m'est toujours présente à mon esprit. J'en conserve si bien l'image , que je crois la voir à tout moment.

Pendant qu'Ady & Dahy s'entretenoient de cette sorte , le capitaine des gardes de la reine arriva dans la tour , & leur dit : indiscrets vieillards , admirez tous deux les bontés de notre aimable souveraine ; & de la princesse sa sœur. Au lieu d'ordonner qu'on vous punisse , pour leur avoir manqué de respect , elles vous pardonnent : elles veulent non-seulement oublier le passé ; mais elles sont même dans la résolution de vous faire rendre des honneurs divins.

C M L X X V I J O U R.

LE capitaine crut bien faire la cour aux Génies , en leur portant cette nouvelle ; mais bien loin de lui en savoir quelque gré , ils le traitèrent fort mal. Comme ils refusoient de le suivre , & qu'il avoit ordre de les conduire au Pagode , il n'en voulut pas avoir le démenti. Il les fit

par les gardes, qui les y menèrent malgré

Le grand pontife & les ministres du Pa-
e vinrent les recevoir à la porte. Ils avoient
de longues robes de natte, qui traînoient
sur terre, & sur la tête des chapeaux de paille
de différentes couleurs. Ils chantèrent en
honneur de ces deux nouvelles divinités, des
hymnes, dont le sens étoit, que ces deux merveilleux
vieillards avoient parcouru toutes les isles de
l'Océan, & les avoient conquises par le seul éclat
de leurs charmes, & que par une préférence qui
méritoit l'envie de toutes les nations de la
terre, ils venoient établir leur séjour ordinaire
sur l'isle de la reine Scheherbanou.

À chaque couplet qu'ils chantoient, ils fai-
rent aux Génies une profonde inclination de
tête. Après ces premiers honneurs, ils les firent
monter l'un & l'autre, aux acclamations de tout
le peuple assemblé, sur un grand échafaud
élevé de six ou sept pieds, où il y avoit deux
sièges trônes de natte destinés pour eux; on avoit
attaché l'échafaud au milieu du Pagode, & au
devant de cet échafaud un autel sur lequel devoient
être immolés un bouc & un cochon. Ady &
Ishy jugeant qu'il ne leur serviroit de rien de
vaincre les rebelles, prirent prudemment le parti de
se soumettre sans rien dire, toutes les extravagances
des insulaires; ils s'assirent sur leurs trônes, &

Ils se mirent à parcourir des yeux toute l'assemblée, dont ils s'aperçurent que les regards étoient attachés sur eux; ils remarquèrent distinctement la reine & Mulkara avec toutes les princesses du sang, qui étoient placées sur un petit amphithéâtre particulier.

On égorga les victimes, & on brûla avec elles une prodigieuse quantité d'encens, de trinc, de plume, de parchemin & de fumier, ce qui ne manqua pas d'exciter une fumée si épaisse, qu'elle auroit peut-être étouffé les deux divinités à qui l'on sacrifioit, si elles n'eussent pas été immortelles. Ensuite de ces fumigations qui firent fort tousser & éternuer tout le monde pendant la cérémonie, les femmes & les filles s'assemblèrent autour de l'autel, & commencèrent à danser aux chansons; mais tout d'un coup les chants & les danses cessèrent par un événement qui causa une extrême surprise aux spectateurs. Ady & Dahy perdirent leur forme de vieillards, & reprirent celle qu'ils avoient naturellement; ils devinrent tels qu'ils étoient, lorsque Fazana jeta sur eux un œil trop tendre. Quel affreux changement! Les ministres du Pagode épouvantés d'une métamorphose dont ils conçoivent un mauvais présage, se retirent avec précipitation; les femmes qui dansent & qui chantent s'éloignent de l'autel en frémissant; la reine & la

princesse sa sœur sentant leur tendresse changée en horreur, regagnent leur palais : dans un moment le Pagode fut désert : il n'y resta que les deux Génies, qui d'abord n'osoient en croire leurs yeux : cependant comme ils reprirent toutes les connoissances attachées à leur condition, ils connurent que leur enchantement venoit d'être détruit par deux jeunes personnes qui s'étoient laissé charmer de leur figure de vieillards, & qui dégoûtées de leur nouvelle forme, avoient pris la fuite avec les autres.

Pendant qu'ils se réjouissoient d'un changement qui leur rendoit tous les avantages qu'ils avoient perdus, ils virent paroître subitement dans le Pagode le brachmane Canfou; il étoit accompagné d'une jeune fille que Dähv reconnut pour Fatime, & qu'Ady trouva si semblable à la personne qu'il avoit vue en songe, qu'il s'écria dès qu'il l'aperçut : Ah ! voilà cette belle villageoise dont je conserve si chèrement la mémoire ? Oui, Ady, dit alors le brachmane, c'est elle-même, & c'est pour achever votre bonheur que je vous l'ai amenée ; enfin, mes enfans, poursuivit-il, en regardant les deux Génies, vous êtes sortis de l'état cruel où ma colère vous avoit réduits : c'est à regret que je vous y ai vus si long-tems ; mais je n'ai pu vous en tirer plutôt :

c'est moi qui par des songes vous ai fait former le dessein d'aller à Sumatra, & c'est moi qui par des tempêtes que j'ai suscitées, vous ai conduits ici ; parce que je savois ce qu'il y devoit arriver. Dahy, ajouta-t-il, allez chercher Cadige, & lui donnez le plaisir de revoir sa sœur.

Dahy partit comme un éclair, alla dans les cuisines du capitaine des gardes enlever Cadige, & l'apporta dans le Pagode. Les deux sœurs s'embrassèrent à plusieurs reprises, avec autant de tendresse que de joie ; l'aînée se donna sans répugnance au bel Ady, & la cadette, charmée de voir dans Dahy des traits qui, depuis son songe, l'avoient toujours occupée, consentit volontiers à faire son bonheur. Après cela CanSou dit aux Génies : adieu mes enfans, vous n'êtes plus soumis à mon pouvoir ; je vous rends libres tous deux ; conduisez ces jeunes personnes où il vous plaira, & vivez tous quatre ensemble dans une parfaite union. A ces paroles il disparut, & les deux frères prirent le parti de se retirer avec leurs maîtresses dans une île habitée par des génies.

Commandeur des croyans, continua le vieillard qui parloit au calife, voilà quelle est l'histoire que j'ai racontée à ce jeune homme, & qui nous a fait rire l'un & l'autre. Harouïn Artaschid,

&c.

la belle Sultanum sa favorite, témoignèrent auillard qu'elle leur avoit fait plaisir, & dirent même-tems au jeune homme de parler à son père, ce qu'il fit de cette manière.

HISTOIRE

Nasraddolé, roi de Moufel; d'Abderrahmane, marchand de Bagdad; & de la belle Zeïneb.

UN jeune marchand de Bagdad, nommé Abderrahmane, possédoit d'immenses richesses; il vivoit-il comme un grand seigneur. On voit tous les jours à sa table les principaux officiers du calife, prédécesseur de votre majesté; & les honnêtes gens de la ville étoient fort reçus chez lui, aussi-bien que les étrangers l'alloient voir. Il aimoit naturellement à faire plaisir à tout le monde: avoit-on besoin de son argent ou de sa bourse, on pouvoit avoir recours à lui, sans craindre qu'il les refusât; & les personnes qu'il avoit déjà obligées, ne lassoient point sa générosité en implorant de nouveau son secours; on ne parloit dans la ville que de son amour bienfaisant & de ses actions généreuses: les qualités du corps répondoient à celles de l'esprit; il étoit beau & fort bien fait; en un mot, il étoit pour un jeune homme accompli.

Tome XV.

C c

Un jour il entra chez un marchand de figuua (a) et il y aperçut un jeune étranger de bonne mine qui étoit tout seul à une table; il alla se mettre auprès de lui, & ils commencèrent tous deux à s'entretenir de diverses choses. Si l'étranger plut beaucoup au Bagdadin, le Bagdadin ne plut pas moins à l'étranger; ils furent si satisfaits l'un de l'autre, qu'ils revinrent le lendemain se chercher au même endroit; ils s'y rencontrèrent, & eurent ensemble une seconde conversation: il se trouva entr'eux tant de sympathie, que dès ce jour-là même ils se sentirent étroitement liés. Par malheur pour Abderrahmane, l'étranger fut obligé de partir dès le jour suivant pour s'en retourner à Moufel où il disoit avoir pris naissance. Du moins, seigneur, lui dit le Bagdadin, avant que vous partiez, apprenez-moi qui vous êtes; je dois bientôt faire un voyage à Moufel; à qui faudra-t-il que je m'adresse pour avoir de vos nouvelles? Vous n'aurez, lui répondit l'étranger, qu'à venir au palais du roi de Moufel, & vous m'y verrez: si vous y paraissez, je me ferai un plaisir de vous y bien recevoir, vous saurez qui je suis, & là nous cimenterons l'amitié que nous avons formée en ce pays-ci.

(a) Figuua est une sorte de bière.

CMLXXVII. JOUR.

ABDERRAHMANE fut affligé du départ de l'étranger, & il ne s'en consola que par l'espérance de le revoir à Mousel, où ses affaires l'obligèrent d'aller peu de tems après. Il ne manqua pas de se rendre d'abord au palais du roi; il cherchoit dans toutes les personnes qui s'offroient à sa vue, les traits de l'inconnu qu'il aimoit, lorsqu'il l'aperçut au milieu d'une foule de courtisans empressés à lui plaire; il jugea bien que c'étoit le souverain, comme en effet c'étoit le roi de Mousel, Nasiraddolé lui-même. Ce monarque le démêla bientôt aussi, & s'avança pour le recevoir: le Bagdadin se prosterna devant lui, & demeura la face contre terre, jusqu'à ce que le roi l'ayant relevé lui-même, l'embrassa, le prit par la main, & l'emmena dans son cabinet.

Tous les courtisans furent fort étonnés, de la réception que leur maître faisoit au jeune marchand. Qui est donc cet étranger, se disoient-ils les uns aux autres? il faut que ce soit un prince, puisque le roi le traite avec tant de distinction. Les grands seigneurs qui avoient le plus de part la confiance du souverain, commencèrent dès

ce moment à le craindre & à le haïr, & les courtisans qui attendoient des bienfaits, prenoient déjà la résolution de lui faire leur cour.

Cependant Nasiraddolè s'enferma seul avec le Bagdadin, & lui fit mille caresses : oui, mon cher Abderrahmane, lui dit-il, je vous aime plus que tous ces hommes que je viens de quitter pour vous entretenir. Eh ! n'ai-je pas raison de vous chérir plus qu'eux ? que fais-je si ce n'est pas l'intérêt ou l'ambition qui les attache à moi ? il n'y en a peut-être pas un seul qui ait une véritable affection pour ma personne : tel est le malheur des grands, qu'ils ne sauroient être sûrs qu'on les aime ; le bien qu'ils font en état de faire, leur ôte le plaisir de n'en pouvoir douter ; mais pour vos sentimens, j'en vois la sincérité ; j'en connois tout le prix ; vous m'avez donné votre amitié sans me connoître ; je puis me vanter d'avoir un ami.

Le jeune marchand de Bagdad répondit aux bontés du roi dans des termes pleins de tendresse & de reconnoissance : après quoi ce prince lui dit : pendant que vous demeurerez à Moufel, vous logerez dans mon palais ; vous ferez servi par mes propres officiers, & j'aurai soin de vous faire passer le tems le plus agréablement qu'il me sera possible. Il n'y manqua pas, & il n'oublia rien de tout ce qu'il crut capable de le divertir. Tantôt il

lui faisoit prendre le divertissement de la chasse, tantôt il lui donnoit des concerts de voix & d'instrumens qui étoient exécutés à ravir, & presque tous les jours ils faisoient la débauche.

Il y avoit déjà près d'une année que le Bagdadin vivoit de cette manière, lorsqu'on lui manda de Bagdad que sa présence y étoit absolument nécessaire, s'il vouloit empêcher ses affaires de se déranger : il parla au roi de l'avis qu'on lui donnoit, & le pria de trouver bon qu'il s'en retournât à Bagdad : Nasiraddolé y consentit, quoiqu'à regret, & enfin Abderrahmane s'arracha aux délices de la cour de Mousel. Aussitôt qu'il fut de retour chez lui, il s'appliqua fort sérieusement à réparer le tort que son absence avoit fait à ses affaires, & quand il les eut bien rétablies, il se remit à régaler ses amis, à rendre service à tout le monde, & à faire encore plus de dépense qu'auparavant; il acheta de nouvelles esclaves, & se fit un plaisir d'en avoir de toutes les nations du monde.

Un marchand lui en vendit une un jour; elle étoit née en Circassie, & l'on pouvoit dire que c'étoit une des plus parfaites créatures que l'on pût voir; elle n'avoit pas encore dix huit ans; elle se nommoit Zeïneb; il l'acheta six mille sequins d'or; mais quand il en auroit donné dix mille, il ne l'auroit pas encore assez payée. Son

extrême beauté ne faisoit pas tout son mérite ; on admiroit en elle un esprit cultivé , une humeur douce & toujours égale , avec un cœur tendre , sincère & fidèle. Une personne si aimable ne tarda guère à charmer Abderrahmane ; il conçut pour elle un amour violent , & il eut le bonheur de trouver Zeïneb disposée à l'aimer autant qu'il l'aimoit.

Tandis qu'ils goûtoient en repos les douceurs de leur ardeur mutuelle , & qu'ils en faisoient toute leur occupation ; le roi de Mousel arriva sans suite à Bagdad , & vint descendre chez le jeune marchand. Abderrahmane , lui dit-il , il m'a pris envie de voir encore *incognito* cette ville & la cour du calife , ou plutôt , j'ai souhaité de vous revoir vous-même ; je viens loger chez vous ; je me flatte que je vous fais autant de plaisir , que j'en ressentois de vous avoir dans mon palais. Le Bagdadin enchanté de l'honneur qu'il recevoit , voulut se jeter aux pieds de Nasiraddolé pour lui témoigner combien il y étoit sensible ; mais ce prince le releva , & lui dit : laissez là le respect que vous devez au roi de Mousel , ne voyez en moi qu'un ami qui veut se réjouir avec vous ; vivons sans contrainte , rien n'est si doux qu'une vie libre ; pour en goûter les charmes , je me dérobe de tems en tems à ma cour , je me plais à voyager sans suite , à me

confondre avec les particuliers ; & , je vous l'avouerai , les jours que je passe de cette sorte , sont les plus heureux de ma vie.

C M L X X V I I I . J O U R .

LE jeune marchand de Bagdad , pour obéir & plaire au roi de Moufel , prit avec lui un air familier ; ils commencèrent à vivre ensemble comme s'ils eussent été de la même condition ; ils faisoient tous les jours des parties de plaisir , & Nasiraddolé oubliant ce qu'il étoit , passoit le tems ainsi qu'un particulier.

Un soir pendant qu'ils étoient à table tête à tête , & qu'ils buvoient des meilleurs vins , leur conversation roula sur la beauté des femmes ; le roi de Moufel vanta les charmes de quelques esclaves de son sérail , & dit qu'il n'y en avoit pas au monde qui leur fussent comparables. Le Bagdadin n'écouta pas tranquillement ce discours ; l'amour qu'il avoit pour Zeïneb , & le vin qu'il avoit bu , ne lui permirent pas de convenir de ce qu'il venoit d'entendre. Seigneur , dit-il à son hôte , je ne doute point que vous n'ayiez de très-belles femmes ; mais je ne crois point qu'elles surpassent les miennes en beauté ; j'ai plusieurs esclaves qu'on ne peut regarder sans admiration ,

& entr'autres une Circassienne que la nature sem-
ble avoir pris plaisir à former : c'est-à-dire , re-
prit le roi , que vous aimez cette Circassienne ;
l'éloge que vous en faites me prouve que vous
en êtes fort épris , sans me persuader qu'elle soit
aussi charmante que mes esclaves. Il est bien aisé
de vous en convaincre , repartit Abderrahmane :
en disant cela , il fit venir un eunuque , & lui dit
à l'oreille : allez dire à mes esclaves qu'elles se
parent de leurs plus riches habits , & qu'elles
s'assemblent toutes dans un appartement bien
éclairé.

L'eunuque courut s'acquitter de sa commission ;
& le Bagdadin se remit à table , en disant au
prince : seigneur , vous jugerez bientôt par vous-
même , si vous avez tort ou raison de penser que
votre sérail renferme les plus belles femmes de
l'Asie : je vous avoue , répondit le roi , que je
suis curieux de savoir si l'amour ne vous aveugle
point.

Ils continuèrent de se réjouir , & ils burent
des liqueurs jusqu'à ce que le même eunuque qui
avoit paru , vint dire à son maître que les escla-
ves étoient assemblées , & qu'elles n'avoient rien
oublié de ce qui pouvoit relever leur beauté :
alors le Bagdadin emmena le roi de Mousel dans
un appartement de la dernière magnificence , où
il y avoit trente esclaves , jeunes , belles , bien

faites & toutes couvertes de pierreries : elles étoient assises sur des sofas d'étoffe de soie de couleur de rose à fleurs d'argent ; les unes jouoient du luth , les autres du tambour de basque , & les autres s'amusoient à chanter en attendant l'arrivée de leur maître ; elles se levèrent dès qu'elles l'aperçurent , & se tinrent debout en gardant un silence modeste : Abderrahmane leur ordonna de s'asseoir & de continuer à jouer de leurs instrumens , elles obéirent dans le moment.

Le roi Nasiraddolé , tout grand prince qu'il étoit , fut obligé d'avouer qu'il n'avoit point dans son sérail de plus aimables personnes ; il se mit à les considérer l'une après l'autre ; il commença par les joueuses de luth , qui lui parurent fort jolies ; il ne trouva pas moins agréables celles qui jouoient du tambour de basque , & lorsqu'il vint à examiner les chanteuses , il en vit une dont la beauté l'éblouit : est-ce-là , dit-il au Bagdadin , cette Circassienne dont vous m'avez parlé ? Oui , seigneur , répondit Abderrahmane , c'est elle-même ; suis-je un peintre flatteur ? avez-vous jamais vu quelque chose de plus beau ?



CMLXXIX. JOUR.

LE Bagdadin attendoit la réponse du roi de Moufel, & il ne doutoit pas qu'elle ne fût très-glorieuse pour Zeïneb ; mais il fut bien étonné lorsqu'il vit que ce prince , au lieu de louer la beauté de cette esclave , prit un air sérieux & chagrin , sans vouloir dire ce qu'il en pensoit , ce qui lui fit juger que le monarque trouvoit Zeïneb plus belle que toutes les femmes de son sérail , & qu'il en avoit un secret dépit : Seigneur reprit-il un moment après en le reconduisant à son appartement , je vois bien que j'ai trop présumé des charmes de Zeïneb ; je vous les ai sans doute trop vantés. Nasiraddolé ne répondit rien encore à ces paroles , & lorsqu'il fut dans la chambre où il couchoit , il pria son hôte de l'y laisser seul , parce qu'il souhaitoit , disoit-il , de se reposer. Abderrahmane aussi-tôt se retira , persuadé qu'il n'étoit chagrin qu'à cause qu'il venoit d'avoir le démenti.

Le lendemain matin le jeune marchand alla au lever du roi de Moufel ; il croyoit trouver ce monarque dans une meilleure disposition , mais il le surprit dans une tristesse , dans un accablement dont il fut vivement touché. Qu'a-

« Venez-vous, seigneur, lui dit-il ? de quel sombre nuage vos yeux sont-ils enveloppés ? quelle est la cause de cette profonde mélancolie où je vous vois plongé ? Abderrahmane, lui répondit le roi, je pars dès ce jour pour Mousel, j'emporte une douleur que le tems ne fera peut-être qu'augmenter ; laissez-moi partir sans m'en demander le sujet. Non, seigneur, repliqua le Bagdadin, il faut que vous me le disiez ; ne me le cachez point, je vous en conjure ; n'ai-je point eu l'imprudence de manquer au respect que je vous dois ? J'ai abusé des bontés qu'un grand prince a pour moi, je vous ai sans doute offensé ? A Dieu ne plaise, repartit Nasiraddolé, que je me plaigne de vous ! je ne me plains que de ma mauvaise destinée : encore une fois, poursuivit-il, ne vous informez point de ce qui peut m'affliger.

Plus le roi de Mousel s'obstinoit à cacher la cause de son affliction, & plus le Bagdadin le pressoit de la lui découvrir : cependant ce prince se disposoit à partir, & il avoit dessein de garder son secret ; mais enfin son hôte l'obligea par ses instances à le lui révéler. Hé bien, Abderrahmane, lui dit en partant Nasiraddolé, vous voulez que je parle, je vais vous satisfaire : j'aime, ou plutôt j'adore Zeïneb, je n'ai pu la voir sans prendre dans ses beaux yeux le funeste amour

412 LES MILLE ET UN JOUR,

qui trouble mon repos ; je souhaitois de partir sans vous faire ce triste aven : vous me l'arrachez ; que votre amitié ne me le reproche point. Hélas ! je ne l'expierai que trop par tous les maux que je vais souffrir : adieu. A ces mots il sortit de chez le Bagdadin, & prit la route de Mousél.

C M L X X X. J O U R.

LE discours de Nasiraddolé surprit étrangement Abderrahmane, qui fut long tems après le départ de ce prince à revenir du désordre où étoient ses sens. Ah ! malheureux que je suis, s'écria-t-il, devois-je faire voir Zeïneb au roi de Mousél ? Ne devois-je pas prévoir qu'il ne pourroit la regarder impunément ? Il va languir dans sa cour ; les femmes de son sérail, de quelque beauté qu'elles soient pourvues, ne pourront lui faire oublier la fatale Circassienne dont il est occupé, j'en jure par moi-même ; un cœur qu'elle a charmé ne peut brûler d'un autre amour ; j'aurai donc à me reprocher toute ma vie que je fais l'infortune d'un roi plus grand encore par ses vertus que par sa couronne ; c'est moi qui par un transport d'amant indiscret, interromps le cours de ses jours heureux ; pour prix de toutes les marques d'amitié que j'ai reçues de lui, est-il juste

que je lui plonge un poignard dans le cœur ? Non, mon cher prince, non, Abderrahmane ne vous laissera point dans l'état cruel où il vous a réduit ! Je suis prêt à m'immoler pour vous, je vais vous céder Zeïneb, j'y suis résolu.

Aussi-tôt qu'il eut pris cette résolution, il appella quelques-uns de ses officiers, & leur ordonna de préparer une litière, ensuite il fit venir Zeïneb & lui dit : vous n'êtes plus à moi, vous êtes au roi de Mousel ; c'est ce prince que vous avez vu hier au soir, il a pour vous une passion violente, il est aimable, vous devez souffrir sans peine au don que je lui fais de votre personne.

A ce discours l'esclave se prit à pleurer. Est-il bien possible, dit-elle, qu'Abderrahmane m'abandonne après m'avoir juré tant de fois un amour immortel ? Ah ! volage, vous ne m'aimez plus ; une beauté nouvelle triomphe sans doute du pouvoir de mes yeux, & vous ne m'éloignez de vous que pour éviter les reproches secrets que ma présence vous pourroit faire. Non, belle Zeïneb, répondit le Bagdadin tout attendri, vous n'avez point de rivale, & je ne vous ai jamais plus aimée, j'en jure par le tombeau de notre grand prophète qu'on voit à Médine. Et là cela est, interrompit avec précipitation Zeïneb, pourquoi faut-il nous séparer ? Mon cœur en gé-

mit , répondit-il ; mais je ne puis souffrir qu'un prince pour qui j'ai l'amitié la plus tendre , & qui m'a donné tant de témoignages de la sienne , traîne une vie languissante ; dès qu'il s'agit de son repos , je n'ai plus d'égard au mien ; lorsque je mesure la distance que la nature a mise entre ce rival & moi , il n'est point de sacrifice que je ne croie lui devoir faire ; & d'ailleurs quand je songe que c'est pour vous rendre favorite d'un souverain , cette pensée , je l'avouerai , adoucit la rigueur de la violence que je me fais en vous cédant : allez donc remplir l'heureux destin qui vous attend à Mousel , hâtez - vous de joindre Nasiraddolé , & de faire succéder dans son cœur la joie la plus vive à l'affliction dont il est saisi.

A ces paroles qu'il ne put achever sans verser quelques pleurs , il ordonna aux officiers qu'il avoit nommés pour conduire Zeïneb à Mousel , de l'emmener promptement , & de l'arracher à sa vue ; car elle fondeoit en larmes , & paroïssoit si affligée , qu'il commençoit à ne pouvoir plus soutenir ce spectacle : les officiers la mirent dans la litière avec une vieille esclave qui la servoit , & ils prirent le chemin qu'avoit suivi le roi de Mousel.



CMLXXXI. JOUR.

ILs eurent beau faire diligence , la litière alloit trop lentement pour pouvoir joindre Nasiraddolâ qui montoit un cheval arabe des plus vigoureux. Il arriva dans la capitale plusieurs jours devant Zeïneb , qui n'y fut pas plutôt rendue , qu'un de ses conducteurs courut au palais pour avertir le roi qu'Abderrahmane leur maître lui envoyoit cette esclave.

On ne peut exprimer quelles furent la surprise & la joie de ce monarque , lorsqu'il apprit cette nouvelle. O généreux ami , s'écria-t-il ; quand je ne serois pas déjà persuadé que tu es le plus parfait ami du monde , je n'en pourrois présentement douter , puisque tu préfères mon bonheur au tien.

Il l'envoya recevoir par les chefs de ses eunuques , & lui fit donner un appartement séparé , le plus commode & le plus magnifique palais ; elle n'y fut pas long-tems sans voir paroître ce prince ; il s'approcha d'elle , & remarquant sur son visage une impression de tristesse : belle Zeïneb , lui dit-il , il n'est pas difficile de juger que votre cœur n'avoue pas le sacrifice que le généreux Abderrahmane me fait de vous ; je vois bien que vous

venez à Moufel plutôt comme une victime qu'on conduit à la mort, que comme une orgueilleuse beauté qui doit voir un souverain à ses genoux ; vous êtes plus sensible à la perte d'un homme que vous aimez , qu'à la conquête d'un roi qui vous adore ! Seigneur , répondit Zeïneb , je devrois conformer mes sentimens au nouveau sort qui m'appelle ici ; je devrois m'applaudir de pouvoir faire le bonheur d'un prince tel que vous. Je dirai plus ; je voudrois , prompte à me détacher , oublier l'ingrat qui m'abandonne , & vous donner sa place dans mon cœur : que ne puis-je , pour me venger de sa trahison , sentir dès ce moment pour vous tout l'amour que sa perfide ardeur a su m'inspirer pour lui ! mais , hélas ! pour mon malheur , je suis trop occupée du traître : tant que je vivrai , il sera toujours présent à ma pensée ; & troublera sans cesse le repos de ma vie. La belle esclave , en achevant ces paroles , fondeit en pleurs , & poussa des sanglots dont Nasirad-dolé fut vivement touché. Ah ! charmante Zeïneb , s'écria-t-il , modérez votre affliction , je vous en conjure , & laissez-moi du moins me flatter que le tems & mes soins en pourront triompher : ne m'ôtez pas cette espérance qui peut seule soutenir ma vie.

Le roi de Moufel ne se contenta pas de tenir ce discours à la belle esclave : il se jeta à ses genoux ;

noux , & ajoutant à ce qu'il venoit de dire , mille autres choses tendres & passionnées , il fit tous ses efforts pour la consoler ; mais il n'en put venir à bout ; il s'aperçut même que plus il combattoit sa douleur , plus elle sembloit augmenter , ce qui fut cause qu'il se retira : il aima mieux s'éloigner de Zeïneb , que d'aigrir ses maux par sa présence.

C M L X X I I . J O U R .

REVENONS au jeune marchand de Bagdad. Après le départ de sa belle esclave , il tomba dans une langueur que rien ne pouvoit dissiper. Il avoit beau faire des parties de plaisir , Zeïneb qu'il avoit toujours dans l'esprit , ne lui permettoit pas d'être content. Ah ! malheureux que je suis , disoit-il souvent en lui-même , je sens que je ne puis vivre sans Zeïneb ! devois-je en céder la possession au roi de Monfel ? n'est-ce pas passer les bornes de l'amitié , que de livrer à son ami une personne qu'on adore ? Nasiraddolé auroit-il fait le même effort en ma faveur ? Non , sans doute , & je suis persuadé qu'il ne connoît pas tout le prix du sacrifice que je lui ai fait : il s'imagine que j'aimois foiblement ma belle esclave , puisque je la lui ai donnée même sans qu'il me l'ait de-

mandée : en effet , quel amant heureux & bien passionné , a jamais renoncé à sa maîtresse , par pitié pour un ami ? Cependant j'aime Zeïneb autant qu'on peut aimer ; mais , hélas ! où m'emporte ma douleur ? que me sert-il de me condamner moi-même ? Je ferois encore ce que j'ai fait , quelle que soit ma peine en ce moment ; le prince , au bonheur duquel j'immole ma tendresse , me tient compte d'un si grand sacrifice , & il est plus digne que moi de posséder Zeïneb.

C'est dans cette situation que se trouvoit Abderrahmane ; il étoit au désespoir d'avoir perdu son esclave , sans se repentir de l'avoir cédée au roi de Mousel. Il y avoit déjà trois mois qu'il menoit une vie assez triste , quand tout-à-coup on vint chez lui l'arrêter de la part du grand visir : on lui dit qu'on l'accusoit d'avoir dans une débauche , tenu des discours peu respectueux du commandeur des croyans. Il eut beau protester qu'il ne lui étoit jamais échappé la moindre parole qui pût offenser le calife , on le conduisit en prison. Deux seigneurs de la cour , qui étoient ses ennemis secrets , avoient inventé cette calomnie pour le perdre , & sur leur faux témoignage , le grand visir le faisoit arrêter ; il fut même ordonné que dès ce jour-là tous ses biens seroient confisqués , sa maison rasée , & que lui le lendemain auroit la tête coupée sur un échafaud ,

qui pour cet effet seroit dressé devant le palais du calife.

Le concierge de la prison où il étoit, alla pendant la nuit lui annoncer son arrêt. Seigneur Abderrahmane, lui dit-il ensuite, je prends beaucoup de part à votre malheur ; j'en suis d'autant plus touché, que je vous ai plus d'obligation : vous m'avez rendu service dans deux conjonctures où j'ai eu besoin de votre secours : voici une occasion de vous témoigner ma reconnaissance : j'ai résolu de vous mettre en liberté pour m'acquitter envers vous : sortez de prison, les portes vous sont ouvertes, fuyez & dérobez-vous au supplice qui vous attend.

CMLXXXIII JOUR.

ACe discours, Abderrahmane, transporté de joie, embrassa le concierge, & le remercia de sa générosité ; puis tout-à-coup faisant réflexion au péril où cet homme se mettoit en le délivrant, il lui dit : vous ne songez pas qu'en me sauvant la vie, vous exposez la vôtre : je ne veux point abuser de vos sentimens généreux ; il n'est pas juste que je vous laisse périr pour moi : ne vous mettez point en peine de ce que je deviendrai, répondit le concierge : apprenez-moi seu-

lement si vous êtes coupable ou innocent ; avez-vous en effet parlé du calife dans des termes peu respectueux ? ne me déguisez rien ; il m'importe de savoir la vérité ; je prendrai mes mesures là-dessus : j'atteste ici le ciel , répliqua le jeune marchand , que je n'ai jamais parlé du commandeur des croyans qu'avec tout le respect que je lui dois. Cela étant , reprit le concierge , je fais bien ce que je ferai : si vous étiez coupable , je prendrais la fuite comme vous ; mais puisque vous ne l'êtes pas , je demeurerai-ici , & je n'épargnerai rien pour faire connoître votre innocence.

Abderrahmane fit de nouveaux remerciemens au concierge , & sortit de prison : il se réfugia chez un de ses amis , qui le cacha dans un endroit de sa maison où il le crut en sûreté. Le jour suivant , le grand vizir ayant appris l'évasion du prisonnier , envoya chercher le concierge , & lui dit : ô misérable , est-ce ainsi que tu fais ton devoir ? tu as laissé échapper un criminel qui étoit sous ta garde , ou plutôt tu l'a mis toi-même en liberté : si tu ne le retrouves dans vingt-quatre heures , tu éprouveras le sort qui lui étoit destiné. Monseigneur , répondit le concierge , je ne refuse pas de mourir pour lui : je vous l'avouerai , c'est moi qui l'ai sauvé , je n'ai pu souffrir qu'il périt ; je lui ai ouvert les portes de la prison , & je lui ai conseillé de prendre la fuite :

je confesse mon crime , & je suis prêt à l'expier par la mort que vous prépariez au plus honnête homme de Bagdad , & j'ose dire au plus innocent. Hé quelle preuve , reprit le visir , as-tu de son innocence ? L'aveu qu'il m'en a fait lui-même , répartit le concierge. Abderrahmane est incapable de mentir ; mais vous , monseigneur , ajouta-t-il , permettez que je vous représente que vous vous êtes laissé trop facilement prévenir : connoissez-vous bien les accusateurs du jeune marchand ? êtes-vous assez sûr de leur intégrité , pour pouvoir les croire sur leur parole ? ne seroient-ils point ennemis secrets de l'accusé ? savez-vous si l'envie & la haine ne les arment point contre lui ? prenez garde de vous laisser séduire par des imposteurs , & craignez de répandre le sang des innocens , car vous serez un jour obligé de rendre compte du pouvoir dont vous êtes revêtu : vous en serez récompensé , si vous n'en faites qu'un bon usage ; mais vous en serez puni , si vous en abusez.

Ces paroles que le concierge prononça d'un ton ferme , étonnèrent le grand visir , & l'obligèrent à rentrer en lui-même. Il fit emprisonner le concierge jusqu'à nouvel ordre , & résolut de ne rien oublier pour découvrir si les accusateurs du jeune marchand avoient fait leur déposition de bonne foi : cependant , comme il avoit

422 LES MILLE ET UN JOUR,
déjà fait raser la maison de l'accusé, & confis-
quer tous ses biens, il ne voulut pas faire soup-
çonner sa prudence. Il ordonna au cadi de faire
chercher Abderrahmane aux environs de Bagdad.

CMLXXXIV. JOUR.

TANDIS que le lieutenant du cadi parcouroit la campagne avec tous ses asas, le jeune marchand de Bagdad se tenoit caché chez son ami; & jugeant par les soins qu'on prenoit de le chercher, que son affaire alloit mal, il craignit que le cadi ne le vînt surprendre dans le lieu où il étoit: c'est pourquoi il forma le dessein d'aller à Moussel. Je ferai-là, disoit-il, dans un asyle assuré, pourvu que je puisse me rendre à la cour de Nasiraddolé; ce prince m'aura bientôt fait oublier ma disgrâce.

Dès qu'il fut que les asas, fatigués d'avoir fait des perquisitions inutiles, étoient revenus à Bagdad, il en sortit une nuit monté sur un fort beau cheval que lui donna son ami, & il prit le chemin de Moussel. Il fit tant de diligence qu'il y arriva en peu de tems. Il descendit au premier caravansérail, où il laissa son cheval, & ensuite il se rendit à la cour. Tous les officiers du roi le reconnurent. Hé! voilà, s'écrièrent-ils, l'étranger

que notre monarque chérit tant ! qu'il soit ici le bien venu ! Dans un moment le bruit de son arrivée se répandit dans le palais , & parvint aux oreilles de Nasiraddolé. Aussi-tôt ce prince fit appeler son trésorier , & lui dit tout bas : Allez trouver Abderrahmane ; donnez-lui de ma part deux cents sequins d'or. Dites - lui qu'il les fasse valoir dans le commerce , qu'il sorte de mon palais , & qu'il n'y revienne que dans six mois.

Le trésorier s'acquitta sur le champ de sa commission , qui surprit étrangement le Bagdadin. C'étoit en effet lui faire une réception fort singulière , & il n'avoit pas lieu de s'y-attendre. Quoi donc , s'écria-t-il , est-ce de cette sorte que le roi de Mousel doit recevoir un homme qu'il n'a pas dédaigné de regarder comme son ami ? Ai-je fait quelque chose qui lui ait déplu ? Hélas ! je me flattois qu'il auroit toujours pour moi les mêmes sentimens , & cette espérance me consolait de tous mes malheurs.

Ne vous affligez point , lui dit le trésorier ; le roi vous aime encore , & s'il ne vous reçoit pas mieux , il faut qu'il ait ses raisons. Faites ce qu'il vous prescrit , vous n'aurez peut-être pas sujet de vous en repentir. Le Bagdadin sortit du palais , & retourna au caravanféraïl , ne sachant ce qu'il devoit penser de Nasiraddolé. Que veut-il que je fasse , disoit-il , de deux cents sequins ; je ne pour-

424. LES MILLE ET UN JOUR,

rai pas faite un grand négoce avec une somme si modique. Encore s'il m'eût donné mille sequins d'or, j'aurois pu m'associer avec un gros marchand, & commencer une nouvelle fortune.

Il ne laissa pas de prendre toutes les mesures possibles pour faire profiter son argent ; mais il ne suffit pas aux marchands de s'appliquer à leurs affaires, pour réussir, il faut qu'ils aient du bonheur. Si la fortune ne seconde pas leurs soins, ils en prennent d'inutiles pour s'enrichir. Ce fut en vain qu'Abderrahmane se donna beaucoup de mouvemens ; il ne retira pas du commerce ce qu'il y avoit mis, si bien qu'au bout de six mois, il n'avoit que cent cinquante sequins de reste. Il parut à la cour. Le trésorier vint à lui de la part du roi, & lui demanda s'il avoit encore ses deux cents sequins. Non, répondit le jeune marchand, il m'en manque un quart. Puisque cela est ainsi, répliqua le trésorier, en lui comptant cinquante sequins, voilà votre somme complète. Allez la risquer de nouveau, & revenez ici dans six mois.

CMLXXXV. JOUR.

LE Bagdadin ne fut pas moins surpris de ce discours que la première fois. Quelle est donc la pensée de Nasiraddolé ? Est-ce ainsi qu'il prétend

s'acquitter envers moi ? croit-il par-là payer le sacrifice que je lui ai fait de ce que j'avois de plus cher au monde ! Ne devrait-il pas avoir honte de me donner cinquante sequins ? Est-ce un présent qui soit digne de lui ? Je veux pourtant encore, poursuivre-il, faire ce qu'il m'ordonne. Je reviendrai dans ce palais au tems marqué ; mais ce fera pour la dernière fois, si je n'y suis pas reçu d'une autre manière.

Il acheta de nouvelles marchandises, & se remit à trafiquer ; ce qu'il fit avec tant de bonheur, qu'au bout de six mois il se trouva qu'il avoit gagné près de cent sequins. Il ne manqua pas de se rendre au plais du roi. Le trésorier vint le recevoir, & lui demanda s'il avoit ses deux cens sequins. J'en ai près de trois cens, répondit le Bagdadin, la fortune cette fois-ci m'a été très-favorable. Puisque cela est ainsi, répliqua le trésorier, je vais vous conduire au roi ; il ne fera plus difficulté de vous voir. A ces mots, il prit le jeune marchand par la main, & le mena au cabinet de Nasiraddolé. Dès que ce prince aperçut Abderrahmane, il se leva pour le recevoir, & après l'avoir embrassé à plusieurs reprises : O mon cher ami, lui dit-il, je ne doute point que vous n'ayez été fort surpris de la réception qu'on vous a faite. Vous aviez lieu, je l'avoue, d'en attendre de moi une plus agréable, mais ne m'en

fachez pas mauvais gré, je vous en conjure. Vous savez que les malheurs sont contagieux. J'avois appris votre disgrâce par un marchand de Bagdad à qui j'avois demandé de vos nouvelles. Je n'ai osé vous accorder un asyle dans mon palais, ni même vous voir, de peur que votre infortune ne se répandît sur moi, & ne me mît hors d'état de vous faire du bien, lorsque vous cesseriez d'être malheureux. Présentement, poursuivre-il, que le malheur semble vous avoir abandonné, rien ne m'empêche plus de suivre les mouvemens de mon amitié. Vous demeurerez désormais dans ma cour, & je ferai tous mes efforts pour vous faire oublier les maux que vous avez soufferts.

Effectivement, Nasiraddolé fit donner au Bagdadin un appartement dans son palais, & nomma des officiers pour le servir. Ils passèrent le premier jour à table tous deux, & quand la nuit fut venue, le roi dit au jeune marchand : je veux m'acquitter envers vous du sacrifice que vous m'avez fait de la jeune esclave que vous aimez. Je prétends vous rendre la pareille ; je vais vous céder celle de mes femmes qui m'est la plus chère ; je prétends vous l'envoyer cette nuit, à condition que vous l'épouserez. Seigneur, répondit Abderrahmane, je remercie votre majesté des bontés qu'elle a pour moi ; mais souffrez que je refuse la grâce qu'elle me veut faire. Je ne puis aimer

aucune dame après Zeïneb, & je vous conjure de ne me pas contraindre. Quelqu'occupé que vous soyez de Zeïneb, reprit le roi, je doute fort que vous puissiez voir la personne que je vous destine, sans vous sentir de l'amour pour elle ; tout ce que je vous demande, c'est que vous ayez avec elle une conversation ; si son esprit & sa beauté ne font sur vous aucun effet, je ne vous presserai plus de l'épouser. Seigneur, repartit le Bagdadin, jé consens de l'entretenir par complaisance, puisque vous le souhaitez. Cependant soyez assuré que malgré tous ses charmes, elle ne pourra disposer mon cœur à brûler d'une nouvelle flamme.

C M L X X X V I . J O U R .

ENFIN, Abderrahmane se retira dans son appartement, où il ne fut pas plutôt, que le chef des eunuques, suivi d'une dame voilée y arriva, & lui dit : seigneur, voici la personne que le roi mon maître veut vous donner. C'est la plus belle des femmes. Il ne sauroit vous faire de présent plus précieux. En achevant ces paroles, il fit une profonde révérence au Bagdadin, laissa l'esclave & sortit.

Le jeune marchand de Bagdad salua fort civi-

lement la dame, & la pria de s'asseoir sur un grand sofa de brocard bleu, relevé d'une broderie d'or. Elle s'y assit; il se mit auprès d'elle, & lui dit : O vous, qui sous ce voile représentez le soleil enveloppé d'un nuage épais, écoutez-moi, je vous en conjure. Je suis persuadé que le dessein du roi vous allarme. Vous craignez sans doute, que prompt à profiter de sa générosité, je n'aille par des nœuds éternels vous attacher à mon sort; mais cessez d'appréhender que je vous fasse cette violence. J'aime trop Nasiraddolé pour lui enlever un objet qu'il adore; & d'ailleurs, je vous l'avouerai, je suis peu sensible au sacrifice que ce prince me veut faire. Comme je n'ai point vu vos charmes, cet aveu ne vous offense pas.

Il se tut après avoir dit ces paroles, & il attendoit ce que l'esclave lui répondroit, lorsque tout-à-coup elle fit un éclat de rire, ensuite elle leva son voile, & le Bagdadin reconnut en elle sa chère Zeineb : Ah! ma princesse, s'écria-t-il, emporté par un transport mêlé de surprise & de joie, c'est donc vous que je vois! Oui, mon cher Abderrahmane, répondit-elle, c'est votre Zeineb qui vous est rendue. Le roi de Mousel n'est pas moins généreux que vous. Dès qu'il a connu toute ma tendresse, & qu'il a vu qu'elle ne se rendoit pas à ses soins, il a fini la poursuite, & il ne me

retient plus ici depuis long-tems que pour me mettre entre vos mains.

La belle Zeineb & le jeune marchand passèrent la nuit à se rémoigner mutuellement la joie qu'ils avoient de se revoir, & de la manière dont ils se trouvoient réunis. Le lendemain matin Nasiraddolè vint dans leur appartement : ils se jetèrent tous deux à ses pieds pour le remercier de ses bontés : il les releva, & leur dit : heureux amans, goûtez en repos dans ma cour, les plaisirs d'une parfaite union. Pour lier encore plus étroitement vos cœurs, je vais ordonner les apprêts de votre mariage : si je ne puis cesser d'aimer Zeineb, du moins mon amour n'éclatera que par les bienfaits dont je prétends vous combler tous deux.

En effet, il ne se contenta pas de leur donner de grosses pensions : il leur assigna plus de vingt mille arpens de terre, exempts de toutes charges. Pour surcroît de bonheur, Aderrahmane reçut d'agréables nouvelles de Bagdad : il apprit qu'un de ses accusateurs, poussé par ses remords, avoit été découvrir tout au grand visir, qui, sur sa déposition, avoit fait mourir l'autre accusateur, pardonné au concierge, & déclaré l'accusé innocent. Sur cet avis, il fit un voyage à Bagdad, alla trouver le visir qui lui restitua une partie de ses biens ; mais il la donna toute entière au concierge qui

l'avoit si généreusement sauvé, & il retourna aussitôt à Moufel, où il passa le reste de ses jours avec autant de tranquillité que d'agrément.

CMLXXXVII. JOUR.

LE jeune homme qui parloit au calife, Haroun, Arraschid & à sa favorite, finit en cet endroit l'histoire de Nasraddolé, d'Abderrahmane & de Zeineb : il reçut aussi des applaudissemens. Le calife loua fort la générosité du jeune marchand & celle du roi de Moufel, & Sultanum ne manqua pas d'élever jusqu'aux nues la constance de la belle Circassienne : alors le vieillard qui avoit raconté l'histoire des deux frères génies, prit la parole, & dit à la favorite du commandeur des croyans : ô ma princesse ! puisque vous aimez les caractères des femmes fidelles, je vais, si vous me le permettez, vous conter l'histoire de Repsima : je ne crois pas que le récit de ses aventures vous ennue. Sultanum témoigna tant d'envie d'entendre cette nouvelle histoire, que le calife dit au vieillard de la raconter : le vieillard, qui naturellement aimoit beaucoup à parler, ne demanda pas mieux, & commença de cette sorte.

H I S T O I R E

DE *REPSIMA*.

UN marchand de Basra , nommé Dukin , abandonna sa profession pour se donner tout entier à la piété. Il avoit toujours été fort scrupuleux , & il avoit par conséquent amassé fort peu de bien : il vivoit dans une petite maison à l'extrémité de la ville , avec une fille unique qu'il élevoit dans la crainte du très-haut & dans la pratique des vertus Musulmanes : ils jeûnoient tous deux , non-seulement les jours de précepte , mais souvent encore pour se mortifier : enfin tout le tems étoit employé à la prière & à la lecture de l'Alcoran : ils vivoient contens de leur sort , & rien ne leur manquoit , parce qu'ils ne désiroient rien.

Quelque soin que prit Repsima , c'est ainsi que s'appelloit la fille de Dukin , de se soustraire aux yeux des hommes , & de vivre dans un grand abandonnement des choses du monde , elle ne laissa pas d'être bientôt troublée dans sa solitude : le bruit de sa vertu y attira plusieurs hommes , qui la demandèrent en mariage à son père ; & elle auroit eu un plus grand nombre d'amans , si l'en eût su que sa beauté égaloit sa

vertu. Dukin, quand il confidéroit la médiocrité de sa fortune, souhaitoit que sa fille épousât quelque riche marchand ; mais elle témoignoit tant d'aversion pour le mariage, qu'il n'osoit l'engager dans cet état, de peur de faire trop de violence à ses sentimens. Non, mon père, lui disoit-elle toutes les fois qu'il se présentoit quelque parti, je ne veux point vous quitter : souffrez que je partage avec vous la douceur de la vie tranquille que vous menez.

Ils vécurent donc tous deux ensemble pendant quelques années, de la manière que je l'ai dit. Après quoi Dukin fut enlevé par l'ange de la mort. Repsima, se voyant privée de l'appui de son père, leva les mains & les yeux au ciel, & lui adressa ces paroles : Unique espérance des désespérés, seule ressource des orphelins, ciel qui n'abandonnes point les malheureux qui implorent ton secours avec confiance, toi qui écoutes la voix des innocens qui gémissent, ne rejette pas ma prière ! Tu es tout-puissant, tu peux me conserver ; écarter de moi tous les périls qui menaceront mon innocence.

CMLXXXVII. JOUR.

APRÈS les funérailles de Dukin, toute la famille représenta à Repsima qu'elle ne pouvoit plus avec bienséance demeurer dans la solitude, & qu'elle devoit se marier. En même tems on lui proposa un jeune marchand nommé Temim, dont on lui vanta la sagesse & la probité. Elle ne put d'abord goûter des avis si opposés à son penchant; mais depuis ayant dans sa prière consulté le grand prophète, elle se crut inspirée, & il ne lui en fallut pas davantage pour se déterminer à se marier avec Temim. Le mariage se fit peu de tems après.

Elle trouva dans son époux, outre tout le bien qu'on lui en avoit dit, un homme disposé à l'aimer passionnément. Temim s'y attacha tous les jours de plus en plus; &, charmé d'avoir une femme d'un mérite si rare, il s'estimoit le plus heureux des hommes. Mais hélas! son bonheur ne fut pas de longue durée. Tremblez, mortels, lorsque vous vous voyez au comble de vos vœux! L'instant qui doit être le dernier de votre félicité n'est peut-être pas éloigné de vous.

Temim, une année après son mariage, fut obligé de faire un voyage sur la côte des Indes.

Tome XV.

E e

Il avoit un frère qu'il chargea du soin de ses affaires domestiques : Revendé, lui dit-il, mon cher frère, tiens bonne compagnie à Repsîma pendant mon absence, ménage mon bien. Je ne t'en dirai pas davantage, je juge de toi par moi-même. Je crois que mes intérêts ne te sont pas moins chers que les tiens propres. Oui, mon frère, répondit Revendé, vous avez bien raison d'avoir une entière confiance en moi, & il n'est pas en effet besoin de me recommander vos intérêts. Le sang & l'amitié ne me permettront pas de les négliger.

Sur l'assurance que Revendé donnoit à Temim d'avoir grand soin de sa maison, celui-ci partit de Basra, & s'embarqua sur le golfe dans un vaisseau qui alloit à Surate. Dès qu'il fut parti, son frère se rendit dans sa maison, & fit mille protestations de service à Repsîma, qui le reçut fort bien. Revendé par malheur devint éperdument amoureux de sa belle-sœur. Il cacha quelque tems son amour, mais insensiblement il n'en fut plus le maître, & il le déclara. La dame, quoi-qu'irritée de l'audace de son beau-frère, lui parla avec douceur, & le pria de ne lui plus tenir de pareils discours. Elle lui représenta l'outrage qu'il faisoit à Temim, & le peu de fruit qu'il devoit attendre de ses coupables sentimens.

Revendé voyant que sa belle-sœur prenoit la

chose si doucement, ne désespéra pas de la réduire, & devint plus hardi : O ma reine, lui dit-il, tout ce que vous me pourriez dire là-dessus seroit inutile ! Ecoutez plutôt mes soupirs, & recevez mes services. Je me ceindrai de la ceinture de l'esclavage, & je serai votre esclave jusqu'à la mort. Soyons d'accord ensemble, & que notre intelligence soit si secrète que nous puissions être à l'abri de la médifance. A ce discours Repsima ne put retenir sa colère : Ah ! scélérat, s'écria-t-elle, tu ne te soucies que de cacher ton crime aux yeux du monde ; tu ne crains que d'être déshonoré parmi le peuple ; tu ne te mets nullement en peine de l'offense que tu fais à ton frère & au ciel, qui voit le fond de ton ame. Mais cesse de te flatter ; j'aimerois mieux mille fois mourir, que de satisfaire ta passion criminelle.

Un autre, moins brutal que Revendé, seroit peut-être rentré en lui-même à ces paroles, & en auroit estimé davantage Repsima. Pour lui, voyant qu'il ne pouvoit la séduire, il résolut de la perdre pour s'en venger : voici comme il s'y prit. Une nuit pendant qu'elle étoit en prière, il fit entrer secrètement un homme dans la maison de Temim. Cet homme s'introduisit doucement dans la chambre de la dame. Alors Revendé, suivi de quatre témoins qu'il avoit subornés, enfonça la porte de la maison, & courant où étoit sa belle-

sœur : ah ! malheureuse , lui dit il , je te surprends avec un homme. C'est donc ainsi que tu déshonores mon frère ? J'ai amené des témoins , afin qu'il ne te serve de rien de nier ton crime. Scélérate ! tu affectes tous les dehors de la plus austère vertu , dans le tems que tu commets en secret les actions les plus infâmes. En disant cela , il fit tant de bruit , qu'il réveilla tous les voisins , & rendit l'affront public.

CMLXXXVIII. JOUR.

CE fut par ce noir artifice que Revendé fit passer sa belle-sœur pour une adultère. Il ne se contenta pas de cela , il courut chez le cadi avec ses quatre témoins ; il l'informa de l'aventure , & lui demanda justice. Ce juge aussi-tôt interrogea les témoins , & sur leur déposition , chargea son lieutenant d'aller se saisir de Repsima , & de la mettre en prison jusqu'au lendemain. Le lieutenant s'acquitta de sa commission , & le jour suivant l'accusée fut condamnée à être enterrée toute vive sur les grands chemins. Cet arrêt rigoureux fut exécuté. On conduisit la victime à une lieue hors de la ville avec un grand concours de monde , & on l'enterra jusqu'à la poitrine dans une fosse où on la laissa.

Comme le peuple s'en retournoit à la ville, il parloit fort diversement de la femme de Temim. C'est une calomnie, disoient les uns, cette affaire a été jugée bien brusquement; cette femme paroissoit si sage & si vertueuse. Il ne faut pas se fier, disoient les autres, à l'extérieur des femmes, celle-ci a été justement condamnée. Enfin, chacun raisonnoit suivant son caractère.

Repsima étoit donc sur le grand chemin dans l'état que je viens de dire, lorsqu'au milieu de la nuit il passa près d'elle un voleur arabe monté sur un cheval. Elle l'appella : Passant, lui dit-elle, qui que vous soyez, je vous conjure de me sauver la vie; j'ai été enterrée toute vive injustement. Au nom de dieu, ayez pitié de moi, & me délivrez de la mort cruelle qui m'attend, cette bonne œuvre ne demeurera pas sans récompense. L'arabe, tout voleur qu'il étoit, fut touché de compassion. Il faut, dit-il en lui-même, que je sauve cette malheureuse créature. J'ai la conscience chargée de mille crimes, cette action charitable disposera peut-être le très-haut à me les pardonner.

En faisant cette réflexion, il mit pied à terre, s'approcha de Repsima, & après l'avoir tirée de la fosse, il remonta sur son cheval, & fit monter la dame derrière lui. Seigneur, dit-elle, où m'allez-vous mener? Je vais, répondit-il, vous con-

duire à ma tente, qui n'est pas fort éloignée d'ici. Vout ~~vous~~ serez en sûreté, & ma femme qui est la meilleure personne du monde, vous recevra bien.

Ils arrivèrent bientôt auprès de plusieurs pavillons où demeuroient quelques voleurs arabes. Ils descendirent à la porte d'une tente, & l'arabe frappa. Il vint aussi-tôt un nègre qui ouvrit. Le voleur fit entrer la dame, & la présenta à sa femme; il lui dit comment il l'avoit rencontrée. La femme de l'arabe étoit naturellement charitable, & ne voyoit qu'à regret son mari exercer le métier de voleur; elle fit un accueil favorable à Repsima, & la pria de conter son histoire. L'épouse de Temim en commença le récit en soupirant. Elle parla d'une manière si touchante, qu'elle attendrit ses auditeurs. La femme du voleur surtout en fut pénétrée : Ma belle dame, dit-elle à Repsima, les larmes aux yeux, je ressens vos malheurs autant que vous-même, & vous pouvez compter que je suis disposée à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Ma bonne dame, lui dit l'épouse de Temim, je vous remercie de vos bontés. Je vois bien que le ciel ne veut point m'abandonner, puisqu'il me fait rencontrer des personnes qui prendront part à mon infortune. Permettez que je demeure chez vous : donnez-moi un petit réduit où je puisse passer mes jours à faire des vœux pour vous.

CMLXXXIX. JOUR.

LA femme de l'arabe la mena dans une petite chambre, & lui dit : vous serez ici fort en repos ; aucun fâcheux ne viendra vous interrompre dans vos prières. Ce fut une grande consolation pour Repsima d'avoir trouvé cet asyle. Elle en rendit sans cesse des grâces au ciel. Mais, hélas ! elle n'étoit pas à la fin de ses peines ; il lui devoit arriver bien d'autres malheurs.

Le nègre qui servoit sous la tente de l'arabe, & dont l'emploi étoit d'étriller les chevaux, de mener le bétail aux champs, & de le ramener, jeta un jour un œil profane sur Repsima. Qu'elle est belle, dit-il en lui-même, & que mon sort seroit doux, si je pouvois m'en faire aimer ! Calid, c'est ainsi qu'il se nommoit, quoiqu'il fût un des plus effroyables monstres de son espèce, ne laissa pas d'espérer qu'il pourroit devenir amant heureux. Cette espérance, & la beauté de l'objet aimé qu'il voyoit souvent, augmentèrent son amour à un point qu'il résolut de le déclarer à la première occasion qui se présenteroit. Elle s'offrit bientôt ; il la saisit un jour que l'arabe & sa femme étoient hors de la tente. Il entra dans la chambre de Repsima : il y a long-tems, lui dit-il,

que j'épie le moment de vous pouvoir dire en particulier que je meurs d'amour pour vous : je suis prêt à perdre la vie, si vous ne me secourez. Ah ! misérable, lui répondit-elle, as-tu pu t'imaginer que tu t'attirerois mon attention ? Quand tu serois le plus beau & le mieux fait de tous les hommes, tu ne pourrois recueillir aucun fruit de ta folle ardeur, & tu te flattes de l'espérance de me plaire ! Sors d'ici, téméraire, je ne laisse qu'avec horreur tomber mes regards sur toi. Si jamais, poursuivit-elle, il t'arrive de me parler d'amour, j'en avertirai ton maître, qui punira ton insolence.

Elle dit ces paroles d'un ton si ferme, qu'il jugea bien qu'une conquête si belle n'étoit pas réservée pour lui. Comme il n'étoit pas moins méchant que Revendé, il crut devoir se venger d'une femme qui méprisoit ses feux ; mais il s'y prit d'une manière bien étrange. L'arabe avoit un fils au berceau, & ce fils faisoit les délices de son père & de sa mère. Une nuit Calid alla couper la tête à cet enfant, & portant le poignard dont il s'étoit servi pour faire une action si barbare, dans la chambre de Repsima, qu'il ouvrit subtilement & sans bruit, il le mit tout sanglant sous le lit de cette dame qui dormoit. De plus, il affecta de répandre des gouttes de sang depuis le berceau de l'enfant jusqu'au lit de cette innocen-

te , sur laquelle il vouloit faire tomber le soupçon de l'assassinat , & il ensanglanta même sa robe.

Le lendemain matin , si-tôt que l'arabe & sa femme apperçurent leur enfant dans l'état où le nègre l'avoit mis , ils firent des cris effroyables , se déchirèrent le visage , & mirent de la cendre sur leurs têtes. Calid accourut à leurs cris , & en demanda la cause , comme s'il l'eût ignorée. Ils lui montrèrent le berceau tout baigné de sang , & leur fils sans vie. A ce spectacle , il feint une fureur extrême , il met ses habits en pièces , il fait des hurlemens , il s'agite , il s'écrie : O malheur sans pareil ! O trahison détestable ! Que ne puis-je savoir de quelle main ce coup est parti ? Si je tenois en ce moment l'auteur d'un si horrible crime , je le déchirerois ; mais , ajouta-t-il , on peut , ce me semble , le découvrir. Il ne faut que suivre les traces sanglantes de ce meurtre. A ces mots , son maître & lui suivirent les gouttes de sang qui les conduisirent à la chambre de Repsima. Le nègre tire de dessous le lit le poignard qu'il y avoit mis , & fait même remarquer à l'arabe que les habits de cette dame sont ensanglantés. Puis il tient ce discours : O mon maître , vous voyez de quelle manière cette malheureuse reconnoît les bontés que vous avez pour elle.



C M X C. J O U R.

L'ARABE demeura dans un extrême étonnement , lorsqu'il vit qu'en effet il avoit lieu de soupçonner Repsima d'avoir commis une action si cruelle. O misérable , lui dit-il , est-ce ainsi que tu observes les loix de l'hospitalité ? Pourquoi as-tu répandu le sang de mon fils ? Que t'avoit fait ce pauvre innocent , pour armer ta main contre ses jours à peine commencés ? O inhumaine ! les services que je t'ai rendus méritoient une autre récompense. En disant cela , il fonda en larmes & se désespéroit. O mon cher seigneur , lui dit Calid , devez-vous parler dans ces termes à cette abominable étrangère ? Vous contenterez-vous de lui faire des reproches ? Enfoncez plutôt dans son sein le poignard funeste dont elle s'est servie pour vous enlever votre fils unique. Si vous voulez ne pas vous venger vous-même , laissez-m'en donc le soin , je vais punir cette scélérate qui s'est baignée dans le sang d'un enfant. En achevant ces paroles , il prit le poignard , & se mit en devoir de le plonger dans le cœur de Repsima , qui étoit si surprise de ce qu'on osoit l'accuser d'un forfait si noir , qu'elle gardoit un profond silence.

Elle n'avoit pas la force de parler pour se justi-

fier, & le nègre alloit la frapper, lorsque l'arabe lui retint le bras. Que faites-vous, lui dit Calid ? devez-vous m'empêcher de châtier une impie qui ne reconnoît pas le droit du pain & du sel ? Ah ! cessez de vous opposer à mon dessein. Souffrez que je purge la terre d'un monstre, qui fera dans la suite encore d'autres crimes, si l'on l'épargne dans cette occasion. A ces mots, il leva le bras pour la seconde fois pour porter un coup mortel à Repsima. Mais l'arabe le retint encore, & lui défendit de la tuer. Le voleur se possédoit dans son désespoir, & quoique les apparences fussent contre la femme de Femiar, il avoit de la peine à la croire coupable ; il voulut savoir ce qu'elle diroit pour se justifier. Il lui demanda pourquoi elle avoit assassiné l'enfant ? Elle répondit qu'elle n'avoit aucune connoissance de cette affaire, & se prit à pleurer si amèrement, que le voleur en eut pitié. Le nègre s'en aperçut, & malgré la défense que son maître lui avoit faite de frapper la dame, il vouloir la poignarder. L'empressement qu'il marquoit à la ruer déplut à l'arabe, qui lui commanda de se retirer. Va, Calid, lui dit-il, tu pousses ton zèle trop loin ; je ne veux point qu'on ôte la vie à cette femme, je la crois innocente, malgré les apparences qui la condamnent.

La femme du voleur, quelque vive douleur

444 LES MILLE ET UN JOUR,
qu'elle ressentit de la mort de son fils , ne put
aussi se persuader que Repsima fût capable du
crime qu'on lui imputoit. Il vaut mieux , dit-elle
à son mari , renvoyer cette femme sans lui faire
aucun mal , que de la tuer sans être assuré qu'elle
soit criminelle. L'arabe approuva ce sentiment ,
& dit à Repsima : Que vous soyez innocente ou
coupable , je ne puis plus vous donner ici une
retraite. Toutes les fois que nous vous verrions ,
ma femme & moi , nous rappellerions le souve-
nir de notre fils , & vous ne feriez tous les jours
que renouveler notre affliction. Eloignez-vous
de cette tente , & allez chercher un asyle où il
vous plaira. Vous devez être satisfaite de ma mo-
dération. Au lieu de vous ôter la vie , je veux
même vous donner de l'argent pour subsister.

C M X C I. J O U R.

REPSIMA loua l'équité de l'arabe , & lui dit
que le ciel étoit trop juste pour ne lui pas faire
reconnoître quelque jour l'auteur du crime. En-
suite elle le remercia des bontés qu'il avoit eues
pour elle. Mais lorsqu'il lui présenta une bourse
où il y avoit cent sequins , elle lui dit : Gardez
votre argent , & m'abandonnez à la Providence ;
elle aura soin de moi. Non , non , reprit-il , je

prétends que vous preniez ces sequins , ils ne vous seront pas inutiles. Elles les accepta , & après avoir prié la femme du voleur de ne lui point vouloir de mal , elle s'éloigna de l'habitation des arabes.

Elle marcha toute la journée sans se reposer , & à l'entrée de la nuit elle arriva aux portes d'une ville qui n'étoit pas loin de la mer. Elle frappa par hasard à la porte d'une petite maison où demouroit une bonne vieille qui vint ouvrir , & qui lui demanda ce qu'elle souhaitoit. O mère , lui répondit Repsima , je suis étrangère ; j'arrive en ce moment dans cette ville , je n'y connois personne ; je vous conjure d'être assez charitable pour me recevoir chez vous. La vieille y consentit , & lui donna une petite chambre. Alors la femme de Temim tira de sa bourse un sequin , & le mettant dans la main de son hôtesse : tenez , ma bonne mère , lui dit-elle , allez chercher de la provision pour notre souper. La vieille sortit , & revint peu de tems après avec des dattes , des confitures sèches & liquides , & elles commencèrent toutes deux à manger. Après le souper Repsima conta son histoire à la vieille , qui en fut fort touchée , ensuite elles se couchèrent.

Le jour suivant la femme de Temim eut envie d'aller aux bains , la vieille l'y accompagna. Comme elles étoient toutes deux en chemin ,

elles virent un jeune homme qui avoit les mains liées & une corde au cou ; le bourreau le conduisoit au supplice , & une foule de peuple le suivoit. Repsima demanda quel crime avoit commis ce jeune homme ? On lui dit que c'étoit un débiteur , & que la coutume de cette ville étoit de pendre ceux qui ne payoient pas leurs dettes. Hé combien doit celui-là , dit la femme de Temim ? Il doit soixante sequins , lui répondit un habitant ; si vous voulez les payer pour lui , vous lui sauvez la vie. Très-volontiers , repartit-elle , en tirant sa bourse ; à qui faut-il donner l'argent ? Aussi-tôt on fit savoir au cadi qui accompagnoit le jeune homme à la mort , qu'une dame s'offroit à payer pour le débiteur. On fit venir le créancier ; Repsima lui compta soixante sequins , & le jeune homme fut mis en liberté sur le champ. Tout le peuple , charmé de la générosité de l'étrangère , s'empressa de savoir qui elle étoit , ce qui fut cause qu'au lieu de se rendre aux bains publics , elle prit congé de sa vieille hôte , & sortit de la ville , pour se dérober à l'importune curiosité des habitans.



CMXCII. JOUR.

CÉPENDANT le jeune homme qui venoit d'échapper à la mort, chercha sa libératrice pour la remercier ; & sur ce qu'on lui dit qu'elle étoit sortie de la ville, il s'informa de la route qu'elle avoit prise, & marcha sur ses pas. Il la joignit au bord d'une fontaine où elle s'étoit arrêtée pour se reposer ; il la salua fort respectueusement, & s'offrit à être son esclave pour lui témoigner sa reconnaissance. Non, lui dit-elle, je ne prétends pas que vous achetiez si cher le service que je vous ai rendu ; vous ne m'avez pas tant d'obligation que vous vous l'imaginez. Ce n'est point pour l'amour de vous que je vous ai sauvé de la mort, c'est uniquement pour l'amour du très-haut.

Pendant qu'elle parloit de cette sorte, le jeune homme avoit les yeux sur elle ; &, frappé de son excellente beauté, il en devint amoureux. Il déclara sur le champ son amour ; & persuadé qu'il ne pouvoit trouver une plus belle occasion de se montrer vif & pressant, il se jeta aux pieds de Repsima, & la conjura dans les termes les plus passionnés, de répondre à l'ardeur qu'elle venoit de lui inspirer. Mais la chaste épouse de Temim,

au lieu de voir avec plaisir un amant à ses genoux, se mit en colère contre lui, & ne le traita pas plus favorablement que le nègre : O malheureux, lui dit-elle, tu fais bien que sans moi tu ne serois plus présentement au monde. La main la plus infâme t'auroit ôté la vie, & tu oses attenter à mon honneur ! Tu es même assez insolent pour m'entretenir de tes désirs. Belle dame, lui répondit le jeune homme, je ne crois pas vous offenser, quand je vous exprime tous les sentimens que la reconnoissance & votre vue ont fait naître en mon cœur. Est-ce vous faire un si grand outrage, que de vous dire que vous m'avez charmé ? Tais-toi, misérable, interrompit Repsimà, ne pense pas intéresser ma vertu à t'écouter ; c'est en vain que tu caches ton mauvais dessein sous des paroles soumises & respectueuses ; je fais bien les démêler au travers de tes discours flatteurs. Vas, fuis, & ne m'oblige point à me repentir du service que je t'ai rendu.

L'air dont elle prononça ces mots, fit connoître au jeune homme qu'il n'avoit rien à espérer. Il se leva sans rien dire davantage, & s'avança jusqu'au bord de la mer. Il vit un vaisseau arrêté, dont l'équipage prenoit terre : c'étoient des marchands de Basra qui alloient à Serendib : il s'approcha d'eux, & demanda le capitaine. J'ai, lui dit-il, une fille esclave, parfaitement belle, que
je

je voudrois vendre ; elle ne m'aime point : j'ai résolu de m'en défaire , je l'ai laissée au bord d'une fontaine à deux pas d'ici ; achetez - la , je vous en ferai très-bon marché ; je vous la donnerai pour trois cents sequins. Je vous prends au mot , lui répondit le capitaine , pourvu qu'elle soit jeune , & aussi belle que vous le dites.

Là-dessus le jeune homme mena le capitaine vers la fontaine , où Repsima , après avoir fait l'ablution , étoit en prière. Le Capitaine ne l'eut pas plutôt envisagée , qu'il compta trois cents sequins au jeune homme , qui reprit le chemin de la ville.

C M X C I I I . J O U R .

LE marchand qui venoit d'acheter Repsima s'approcha d'elle , & lui dit : O beauté ravissante , je suis enchanté de ce que je viens de faire ! J'ai bien vu des esclaves , j'en ai acheté plus de mille en ma vie , mais je vous avoue que vous les surpassez toutes. Vos yeux sont plus brillans que le soleil , & votre taille est incomparable.

Si ce discours surprit fort Repsima , elle fut encore bien plus étonnée , lorsque le capitaine lui rendit la main , en disant : Allons , ma princesse ,

je vais vous embarquer & vous mettre dans la chambre de poupe. Nous reprendrons le large dans un moment, nous ferons ensemble le voyage de Serendib, & à notre retour à Basra, vous serez maîtresse de mon bien & de ma maison; car je ne prétends pas vous vendre. Si je vous ai achetée de ce jeune homme que vous n'aimez point, c'est pour vous rendre la plus heureuse personne du monde. J'aurai pour vous toute la tendresse & toute la complaisance imaginable. A ces paroles, que Repsima écouta très-impatiemment, elle interrompit le capitaine : Que me dites-vous, s'écria-t-elle ? je n'ai jamais été esclave, je suis libre, & personne n'est en droit de me vendre. En parlant de cette manière, elle repoussa rudement la main du capitaine.

Il étoit naturellement brusque & violent; il fut choqué de la manière dont elle recevoit les choses obligeantes qu'il croyoit lui dire. Il changea tout-à coup de langage, & le prenant sur un autre ton : Comment donc, petite créature, lui dit-il, est-ce ainsi que tu dois parler à ton maître ? Je t'ai achetée de mon argent, tu es mon esclave, je t'emmenai de force ou de gré. En achevant ces mots, il la prit entre ses bras, & malgré sa résistance il l'emporta comme un loup emporte une brebis qui s'est écartée du pâtre.

Elle eut beau remplir l'air de cris, il l'embarqua, & bientôt le vaisseau remit à la voile.

Le capitaine laissa quelques jours en repos Rephima, mais ne voyant pas qu'elle le regardât plus favorablement, quelques marques de tendresse qu'il lui pût donner, il perdit patience, & voulut un jour qu'elle eût de la complaisance pour son amour. Elle ne se trouva nullement disposée à céder aux efforts de son tentateur, qui de son côté ne ménageant rien, alloit enfin obtenir par la force la satisfaction qu'on lui refusoit, lorsqu'un orage épouvantable vint effrayer l'équipage. Il s'éleva tout-à-coup un vent si furieux, qu'en un instant le vaisseau est démanté, les cordages rompus & les voiles emportées. Les matelots ne savent plus que faire, & le pilote abandonnant le vaisseau à la merci du vent & des flots, s'écrie sur le tillac : O passagers, si quelqu'un de vous a commis des crimes & violé les loix du prophète, qu'il en demande pardon au ciel, il n'y a point de temps à perdre, nous allons tous périr. Effectivement, la tempête augmenta, & le bâtiment, après avoir quelques momens lutté contre les vagues, en fut enfin submergé.

C M X C I V. J O U R.

TOUTES les personnes du vaisseau périrent, à la réserve de Repfima & du capitaine. Ils se sauvèrent tous deux sur une planche, & allèrent prendre terre chacun à un endroit différent. La femme de Temim fut portée par les flots sur le rivage d'une isle fort peuplée, & qui étoit gouvernée par une femme. Il y avoit alors par hasard un grand nombre d'habitans sur le bord de la mer. D'abord qu'ils apperçurent Repfima sur les eaux, & qu'ils la virent aborder heureusement à leur isle, ils regardèrent cela comme un miracle. Ils l'environnent tous, & lui font mille questions. Pour mieux satisfaire leur curiosité, elle leur conte ses aventures, & les conjure de lui accorder un asyle où elle puisse vivre tranquillement. Les habitans, charmés de sa beauté, de son esprit & de sa vertu, lui donnèrent une retraite où elle passa quelques années en prières.

Les habitans de l'isle ne pouvoient assez admirer la vie austère qu'elle menoit. Ils ne s'entretenoient que de l'étrangère & de la pureté de ses mœurs : elle devint même bientôt leur oracle. Quand quelques-uns d'entr'eux vouloient faire un long voyage, ou formoient quelqu'autre entre-

prise, avant que l'exécuter, ils ne manquoient pas de l'aller consulter, & elle leur en prédisoit le succès. Enfin, elle s'acquit l'estime de tout le monde, ou plutôt on la regardoit comme une divinité. La reine de l'isle conçut tant d'amitié pour elle, que ne croyant pouvoir mieux faire que de la donner pour souveraine à ses peuples, la déclara son héritière, ce qui fut approuvé de tous les habitans. La reine étoit dans un âge fort avancé; elle mourut bientôt. Repûma fit quelque difficulté de prendre sa place; mais les peuples l'y obligèrent, & ils n'eurent pas sujet de s'en repentir; car elle les rendit si heureux, qu'ils bénirent dans la suite le naufrage qui l'avoit jecté sur leurs bords.

Dès qu'elle fut sur le trône, elle s'appliqua toute entière au gouvernement de l'état. Elle choisit des visirs aussi intègres qu'éclairés, & elle eut un soin tout particulier de faire rendre justice à tout le monde. Elle employoit à la prière tous les momens que lui pouvoient laisser les devoirs de son rang. Elle jeûnoit, & plus elle se voyoit honorée des hommes, plus elle s'humilioit devant le tout-puissant. Lorsqu'un malade avoit recours à elle, & la supplioit de demander au ciel sa guérison, elle redoubloit ses prières pour cet effet, & le seigneur les exauçoit. Les habitans de son royaume ne purent tenir contre les

miracles dont ils étoient témoins. Ils renoncèrent au culte du soleil qu'ils adoroient auparavant , & embrassèrent tous le mahométisme. Elle établit des loix saintes , & fit bâtir des mosquées sur les ruines de l'idolâtrie.

Elle fit faire aussi des hôpitaux pour les pauvres , & des caravansérails pour les étrangers qui viendroient dans cette île. Elle employa de grandes sommes à pourvoir ces lieux de toutes les choses nécessaires , & cet établissement devint si considérable , que peu de tems après on vit arriver dans l'île , des malades de toutes les nations du monde , qui sur la réputation de la reine , vinrent chercher du soulagement à leurs maux.

C M X C V L J O U R.

UN jour on vint dire à Repfina qu'il y avoit six étrangers dans un caravansérail qui demandoient à lui parler. Que l'un d'entr'eux étoit aveugle ; un autre paralytique de la moitié du corps , & un autre hydropique. Elle donna ordre qu'on les lui amenât sur le champ. En même-tems elle s'assit sur un trône magnifique. Elle avoit d'un côté auprès d'elle cinquante ou soixante esclaves richement vêtues , & de l'autre tous les grands de sa cour.

Lorsque les étrangers arrivèrent au Palais , deux seigneurs les menèrent devant la reine , qui avoit le visage couvert d'un voile épais , aussi-bien que toutes ses esclaves. Les étrangers se prosternèrent , & demeurèrent la face contre terre , jusqu'à ce que Repsima leur ordonnât de se lever. Ensuite elle leur demanda ce qu'ils désiroient d'elle , & d'où ils étoient. Il y en eut un qui prit la parole pour les autres , & répondit : O grande reine , dieu fasse triompher vos armées ; que la terre vous obéisse , & que le ciel vous favorise. Nous sommes de malheureux pécheurs , & nous venons ici pour obtenir , par le moyen de votre majesté , que le tout-puissant nous pardonne nos péchés. Parlez plus clairement , répondit la reine , après les avoir considérés. Je ne puis rien pour vous , à moins que vous ne contiez vos aventures publiquement , & sans en supprimer aucune circonstance. Princesse , reprit là-dessus un des étrangers , il faut vous obéir. Je suis un marchand de Basra ; j'avois épousé une fille qui n'avoit pas alors sa pareille dans le monde ; elle étoit parfaitement belle , douce , complaisante & vertueuse. Etant un jour obligé de faire un voyage , je la laissai dans ma maison maîtresse de ses actions. Je priai seulement mon frère , qui est cet aveugle que vous voyez , d'avoir soin de mes affaires domestiques. A mon retour , il me dit qu'il avoit trouvé

456 LES MILLE ET UN JOUR,
ma femme en faute, qu'elle s'étoit déshonorée,
& qu'enfin on l'avoit enterrée toute vive : Que
cette aventure l'avoit tellement chagriné à cause
de moi, & qu'il avoit enfin tant pleuré, qu'il en
avoit perdu la vue. Voilà, grande reine, ajouta-
t-il, voilà mon histoire. Je vous supplie donc
tès-humblement de rendre la vue à mon frère.
C'est pour vous faire cette prière que je suis venu,
& que je l'ai amené ici.

Temim, car c'étoit lui qui parloit à Repsima
sans la connoître, acheva de parler en cet endroit.
Il attendoit la réponse de la reine, qui fut si sur-
prise de voir là son mari, qu'elle ne put lui ré-
pondre sur le champ; mais s'étant remise de son
trouble, elle lui dit : Est-il vrai que cette femme
qui a été enterrée toute vive, t'a trahi ? Qu'en
penses-tu ? Je ne puis le croire, repartit Temim,
quand je rappelle toute sa vertu dans ma mémoire.
Mais, hélas ! j'ai une confiance aveugle en mon
frère, & cela me fait douter de son innocence.

C M X C V I I . J O U R .

QUAND le marchand de Basra eut parlé de
cette manière, la reine lui dit : C'est assez, je
sais mieux que vous si votre femme a été juste-
ment condamnée. Je vous l'apprendrai demain,

& nous verrons si votre frère peut recouvrer la vue. Un homme de la compagnie de Temim prit alors la parole dans ces termes : J'ai un esclave nègre que j'ai acheté & élevé depuis son enfance ; il y a quelques années qu'il est paralytique de la moitié du corps ; aucun médecin ne l'a pu guérir ; je l'amène ici pour le recommander aux prières de votre majesté.

Après que la reine eut entendu ce discours, & connu que l'homme qui le lui avoit adressé, étoit le voleur arabe chez qui elle avoit demeuré, & que le paralytique étoit ce même esclave noir qui avoit tenté sa vertu, elle dit : Cela suffit, je suis bien instruite de votre affaire, elle pourra bien être décidée demain. Et vous, poursuivit-elle en se tournant vers un autre, pourquoi êtes-vous hydropique ? O reine, répondit-il, je ne fais à quoi attribuer ma maladie, si ce n'est à la violence que je voulus faire à une belle esclave que j'achetai il y a quelques années d'un jeune homme qui me la vendit sur le bord de la mer.

La reine, à ces mots, envisagea l'hydropique, & le reconnut pour le capitaine à qui elle avoit en effet été vendue. Elle ne fit pas semblant de le connoître non plus que les autres, & elle le laissa poursuivre ainsi son discours. Je regarde donc, ajouta-t-il, mon mal comme une juste pu-

nition du ciel. Et moi, s'écria un des étrangers, j'envisage aussi les fureurs dont je suis de tems en tems possédé, comme un châtement que je mérite bien, pour vous avoir vendu cette même esclave que vous embarquâtes avec vous malgré elle. Je suis encore plus coupable que vous, car c'étoit une personne libre à qui je devois la vie, & par reconnoissance je vous la livrai, & la mis dans l'esclavage.

C M X C V I I I. J O U R.

CES paroles firent aussi connoître à Répina que l'homme qui venoit de parler étoit celui qu'elle avoit délivré de la mort pour soixante sequins. Alors elle dit aux six étrangers : Je veux bien faire des prières pour vous, & faire tout mon possible pour vous procurer quelque soulagement. Retournez à votre caravanféraïl, & revenez ici demain à la même heure. L'aveugle & le paralytique peuvent être guéris, pourvu qu'ils fassent un aveu sincère des crimes qu'ils ont commis. Je fais leurs aventures ; mais j'exige d'eux qu'ils soient sincères, & qu'ils ne mettent dans leur récit aucune fausse circonstance ; car ils s'en repentiraient : au lieu de m'intéresser

pour eux, je les punirois très-rigoureusement.

Pour les autres, poursuivre-elle, je leur promets dès ce moment de faire des vœux pour eux, car ils ont déjà dit la vérité.

Les six étrangers reprirent le chemin de leur caravansérail. Il y en avoit déjà quatre fort satisfaits. Le frère de Temim & l'esclave nègre étoient seuls dans la tristesse. Ils auroient mieux aimé demeurer toute leur vie dans l'état où ils se trouvoient, que d'être obligés de faire un aveu public de leur trahison & de leur fureur. Ils tâchoient de dérober leur chagrin aux yeux de ceux qu'ils avoient offensés; ils passèrent la nuit sans goûter le moindre repos.

Cependant le lendemain matin il leur fallut suivre les autres. Ils se rendirent tous au palais, & parurent devant la reine qui étoit sur son trône, comme le jour précédent. Hé bien, leur dit-elle, si-tôt qu'elle les aperçut, l'aveugle & le paralytique sont-ils dans la résolution de ne rien déguiser? Malheur à celui des deux qui ne dira pas la vérité. Alors le nègre s'avança tout honneur, & plein de frayeur : comme il vit bien qu'il ne trouveroit pas son compte à mentir, il résolut, au hasard de tout ce qu'il en pouvoit arriver, de faire un récit sincère de ce qui s'étoit passé chez son maître au sujet de Repsimi. Il avoua qu'il avoit conçu une passion violente pour

460 LES MILLE ET UN JOUR,
cette dame; qu'enfin s'en voyant méprisé, pour
la perdre, il s'étoit déterminé à tuer le fils uni-
que de l'arabe.

C M X C I X. J O U R.

LORSQUE le nègre eut tout avoué; voilà, dit-il, quel est mon crime, & le ciel m'est témoin que je m'en repens. Ah! traître, s'écria le voleur arabe, transporté de colère, c'est donc toi qui m'a ravi mon fils unique? O reine, ajouta-t-il en s'adressant à Repsima, permettez que je lui tranche la tête en ce moment. Un scélérat qui a été capable de commettre le forfait qu'il vient d'avouer, n'est pas digne de vivre! Non, lui répondit la reine, je ne veux pas que vous lui ôtiez la vie. Je vous entends, princesse, répliqua l'arabe; vous vous opposez à ma fureur fort justement: il vaut mieux que ce misérable demeure paralytique; la mort finiroit trop tôt ses peines. Vous vous trompez, repartit Repsima, ce n'est point pour prolonger ses maux, que je souhaite qu'il vive; puisqu'il se repent de son crime, il faut prier le très-haut de lui pardonner. Alors elle se prosterna au pied de son trône; & l'on vit aussitôt le corps du nègre reprendre son mouvement. Tous les spectateurs furent surpris d'une chose

si merveilleuse , & donnèrent mille louanges à dieu & à la reine. Elle pria aussi pour l'hydro-pique & pour le furieux , & ces deux hommes furent parfaitement guéris. Alors Temim ne doutant point que son frère ne recouvrât la vue , lui dit : O Revendé , c'est à toi de parler ; la reine n'attend que cela pour faire un nouveau miracle en ta faveur. Oui ; mais , dit Repsima , qu'il conte son histoire , & qu'il prenne garde de dire quelque chose qui ne soit pas véritable ; car je fais toutes ses aventures , & s'il y mêle le moindre mensonge , le châtiment est tout prêt. Revendé jugeant par ces paroles , que s'il s'obstinoit à se taire , ou qu'il osât mentir , il seroit puni sur le champ , & n'éviteroit pas la confusion qui l'empêchoit de parler , prit enfin le parti d'avouer tout. Comme il se repentoit effectivement d'avoir trahi son frère , & qu'il croyoit sa belle-sœur morte , il fit un récit fort touchant de ses perfidies , sans y chercher d'excuse.

Lorsqu'il eut achevé de parler , la reine dit : Il a été fort sincère , & il n'a rien avancé qui ne soit conforme à la vérité. Temim , à ces mots , qui lui faisoient connoître toute la malignité de son frère , & l'innocence de Repsima , fit un grand cri & tomba évanoui. Quelques officiers de la reine accoururent à son secours ; & lorsque par leurs soins il eut repris l'usage de ses sens , il alla

482 LES MÊMES UN JOUR;

se prosterner devant le trône, & dir : O ma prin-
cesse ! souffrez que je ramène ce perfide frère à
Bafra. Je ne demande plus sa guérison ; je ne
respire plus que sa mort. Je veux le conduire au
lieu même où ma femme a été enterrée toute
vive, & l'assommer-là. Vous voyez que son crime
est trop noir pour que je puisse le lui pardonner.

M. JOUR.

LA reine demeura quelque-temps sans répon-
dre, parce qu'elle pleuroit sous son voile, tant
elle étoit touchée de l'état où elle voyoit son
époux. Après qu'elle eut essuyé ses pleurs, elle
adressa ce discours à Temim : O marchand de
Bafra ! je vous conjure de modérer votre colère
pour l'amour de moi. Votre frère, à la vérité, a
commis un grand forfait, mais puisqu'il le con-
fesse publiquement, & qu'il se le reproche à lui-
même, laissez-vous que vous êtes tous deux
formés du même sang, & remettez-lui le chari-
ment dont vous vouliez le punir.

A ces paroles, Temim répondit : C'est à votre
majesté d'ordonner. Vous souhaitez que j'oublie
sa faute, je consens de l'oublier, pourvu qu'il en
fasse une sincère pénitence, & qu'il n'accuse plus
personne fausement. A peine le marchand de

Bafra eut-il dit à la reine qu'il pardonnoit à Revendé, que cette princeffe se mit la face contre terre, à prior le ciel de rendre la vue à l'aveugle. Sa prière fut exaucée, à l'instant même Revendé reprit la faculté de voir.

A ce spectacle, les applaudiffemens se renouvelèrent. Toute l'assemblée recommença de louer Dieu & la reine, qui renvoya les étrangers au caravansérail, en leur difant : Revenez encore ici demain, vous pourrez voir des chofes qui vous furprendront peut-être plus que celles dont vous êtes étonnés aujourd'hui. Le jour fuyvant, ils ne manquèrent pas de revenir au palais. La reine appella Femim, & l'obligea de s'affeoier fur un fauteuil d'or, qu'elle avoit fait mettre auprès du trône pour cet effet. Ensuite elle lui dit : O marchand de Bafra, tu as bien effuyé des peines & des chagrins ; j'entre dans tes malheurs, & pour te les faire oublier, j'ai réfolu de te donner en mariage la plus belle de mes filles efclaves, & tu demeureras dans ma cour, fi tu veux.

Au lieu d'accepter la propofition de la reine, Femim fe prit à pleurer, & dit à la reine : Votre majesté me comble de grâces, & je fuis pénétré de toutes fes bontés ; mais je la conjure de ne me pas favoir mauvais gré, fi je refuse l'offre qu'elle me fait de la main d'une de fes efclaves. Tant que je vivrai, une autre femme que Reffima ne

fera dans ma pensée. Ma chère Repsima est toujours présente à mon esprit. Je ne puis me consoler de l'avoir perdue, & je suis dans la résolution d'aller passer le reste de mes jours à la pleurer sur l'endroit où elle a été si injustement enterrée toute vive.

MI & DERNIER. JOUR.

REPSIMA fut ravie de retrouver son époux si fidèle; & , charmée du refus qu'il faisoit d'une jeune esclave, elle lui dit : Si je priois le tout-puissant de ressusciter cette femme dont la perte t'afflige tant, serois-tu bien-aise de la revoir, & si tu la revoyois, la reconnoitrois-tu? En disant ces paroles, elle leva son voile, & Temim reconnut Repsima.

La joie qu'il eut de rencontrer sa femme ne peut être égalee que par l'étonnement où furent le voleur arabe & son esclave, le capitaine hydro-pique & le jeune homme furieux, d'appercevoir dans la reine les traits de la personne qu'ils avoient offensée. Cette princesse embrassa Temim, & conta ses aventures en présence de tous les seigneurs de sa cour qui les admirèrent. Puis elle fit donner au voleur arabe dix mille ducats d'or, avec une riche veste de brocard & une robe magnifique

gnifique pour sa femme ; mille ducats au capitaine , & autant au jeune homme qui l'avoit vendue. Après cela , elle se leva de dessus son trône , prit Temim par la main , & le mena dans son cabinet où ils se mirent tous deux en prière pour remercier le ciel de les avoir rassemblés. Ensuite Repsim dit à son époux : Puisque les loix du royaume ne me permettent pas de me dépouiller de l'autorité souveraine pour vous en revêtir , du moins vous demeurerez dans mon palais , & vous y partagerez avec moi la douceur d'une vie agréable , & nous ferons à votre frère un sort dont il aura sujet d'être content. En effet , Revendé devint bientôt premier ministre , & s'acquitta si bien de cet emploi , qu'il gagna l'estime & l'amitié de tous les habitans de l'isle.

Le vieillard qui contoit cette histoire au commandeur des croyans & à sa favorite , se tut en cet endroit. La belle Sultanum en parut fort satisfaite ; & le calife , pour lui marquer combien il en étoit content , aussi-bien que de l'histoire des deux génies , lui fit donner mille sequins d'or. Le jeune homme qui avoit raconté les aventures de Nasiraddolé & d'Abderrahmane , reçut aussi la même somme du trésorier d'Haroun Arraschid.

S U I T E.

Et conclusion de l'Histoire de la Princesse de Caschmire.

IL y avoit déjà mille & un jour que la nourrice de Farrukhnaz racontoit des histoires , lorsque Farrukrouz tomba malade. Le roi Togrul - Bey qui aimoit tendrement son fils , fit appeller les plus habiles médecins de l'Indostan ; mais ils ne pouvoient le guérir. La consternation que cette dangereuse maladie répandit à la cour , interrompit tous les plaisirs. La princesse de Caschmire ne voulut plus entendre d'histoires. Togrul-Bey cessa d'aller à la chasse. On n'étoit occupé que du prince ; tout le monde trembloit pour ses jours.

Un jour , le roi qui alloit souvent voir le chef du temple de Kefaya , dit à ce grand prêtre : Vous savez que j'aime mon fils plus que ma propre vie. Les médecins ont épuisé tout leur art , sans pouvoir lui rendre la santé. Je n'attends plus rien de leurs remèdes , & j'ai recours à vos prières. Je me flatte que par votre intercession j'obtiendrai ce que je désire. Il faut tout espérer , sire , lui répondit le grand prêtre , quand on implore la bonté du ciel. Je vais passer la nuit dans le temple , je prierai Kefaya d'intercéder pour le prin-

ce , & demain je vous dirai si ses prières auront été exaucées.

Le lendemain matin le grand prêtre alla trouver Togrul-Bey , qui plein d'impatience s'avancant au-devant de lui : Hé bien , saint derviche , lui dit-il , avez-vous obtenu la guérison de mon fils ? Oui , sire , lui répondit le grand prêtre , Kefaya l'a demandée au seigneur , qui a bien voulu la lui accorder. A cette réponse , le roi faisi de joie , embrassa le saint homme , & le conduisit lui-même à l'appartement du prince Farrukhrouz. Le derviche s'affit au chevet du lit du malade , & d'un air assez mystérieux récita une oraison. Il ne l'eut pas achevée que le prince , qui depuis long-tems avoit perdu la parole , fit un grand cri , & dit : O mon père , consolez-vous , je suis guéri ! A ces mots , il se leva , & l'on ne parla plus dans la ville de Caschmire que de la sainteté du grand prêtre.

Farrukhnaz ne put entendre vanter un si dévot personnage , sans avoir envie de le voir & de l'entretenir. Pour cet effet , elle sortit du palais , accompagnée de ses femmes & de ses eunuques , & se rendit à la porte du monastère des prêtres de Kefaya ; mais elle fut bien surprise , lorsqu'on lui vint dire que le grand prêtre lui défendoit d'entrer. La princesse piquée de cette défense , alla sur le champ s'en plaindre au roi , qui voulut

en faveur la cause. Il va chez le grand prêtre, & lui demande pourquoi il a fait difficulté de recevoir la visite de Farrukhnaz. Seigneur, lui répondit le derviche, c'est que cette princesse n'est pas obéissante au très-haut ; elle fuit les hommes, elle les regarde comme ses ennemis, & marche dans la voie de l'oïfiveté. A moins qu'elle ne change de sentiment, il ne m'est pas permis de lui parler. Kefaya me l'a défendu ; mais, ajouta-t-il, si elle se corrige, je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi. Le roi n'ayant rien à repliquer à ce discours, s'en retourna dans son sérail.

Quelques jours après Togrul-Bey alla encore visiter le derviche, qui lui dit : J'ai enfin obtenu du grand Kefaya la permission de parler à la princesse. Je veux lui faire un sermon, peut-être la mettrai-je dans le chemin du salut. Le roi, ravi que le saint homme eût pris cette résolution, en avertit Farrukhnaz, qui dès le jour suivant ne manqua pas de se présenter à la porte du monastère, & de demander le saint derviche. Le portier la fit entrer, & la conduisit par ordre du grand prêtre dans une grande salle où il la pria d'attendre un moment.

On voyoit peints sur le mur, en trois endroits différens, une biche arrêtée dans un piège, & un cerf qui faisoit tous ses efforts pour la délivrer ;

& dans un endroit seulement étoient représentés un cerf pris & une biche qui le regardoit dans le piège , sans se mettre en peine de le secourir. La princesse jeta d'abord les yeux sur les peintures , & les considéra avec étonnement. Que vois-je , dit-elle ? Juste ciel , voici le contraire de mon songe ! Ces trois cerfs font tous leurs efforts pour délivrer les biches , & j'apperçois une biche qui abandonne un cerf. Que dois-je penser de ces objets ? Ah ! sans doute je me suis trompée dans le jugement que j'ai fait des hommes ! Ils sont plus reconnoissans que je ne l'ai cru. Que je suis fâchée de leur avoir fait cette injustice.

Pendant que la princesse faisoit cette réflexion , le grand prêtre arriva dans la salle d'un air grave. Elle voulut se jeter à ses pieds ; mais il l'en empêcha , & l'ayant fait asseoir , il lui dit : O Farukhnaz ! le roi votre père est fort affligé de vous voir dans des sentimens si contraires à la nature & aux loix du seigneur. Vous êtes sous la puissance du démon ; c'est lui qui vous a prévenue contre les hommes. J'ai prié le grand Kefaya d'avoir pitié de vous ; mais malgré tout son pouvoir , ne pensez pas qu'il puisse vous tirer de l'abyme où vous êtes plongée , si vous ne faites de votre côté quelque effort pour en sortir.

Le derviche en cet endroit remarquant que la princesse commençoit à pleurer , tant elle étoit

470 LES MILLE ET UN JOUR,
effrayée de ce discours , lui dit : Ma fille , essuyez
vos pleurs , je vois que votre cœur se dispose à
changer. Je promets de vous arracher au démon,
pourvu que vous vous abandonniez à mes conseils.
Farrukhnaz promit de faire tout ce qu'il lui pres-
criroit, puis elle baïsa la main du saint homme,
& s'en retourna au palais.

Le jour suivant elle se rendit encore au mo-
nastère , & quand elle fut seule avec le derviche ,
il lui dit : Princesse , j'ai vu cette nuit en songe
le grand Kefāya , qui m'a dit : O religieux ! Far-
rukhnaz n'est plus haïe du très-haut , elle n'a
plus mauvaise opinion des hommes ; mais il faut
qu'elle ait pitié d'un jeune prince qui brûle &
languit pour elle nuit & jour. Car le tout-puissant
a écrit sur la table de la prédestination , qu'elle
sera son épouse.

La princesse fut étonnée de ces paroles. Hé
comment puis-je , dit-elle , soulager le jeune prin-
ce , si j'ignore qui il est ? Kefaya , répondit le
grand prêtre , m'a dit que c'est le prince de Perse ;
qu'il se nomme Farrukschad ; qu'il est si beau ,
si charmant , que jamais mère n'a mis au monde
un homme si parfait. O père , répliqua Farruk-
hnaz , ce discours me surprend ; un jeune prince
qui ne m'a point vue , peut-il être amoureux de
moi ! Je vais , repartit le derviche , vous dire de
quelle manière cela s'est fait ; car Kefaya qui a

bien prévu toutes les questions que vous pourriez me faire là-dessus , a pris soin de m'instruire de toutes les circonstances de cette aventure ; si bien que pour satisfaire pleinement votre curiosité , je vous dirai que le prince Farrukschad a rêvé qu'il vous voyoit dans une prairie. Charmé de votre beauté , il a voulu vous parler d'amour ; mais vous l'avez quitté brusquement , en lui disant que les hommes n'étoient tous que des traîtres. La peine que vous lui avez causée en vous séparant de lui , l'a réveillé , & à son réveil , loin de chercher à se distraire des images de ce triste songe , il a pris plaisir à se les rappeler. Il les a sans cesse présentes à sa pensée , & quoique sans espérance de posséder vos charmes , il en conserve précieusement le souvenir.

A ce discours du grand prêtre , la princesse Cafchmirienne fit un profond soupir , & levant les yeux au ciel : O Dieu , s'écria-t-elle , est-il possible que ce prince ait fait le même songe que moi ! Saint derviche , poursuivit-elle , Kesaya ne vous a pas tout dit. J'ai rêvé aussi que je voyois dans une prairie parsemée de mille sortes de fleurs , le plus beau prince du monde ; qu'il m'a fait une déclaration d'amour que j'ai mal reçue ; mais dans le tems que je le maltraitois , j'ai senti que mon cœur commençoit à s'intéresser pour lui , & j'ai été obligée de le fuir avec précipitation , de

peur que par sa bonne mine & par ses discours flatteurs, il ne triomphât de la haine que j'avois pour les hommes. Cette haine étoit l'effet d'un autre songe que démentent ces peintures qui s'offrent à mes yeux. Je reconnois mon erreur : je jugé mieux des hommes, je les crois capables d'amitié ; & si c'est la volonté du ciel que j'épouse le prince de Perse, je m'y sou mets sans répugnance.

Le grand prêtre fut charmé d'entendre parler ainsi la princesse, & profitant de la disposition où il la voyoit : Ma fille, lui dit-il, je veux aller passer cette nuit dans le temple, & consulter Kesaya sur ce qu'il faut que vous fassiez pour parvenir au comble de vos vœux ; je vous apprendrai demain sa réponse. Farrukhnaz se retira fort occupée du prince Farrukschad ; elle rappella cent fois dans sa mémoire ce songe où il lui avoit paru si amoureux ; elle s'en retraçoit les traits autant qu'il lui étoit possible de s'en ressouvenir ; & à mesure qu'elle se sentoit plus de penchant pour lui, elle se le peignoit encore plus charmant. Elle fut très-inquiète le reste de la journée, & elle ne put reposer un moment de toute la nuit.

D'abord que le jour parut, elle se leva pour aller retrouver le derviche, qui s'aperçut bien en la voyant, qu'elle n'avoit pas l'esprit tranquille. Elle n'attendit pas qu'il lui apprît la réponse

de Kefaya. Hé bien, mon père, lui dit-elle, le ciel a-t-il réglé ma destinée? vous a-t-il fait connoître tout ce qu'il exige de mon obéissance? Oui, ma fille, répondit le saint homme, le grand Kefaya m'a parlé; il veut que vous vous engagiez par serment à faire tout ce que je vais vous ordonner. La princesse jura qu'elle exécuteroit exactement ses ordres. Il faut donc, dit-il, que nous partions cette nuit. Je vous conduirai dans les états du prince qui vous aime, & qui vous donnera avec sa foi une couronne plus riche que celle de Caschmire. Vous êtes sans doute étonnée que je vous propose un enlèvement, mais Kefaya le veut ainsi.

Hé quoi, interrompit Farrukhnaz fort surprise, il ordonne que sans la participation du roi mon père, je quitte la cour de Caschmire pour aller chercher un prince qui n'est pas encore mon époux: Je ne dis pas cela, répondit le grand prêtre, Togrul-Bey saura notre départ; je me charge de l'y faire consentir: mais Kefaya juge à propos que les choses se fassent de cette manière pour vous faire expier votre fierté. Cette démarche, reprit la princesse, n'est pas de mon goût, je vous l'avoue; cependant je suis prête à vous suivre, pourvu que mon père y souscrive. Je vous réponds de son consentement, repartit le derviche; reposez-vous

de cela sur moi ; retournez au palais , & préparez-vous à partir. Farrukhnaz fit ce que lui prescrivoit le saint homme , & lui se rendit un moment après chez le roi.

Il trouva Togrul-Bey qui s'entretenoit avec la nourrice de la princesse. Aussi-tôt que le roi le vit paroître , il lui dit : Approchez , saint derviche ; vous n'êtes point ici de trop. Nous parlons du prompt changement qui s'est fait dans le cœur de ma fille : vous êtes l'auteur de ce prodige. Elle haïssoit les hommes , vous avez en un moment triomphé de cette haine. Un seul de vos entretiens a plus fait que toutes les histoires de Sutlumemé. Sire , lui répondit le grand prêtre , j'ai poussé les choses encore plus loin ; Farrukhnaz , non-seulement ne hait plus les hommes , elle est même amoureuse du prince de Perse.

Alors le derviche conta tout ce qui s'étoit passé entre la princesse & lui , & déclara les volontés de Kefaya. Togrul-Bey , après avoir rêvé quelque tems , dit au grand prêtre : C'est à regret que je vois ma fille réduite à partir de cette sorte ; mais puisque Kefaya l'ordonne , je me garderai bien de m'y opposer ; d'ailleurs , elle sera sous votre conduite , je ne dois rien appréhender. Le roi consentit donc au départ de Farrukhnaz , qui sortit de Caschmire dès la nuit même avec sa nour-

rice & le derviche seulement ; car le saint homme assuroit que Kefaya vouloit que la princesse fît le voyage sans sa suite.

Ils étoient tous trois à cheval. Ils marchèrent toute la nuit sans s'arrêter ; ils arrivèrent avec le jour dans une prairie où mille espèces de fleurs différentes réjouissoient la vue & l'odorat. La prairie aboutissoit à un jardin dont les murs étoient de marbre blanc. A une extrémité du mur s'élevait un cabinet de bois de sandal rouge , avec un balcon doré , & dessous couloit un ruisseau de la plus belle eau du monde , qui se répandoit dans la prairie , & arrosoit les fleurs ; la beauté du lieu les invitant à s'y arrêter , ils descendirent de cheval , & s'affirent sur les bords du ruisseau.

Ils étoient charmés d'un endroit si délicieux ; mais pendant qu'ils l'admiroient , le derviche changea tout-à-coup de couleur ; son visage se couvrit d'une pâleur semblable à celle de la mort , & tout son corps frissonna. Farrukhnaz & sa nourrice , épouvantées de ce changement , lui en demandèrent la cause. O ma princesse , répondit le derviche en jetant sur la fille de Togrul-Bey des regards où sa frayeur étoit peinte , quel démon nous a conduits ici ? Ce cabinet qui est au-dessus de nous , cette prairie , les murs de ce jardin , tout m'annonce que c'est ici la demeure redoutable de la magicienne Mehrezza. Si elle nous ap-

perçoit, nous sommes perdus. Hélas ! j'atteste le ciel que je ne tremble que pour vous ; si j'étois ici seul, je formerois une grande entreprise, & je me sens assez de courage pour l'exécuter. Faites, lui dit Farrukhnaz, comme si nous n'étions pas avec vous. Si notre mauvaise destinée veut que nous périssions dans ce lieu, du moins je remplirai mon sort avec une fermeté digne de la noblesse de mon sang.

Ah ! belle princesse, s'écria le derviche, la résolution où je vous vois dissipe toute ma crainte. Je vais acquérir une gloire immortelle, ou me perdre. Demeurez toutes deux dans cet endroit ; si je ne viens pas vous retrouver dans une heure, ce sera une marque certaine que je n'aurai pas réussi dans mon dessein. En achevant ces mots, il tira son sabre, & entra dans le jardin de la magicienne. Après son départ, Farrukhnaz & sa nourrice se sentirent terriblement agitées. Ah ! malheureux derviche, disoit Farrukhnaz, que vas-tu devenir ? Je crains que tu ne perdes la vie. Hé, ma princesse, dit Sutlumemé, n'appréhendez rien ; le chef du temple de Kesaya peut-il succomber sous les coups d'une magicienne ? Non, non, quelque périlleuse que soit l'entreprise qu'il a formée, ne doutez pas qu'il n'en sorte heureusement.

En effet, au bout d'une heure elles le virent

revenir. Il les aborda d'un air riant, & leur dit : grâces au tout-puissant , Mehrefza ne sauroit plus nous nuire , & ce séjour que la cruelle rendoit terrible par ses enchantemens , n'a plus que des plaisirs à nous offrir. Mais il est tems , belle princesse , de vous faire connoître qui je suis. Ne me regardez plus comme un derviche , comme le chef du pagode de Caschmire , voyez en moi le confident du prince Farrukschad. Je vais vous conter son histoire & la mienne en peu de mots ; après cela nous entrerons dans le palais de Mehrefza , où vous serez reçue comme vous le méritez , & où vous verrez des choses qui vous surprendront.

Le grand roi qui tient aujourd'hui la Perse sous sa puissance , & sa cour à Chiras , a pour héritier un fils unique , appelé Farrukschad (a). Un jour ce jeune prince , dont le mérite est accompli , tomba malade. Son père qui l'aime avec toute la tendresse imaginable , en fut allarmé ; il fit venir d'habiles médecins , qui dirent tous , après avoir bien observé Farrukschad , que sa maladie étoit telle , qu'on n'en pouvoit savoir la cause que de lui-même.

Le roi le pressa fort de la découvrir ; mais ne pouvant lui arracher son secret , il m'envoya chercher, Symorgue , me dit-il , je fais que mon fils

(a) C'est-à-dire , heureuse soit.

478 LES MILLE ET UN JOUR,
n'a rien de caché pour vous ; allez le voir , engagez-le à vous ouvrir son ame , & ne vous faites point ensuite un scrupule de me venir révéler ce qu'il vous aura dit. Non , sire , lui répondis-je , comme il n'est malade que parce qu'il s'obstine à taire le sujet de son chagrin , je me garderai bien de ne vous le pas dire. Je prends trop d'intérêt à sa vie , pour ne lui pas faire cette trahison. Allez donc l'entretenir , reprit le roi , j'attends votre retour avec beaucoup d'impatience.

Je courus à l'appartement du prince , qui laissa paroître quelque joie à ma vue , & me fit d'obligens reproches : O mon cher ami , me dit-il , je me plains de toi : depuis que je suis malade , je ne t'ai point vu ; pourquoi as-tu tant tardé à me venir voir ? J'ai déjà reçu mille visites importunes : Hélas ! les tiennes seules peuvent m'être agréables dans l'état où je suis. J'étois à la chasse , lui dis-je , & je ne fais que d'arriver ; mais qu'avez-vous donc , mon prince ? Dans quelle langueur est-ce que je vous retrouve ? D'où vient que votre teint a déjà perdu une partie de son éclat ? Symorgue , répondit le prince , après avoir fait sortir tous les officiers qui étoient dans la chambre , je n'ai jamais eu de secret pour toi ; loin de vouloir te cacher la cause de mon mal , je t'attendois pour te l'apprendre. Croirois-tu , mon ami , que la situation où tu me vois , fût l'ouvrage d'un songe ?

Ciel ! que me dites-vous , m'écriai-je fort surpris ; un songe , une chimère peut-elle faire tant d'impression sur un esprit si raisonnable ? J'ai prévu ton étonnement , répliqua Farrukschad ; mais je t'avoue ma foiblesse , je la cache avec soin à tout le monde , & ce n'est qu'à toi seul que je puis faire une pareille confidence. Apprends donc la cause bizarre de mon mal. J'ai rêvé que j'étois dans une prairie toute parsemée de fleurs ; il est venu une jeune dame plus belle qu'une houri ; je n'ai pu résister à ses charmes ; je me suis prosterné à ses pieds , & je lui ai fait un aveu de mon amour : mais au lieu de m'écouter , l'inhumaine a secoué sa robe & m'a dit d'un air dédaigneux : » Passe ton chemin , les hommes sont des traîtres ; car j'ai vu » en songe une biche , qui après avoir dégagé par » ses efforts un cerf arrêté dans un piège , est elle-même tombée dans un autre ; & le cerf , loin » de lui rendre la pareille , a eu l'ingratitude de » l'abandonner. Je juge par-là du cœur des hommes ; je les crois tous ingrats , & j'ai renoncé à leur amour «.

J'ai voulu , poursuivit le prince , prendre le parti des hommes , & la détromper ; mais la cruelle s'est éloignée de moi. Ah ! ma déesse , me suis-je aussi-tôt écrié , dites plutôt que c'est la biche qui abandonne le cerf. En prononçant ces paroles , je l'ai perdue de vue , & je me suis réveillé. Voilà

cher ami, le funeste songe qui trouble le repos de ma vie : je fais bien que la raison devrait me détacher de ces vaines images : que c'est une folie de conserver.... Non , seigneur , interrompis-je avec précipitation , il ne faut point les effacer de votre esprit ; je commence à me prêter comme vous à ces agréables fantômes ; je les crois moins formés par le sommeil , que par quelque favorable génie qui aura voulu vous présenter les traits de la princesse que le ciel vous destine pour épouse. Allons , mon prince , allons de royaume en royaume chercher cette aimable personne ; nous pourrons la trouver & la voir plus réellement que vous ne l'avez vue. Je vais dire au roi votre père que votre mal ne vient que d'un violent désir de voyager , & je suis sûr qu'il vous permettra de satisfaire votre envie.

Farrukfchad , ravi de ce discours , m'embrassa ; & je le quittai pour aller rendre compte au roi de cet entretien. Je lui répétai mot pour mot tout ce que le prince m'avoit dit. Ensuite j'ajoutai : Je n'ai pas voulu combattre les illusions qui font tout son mal ; je les ai plutôt flattées , & je me suis aperçu que ma complaisance l'a fort soulagé. Pour achever de le guérir , il faudroit que votre majesté nous permît à lui & à moi de voyager : c'est le moyen de bannir la mélancolie de Farrukfchad , & de lui faire oublier cet objet chimérique

rique dont il est préoccupé. Le roi entra dans mon sentiment, & ordonna qu'on fit un magnifique équipage pour le prince son fils, qui, suivi d'un très-grand nombre d'officiers, partit bientôt de Chiras avec moi.

Après une assez longue traite que nous fîmes, sans tenir de route assurée, nous arrivâmes à la ville de Gaznine, où règne un vieux roi qui aime autant ses sujets qu'il en est estimé. Ce bon vieillard envoya le capitaine de ses gardes au-devant de Farrukschad, pour lui témoigner la joie qu'il avoit de son heureuse arrivée, & pour le prier en même-tems de l'excuser, s'il ne pouvoit sortir de son palais pour l'aller recevoir. Mon prince fit beaucoup d'honnêteté au capitaine, & lui demanda des nouvelles de la santé du roi. Seigneur, lui dit l'officier, le roi mon maître est malade de chagrin. Il a perdu depuis quelques jours son fils unique, qui étoit un prince de grande espérance; il n'est pas encore consolé de cette perte.

Nous fîmes touchés de ce récit, & nous nous rendîmes au palais du roi, qui fit tous les honneurs imaginables à Farrukschad, & qui trouvant en lui quelque ressemblance avec son fils, ne put s'empêcher de répandre des larmes. Que vois-je, seigneur, lui dit mon prince? Faut-il que ma vue vous arrache des pleurs? Suis-je assez malheureux pour vous donner occasion de rappeler un triste

482 LES MILLE ET UN JOUR,
souvenir ? Oui, mon prince ; répondit le roi, le rapport que vos traits ont avec ceux de mon fils, renouvelle ma douleur ; mais je vous regarde comme un nouvel enfant que le ciel m'envoie pour me consoler de la perte de l'autre. Je commence même à sentir déjà pour vous une partie de la tendresse que j'avois pour lui. Demeurez, de grâce, auprès de moi ; tenez le rang qu'il tenoit dans ma cour, & vous serez mon héritier. Farrukschad remercia le roi de ses bontés, & résolut de faire un long séjour à Gaznine, plus par complaisance pour ce vieux monarque, que pour s'assurer la possession du trône qu'il lui offroit.

On voyoit tous les jours diminuer la douleur du vieux roi, qui prit insensiblement tant d'amitié pour le prince de Perse, qu'il ne pouvoit plus vivre sans lui. Un jour qu'ils s'entretenoient tous deux, Farrukschad s'avisa de demander de quelle maladie le prince de Gaznine étoit mort. Hélas ! dit le roi, la cause de sa mort est bien extraordinaire ; c'est l'amour qui l'a mis au tombeau. Apprenez cette fatale aventure : Mon fils entendit parler de la princesse de Caschmire ; & sur le portrait qu'on lui en fit, il en devint amoureux. J'envoyai aussi-tôt de riches présens au roi Togrul-Bey par un ambassadeur, qui lui demanda la princesse sa fille pour mon fils. Le roi de Caschmire fit réponse qu'il tenoit à fort grand hon-

neur mon alliance; mais qu'il avoit juré par Kesaya qu'il ne marieroit point sa fille malgré elle; que cette princesse haïssoit mortellement les hommes, & que cette aversion étoit l'effet d'un songe. Qu'une nuit elle avoit rêvé qu'une biche, après avoir délivré un cerf d'un piège où il étoit pris, s'étoit laissée prendre elle-même, & que le cerf avoit été assez ingrat pour refuser de la secourir. Que depuis ce songe, elle regardoit les hommes comme autant de monstres que les femmes ne pouvoient assez éviter. Mon ambassadeur me rapporta cette réponse, & mon malheureux fils perdant l'espérance d'épouser la princesse Caschmienne, tomba dans une langueur qui l'a consumé, malgré les remèdes que mes médecins ont pu lui donner.

Farrukschad n'entendit point cette histoire, sans être agité de divers mouvemens. S'il avoit le plaisir de penser avec fondement que son songe n'étoit pas une chimère, d'un autre côté, les rigueurs de sa princesse lui faisoient craindre la destinée du prince de Gaznine. Le roi s'aperçut de son agitation : O mon fils, lui dit-il, pourquoi vous troublez-vous? Vous me paroissez tout hors de vous-même. Seigneur, répondit le prince, je n'ai quitté ma patrie que pour cette inhumaine princesse.

Alors il lui raconta son songe, & le roi, après

l'avoir écouté, dit en soupirant : juste ciel ! pour-
 quoi faut-il que ma vie soit un tissu de peines &
 d'ennuis ? J'ai élevé mon fils avec un soin extrê-
 me ; je l'ai perdu , & quand je commence à me
 consoler de sa perte , une douleur nouvelle vient
 me faire sentir son amertume. O bizarre destinée !
 Mais, mon cher Farrukschad , poursuivit-il , pre-
 nez courage , ne vous livrez point à votre mélan-
 colie ; il n'est pas impossible de vaincre l'aversion
 que la princesse de Caschmire a pour les hommes.
 Hélas , le mal de mon fils n'étoit pas sans remè-
 de ! s'il eût eu la patience d'attendre l'effet des
 stratagèmes qu'on eût pu employer pour lui , il
 ne seroit point mort.

Le roi de Gaznine , après avoir donné quelque
 espérance au prince de Perse , alla trouver ses
 visirs qui l'attendoient au conseil , & Farrukschad
 impatient de m'entretenir , m'envoya chercher ,
 & me conta tout ce qu'il venoit d'apprendre. O
 mon cher prince , lui dis-je alors , votre bonheur
 est certain , puisque nous savons à quelle princesse
 nous avons affaire. Si le roi veut me le permettre ,
 j'irai dans le royaume de Caschmire , j'entre-
 prends de vous amener ici l'objet de vos vœux.
 Ne me demandez point de quelle manière je pré-
 tends en venir à bout , car je ne le fais pas moi-
 même : je prendrai conseil de l'occasion. Le prin-
 ce , ravi de voir avec quelle confiance je promet-

tois de le rendre heureux , m'embrassa , & nous passâmes le reste de la journée à nous réjouir ensemble.

Le lendemain matin je pris congé de mon prince , & avec la permission du roi de Gaznine , je partis pour le royaume de Caschmire bien armé , & monté sur un très-beau cheval. Après plusieurs jours de marche , je me trouvai dans cette prairie , du côté qu'on voit le palais où je vais bientôt vous conduire. Charmé de la beauté du lieu , je mis pied à terre , je laissai paître mon cheval , & je m'assis sous un arbre touffu , au bord d'une fontaine , dont l'eau pure & transparente m'invitoit à me désaltérer. Je ne pus me défendre d'en boire , je m'assis ensuite sur l'herbe , & je m'endormis.

A mon réveil , j'aperçus cinq ou six biches blanches qui avoient des houffes de satin bleu , & aux pieds des anneaux d'or. Elles vinrent à moi , je commençai à les flatter ; mais en les flattant , je remarquai qu'elles répandoient de grosses larmes. Cela me surprit , & je ne savois ce que j'en devois penser , lorsque tournant les yeux vers le palais je vis à une fenêtre une dame charmante , qui me faisoit signe d'approcher. Aussi-tôt je laissai mon cheval dans la prairie , & je m'avançai pour l'aller joindre , quoique les biches semblaissent vouloir m'en empêcher en me mordant le

bas de ma robe , & en se mettant même au-devant de moi.

Ce n'est pas qu'étonné des mouvemens comme des pleurs de ces animaux , je ne fisse réflexion dans le moment qu'il y avoit peut-être du mystère là-dessous ; mais l'attrait du plaisir étourdit ma prudence & m'entraîna. J'arrive à la porte du palais ; j'entre : la dame qui me parut encore plus belle de près que de loin , me fit un accueil favorable , me prit par la main , me conduisit dans un appartement superbe , & me fit asseoir avec elle sur un sofa. Après les premiers complimens , plusieurs esclaves apportèrent des fruits dans un bassin de porcelaine de la Chine. La dame prit le plus beau , qu'elle me présenta ; mais à peine en eus-je goûté , qu'elle changea tout-à-coup de visage , & me dit : *Téméraire étranger , éprouve le châtiment destiné à tous ceux qui comme toi sont assez hardis pour entrer dans le palais de Mehrezza. Quitte ta forme naturelle , & prends celle d'un cerf ; perds l'usage de la parole , mais conserve l'entendement humain , pour sentir toujours ton malheur.*

Elle n'eut pas achevé ces mots , que je me trouvai métamorphosé en cerf. En même-tems on apporta une housse de satin vert qu'elle me mit elle-même sur le dos. Puis on me mena dans un grand parc où il y avoit plus de deux cents autres cerfs ,

ou plutôt c'étoient des hommes que leur mauvaise fortune avoit attirés comme moi en cet endroit, & que la cruelle Mehrezza avoit aussi changés en cerfs.

J'eus tout le loisir de faire des réflexions sur mon malheur, que je sentoís moins pour l'amour de moi, qu'à cause de Farrukschad. Hélas ! disois-je en moi-même à tout moment, que deviendra mon cher prince ? Comment pourra-t-il obtenir l'accomplissement de ses desirs ? Il attend que je lui mène la princesse qu'il adore, & il ne me reverra jamais. J'étois sans cesse occupé de cette pensée, qui me caufoit une affliction inconcevable.

Un jour je vis entrer dans le parc huit ou dix dames, parmi lesquelles il y en avoit une jeune parfaitement belle, & qui par la richesse de ses habits, paroíssoit la maîtresse des autres. Elle avoit auprès d'elle une gouvernante à qui elle dit en voyant tous les cerfs : En vérité, je plains bien tous ces malheureux. Que la princesse Mehrezza ma sœur est inhumaine ! Le ciel nous a donné à l'une & à l'autre des inclinations bien différentes. Appliquée sans relâche à tourmenter le genre humain, il semble qu'elle n'ait appris la magie que pour faire des misérables ; & moi si je possède quelques secrets, je n'en ai jamais fait un mauvais usage. Je ne les emploie uniquement qu'à procurer le bien ; je me plais à faire des actions

charitables , & il me prend envie d'en faire une aujourd'hui , puisque ma sœur est absente. Allez , ma bonne mère , ajouta-t-elle , allez prendre un de ces cerfs , & me l'amenez dans mon appartement. En achevant ces mots , elle rentra dans le palais.

La gouvernante s'adressa par hasard à moi , & me conduisit à sa maîtresse , qui chargea une de ses demoiselles de lui aller cueillir d'une certaine herbe qu'elle lui nomma. La demoiselle s'acquitta promptement de sa commission , & revint avec une grosse poignée de cette herbe. La dame en prit la moitié , qu'elle pressa elle-même , & dont elle me fit avaler le jus. Puis elle prononça ces paroles : *O jeune homme , quitte ta forme de cerf , & reprends ta naturelle.* Aussi-tôt je devins tel que j'étois auparavant ; je me jetai aux pieds de la dame pour la remercier. Elle me demanda mon nom & mon pays , & ce qui m'avoit attiré dans le royaume de Caschmire. Je répondis à toutes ses questions , & je ne lui déguisai rien.

Lorsque j'eus achevé de parler , elle me dit : Je suis fille d'un prince de la cour où vous voulez aller. Je m'appelle la princesse Ghulnaze ; celle qui vous a changé en cerf est ma sœur aînée , & se nomme Mehresza ; c'est une magicienne dont le pouvoir est redoutable , personne que moi ne pouvoit vous délivrer de ses mains ; & quoique

je fois sa sœur, si elle s'apperçoit de ce que je viens de faire, je crains d'éprouver son ressentiment ; mais, quelque chose qui arrive, je ne me repentirai point de vous avoir tiré de l'état où vous étiez. Je prétends même que vous m'ayez encore plus d'obligation ; je veux vous aider à rendre heureux le prince votre ami. J'avoue qu'il est très-difficile de faire son bonheur ; car il faut pour cela gagner la confiance de la princesse qu'il aime, ce que vous ne pouvez faire qu'en passant dans la cour de Caschmire pour un saint personnage.

Que dites-vous, ma princesse, m'écriai-je à ces derniers mots ? Hé comment pourrai-je avoir cette réputation-là ? Vous n'avez, dit-elle, qu'à suivre exactement toutes les instructions que je vous donnerai. En parlant de cette manière elle entra dans une garde-robe, d'où elle sortit un moment après, tenant entre ses bras un habit de derviche, une ceinture, avec une petite boîte d'ébène : Voici, dit-elle, tout ce qui vous est nécessaire pour venir à bout de votre entreprise. Emportez cela, & marchez vers la ville de Caschmire qui n'est pas bien loin d'ici ; mais avant que d'y entrer, arrêtez-vous, ôtez vos habits, & vous frottez tout le corps avec la graisse qui est dans cette boîte. Puis vous prendrez cet habit de derviche,

& cette ceinture magique dont vous vous ceindrez les reins , après quoi présentez - vous aux portes de la ville. Vous y trouverez des gardes qui vous diront : O vénérable religieux ! d'où venez-vous ? Répondez-leur : Je suis prêtre , & je viens des extrémités de l'occident en pèlerinage à Cafchmire pour voir le grand Kefaya.

Vous saurez , poursuivit - elle , que ce Kefaya est une célèbre idole que les peuples de ce royaume adorent. Dès que vous leur aurez dit que vous venez de si loin pour adorer cette idole , ils se jetteront à vos pieds , & vous mèneront avec respect devant Togrul-Bey leur roi , qui vous mettra entre les mains du grand prêtre Ahran , chef du temple de Kefaya. Ce grand prêtre & tous les autres ministres de l'idole vous conduiront au pagode , qui , pour la beauté & la magnificence , est au-dessus de tous les palais du monde ; mais il est entouré d'un fossé profond de vingt coudées , rempli d'une eau qui bout sans feu , & au-delà du fossé il y a une plate-forme de lames d'acier qui sont rouges & brûlantes ; en sorte que le temple paroît inaccessible. Alors Ahran vous dira : O phœnix du siècle ! tu as bien essuyé des périls & des fatigues avant que d'arriver ici. Le grand Kefaya pour qui tu as fait un si long & si pénible voyage , demeure dans ce temple. Il est caché dans

son sanctuaire. Les hommes ne le sauroient voir. Tu n'as qu'à lui offrir d'ici tes adorations, & tu t'en retourneras ensuite dans ton pays.

Vous répondrez à ce discours, que vous êtes venu pour visiter Kefaya, & que vous voulez jouir de sa vue ravissante. Mais le grand prêtre vous dira que, pour avoir cet honneur, il faut passer au travers de cette eau bouillante, & marcher sur la plate-forme. Vous ferez alors un cri de joie, & marcherez hardiment. La graisse dont vous vous ferez frotté, a la vertu de rendre l'eau plus dure que la pierre, & vous empêchera d'être brûlé. Quand vous ferez entré dans le pagode, vous verrez Kefaya, & vous le servirez pendant un jour entier; puis vous rejoindrez Ahran qui vous adoptera pour fils. Vous passerez quatorze jours avec lui, & le quinzième, tandis qu'il dormira, vous lui frotterez le nez d'une poudre blanche que je vais vous donner. Il ne l'aura pas plutôt sentie, qu'il mourra, & le roi ne manquera pas de vous faire grand prêtre à sa place. Quand vous ferez parvenu à cette dignité, vous irez voir le prince de Caschmire qui est malade depuis assez long-tems, & abandonné des médecins. Vous récitez sur lui une oraison, & aussi-tôt il sera guéri. Le bruit de cette cure se répandra parmi tous les peuples de l'Indostan, qui vous regarderont comme un saint, & Farrukhnaz, c'est le

nom de la princesse de Caschmire, charmée de votre réputation, souhaitera de vous voir. Je ne vous en dis pas davantage, le reste dépend de votre adresse.

Je promis de suivre de point en point les instructions de Ghulnaze, qui me mit entre les mains une autre petite boîte où étoit la poudre blanche, & un papier plié où l'oraison que je devois réciter sur le prince de Caschmire étoit écrite. Partez, seigneur, me dit-elle ensuite, éloignez-vous promptement de ce palais : je crains que ma sœur ne revienne. Hélas, ajouta-t-elle en soupirant, le mal qu'elle me peut faire pour avoir détruit son enchantement, n'est pas ce que j'apprends le plus.

Je sentis tout ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ces dernières paroles. Je fis de nouveaux remerciemens à Ghulnaze, dans des termes qui marquoient une vive reconnaissance. Nous étions tous deux fort satisfaits l'un de l'autre, & nous aurions souhaité d'être plus long-tems ensemble ; mais comme nous appréhendions que Mehrezza ne vînt nous surprendre, nous fûmes obligés de nous séparer. Je pris donc le chemin de Caschmire. D'abord que je fus auprès de cette ville, je me dépouillai de mes habits, & me revêtis de celui de derviche, après m'être frotté le corps avec la graisse que j'avois dans la boîte d'ébène. Je me

présentai ensuite aux portes ; les gardes me menèrent au roi , qui me mit entre les mains du grand prêtre. Je marchai sur l'eau & sur la plateforme de lames d'acier , sans me faire le moindre mal ; puis j'entrai dans le temple , où je vis le grand Kesaya placé sur son trône. C'est , comme vous le savez , une idole de bois de sandal. Ses yeux sont deux grosses éscarboucles. Il a sur la tête une couronne de rubis , & il est ceint d'une ceinture de turquoise.

Je ne manquai pas de demeurer auprès de Kesaya jusqu'au lendemain. Alors j'allai retrouver le chef des ministres du temple , qui m'adopta pour fils , & me retint auprès de lui. Enfin , de peur de perdre le fruit de toutes mes peines , en omettant quelques circonstances , je me défis d'Ahran de la manière que Ghulnaze me l'avoit prescrit , & je devins grand-prêtre à sa place. Je guéris peu de tems après le prince Farrukhrouz , ce qui me mit dans une si haute réputation , que vous souhaitâtes de me voir. Vous savez le reste , & quelles impressions firent sur vous les peintures que j'avois fait faire dans la salle où je vous reçus. Je vous observai avant que de me montrer , & je m'aperçus qu'elles vous donnoient beaucoup à penser.

Voilà , charmante Farrukhnaz , ajouta Symorgue , ce que j'ai cru ne devoir pas plus long-tems

vous laisser ignorer. Pardonnez-moi l'artifice dont je me suis servi pour vous ôter la fausse opinion que vous aviez des hommes , & pour lier votre sort à celui du plus aimable de tous les princes.

La princesse de Caschmire rougit pendant tout ce récit , qui lui faisoit connoître qu'elle avoit été trompée ; mais l'amour qu'elle se sentoît pour le prince de Perse , l'empêcha d'en savoir mauvais gré au faux derviche. Achevez , lui dit-elle , de nous apprendre ce que vous avez fait. Quelle entreprise venez-vous d'exécuter dans le palais de la magicienne ? Belle Farrukhnaz , reprit-il , après vous avoir quitté , je me suis avancé vers le palais , j'en ai trouvé la porte ouverte , je suis entré , je n'ai vu personne , j'ai seulement entendu une voix plaintive , dont les tristes accens m'ont attiré dans une chambre d'où elle parloit ; j'y ai trouvé sur un grand sofa une jeune dame qui avoit au cou un carcan , & aux pieds des chaînes de fer. Ses bras étoient enfermés dans un sac de cuir lié avec des courroies , & cette malheureuse , accablée sous le poids de sa destinée , laissoit tristement tomber sa tête sur ses genoux. Je me suis approché d'elle par pitié , dans le dessein de la soulager. Elle a levé la tête , & j'ai reconnu dans cette infortunée , ma libératrice , l'aimable Ghulnaze.

A cet objet touchant , la fureur m'a transporté.

O ma reine, me suis-je écrié, dans quel état vous retrouvé-je ? Quelles barbares mains ont pu vous charger de fers ? O mon cher Symorgue, a-t-elle répondu, est-ce vous que je vois ? Quel mauvais génie vous a ramené ici ! Hélas ! vous ferez bientôt la victime de ma cruelle sœur. Elle s'est aperçue que je vous ai délivré ; & pour m'en punir, elle me retient dans les chaînes : j'y suis déjà depuis long-tems ; mais ce qui m'afflige plus que tout le reste, c'est le péril où vous venez vous jeter. Sauvez-vous promptement, tâchez de vous dérober à l'inhumaine Mehrefza. Hé quoi ! ma sultane, ai-je repris, vous voulez que je fuie & que je vous abandonne ? Me croyez-vous capable d'une si noire ingratitude ? Ah ! j'aime mieux cent fois éprouver le ressentiment de votre sœur. La mort la plus terrible n'a rien qui puisse m'épouvanter lorsqu'il s'agit de vous tirer de la situation où je vous vois. Apprenez-moi, de grâce, ce qu'il faut faire pour vous délivrer, & si c'est une chose possible, j'espère en venir à bout.

Puisque vous avez tant de courage, répliqua Ghulnaze, ma liberté dépend de vous. Allez dans le jardin du côté de l'occident, vous y trouverez ma sœur endormie sur un lit de gazon parsemé de fleurs : elle a sous la tête un sac de satin qui lui sert de chevet : si vous pouvez prendre ce sac sans qu'elle se réveille, la clef de mes fers

est dedans, vous me tirerez d'affaire ; mais si vous réveillez Mehrefza en vous saisissant du sac, vous êtes perdu : il n'y a point d'autres moyens de rompre mes chaînes ; tout l'effort humain n'en fauroit venir à bout. Laissez-moi faire, dis-je alors à Ghulnaze, je vais vous apporter la clef.

Je fors aussi-tôt du palais, je m'avance dans le jardin du côté de l'occident, & j'apperçois la magicienne endormie sur le gazon, la tête appuyée sur le sac dont j'entreprendois la conquête. J'ai demeuré quelque tems incertain du parti que j'avois à prendre ; mais la crainte de réveiller Mehrefza, m'a déterminé à lui couper la tête d'un coup de sabre. J'ai donc tué la magicienne, & j'ai porté le sac à sa sœur qui m'attendoit avec beaucoup d'inquiétude. Je lui ai conté ce que je venois de faire, & elle en a paru ravie ; après cela, j'ai tiré la clef du sac, & j'ai mis ma princesse en liberté.

C'est ainsi, continua Symorgue, que je me suis défait de la plus méchante femme de la terre ; nous pouvons présentement, divine Farrukhnaz, entrer dans le palais, nous y trouverons Ghulnaze qui se dispose en ce moment à vous recevoir ; elle a autant de joie de votre arrivée ici, que de sa propre délivrance. A ces mots, il présenta la main à la princesse de Caschmire, & la conduisit au palais. Ils rencontrèrent Ghulnaze qui venoit au-
devant

devant d'eux. Cette dame se prosterna aux pieds de la fille de son roi : mais Farrukhnaz la releva, l'embrassa rendrement , & lui fit mille amitiés. Belle Ghulnaze , lui dit-elle , je suis charmée que le brave & généreux Symorgue vous ait si bien servie. Il est vrai , ajouta-t-elle en souriant , qu'il vous avoit trop d'obligation pour ne se pas exposer aux plus grands périls , plutôt que de vous laisser dans les fers : O ma princesse , lui répondit Ghulnaze sur le même ton ! vous voyez que le cerf n'abandonne pas la biche , lorsqu'elle a besoin de son secours.

Après quelques momens d'entretien , ils entrèrent dans le palais , que Farrukhnaz trouva beau. Puis ils en sortirent pour aller au parc où il y avoit plus de trois cens cerfs. La sœur de la magicienne leur fit reprendre leur forme naturelle de la même manière qu'elle avoit rendu la sienne à Symorgue. A mesure qu'ils redevenoient hommes , ils se jetoient aux pieds de leur charmante libératrice , pour lui faire les remerciemens qu'ils lui devoient. Ils étoient tous pour la plupart jeunes & bien faits.

Les uns se disoient Tartates , les autres Chinois , & les autres Carizmiens. Il y en avoit de tous les endroits de l'Asie ; mais le conducteur de Farrukhnaz fut bien surpris , & causa un extrême étonnement aux princesses , quand tout à

coup démêlant , dans la foule des cerfs redevenus hommes , le prince Farrukschad , il courut se prosterner à ses genoux , en lui disant : O mon cher prince ! est-il possible que je vous retrouve ici ? O mon ami ! répondit le prince de Perse en le relevant , est-ce Symorgue qui se présente à mes yeux ? Oui , seigneur , reprit le confident , c'est lui-même ; & pour comble de joie , il vous amène la princesse de Caschnire. A ces mots , il conduisit son maître à Farrukhnaz , qui reconnut dans le prince les traits qu'elle avoit vus en songe , comme de son côté Farrukschad connut d'abord en la regardant que c'étoit la princesse dont il conservoit si chèrement l'image dans sa mémoire.

Tandis que le prince de Perse tâchoit d'exprimer à sa maîtresse toute la joie dont il étoit animé , Ghulnaze alla dans la prairie où erroient les biches blanches. Elle leur rendit aussi leur première forme , & il se trouva que c'étoient de jeunes dames fort aimables que la magicienne sa sœur avoit métamorphosées. Elles les mena devant Farrukhnaz qui leur fit conter leurs histoires. Toutes ces dames avoient-là leurs amans , qui furent ravis de les revoir affranchies comme eux du pouvoir magique qui les retenoit sous des formes d'animaux. Pour surcroît de bonheur , chaque cavalier qui avoit été changé en cerf , retrouva son cheval dans les écuries du palais. Ainsi ,

après avoir de nouveau rendu mille grâces à Ghulnaze , tous les hommes qu'elle avoit délivrés prirent congé d'elle , & s'en allèrent avec leurs dames chacun dans son pays.

Il ne resta dans le palais que Farrukhnaz , Ghulnaze , Sutlumémé , le prince de Perse & son confident. Ils y demeurèrent quelques jours , ensuite ils partirent tous pour la cour de Gaznine , où ils arrivèrent heureusement. Le roi de Gaznine , pour célébrer le retour de Farrukschad , fit orner la ville , & ordonna des réjouissances publiques. Il maria ce prince avec la princesse de Caschmire , & Symorgue avec Ghulnaze. Pendant que la cour de Gaznine étoit dans la joie à l'occasion de ces noces , le vieux monarque voulut entendre toute l'histoire de Farrukhnaz. Symorgue lui raconta comment il étoit parvenu à gagner la confiance de cette princesse ; & quand il eut achevé son récit , Farrukschad conta de quelle manière il étoit tombé entre les mains de Meh-refza.

Peu de tems après , le roi de Gaznine tomba malade , & se voyant sur le point d'être enlevé par l'ange de la mort , il nomma pour son successeur à la couronne le prince Farrukschad , qui véritablement monta sur le trône aussi-tôt que le vieux roi fut mort ; mais ayant envie de s'en retourner en Perse , il laissa le sceptre de Gaznine

F. 00 LES MILLE ET UN JOUR, CONTES PERSANS.
à Symorgue , ce qui fut approuvé des grands & du
peuple. Symorgue régna donc à Gaznine avec la
princesse Ghulnaze , & Farrukschad conduisit
Farrukhnaz à la cour de Perse , où il succéda bien-
tôt au roi son père , qui sembloit n'attendre pour
mourir que le retour de son fils.

Fin du quinzième Volume.

T A B L E

D E S C O N T E S.

T O M E Q U I N Z I È M E.

LES MILLE ET UN JOUR.

<i>SUITE de l'Histoire de Bedreddin Lolo & de son Vifir ,</i>	page 22
<i>Histoire de Malek & de la Princesse Schirine ,</i>	26
<i>Suite de l'Histoire du Roi Bedreddin & de son Vifir ,</i>	59
<i>Histoire du Roi Hormoz , surnommé le Roi sans chagrin ,</i>	83
<i>Histoire d'Ayicène ,</i>	131
<i>Suite & Conclusion de l'Histoire du Roi Hormoz , surnommé le Roi sans chagrin.</i>	151
<i>Continuation de l'Histoire de Bedreddin Lolo , de son Vifir , & de son Favori ,</i>	166
<i>Histoire de la belle Arouya ,</i>	167
<i>Les Aventures d'Aboulfaouaris , surnommé le Grand Voyageur ,</i>	188
<i>Fin de l'Histoire de Bedreddin Lolo , de son Vifir & de son Favori ,</i>	332
<i>Histoire de deux Frères Génies , Ady & Dahy ,</i>	336

T A B L E.

<i>Histoire de Nasraddolé , roi de Moufel ; d'Abderahmane , marchand de Bagdad ; & de la belle Zeineh ,</i>	401
<i>Histoire de Repfina ,</i>	431
<i>Suite & Conclusion de l'Histoire de la Princesse de Casmire ,</i>	466

Fin de la Table du quinzième Volume.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue Saint-Jacques ,
près Saint-Yves , N^o. 27.





